

Dieu n'est pas grand

Comment la religion empoisonne tout

Christopher Hitchens

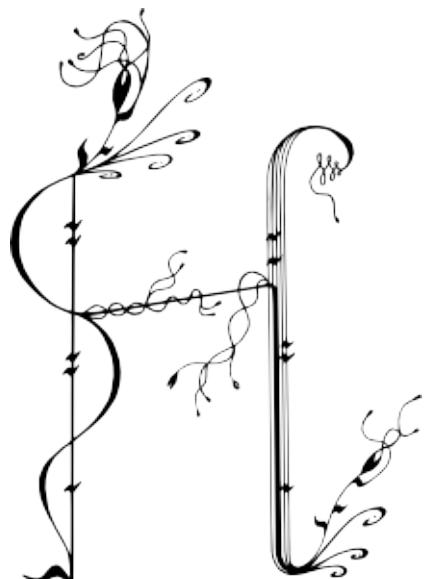


(H)

Christopher Hitchens

Dieu n'est pas grand

(Comment la religion empoisonne tout)



*Hérétiques – créateurs de livrels indépendants.
Habent sua fata libelli
<http://heretiques-ebooks.net>*

Pour Ian McEwan, en sereine mémoire de La Refulgencia.

*Oh, accablante condition de l'humanité,
Née sous une loi, à une autre liée ;
Vaniteusement engendrée, la vanité lui est proscrite,
Et créée malade, on lui enjoint d'être forte.*

Fulke GREVILLE, *Mustapha*

*Et croyez-vous qu'à des gens comme vous,
D'esprit véreux, frustrés, fanatiques,
Dieu a donné un secret qu'il me cache ?
Eh bien, qu'importe ? Croyez donc cela aussi !*

Les quatrains d'Omar KHAYYAM

Ils mourront paisiblement, ils s'éteindront doucement en ton nom, et dans l'au-delà ils ne trouveront que la mort. Mais nous garderons le secret ; nous les bercerons, pour leur bonheur, d'une récompense éternelle dans le ciel.

Le Grand Inquisiteur à son « Sauveur »,
Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Les Frères Karamazov*,
(trad. Henri Mongault, Gallimard, « La Pléiade », 1952)

1

Le moins qu'on puisse dire

Peut-être êtes-vous *a priori* hostile au propos de ce livre. Mais si vous vous demandez quels péchés et infirmités ont bien pu me conduire à l'écrire (et j'ai souvent remarqué que ceux qui prônent la charité, la compassion et le pardon ont souvent tendance à adopter cette attitude), vous n'allez pas simplement critiquer l'inconnaisable et ineffable créateur qui – paraît-il – a choisi de me faire ainsi. Vous allez souiller la mémoire d'une brave femme, simple et sincère, à la foi solide et honnête, du nom de Mme Jean Watts.

Quand, vers neuf ans, je fréquentais une école primaire sur les lisières du Dartmoor, dans le sud-ouest de l'Angleterre, il incombaît à Mme Watts de m'initier aux sciences naturelles, ainsi qu'à l'instruction religieuse. Elle nous emmenait, mes condisciples et moi, dans un coin particulièrement ravissant de mon beau pays natal, pour nous apprendre à distinguer les différents oiseaux, arbres et plantes. La stupéfiante diversité qu'on découvre dans une haie ; l'émerveillement d'une couvée d'œufs au fond d'un nid raffiné ; la présence immanquable d'une touffe apaisante de rumex à portée des orties qui viennent de vous piquer les mollets (nous devions porter des culottes courtes) : tout cela reste gravé dans ma mémoire, de même que le « musée du garde-chasse » où les paysans du voisinage exposaient les cadavres de rats, belettes et autres vermines et prédateurs, sans doute fournis par quelque divinité moins bienveillante. Si vous lisez les poèmes ruraux impérissables de John Clare, vous percevrez cette musique-là.

Dans d'autres cours, on nous remettait un imprimé intitulé « Interrogez les écritures », envoyé à l'école par l'organisme national qui supervisait l'enseignement religieux (obligatoire au même titre que plusieurs prières quotidiennes en commun). Ce feuillet contenait un unique verset de l'Ancien ou du Nouveau Testament, que nous devions retrouver dans la Bible avant d'en expliquer à la classe ou au professeur, oralement ou par écrit, l'histoire et la

moralité. J'adorais cet exercice, où j'excellais au point d'être souvent (comme le Bertie Wooster de P. G. Wodehouse¹) « premier » en catéchisme. Ce fut mon introduction à la critique pratique et textuelle. Je lisais tous les chapitres bibliques qui précédaient et suivaient le passage, pour être sûr d'en avoir bien saisi le sens. Il m'arrive encore de le faire, à la grande exaspération de certains de mes ennemis, et je respecte toujours ceux dont le style est parfois qualifié avec mépris de « simplement » talmudique, coranique ou « intégriste ». C'est un excellent exercice mental et littéraire.

Mais vint le jour où la pauvre et chère Mme Watts se surpassa. Dans une tentative ambitieuse pour fusionner les deux matières, sciences naturelles et instruction religieuse, qu'elle nous enseignait, elle nous dit : « Voyez donc, les enfants, à quel point Dieu est puissant et généreux. Il a fait l'herbe et tous les arbres verts, la couleur la plus reposante pour nos yeux. Si la végétation était entièrement rouge ou orange, ce serait épouvantable. »

Que n'avait pas proféré là cette pieuse vieille bique ! J'aimais bien Mme Watts : c'était une veuve sans enfants très dévouée, qui avait un vieux chien de berger affectueux appelé évidemment Rover², et elle nous invitait à goûter après la classe dans sa vieille maison un peu délabrée près de la ligne de chemin de fer. Si Satan l'avait choisie pour m'écartier du bon chemin, il s'était montré beaucoup plus inventif que le serpent du jardin d'Éden. Jamais elle n'élevait la voix ni ne recourrait à la violence – ce qui n'était pas le cas de tous mes maîtres –, et dans l'ensemble elle faisait partie de ces gens, célébrés par le roman de George Eliot, *Middlemarch*, dont on peut dire que « si les choses n'ont pas, pour vous et moi, tourné aussi mal qu'elles l'auraient pu, c'est en bonne partie grâce à ces êtres qui ont vécu loyalement une existence discrète et reposent dans des tombes délaissées ».

Néanmoins, les propos de Mme Watts m'ont franchement accablé. Mes petites sandales nouées à la cheville se sont recroquevillées de gêne pour elle. À neuf ans, je n'avais pas la moindre idée de la conception créationniste ni de sa rivale, l'évolution darwinienne, ni de la relation entre la photosynthèse et la chlorophylle. Les secrets du génome m'étaient aussi inconnus qu'ils l'étaient, à l'époque, de tout un chacun. Je n'avais pas encore vu de lieux où la nature est atrocement indifférente, voire hostile à la vie humaine, sinon à la vie même. Je savais seulement, presque comme si j'avais eu un accès privilégié à une autorité supérieure, que mon professeur s'était débrouillé pour avoir tout faux en à peine deux phrases. C'étaient les yeux qui s'étaient adaptés à la nature et non l'inverse.

Après cette révélation – je ne prétends pas me rappeler tout parfaitement, ou dans le bon ordre –, j'ai commencé assez vite à remarquer d'autres bizarreries. Pourquoi, si dieu était le créateur de toutes choses, étions-nous censés le

« louer » sans cesse pour avoir fait ce qui lui était tout naturel ? Cela paraissait tout bonnement servile. Si Jésus pouvait guérir un aveugle rencontré par hasard, pourquoi ne pas éradiquer la cécité même ? Qu'y avait-il donc de si merveilleux à chasser les démons si ceux-ci se précipitaient ensuite sur un troupeau de cochons ? Ça semblait sinistre, et ressemblait plutôt à de la magie noire. Pourquoi cette prière répétée chaque jour restait-elle sans résultat aucun ? Pourquoi devais-je dire sans cesse, publiquement, que j'étais un misérable pécheur ? Pourquoi le sujet du sexe passait-il pour si nocif ? Ces objections hésitantes et puériles sont, je l'ai découvert depuis, monnaie courante, en partie parce que aucune religion ne peut leur opposer le moindre argument satisfaisant. Mais une autre objection, plus fondamentale, se présenta aussi (je dis « se présenta » plutôt que « m'apparut », parce que ces objections sont non seulement irréfutables mais inéluctables). Le directeur, qui conduisait les prières et les services religieux quotidiens, la Bible à la main, une sorte de sadique doublé d'un homosexuel refoulé (je lui ai pardonné depuis longtemps parce qu'il a motivé mon intérêt pour l'histoire et m'a prêté mon premier P. G. Wodehouse), déclara un soir à quelques-uns d'entre nous, lors d'une conversation on ne peut plus sérieuse : « Vous ne voyez peut-être pas maintenant la signification de toute cette foi, mais vous la comprendrez un jour, quand vous perdrez un être cher. »

Cette fois encore, je fus frappé d'indignation et d'incrédulité. Cela revenait à dire que la religion était peut-être une chimère, mais qu'elle pouvait quand même servir de consolation. Que c'était méprisable ! J'avais alors presque treize ans et j'étais en train de devenir un parfait petit intellectuel insupportable. Si je n'avais jamais entendu parler de Sigmund Freud – bien qu'il m'eût été très utile pour comprendre le directeur –, je venais d'avoir un aperçu de son *Avenir d'une illusion*.

Je vous impose toutes ces anecdotes parce que je ne fais pas partie de ceux pour qui une enfance violente ou un endoctrinement brutal ont détruit toute chance d'avoir la foi. Je sais que des millions d'êtres humains ont subi ces traitements et je ne crois pas qu'on puisse ni doive pardonner aux religions d'imposer de telles souffrances. (Dans un passé très récent, la réputation de l'Église romaine a été entachée : en ne dénonçant pas les ecclésiastiques coupables de viols sur des enfants, les hautes instances religieuses se sont de fait rendues complices de ce péché impardonnable.) Mais d'autres organisations non religieuses ont commis des crimes semblables, sinon pires.

Quatre arguments contredisent toujours la foi religieuse : celle-ci présente sous un jour entièrement erroné les origines de l'homme et du cosmos ; grâce à cette erreur initiale, elle allie le maximum de servilité au maximum de subjectivité ; elle est à la fois la cause et le résultat d'une dangereuse répression

sexuelle ; et elle se résume en fin de compte à prendre ses désirs pour la réalité.

Je ne crois pas faire preuve d'arrogance en affirmant que j'avais déjà découvert ces quatre arguments avant d'avoir mué (et aussi remarqué que les responsables temporels se servent de la religion pour asseoir leur autorité). Je suis certain que des millions d'autres personnes arrivent à ces conclusions, de la même manière, et j'en ai rencontré d'ailleurs dans des dizaines de pays différents. Beaucoup d'entre elles n'ont jamais eu la foi, bien d'autres y ont renoncé après une lutte difficile. Certaines ont eu des moments fulgurants d'incroyance, aussi éclatants que Saul de Tarse sur le chemin de Damas, si ce n'est peut-être moins épileptiques et moins apocalyptiques, et par la suite plus rationnellement et plus moralement justifiés. Et c'est là le point essentiel pour ceux qui partagent mon opinion. Notre croyance n'est pas une croyance. Nos principes ne sont pas une foi. Nous ne nous en remettons pas seulement à la science et à la raison, parce que celles-ci sont des facteurs nécessaires mais non suffisants, nous nous méfions de tout ce qui contredit la science ou insulte la raison. Nous pouvons différer sur bien des points, mais ce que nous respectons, c'est le libre examen, l'ouverture d'esprit et l'étude des idées pour elles-mêmes. Nous n'affirmons pas nos convictions de façon dogmatique : le désaccord entre les Prs Stephen Jay Gould et Richard Dawkins sur l'« évolution ponctuée » et sur les lacunes de la théorie postdarwinienne est très profond, mais nous le résoudrons par la preuve et le raisonnement, non par des excommunications mutuelles. (Mon propre agacement devant l'affligeante proposition du Pr. Dawkins et de Daniel Dennett³, selon laquelle les athées devraient de manière présomptueuse se qualifier d'« intelligents », fait l'objet d'un débat qui se poursuit encore.) Nous ne sommes pas imperméables à l'attrait de l'émerveillement, du mystère et de la révérence : nous avons pour cela la musique, l'art et la littérature, et nous trouvons que les graves dilemmes éthiques sont mieux traités par Shakespeare, Tolstoï, Schiller, Dostoïevski ou George Eliot que par les paraboles des livres saints. C'est la littérature, et non les écritures, qui nourrit notre esprit – puisqu'il n'existe pas d'autre métaphore – notre âme aussi. Nous ne croyons ni au ciel ni à l'enfer, et aucune statistique ne démontrera jamais que, bien que nous soyons privés de ces promesses et de ces intimidations, nous commettons plus de crimes cupides ou violents que les croyants. Nous acceptons de ne vivre qu'une fois, sauf par l'intermédiaire de nos enfants, à qui nous nous réjouissons de devoir laisser un jour la place. Nous estimons possible que les gens, ayant accepté la brièveté et la difficulté de l'existence, puissent se conduire mieux les uns envers les autres plutôt que moins bien. Nous sommes persuadés qu'une vie morale peut se mener sans religion. Et nous savons tout autant que l'inverse est vrai : la religion incite

d'innombrables personnes non seulement à ne pas se conduire mieux que d'autres, mais à s'autoriser des comportements qui feraient tiquer un tenancier de bordel ou un « nettoyeur ethnique ».

Plus important encore, peut-être, nous autres infidèles n'avons besoin d'aucune bêquille. Nous sommes ceux à qui pensait Blaise Pascal lorsqu'il écrivait pour celui qui dit : « Je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire⁴. » Dans le village occitan de Montaillou, pendant l'une des grandes persécutions du Moyen Age, les inquisiteurs demandèrent à une femme de dénoncer celui qui lui avait enseigné ses doutes, hérétiques, sur l'enfer et la résurrection. Elle connaissait certainement les terribles risques de mort lente qu'elle encourait, mais elle répondit qu'elle ne les tenait de personne et les avait conçus toute seule. (Si l'on entend souvent les responsables religieux vanter la simplicité de leurs fidèles, ils tolèrent mal une lucidité de conscience aussi spontanée : ils l'ont broyée et détruite par le feu chez tant de leurs congénères.)

Nous n'avons pas besoin de nous réunir quotidiennement, ni chaque semaine, ni tel grand jour mémorable, pour proclamer notre rectitude ou nous vautrer dans notre bassesse. Nous autres athées n'avons besoin ni de prêtres ni d'aucune hiérarchie pour contrôler notre doctrine. Les sacrifices et les cérémonies nous répugnent, comme les reliques et le culte de n'importe quel symbole ou objet (y compris sous la forme de l'une des inventions humaines les plus ingénieuses : le livre). Pour nous, aucun lieu sur terre n'est, ou ne saurait être, « plus saint » qu'un autre : à l'absurdité ostentatoire du pèlerinage ou au massacre abominable de civils au nom de quelque mur, grotte, tombeau ou rocher sacré, nous pouvons opposer la quête de la vérité ou de la beauté. Par exemple, une promenade ou une recherche urgente à la bibliothèque ou au musée, ou encore un déjeuner avec un ami. Certaines de ces excursions nous mettront évidemment, si elles sont sérieuses, en relation avec la foi et les croyants, depuis les grands peintres et compositeurs religieux jusqu'aux œuvres d'Augustin, Thomas d'Aquin, Maïmonide et Newman. Sans doute ces grands lettrés ont-ils écrit nombre de vilenies et de sottises, et se montraient-ils risiblement ignorants du rôle des microbes dans les maladies ou de la place du globe terrestre dans le système solaire, sans parler de l'univers, et c'est évidemment pour cela qu'on ne trouve plus leurs semblables aujourd'hui et qu'il ne s'en rencontrera pas demain. La religion a prononcé ses dernières paroles intelligibles, nobles ou inspiratrices, il y a belle lurette. Ou alors elle s'est transformée en un humanisme admirable mais confus, à la façon, par exemple, de Dietrich Bonhoeffer, courageux pasteur luthérien pendu par les nazis pour avoir refusé de collaborer. Nous n'aurons plus de prophètes ni de sages à l'ancienne mode, et c'est pourquoi les dévotions d'aujourd'hui ne sont plus que des échos d'hier, parfois amplifiés – à en hurler –

pour combler le terrible vide.

Si l’apologie de la religion est tantôt magnifique, de façon limitée – on pourrait citer ici Pascal –, tantôt ennuyeuse et absurde – là on ne peut manquer d’évoquer C. S. Lewis –, elle exerce toujours nécessairement une contrainte accablante. Que d’efforts pour affirmer l’incroyable ! Les Aztèques devaient fendre une poitrine humaine *chaque jour* pour s’assurer que le soleil se lèverait. Les monothéistes harcèlent leur divinité bien plus souvent – serait-elle sourde ? Combien de vanité faut-il dissimuler, pas très habilement d’ailleurs, pour prétendre qu’on est l’objet personnel d’un plan divin ? Combien d’amour-propre doit-on sacrifier pour se tourmenter continuellement de son propre péché ? Que d’hypothèses infondées et de contorsions pour manipuler chaque nouvelle découverte de la science afin de l’« adapter » aux paroles révélées d’antiques divinités fabriquées par l’homme ? Combien de saints, de miracles, de conciles et de conclaves sont-ils nécessaires pour pouvoir d’abord établir un dogme, puis – après d’infinies souffrances, pertes, absurdités et cruautés – être contraint de l’abroger ? Dieu n’a pas créé l’homme à sa propre image. C’est bien sûr l’inverse : explication évidente de la profusion des dieux et des cultes, et des luttes fratricides au sein de chaque religion et entre elles, et qui ont tant retardé le développement de la civilisation.

Les atrocités religieuses passées et présentes ne sont pas dues à notre malveillance intrinsèque, mais au fait naturel que l’espèce humaine n’est, en termes biologiques, que partiellement rationnelle. À cause de l’évolution, nos lobes préfrontaux sont trop petits, nos glandes surrénales trop grandes et nos organes reproducteurs apparemment conçus au petit bonheur ; dispositions qui, seules ou combinées, sont assurées de produire une certaine quantité de malheurs et de désordres.

Néanmoins, quelle différence quand on écarte les croyants zélés pour se pencher sur les travaux non moins ardu斯 d’un Darwin, par exemple, ou d’un Hawking ou d’un Crick ! Lorsqu’ils se trompent, ou qu’ils étaient leurs inévitables préjugés, ces hommes sont plus éclairants que n’importe quel croyant faussement modeste, s’efforçant en vain de résoudre la quadrature du cercle et d’expliquer comment lui, simple créature du créateur, peut réellement connaître les intentions dudit démiurge. Il est impossible de s’accorder sur tout en matière d’esthétique, mais nous autres humanistes laïques, athées et agnostiques, nous ne souhaitons pas priver l’humanité de ses interrogations ou de ses consolations. Pas le moins du monde. Si vous consacrez un peu de temps à étudier les photographies renversantes prises par le télescope Hubble, vous observerez des choses infiniment plus impressionnantes, mystérieuses et belles – et plus chaotiques, écrasantes et menaçantes – que n’importe quelle histoire de création

ou de « fin du monde ». Si vous vous intéressez à l’« horizon d’événement » de Hawking, ce rebord hypothétique du « trou noir », par-delà lequel on pourrait en théorie plonger pour voir le passé et l’avenir (sauf qu’on n’en aurait, malheureusement et par définition, pas le « temps »), je serais bien étonné que vous puissiez encore être épater par Moïse et son malheureux « buisson ardent ». Si vous examinez la beauté et la symétrie de la double hélice et que vous fassiez ensuite analyser la séquence de votre propre génome, vous serez immédiatement impressionné de voir qu’un phénomène aussi proche de la perfection est au cœur de votre être, et rassuré (je l’espère !) d’avoir tant en commun avec tous nos semblables – la « race » étant jetée aux ordures en même temps que la « création » –, et encore plus fasciné d’apprendre à quel point vous faites partie aussi du royaume animal. Vous pourrez éprouver enfin une humilité justifiée devant votre « créateur », qui se révèle être non pas « quelqu’un » mais un processus de mutation, avec beaucoup plus de coïncidences que notre vanité ne le souhaiterait. C’est plus qu’assez de mystères et de merveilles que n’en peut digérer n’importe quel mammifère : la personne la plus instruite au monde doit aujourd’hui reconnaître – et je ne dirai surtout pas confesser – que si lui ou elle en sait de moins en moins, c’est en tout cas sur de plus en plus de choses.

Quant à la consolation, puisque les gens religieux soulignent si souvent que la foi répond à ce besoin supposé, je dirai simplement que ceux qui offrent de fausses consolations sont de faux amis. Quoi qu’il en soit, les détracteurs de la religion ne se contentent pas de nier son effet analgésique. Ils mettent aussi en garde contre le placebo. La citation tronquée probablement la plus célèbre des temps modernes – et assurément la plus utilisée dans cette discussion – est celle selon laquelle Marx a réfuté la religion comme l’« opium du peuple ». Au contraire, ce rejeton d’une lignée de rabbins prenait la foi très au sérieux et a écrit dans sa *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* :

[http://translate.google.fr/translate?
hl=fr&sl=en&tl=fr&u=http%3A%2F%2Fwww.users.globalnet.co.uk%2F~arcus9](http://translate.google.fr/translate?hl=fr&sl=en&tl=fr&u=http%3A%2F%2Fwww.users.globalnet.co.uk%2F~arcus9)
misère religieuse est tout à la fois *l’expression* de la misère réelle et la *protestation* contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, l’âme d’un monde sans cœur, de même qu’elle est l’esprit d’un état de choses où il n’est point d’esprit. Elle est l’*opium* du peuple.

Nier la religion, ce bonheur *illusoire* du peuple, c’est exiger son bonheur *réel*. Exiger qu’il abandonne toute illusion sur son état, c’est exiger qu’il renonce à un état qui a besoin d’illusions. La critique de la religion contient en germe la *critique de la vallée de larmes* dont la religion est l’*auroreole*. La critique a saccagé les fleurs imaginaires qui ornent la chaîne, non pour que l’homme porte une chaîne sans rêve ni consolation, mais pour qu’il secoue la chaîne et qu’il cueille la fleur vivante.

La célèbre citation n'est pas tant « tronquée » qu'une tentative très grossière pour déformer les arguments philosophiques opposés à la religion. Ceux qui croient en ce que les prêtres, les rabbins et les imams leur disent sur les incroyants vont avoir d'autres surprises au fil de ces pages. Ils finiront peut-être par se méfier de ce qu'on leur raconte – ou par ne pas y accorder une « foi » aveugle, ce qui est le problème de départ.

Sans doute Marx et Freud ne pratiquaient-ils pas les sciences exactes. Il vaut mieux voir en eux de grands essayistes imaginatifs et faillibles. Autrement dit, quand l'univers intellectuel se transforme, je n'ai pas l'arrogance de me soustraire à l'autocritique. Et j'accepte le fait que certaines contradictions demeureront contradictoires, que certains problèmes ne seront jamais résolus par le cortex cérébral humain, et que certaines choses sont indéfiniment inconnaisables. Si l'on découvrait que l'univers était fini ou infini, l'un et l'autre constat me seraient également stupéfiants et impénétrables. Et même si j'ai rencontré nombre de personnes beaucoup plus sages et beaucoup plus intelligentes que moi, je n'en connais aucune qui soit assez sage ou intelligente pour me démentir.

La critique la plus modérée au sujet de la religion est donc aussi la plus radicale et la plus dévastatrice : la religion est une fabrication humaine. Même ceux qui l'ont élaborée ne peuvent se mettre d'accord sur ce que leurs prophètes, sauveurs ou gourous ont effectivement dit ou fait. Encore moins peuvent-ils espérer nous expliquer le « sens » de découvertes et d'événements que leurs religions ont, à leur début, contrecarrés ou dénoncés. Et pourtant, le croyant prétend encore savoir ! *Tout* savoir qui plus est. Non seulement savoir que dieu existe, et qu'il a créé et supervisé toute l'entreprise, mais aussi savoir ce qu'« il » nous impose – de notre régime alimentaire à notre morale sexuelle, en passant par notre comportement. Autrement dit, dans une discussion vaste et compliquée où nous en savons de plus en plus sur de moins en moins, et pouvons néanmoins espérer quelques éclaircissements à mesure que nous avançons, une faction –

elle-même composée de sous-factions qui s'entre-tuent – a l'incroyable arrogance de nous dire que nous disposons déjà de l'information essentielle dont nous avons besoin. Une telle stupidité, couplée à une pareille suffisance, devrait en soi suffire à exclure la « croyance » du débat. La personne qui a ce genre de conviction, et qui revendique une caution divine pour cette conviction-là, appartient aujourd'hui à l'enfance de notre espèce. Ce sera peut-être un long adieu, mais il a commencé et, comme tous les adieux, il serait malvenu de le prolonger outre mesure !

Si nous étions amenés à nous rencontrer, vous ne devineriez sans doute pas

nécessairement que tel est mon point de vue. J'ai probablement discuté plus longtemps et plus avant dans la nuit avec des amis croyants qu'avec toute autre catégorie de gens. Ces amis m'agacent souvent en disant que je suis « en quête d'absolu », ce qui n'est pas le cas, du moins pas comme ils l'entendent. Si je retournais dans le Devon, où se trouve la tombe abandonnée de Mme Watts, je ne manquerais pas de m'asseoir paisiblement au fond de quelque vieille église celtique ou saxonnes. (Le joli poème de Philip Larkin, « Churchgoing », exprime parfaitement mon attitude.) En écrivant mon livre sur George Orwell, qui aurait pu être mon héros si j'avais des héros, j'ai été gêné par son insensibilité devant l'incendie des églises en Catalogne en 1936. Sophocle a montré, bien avant l'essor du monothéisme, qu'Antigone parlait au nom de l'humanité en dénonçant la profanation. Je laisse les fidèles brûler les églises, les mosquées et les synagogues des autres fidèles – on peut toujours compter sur eux pour le faire. Quand je vais dans une mosquée, je me déchausse. Quand j'entre dans une synagogue, je me couvre la tête. Il m'est même arrivé de respecter l'étiquette d'un ashram en Inde, bien que ce fût une épreuve pour moi. Mes parents n'ont pas essayé de m'imposer une religion : je dois probablement m'estimer heureux d'avoir eu un père qui n'avait pas particulièrement apprécié sa stricte éducation baptiste/calviniste, et une mère qui avait préféré l'assimilation – en partie pour mon bien – au judaïsme de ses aïeux. J'en sais suffisamment aujourd'hui sur toutes les religions pour être sûr que je serais un infidèle partout et toujours, mais mon athéisme à moi est protestant. Ce sont la magnifique liturgie de la Bible du roi Jacques et le livre de prières de Thomas Cranmer – liturgie dont, dans sa stupidité, l'Église d'Angleterre s'est débarrassée à bon compte – que j'ai d'abord récusés. Quand mon père est mort et qu'il a été enterré dans une chapelle dominant Portsmouth – la même chapelle où le général Eisenhower avait prié pour la réussite du débarquement la nuit précédent le jour J en 1944 –, j'ai prononcé l'oraison funèbre depuis la chaire et j'ai lu un passage de l'épître de Paul de Tarse – dénommé plus tard « saint Paul » – aux Philippiens (chapitre IV, verset 8) :

Au reste, frères, que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honorable, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui mérite l'approbation, ce qui est vertueux et digne de louange, soit l'objet de vos pensées.

J'ai choisi ce texte pour son caractère obsédant et insaisissable, qui m'accompagnera à ma dernière heure, pour son injonction foncièrement laïque, et parce qu'il se distingue avec éclat du fatras de jérémiades, d'absurdités et de menaces qui l'entoure.

La mise en cause de la foi est le fondement et l'origine de toutes les discussions, parce que c'est le commencement – mais non la fin – de toutes les controverses sur la philosophie, la science, l'histoire et la nature humaine. C'est aussi le début – mais en aucun cas la fin – de toutes les querelles sur le bonheur et la cité paradisiaque. La foi religieuse, précisément parce que nous sommes des créatures en cours d'évolution, est indéracinable. Elle ne disparaîtra jamais, du moins tant que nous ne vaincrons pas notre peur de la mort et des ténèbres, de l'inconnu et des autres. C'est pourquoi je ne l'interdirais pas si j'en avais le pouvoir. Quelle générosité ! me direz-vous. Les religieux m'accorderaient-ils la même indulgence ? Je pose la question parce qu'il existe une véritable différence entre mes amis religieux et moi-même, et les véritables amis ont l'honnêteté de le reconnaître. Je ne demande pas mieux que d'aller à la bar(bat)-mitsvah de leurs enfants, de m'émerveiller devant leurs cathédrales gothiques, de « respecter » leur croyance selon laquelle le Coran a été dicté – exclusivement en arabe – à un marchand illettré, ou de m'intéresser aux consolations wiccanes, hindoues et jaïnes. Et je continuerai à le faire sans réclamer une réciprocité courtoise – en échange *qu'on me laisse tranquille*. Malheureusement, la religion est, en fin de compte, incapable d'une telle tolérance. Au moment où j'écris ces mots, au moment où vous les lisez, des fidèles, à leurs manières diverses, fomentent ma destruction et la vôtre, ainsi que celle de toutes les réalisations humaines durement acquises que j'ai évoquées.

La religion empoisonne tout.

2

La religion tue

Son aversion pour la religion, au sens habituellement donné à ce terme, était du même genre que celle de Lucrèce : il la considérait avec les sentiments dus non pas à une simple illusion mentale, mais à un grand mal moral. Il la tenait pour le pire ennemi de la moralité : d'abord en ce qu'elle instituait des excellences factices – la foi dans des dogmes divers, des sentiments de dévotion et des cérémonies sans rapport avec le bien du genre humain – et qu'elle les faisait accepter comme des substituts des vraies vertus ; mais surtout en ce qu'elle gauchit radicalement le critère moral, assimilé à l'obéissance à la volonté d'un être auquel elle prodigue assurément toutes les expressions de l'adulation, non sans en faire un portrait suprêmement haïssable dans ses moments de calme.

John Stuart MILL évoquant son père
dans *Autobiographie*
(trad. Guillaume Villeneuve, Aubier, 1993)

Tantum religio potuit suadere malorum.
(Tant la religion a pu conseiller de crimes.)

LUCRÈCE, *De natura rerum*

Imaginez-vous capable d'une prouesse qui me dépasse : vous représenter un créateur infiniment bienveillant et tout-puissant, qui vous a conçu, réalisé et modelé, puis placé dans le monde qu'il a fait pour vous, et où il veille désormais sur vous même pendant votre sommeil. Imaginez en outre que si vous obéissez aux règles et aux commandements qu'il a affectueusement prescrits, vous aurez

droit à une éternité de béatitude et de repos. Je ne vous envie pas cette croyance (qui, pour moi, revient à souhaiter une forme horrible de dictature débonnaire et éternelle), mais j'ai une question sincère à vous poser : pourquoi une telle conviction ne rend-elle pas ses détenteurs heureux ? Ils doivent pourtant avoir l'impression d'être titulaires d'un secret merveilleux, auquel ils pourront se raccrocher, jusque dans l'adversité la plus extrême.

De manière superficielle, on a certes parfois le sentiment qu'il en va bien ainsi. J'ai assisté, dans des communautés noires et blanches, à des services évangéliques qui n'étaient qu'une longue exultation de se voir sauvé, aimé, et ainsi de suite. Bon nombre de liturgies, dans toutes les confessions et chez presque tous les païens, sont uniquement conçues pour évoquer la célébration et la fête communautaire, et c'est précisément pour cela qu'elles suscitent ma suspicion. Il y a aussi des moments plus sobres et élégants. Quand j'appartenais à l'Église orthodoxe grecque, les paroles joyeuses qu'échangent les croyants le matin de Pâques – « *Christos anesti !* » (Le Christ est ressuscité !) « *Alethos anesti !* » (Il est vraiment ressuscité !) – résonnaient en moi, même si je ne pouvais les croire. Précisons que j'appartenais à l'Église orthodoxe grecque comme tant de gens professant leur allégeance à une religion étrangère : pour faire plaisir à mes beaux-parents grecs. L'archevêque qui m'a reçu dans l'assemblée de ses fidèles le même jour qu'il procédait à mon mariage, empochant ainsi deux rétributions au lieu d'une, est devenu par la suite un propagandiste et un collecteur de fonds enthousiaste pour ses coreligionnaires serbes Radovan Karadzic et Ratko Mladic, bouchers qui ont rempli d'innombrables charniers dans toute la Bosnie. J'avais un peu plus d'affinités avec le rabbin réformé, admirateur d'Einstein et de Shakespeare, qui a célébré mon mariage suivant. Mais celui-ci n'ignorait pas que son homosexualité de toujours était, pour les fondateurs de sa religion, un crime capital, passible de la lapidation. Quant à l'Église anglicane dans laquelle j'ai été initialement baptisé, si elle évoque aujourd'hui un pathétique agneau bêlant, cette héritière d'une institution toujours subventionnée par l'État et intimement liée à la monarchie héréditaire a une responsabilité historique dans les croisades, la persécution des catholiques, des juifs et des dissidents, et dans le combat contre la science et la raison.

Le niveau d'intensité varie selon le moment et l'endroit, mais on peut affirmer que la religion ne se satisfait pas – et à long terme ne peut se satisfaire – de ses prétentions merveilleuses et de ses sublimes assurances. Il lui faut se mêler de la vie des non-croyants, des hérétiques et des adeptes d'autres confessions. Si elle parle de la béatitude de l'autre monde, c'est le pouvoir qu'elle veut dans celui-ci. Comme il se doit. N'est-elle pas entièrement de fabrication humaine ? Et elle n'a

même pas assez confiance en ses propres prédications pour accepter que coexistent différentes croyances.

Prenez ce seul exemple, fourni par l'une des figures les plus célèbres de la religion moderne. En 1996, la République irlandaise organisa un référendum sur la question suivante : « La Constitution doit-elle continuer d'interdire le divorce ? » La plupart des partis politiques, dans ce pays de plus en plus laïque, invitèrent les électeurs à approuver un changement institutionnel. Pour deux excellentes raisons : il ne paraissait plus juste que l'Église catholique romaine imposât sa morale à tous les citoyens, et on ne pouvait évidemment pas espérer, à terme, une réunification de l'Irlande si la forte minorité protestante de l'Ulster en était dissuadée par le risque d'un pouvoir clérical. Mère Teresa fit le voyage depuis Calcutta pour participer, aux côtés de l'Église et de ses adeptes les plus intransigeants, à la campagne pour le non. Autrement dit, une Irlandaise mariée à un ivrogne brutal et incestueux ne pouvait espérer une vie meilleure et risquait de mettre son âme en péril si elle rêvait d'un nouveau départ, tandis que les protestants pouvaient choisir entre les bénédictions de Rome ou quitter le pays. Il n'était même pas envisagé que les catholiques puissent suivre les commandements de leur Église sans les imposer aux autres Irlandais. Et cela, dans les îles Britanniques, pendant la dernière décennie du XX^e siècle... Le référendum aboutit à l'amendement de la Constitution, bien qu'avec une très faible majorité. (La même année, mère Teresa déclara dans une interview qu'elle espérait que son amie la princesse Diana serait plus heureuse après s'être soustraite à un mariage manifestement malheureux. Il n'est guère surprenant de voir l'Église appliquer aux pauvres des règles plus sévères, tandis qu'elle se montre indulgente envers les riches.)

Une semaine avant le 11 septembre 2001, je participais à un débat public avec Dennis Prager, l'un des télevangéliques les plus connus des États-Unis. Il me défia de répondre à ce qu'il appela « une question directe, oui ou non », et j'acceptai volontiers. « Très bien, dit-il. Imaginez-vous dans une métropole inconnue au crépuscule. S'approche de vous un important groupe d'hommes. Vous sentirez-vous plus ou moins en sécurité si vous apprenez qu'ils sortent d'une réunion de prière ? » À l'évidence, ce n'est pas une question à laquelle on puisse répondre simplement par oui ou par non, mais je n'ai eu aucune difficulté à la traiter comme si elle n'avait rien de théorique. « Pour me limiter à la lettre "B", j'ai effectivement fait cette expérience à Belfast, Beyrouth, Bombay, Belgrade, Bethléem et Bagdad. Dans chaque cas, je peux affirmer, en précisant mes raisons, que je me serais senti immédiatement menacé si j'avais pensé que le groupe d'hommes qui s'approchait de moi à la tombée de la nuit sortait d'une cérémonie religieuse. »

Voici un bref résumé des cruautés d'inspiration religieuse dont j'ai été témoin dans ces six endroits. À Belfast, j'ai vu des rues entières incendiées à cause de combats sectaires entre différentes factions du christianisme, et interviewé des gens dont des parents et amis avaient été enlevés et tués ou torturés par des escadrons de la mort religieux rivaux, souvent sans nulle autre raison que leur appartenance à une confession différente. Une vieille blague circule à Belfast : un homme est arrêté à un barrage routier, et on lui demande quelle est sa religion. « Athée », répond-il. « Athée protestant ou catholique » ? Cette plaisanterie, me semble-t-il, montre à quel point l'obsession religieuse corrompt jusqu'au légendaire sens de l'humour local. Cette histoire est d'ailleurs effectivement arrivée à l'un de mes amis, et l'expérience n'eut rien d'amusant. De toute évidence, le véritable prétexte de ce chaos est la rivalité de deux nationalismes, mais, dans la rue, les tribus opposées utilisent un langage insultant l'autre confession (« Prods » et « Teagues »). Pendant de longues années, les dirigeants protestants voulaient que les catholiques soient mis à la fois à l'écart et au rancart. Au point qu'à sa création l'État d'Ulster avait pour devise : « Un Parlement protestant pour un peuple protestant. » Le sectarisme s'autogénère et on peut toujours compter sur lui pour susciter un sectarisme réciproque. Sur le fond, les dirigeants catholiques étaient d'accord avec leurs ennemis : ils souhaitaient des écoles religieuses et des quartiers séparés pour mieux exercer leur domination. Aussi, au nom de dieu, les vieilles haines ont-elles été forées dans les nouvelles générations d'élèves, et continuent de l'être (« forées » – un terme répugnant –, parce que les gangs religieux s'amusaient volontiers à détruire à la perceuse les rotules de ceux qui avaient maille à partir avec eux).

Lors de ma première visite à Beyrouth, pendant l'été 1975, on pouvait encore y reconnaître « le Paris de l'Orient ». Pourtant cet apparent éden était déjà infesté d'une multitude de serpents. Il souffrait d'un excès évident de religions, toutes prises en compte par la Constitution. Celle-ci stipule, en effet, que le président de la République doit être maronite (catholique), le président de l'Assemblée nationale, chiite, et ainsi de suite. Ce système n'a jamais fonctionné correctement, parce qu'il institutionnalise des différences à la fois confessionnelles, sociales et ethniques (les musulmans chiites étant en bas de l'échelle sociale et les Kurdes totalement ignorés).

Le principal parti chrétien était en fait une milice catholique baptisée les Phalanges libanaises et fondée en 1936 par le maronite Pierre Gemayel, très impressionné par les jeux Olympiques de Berlin organisés par Hitler. Elle acquit une notoriété internationale en massacrant les réfugiés palestiniens des camps de Sabra et Chatila en 1982, avec l'accord du général Sharon. Qu'un général juif

collabore avec un parti fasciste peut paraître grotesque, mais ils avaient un ennemi musulman commun et cela suffisait. L'intrusion israélienne au Liban cette année-là concourut à la naissance du Hezbollah (ce qui signifie, littéralement, et modestement « Parti de Dieu »), qui mobilisa le sous-prolétariat chiite pour le placer peu à peu sous la domination de la dictature théocratique iranienne, arrivée au pouvoir trois ans auparavant. C'est dans le merveilleux Liban aussi que, après avoir appris à partager le marché du kidnapping avec le crime organisé, les fidèles ont entrepris de nous initier aux beautés des attentats suicides. Je revois encore cette tête arrachée sur la route devant l'ambassade de France dévastée.

Dans ces cas-là, j'avais plutôt tendance à changer de trottoir quand les prières s'achevaient.

Bombay aussi passait naguère pour l'une des perles de l'Orient, avec son collier de lumières le long de la corniche et son architecture magnifique datant de l'Empire britannique. C'était l'une des métropoles indiennes les plus diverses et plurielles, et les films de Mira Nair comme les romans de Salman Rushdie – en particulier *Le Dernier Soupir du Maure* – en explorent subtilement les multiples couches et textures. Sans doute la ville avait-elle connu des combats intercommunautaires en 1947-1948, lorsque la revendication d'un État musulman séparé et le fait que le parti du Congrès était dirigé par un hindou très croyant firent exploser le grand mouvement historique pour l'autonomie de l'Inde. Mais il est probable que les gens furent aussi nombreux à se réfugier à Bombay pendant cette sanglante période de frénésie religieuse, qu'à en être chassés ou à fuir. Puis une forme de coexistence culturelle reprit, comme c'est souvent le cas dans les villes ouvertes sur la mer et aux influences extérieures. La minorité parsie – zoroastriens ayant fui les persécutions musulmanes en Perse après le VIII^e siècle – y jouait un rôle économique notable et la ville accueillait aussi une communauté juive d'une certaine importance historique. M. Bal Thackeray et son mouvement nationaliste hindou, le Shiv Sena, n'en décidèrent pas moins dans les années 1990 que Bombay devait être dirigé par et pour leurs coreligionnaires, et dans ce but livrèrent les rues à leurs bandes de voyous matraqueurs. Pour affirmer ses intentions, Thackeray décréta que la ville serait rebaptisée « Mumbai », et c'est en partie la raison pour laquelle je l'inclus dans cette liste sous son nom traditionnel.

Belgrade était jusque dans les années 1980 la capitale de la Yougoslavie, ou pays des Slaves du Sud, et donc par définition la capitale d'un État multiethnique et multiconfessionnel. Mais un intellectuel croate me mit un jour en garde, en me racontant, comme à Belfast, une boutade amère. « Si je dis que je suis athée et croate, on me demande comment je peux prouver que je ne suis pas serbe. » Être

croate, autrement dit, c'est être catholique romain, et être serbe c'est être chrétien orthodoxe. Dans les années 1940, les nazis installèrent, avec la bénédiction du Vatican, un gouvernement croupion en Croatie, qui entreprit naturellement d'exterminer tous les Juifs de la région, et engagea également une campagne de conversion forcée de l'autre communauté chrétienne. Des dizaines de milliers d'orthodoxes furent ainsi massacrées ou déportés, et un vaste camp de concentration fut installé près de la ville de Jasenovacs. Le régime du général Ante Pavelic et de son parti oustachi se montra tellement ignoble que nombre d'officiers allemands répugnèrent à collaborer avec eux.

Lorsque j'ai visité le camp de Jasenovacs en 1992, la botte avait changé de pied. Les villes croates de Vukovar et Dubrovnik avaient été cruellement bombardées par l'armée serbe, désormais sous les ordres de Slobodan Milosevic. La ville majoritairement musulmane de Sarajevo était encerclée et pilonnée jour et nuit. Dans le reste de la Bosnie-Herzégovine, en particulier le long de la rivière Drina, des bourgs entiers étaient pillés et massacrés au cours de ce que les Serbes eux-mêmes appelaient « nettoyage ethnique ». Il eût été plus exact de parler de « nettoyage religieux ». Ancien bureaucrate communiste, Milosevic s'était mué en nationaliste xénophobe, et sa croisade antimusulmane, qui dissimulait sa volonté d'annexer la Bosnie à une « Grande Serbie », était menée en grande partie par des milices agissant sous son égide « secrète ». Composées de fanatiques religieux, souvent bénis par des prêtres et des évêques orthodoxes, ces bandes recevaient parfois le renfort de « volontaires » orthodoxes venus de Grèce et de Russie. Elles s'efforçaient en particulier de détruire tout témoignage de la civilisation ottomane, comme l'atteste le dynamitage particulièrement ignoble de plusieurs minarets de Banja Luka, effectué pendant un cessez-le-feu.

Leurs homologues catholiques n'étaient pas en reste, bien qu'on l'oublie souvent. En Croatie, les formations oustachies ressuscitèrent et tentèrent de s'emparer de l'Herzégovine, comme elles l'avaient fait pendant la Seconde Guerre mondiale. La belle ville de Mostar subit de nouveau siège et bombardements, et le mondialement célèbre Stari Most, ou « Vieux-Pont », datant de l'époque turque et considéré comme un site culturel d'importance mondiale par l'Unesco, fut bombardé jusqu'à ce qu'il s'effondre dans la Neretva. En fait, les forces extrémistes catholiques et orthodoxes étaient de connivence dans la partition et le nettoyage sanglants de la Bosnie-Herzégovine. Et si elles ont largement échappé, jusqu'à présent, à la condamnation publique c'est parce que les médias internationaux ont préféré parler de « Croates » et de « Serbes » et ne mentionner la religion qu'à propos des « musulmans » pour simplifier la situation. Mais la triade « croate », « serbe » et « musulman » est hétéroclite et trompeuse car elle met en parallèle deux nationalités et une religion. (Une erreur

semblable, le triangle « sunnite-chiite-kurde », dénature les informations données sur l'Irak.) Il y avait au moins dix mille Serbes à Sarajevo pendant le siège, et l'un des principaux responsables de sa défense, le général Jovan Divjak, officier et gentleman dont j'ai été fier de serrer la main, sous le feu, était serbe. La population juive de la ville, installée depuis 1492, c'est-à-dire depuis l'expulsion des Juifs d'Espagne, s'identifiait aussi très majoritairement avec le gouvernement et la cause bosniaques. La presse et la télévision auraient été beaucoup mieux avisées de rapporter que « les forces chrétiennes orthodoxes ont repris aujourd'hui leur bombardement de Sarajevo » ou que « la milice catholique est parvenue hier à démolir le Stari Most ».

Quant à Bethléem, je veux bien concéder à M. Prager que, par une journée ordinaire, je me sentirais raisonnablement en sécurité devant la basilique de la Nativité à la tombée de la nuit. C'est à Bethléem, non loin de Jérusalem, croient nombre de gens, qu'avec la coopération d'une vierge conçue sans péché, dieu vit naître son fils.

« Voici de quelle manière arriva la naissance de Jésus-Christ. Marie, sa mère, ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit, avant qu'ils eussent habité ensemble. » Bien sûr, et le demi-dieu grec Persée naquit après que Jupiter, déguisé en pluie d'or, eut fécondé sa mère, la vierge Danaé. Le dieu Bouddha vint au monde par une ouverture dans le flanc de sa mère. Coatlicue (littéralement : jupon de serpent) attrapa une pelote ornée de plumes qui volait au-dessus de sa tête, la cacha dans son sein, et ainsi fut conçu le dieu aztèque Huitzilopochtli. La vierge Nana cueillit une grenade dans l'arbre au pied duquel avait été tué Agdestris, la cacha dans son sein, et donna naissance au dieu Attis. La fille vierge d'un roi mongol s'éveilla une nuit baignée d'une grande lumière, et se retrouva ainsi enceinte de Genghis Khan. Krishna naquit de la vierge Devaka, Horus de la vierge Isis, Mercure de la vierge Maia, Romulus de la vierge Rhea Silvia. Pour une raison quelconque, beaucoup de religions se croient obligées de considérer la voie de la naissance comme un sens unique, et même le Coran traite la Vierge Marie avec révérence. Cela n'empêcha nullement l'armée papale partie en croisade pour reprendre Bethléem et Jérusalem aux musulmans, massacrant en chemin de nombreuses communautés juives et mettant à sac la Byzance chrétienne hérétique, de faire un tel massacre dans les ruelles de Jérusalem que, selon les chroniqueurs hystériques et jubilants, le sang répandu atteignait la bride des chevaux.

Certains de ces déchaînements de haine, de fanatisme et de frénésie sanguinaire se sont apaisés, même si de nouveaux menacent toujours dans la région. Mais pour l'instant on peut se sentir relativement serein aux abords de la « place de la Crèche », centre, comme son nom le suggère, d'un piège à touristes

d'un mauvais goût si tapageur que même Lourdes semblerait d'une élégante sobriété. Quand j'y suis allé pour la première fois, cette pitoyable ville était administrée par une municipalité palestinienne majoritairement chrétienne, liée à une dynastie politique dépendant de la famille Freij. Et presque chaque fois que j'y suis retourné, elle était soumise à un couvre-feu brutal imposé par les autorités militaires israéliennes – dont la présence sur la rive occidentale n'est pas sans rapport avec la croyance en certaines antiques prophéties des écritures, même s'il s'agit en l'occurrence d'une promesse différente faite par un dieu différent à un peuple différent. Et c'est maintenant le tour d'une autre religion, encore. Les forces du Hamas, qui revendentiquent l'ensemble de la Palestine, qualifiée de *waqf* – *fondation pieuse musulmane inaliénable* –, ont en effet commencé à écarter les chrétiens de Bethléem. Leur leader, Mahmoud al-Zahar, a d'ailleurs annoncé que tous les habitants du futur État islamique palestinien devront se conformer à la charia. À Bethléem on parle aujourd'hui de soumettre les non-musulmans à la *jeziya*, la taxe imposée jadis aux *dhimmis* ou infidèles dans l'ancien Empire ottoman. Il est désormais interdit aux employées de la municipalité de serrer la main des visiteurs masculins. À Gaza, une jeune femme appelée Yusra al-Zamu a été abattue d'un coup de feu en avril 2005 : son seul crime fut de se trouver assise sans chaperon dans une voiture avec son fiancé. Le jeune homme s'en est tiré avec un sévère passage à tabac. Les chefs des brigades « du vice et de la vertu » du Hamas ont justifié cet assassinat et ces exactions en disant qu'il y avait « soupçon de conduite immorale ». Dans la Palestine (naguère laïque), des groupes de jeunes hommes sexuellement frustrés sont chargés d'espionner les voitures en stationnement, et laissés libres d'agir à leur guise.

J'ai eu l'occasion d'assister à New York à une conférence d'Abba Eban, l'un des hommes d'État et diplomates israéliens les plus courtois et les plus réfléchis. La première chose qui saute aux yeux dans le conflit israélo-palestinien, commença-t-il, c'est que sa solution est enfantine. Après ce début déconcertant, il ajouta, avec l'autorité d'un ancien ministre des Affaires étrangères et d'un ancien représentant à l'ONU, que le problème était simple. Deux peuples d'une importance numérique comparable revendentiquent le même territoire, il faut donc créer deux États adjacents. Une solution si évidente n'était-elle pas à la portée de l'esprit humain ? Et l'on y serait assurément parvenu il y a plusieurs décennies si l'on avait pu tenir à l'écart les rabbins, les mollahs et les prêtres messianiques. Mais les ecclésiastiques hystériques des deux parties, se réclamant tous d'une autorité divine exclusive, et encouragés par les chrétiens intégristes espérant l'Apocalypse (précédée par la mort ou la conversion de tous les juifs), ont rendu la situation inextricable, et font de l'humanité tout entière l'otage d'une querelle

qui risque aujourd’hui de déclencher une guerre nucléaire. *La religion empoisonne tout.* Non contente de menacer la civilisation, elle met maintenant en danger la survie même de l’espèce humaine.

Bagdad, enfin, est l’un des plus grands centres de connaissance et de culture de l’histoire. C’est là que quelques-uns des ouvrages perdus d’Aristote et d’autres penseurs grecs (« perdus » parce que les autorités chrétiennes en ont brûlé certains, en ont interdit d’autres, et ont fermé les écoles de philosophie, sous prétexte qu’il ne pouvait pas y avoir eu de réflexion éthique valable avant la prédication de Jésus) ont été préservés, retraduits et rediffusés, via l’Andalousie, dans l’ignorant Occident « chrétien ». Les bibliothèques, les poètes et les architectes de Bagdad jouissaient d’une grande réputation. Si nombre de ces triomphes de la civilisation se sont accomplis sous le règne des califes musulmans, qui tantôt autorisaient, tantôt interdisaient leur expression, Bagdad conserve aussi des traces de l’antique christianisme chaldéen et nestorien, et était l’un des nombreux foyers de la diaspora, comptant jusqu’à la fin des années 1940 autant de Juifs que Jérusalem.

Je n’ai pas l’intention de commenter ici le renversement de Saddam Hussein en avril 2003. Je dirai simplement que ceux qui considéraient son régime comme « laïque » s’illusionnent. Sans doute le parti Baas a-t-il été fondé dans les années 1940 par un certain Michel Aflak, sinistre chrétien⁵ ayant des sympathies pour le fascisme, et il est vrai aussi qu’il accueillait des gens de toute confession (même si ses adhérents juifs, j’ai toutes les raisons de le croire, étaient peu nombreux). Mais, au moins depuis sa calamiteuse invasion de l’Iran en 1979, qui lui a valu d’être furieusement qualifié d’« infidèle » par la théocratie iranienne, Saddam Hussein n’a cessé d’invoquer la religion et le djihad à l’appui de son autorité – laquelle reposait de toute façon sur une minorité tribale de la minorité sunnite. (Le parti Baas syrien, émanation, lui aussi, d’un fragment confessionnel de la société aligné sur la minorité alaouite, cultive également de solides liens hypocrites avec les mollahs iraniens.)

Saddam avait inscrit les mots « *Allahou Akhbar* » – « Dieu est grand » – sur le drapeau irakien. Il avait patronné une immense conférence internationale de combattants de la guerre sainte et de mollahs, et entretenait des rapports très chaleureux avec leur autre principal commanditaire dans la région, à savoir le gouvernement génocidaire du Soudan. Il avait aussi construit la plus vaste mosquée du Moyen-Orient, baptisée la « Mère de toutes les batailles » et pourvue d’un Coran calligraphié, assurait-il, avec son propre sang. Lorsqu’il lança sa campagne génocidaire contre le peuple kurde (principalement sunnite) – laquelle impliqua l’usage généralisé de monstrueuses armes chimiques, et le massacre et la déportation de centaines de milliers de gens –, il la baptisa

« opération *Anfal* », justifiant par la sourate 8 du Coran, « Les dépouilles », le dépouillement et le massacre des infidèles. Lorsque les forces de la Coalition franchirent la frontière irakienne, l'armée de Saddam fonxit devant elles comme un morceau de sucre dans du thé chaud, mais elles se heurtèrent à la résistance tenace d'un groupe paramilitaire, renforcé de djihadistes étrangers, appelé les Fedayin Saddam. Ce groupe était tenu, entre autres, d'exécuter quiconque approuvait publiquement l'intervention occidentale, et plusieurs pendaisons et mutilations révoltantes furent bientôt filmées et diffusées.

Au minimum, tout le monde conviendra que le peuple irakien avait énormément souffert pendant les trente-cinq années précédentes de guerre et de dictature, que le régime de Saddam n'aurait pu perpétuer indéfiniment son existence de hors-la-loi au sein du droit international, et donc que – quoi qu'on puisse objecter aux moyens employés pour le « changement de régime » – la société tout entière méritait un moment de répit pour organiser la reconstruction et la réconciliation nationales. Or les Irakiens n'ont pas disposé d'une seule seconde de répit.

Tout le monde connaît la suite. Les militants d'al-Qaida, dirigés par le repris de justice jordanien Abou Moussah al-Zarqaoui, ont lancé une terrible campagne de meurtres et de sabotages. Ils ne se sont pas contentés de tuer des femmes non voilées, des journalistes et des enseignants laïques. Ni de poser des bombes dans les Églises chrétiennes (la population irakienne compte quelque 2 pour 100 de chrétiens) ni d'abattre ou mutiler les chrétiens qui fabriquent et vendent de l'alcool. Ni encore de filmer la fusillade et l'égorgement d'un contingent de travailleurs népalais, réputés hindous et par conséquent indignes de la moindre considération. Ces atrocités pourraient passer pour plus ou moins courantes. Non, ils ont dirigé la partie la plus délétère de leur campagne de terreur contre d'autres musulmans. Et ont fait exploser mosquées et cortèges funèbres de la majorité chiite opprimée sous Saddam. C'est au péril de leur vie que les pèlerins parcoururent de longues distances pour venir prier dans les lieux saints récemment rouverts de Karbala et de Nadjaf. Dans une lettre à son chef Oussama Ben Laden, Zarqaoui a donné les deux principales raisons de cette politique extraordinairement scélérate. D'abord, dit-il, les chiites sont des hérétiques qui ne suivent pas la voie salafiste de la pureté. À ce titre, ils sont les victimes désignées des vrais croyants. D'autre part, déclencher une guerre de religion au sein de la société irakienne réduirait à néant les plans des « croisés » occidentaux. L'objet évident de cette manœuvre était donc de pousser les chiites au contre-terrorisme, ce qui précipiterait les Arabes sunnites dans les bras de leurs « protecteurs » d'al-Qaida. Et malgré quelques nobles appels à la modération du grand ayatollah Sistani, la réaction ne s'est pas fait attendre. Des

escadrons de la mort chiites, souvent en uniforme de policier, se sont mis à tuer et à torturer au hasard leurs compatriotes sunnites. Sous l'influence souterraine de la « République islamique » iranienne voisine, il est devenu dangereux dans certains quartiers chiites d'être une femme non voilée ou un laïc déclaré. L'Irak pouvait s'enorgueillir d'une longue histoire de mariages et de coopération entre ses diverses communautés. Mais quelques années de cette dialectique haïssable sont rapidement parvenues à créer une atmosphère de détresse, de méfiance, d'hostilité et de politiques sectaires. Une fois encore, *la religion a tout empoisonné*.

Dans tous les cas que j'ai cités, certains individus se sont dressés au nom de la religion pour s'opposer à la vague montante du fanatisme et au culte de la mort. Je pense à une poignée de prêtres, d'évêques, de rabbins et d'imams qui placent l'humanité au-dessus de leur secte ou de leur foi. L'histoire fournit de nombreux exemples de ce genre, que j'étudierai plus loin. Mais c'est un hommage à l'humanisme, non à la religion. Ces diverses crises m'ont en effet conduit, avec de nombreux autres athées, à protester contre la discrimination des catholiques en Ulster, contre la menace d'extermination des musulmans bosniaques dans les Balkans chrétiens, contre le massacre des Afghans et des Irakiens chiites par les djihadistes sunnites, et inversement, ainsi que contre d'innombrables autres situations semblables. Tout être humain qui se respecte se doit d'adopter cette position. Mais le manque d'empressement général des autorités religieuses à édicter des condamnations sans équivoque, que ce soit le Vatican en Croatie ou les responsables saoudiens ou iraniens dans le cas de leur confession respective, est uniformément répugnant. Comme l'empressement de leurs « ouailles » à plonger dans une haine atavique à la moindre provocation.

Non, monsieur Prager, je ne crois pas judicieux de demander de l'aide à la sortie d'une prière. Et, comme je vous l'ai dit, je me suis limité à la lettre « B ». Dans tous ces exemples, quiconque se soucie de sécurité ou de dignité humaine ferait mieux de prier pour une vague massive de laïcité démocratique et républicaine.

Je n'ai pas eu besoin de me rendre dans tous ces endroits exotiques pour voir le poison à l'œuvre. Bien avant la date critique du 11 septembre 2001, j'ai senti que la religion recommençait à lancer son défi à la société civile. Lorsque je ne joue pas les correspondants amateurs à l'étranger, je mène une vie plutôt tranquille et rangée : j'écris des livres et des articles, j'enseigne l'amour de la littérature anglaise à mes étudiants, j'assiste à d'agréables conférences littéraires, je participe aux discussions éphémères qui surgissent dans le monde de l'édition et à l'université. Mais même cette existence assez protégée a subi des invasions,

des insultes et des attaques inacceptables. Le 14 février 1989, mon ami Salman Rushdie a été condamné à la fois à mort et à perpétuité, pour avoir écrit une œuvre de fiction. Plus précisément, le chef théocratique d'un État étranger – l'ayatollah Khomeini d'Iran – a offert publiquement de l'argent, en son nom, pour rétribuer le meurtre d'un romancier qui était le citoyen d'un autre pays que le sien. Tous ceux ainsi encouragés à commettre cet assassinat mercenaire, étendu à « quiconque était mêlé à la publication » des *Versets sataniques*, se voyaient proposer en plus de la grosse somme promise une entrée gratuite au paradis. Difficile d'imaginer pire affront à toutes les valeurs que véhiculent la liberté d'expression.

L'ayatollah n'avait pas lu, était probablement incapable de lire et, de toute façon, interdisait à tout le monde de lire le roman. Il n'en est pas moins parvenu à déclencher d'ignobles manifestations, chez les musulmans de Grande-Bretagne comme du monde entier, au cours desquelles des foules ont brûlé le livre et réclamé à grands cris que l'auteur soit jeté lui aussi dans les flammes.

Cet épisode – mi-grotesque mi-horifiant – prenait naturellement sa source dans le monde matériel ou « réel ». L'ayatollah, après avoir gaspillé des centaines de milliers de jeunes vies iraniennes pour tenter de prolonger la guerre qu'avait engagée Saddam Hussein, afin de la transformer en victoire de sa propre théologie réactionnaire, venait d'être contraint de reconnaître la réalité et d'accepter le cessez-le-feu exigé par une résolution des Nations unies, alors qu'il avait juré de s'empoisonner plutôt que de le signer. Autrement dit, il avait besoin d'une « porte de sortie ». Déjà des musulmans réactionnaires d'Afrique du Sud, qui siégeaient au Parlement croupion du régime d'apartheid, avaient annoncé que si M. Rushdie assistait à une foire du livre dans leur pays, il serait tué. Au Pakistan, un groupe fondamentaliste avait organisé une manifestation sanglante à Islamabad. Khomeini devait prouver que personne ne pouvait rivaliser avec lui.

Il se trouve que certaines déclarations attribuées au prophète Mahomet sont difficilement compatibles avec la doctrine musulmane. Les exégètes du Coran ont tenté de résoudre la quadrature de ce cercle en suggérant que, dans ces cas très accidentels, c'était Satan et non dieu qui parlait au Prophète. Ce stratagème – que n'auraient pas désavoué les plus tortueux casuistes chrétiens du Moyen Âge – offrait à un romancier une excellente occasion d'explorer la relation entre écriture sainte et littérature. Mais l'esprit littéral ne comprend pas l'ironie, et y voit toujours une source de danger. En outre, Rushdie, ayant grandi dans la religion musulmane et été initié au Coran, était par conséquent un apostat. Et, selon les hadiths, l'« apostasie » est passible de mort. Il est interdit de changer de religion, et tous les États religieux châtiennent sévèrement ceux qui s'y risquent.

Des équipes de tueurs religieux, avec l'appui logistique d'ambassades

iraniennes, ont fait un certain nombre de tentatives pour assassiner Rushdie. Son traducteur italien a été blessé lors d'une agression, et son traducteur japonais tué, après avoir été sauvagement mutilé. Son éditeur norvégien, laissé pour mort dans la neige, après avoir reçu dans le dos plusieurs balles de fusil, a eu la chance inouïe d'en réchapper. Pareil homicide, commandité par un État et visant un individu isolé et pacifique dont la vie est consacrée au langage, ne pouvait manquer, me direz-vous, de susciter une condamnation générale. Eh bien, pas du tout. Dans des communiqués mûrement réfléchis, le Vatican, l'archevêque de Canterbury et le principal rabbin séfarade d'Israël, ont tous pris parti en faveur de... l'ayatollah. De même que le cardinal-archevêque de New York et bien d'autres personnalités religieuses de moindre importance. Si la plupart se sont arrangés pour déplorer en quelques mots le recours à la violence, tous ces dignitaires ont déclaré que le principal problème soulevé par la publication des *Versets sataniques* n'était pas le meurtre par des tueurs à gages mais le blasphème. Certains personnages publics qui n'avaient rien d'ecclésiastique, comme l'écrivain marxiste John Berger, l'historien conservateur Hugh Trevor-Roper et le doyen des auteurs de romans d'espionnage John Le Carré, ont eux aussi proclamé que Rushdie avait cherché les ennuis en « offensant » une grande religion monothéiste. Ces gens ne trouvaient pas ahurissant que la police britannique doive défendre un citoyen d'origine indienne, et anciennement musulman, contre une campagne pour lui ôter la vie au nom de dieu.

Si protégée que soit normalement ma propre vie, j'ai eu un aperçu de cette situation surréaliste quand M. Rushdie, venu à Washington le week-end de Thanksgiving 1993 pour rencontrer le président Clinton, a passé quelques nuits dans mon appartement. Cela a exigé des mesures de sécurité aussi considérables que fastidieuses, et après son départ j'ai été convoqué au Département d'État, où un haut responsable m'a informé que des « conversations » avaient été interceptées, exprimant l'intention de se venger sur moi et ma famille. Il m'a conseillé de changer d'adresse et de numéro de téléphone, ce qui m'a semblé une manière improbable d'éviter les représailles. En revanche, cette histoire m'a rappelé ce que je savais déjà. Il m'est impossible de dire : « Eh bien, poursuivez votre rêve chiite d'imam caché tandis que je continue mes recherches sur Thomas Paine et George Orwell – le monde est assez vaste pour nous deux. » Le vrai croyant ne peut trouver de repos tant que le monde entier ne s'est pas agenouillé. N'est-il pas évident, dit le fidèle, que la religion prime sur tout le reste, et que ceux qui refusent de le reconnaître renoncent ainsi à leur droit à l'existence ?

Il se trouve que ce sont des *meurtriers* de chiites qui ont imposé ce constat à l'attention du monde quelques années plus tard. Le régime des taliban, qui a

massacré la population hazara chiite, s'est montré si effroyable que l'Iran lui-même avait envisagé d'envahir l'Afghanistan en 1999. Et les talibans étaient tellement obsédés par l'impiété qu'ils ont méthodiquement canonné et détruit l'un des plus grands chefs-d'œuvre culturels du monde – les statues jumelles de Bouddha de Bamyan, dont la magnificence illustrait la fusion entre les styles hellénistique et asiatique dans le lointain passé afghan. Soit, elles étaient antérieures à l'avènement de l'islam, mais elles apparaissaient comme une insulte permanente aux talibans et à leurs hôtes d'al-Qaida, et leur anéantissement a présagé l'incinération de deux autres structures jumelles, ainsi que de presque trois mille êtres humains, à Manhattan à l'automne de 2001.

Tout le monde a son anecdote personnelle sur le 11 Septembre, je vous épargnerai la mienne, sauf pour dire qu'une de mes connaissances s'est écrasée sur un mur du Pentagone, après avoir pu téléphoner à son mari et décrit ses meurtriers et leurs intentions (tandis que celui-ci lui apprenait que ce n'était pas un simple détournement d'avion et qu'elle allait mourir).

Du toit de mon immeuble de Washington, j'ai vu la fumée s'élever de l'autre rive du Potomac, et quand je passe devant le Capitole ou la Maison-Blanche, je ne peux m'empêcher de penser à ce qui aurait pu arriver sans le courage et la ressource des passagers du quatrième avion, qui sont parvenus à le faire s'écraser dans un champ de Pennsylvanie à seulement vingt minutes de sa cible.

Eh bien, ai-je alors écrit à Dennis Prager, la voilà votre réponse. Les dix-neuf meurtriers kamikazes de New York, de Washington et de Pennsylvanie étaient sans contestation possible les croyants les plus sincères à bord de ces avions. Où est la supériorité morale si enviable des « fidèles » ? Et quelle conclusion faut-il tirer de la jubilation et de la propagande extatique avec lesquelles ce grand chef-d'œuvre de fidélité a été accueilli dans le monde islamique ? À l'époque, les États-Unis avaient un ministre de la Justice appelé John Ashcroft qui avait déclaré que l'Amérique n'avait « pas de roi en dehors de Jésus » (une affirmation qui comptait exactement quatre mots de trop). Ils avaient aussi un président qui voulait confier les pauvres aux soins d'organisations « fondées sur la religion ». N'était-ce pas le moment de prendre un peu plus en considération les lumières de la raison et la défense d'une société séparant l'Église et l'État, et prônant la liberté d'expression et d'introspection ?

La déception a été, et demeure pour moi, très cruelle. Dans les heures qui ont suivi les attentats, les « révérends » Pat Robertson et Jerry Falwell proclamaient que l'immolation de leurs semblables était la condamnation par le divin d'une société laïque qui tolérait l'homosexualité et l'avortement. Lors de la cérémonie à la mémoire des victimes, on a eu droit à un prêche de Billy Graham, dont les antécédents d'opportunisme et d'antisémitisme représentent déjà en eux-mêmes

une honte nationale. Dans son absurde sermon, il a affirmé que tous les morts étaient maintenant au paradis et refuseraient de revenir sur terre si la possibilité leur en était donnée. Je dis absurde parce qu'il est impossible, même avec la plus grande indulgence, de croire qu'il n'y avait pas un bon nombre de pécheurs parmi les personnes assassinées par al-Qaida ce jour-là. Et rien ne permet non plus de croire que Billy Graham savait où se trouvaient alors leurs âmes, sans parler de leurs désirs posthumes. Cela semblait également sinistre de l'entendre revendiquer une prétendue connaissance du paradis, revendication qui évoquait celle de Ben Laden lui-même au nom des assassins.

Dans l'intervalle la situation a continué de se dégrader, entre l'éviction des talibans et le renversement de Saddam Hussein. Un haut responsable militaire, le général William Boykin, proclama qu'une vision lui avait été octroyée pendant qu'il participait au fiasco somalien. Apparemment, le visage de Satan lui-même avait été détecté sur une photo aérienne de Mogadiscio, mais cela n'avait fait que renforcer la certitude du général que son dieu était plus fort que la divinité maléfique de l'ennemi. On a également appris qu'à l'École de l'air américaine de Colorado Springs un groupe de cadres « chrétiens régénérés » faisaient impunément subir de sévères brimades aux élèves officiers juifs et agnostiques, sous prétexte que seuls ceux qui reconnaissaient en Jésus un sauveur étaient dignes de servir. Le commandant adjoint de l'école envoyait des courriels recommandant une journée nationale de prière (chrétienne). Un aumônier du nom de McLinda Morton, qui avait protesté contre cette hysterie et ces intimidations, a été brusquement muté sur une base lointaine au Japon. Entre-temps, le multiculturalisme obtus apportait sa contribution, notamment en assurant la distribution massive de corans saoudiens bon marché dans les prisons américaines. Ces versions wahhabites allaient encore plus loin que l'original en recommandant la guerre sainte contre tous les chrétiens, tous les juifs et tous les partisans de la laïcité. J'avais l'impression d'assister à une sorte de suicide culturel, un « suicide assisté » auquel adhéraient tant les croyants que les incroyants.

Rappelons que ce genre de chose n'est pas seulement contraire à l'éthique et au code professionnel, mais tout simplement inconstitutionnel et antiaméricain. James Madison, l'auteur du premier amendement de la Constitution, qui (notamment) interdit toute loi ayant pour objet l'établissement d'une religion, a aussi participé à la rédaction de l'article VI, qui déclare, je cite : « Aucun serment religieux ne sera jamais requis comme condition pour remplir une fonction ou une charge publique aux États-Unis. » Ses *Detached Memoranda* ultérieurs montrent très clairement qu'il s'opposait à la nomination d'aumôniers par l'État, que ce soit dans les forces armées ou aux cérémonies d'ouverture des

sessions parlementaires : « L'instauration d'une aumônerie au Congrès est une violation tangible de l'égalité des droits, comme des principes constitutionnels. » Quant à la présence du clergé dans les forces armées, Madison écrivait : « L'objet de cette institution est séduisant, son motif louable. Mais n'est-il pas plus sûr d'adhérer à un principe juste et de se fier à ses conséquences que de s'en remettre aux raisonnements spéculatifs en faveur d'un principe erroné ? Examinez toutes les armées du monde et demandez-vous si, dans la nomination de leurs ministres du culte, ce qui compte le plus c'est l'intérêt spirituel des ouailles ou l'intérêt matériel du pasteur. » Quiconque citerait Madison aujourd'hui serait probablement pris pour un être subversif ou un fou, et pourtant sans lui et sans Thomas Jefferson, coauteurs de la loi de la Virginie sur la liberté de culte, les États-Unis seraient peut-être restés tels quels, interdisant aux Juifs le droit d'exercer une fonction publique dans certains États, aux catholiques, dans d'autres, et aux protestants au Maryland. Dans ce dernier État, majoritairement catholique, « les paroles profanes concernant la sainte Trinité » étaient passibles de torture, du marquage au fer rouge et, en cas de récidive de « la mort sans le secours du clergé ». La Géorgie proclamerait peut-être encore que sa religion d'État était le « protestantisme », sans préciser d'ailleurs lequel parmi les multiples hybrides de Luther.

À mesure que s'échauffait le débat sur l'intervention en Irak, des torrents d'absurdités se sont littéralement déversés des chaires. La plupart des Églises s'opposaient à la campagne pour renverser Saddam Hussein, tandis que le pape se déshonorait à tout jamais en lançant une invitation au criminel de guerre Tarek Aziz, coupable d'avoir ordonné, alors qu'il était ministre de Saddam Hussein, le massacre d'enfants. Non seulement Aziz fut accueilli au Vatican en tant que principal membre chrétien d'un parti fasciste au pouvoir (une complaisance qui ne manquait pas de précédents), mais on le conduisit ensuite à Assise pour une séance particulière de prières sur le tombeau de saint François, lequel, paraît-il, prêchait les oiseaux. Nul doute qu'il ait trouvé cela facile comme bonjour.

À l'autre extrémité de l'éventail confessionnel, certains évangéliques américains, mais pas tous, se sont bruyamment réjouis à la perspective de soumettre le monde musulman au nom de Jésus. (Je dis « certains mais pas tous » parce qu'un groupe fondamentaliste dissident s'est mis depuis à manifester lors des enterrements de GI tués en Irak, en proclamant que leur meurtre est le châtiment de dieu contre l'homosexualité américaine. Une banderole d'un goût particulièrement exquis brandie sous le nez des familles en deuil déclare : « Remerciez Dieu pour les IED », les bombes placées au bord des routes par des fascistes musulmans tout aussi hostiles aux homosexuels. Peu importe quelle théologie est le mieux fondée ici, je dirais que l'une et l'autre ont

approximativement les mêmes chances d'avoir raison.) Charles Stanley, dont les sermons à la Première Église baptiste d'Atlanta sont suivis par des millions de téléspectateurs, s'est écrié comme n'importe quel imam démagogue : « Nous devons contribuer à l'effort de guerre de toutes les manières possibles. Dieu combat ceux qui s'opposent à lui, ceux qui luttent contre lui et ses fidèles. » Le service de presse de son organisation a publié un article d'un missionnaire se réjouissant du fait que « la politique étrangère et la puissance militaire américaines ouvrent des perspectives à l'évangile dans le pays d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». Jamais en reste, Tim LaHaye va encore plus loin. Ce coauteur de la très populaire série de romans de gare *Left Behind*, qui prépare l'Américain moyen à l'« extase » puis à l'Apocalypse, qualifie l'Irak de « point focal des événements de la fin du monde ». D'autres idolâtres de la Bible ont comparé Saddam Hussein au cruel roi Nabuchodonosor de l'antique Babylone, parallèle que le dictateur aurait probablement approuvé, puisqu'il a rebâti les anciennes murailles de la ville avec des briques frappées chacune de son nom. Ainsi, au lieu d'entamer une discussion rationnelle sur la meilleure manière de contenir et de vaincre le fanatisme religieux, on assiste au renforcement mutuel de deux formes de cette folie, l'offensive djihadiste conjurant à son tour le spectre sanglant des croisés.

À cet égard, la religion n'est pas très différente du racisme. Certaines interprétations de celle-ci déclenchent celui-là. Une fois on m'a posé une autre question piège, à peine plus subtile que celle de Dennis Prager, pour tâcher de déterminer mon degré de racisme latent. « Vous vous trouvez sur un quai de métro à New York, tard le soir, dans une station déserte. Surgit une dizaine de Noirs. Restez-vous là ou bien vous dirigez-vous vers la sortie ? » J'ai vécu exactement cette expérience, ai-je répondu. J'attendais seul une rame, bien après minuit, lorsque des agents d'entretien sont soudain sortis du tunnel avec leurs outils et leurs gants de travail. Tous étaient noirs. Je me suis immédiatement senti plus en sécurité et me suis rapproché d'eux. Je n'avais aucune idée de leur affiliation religieuse. Mais dans chaque autre cas que j'ai cité, la religion a été un énorme multiplicateur des suspicions et des haines tribales, les membres de chaque groupe parlant de l'autre sur un ton sectaire. Les chrétiens mangent du porc, animal impur, et, comme les juifs, ingurgitent ce poison qu'est l'alcool. Les Sri-Lankais bouddhistes aussi bien que musulmans ont reproché aux libations chrétiennes de Noël 2004 d'avoir provoqué le tsunami qui s'est produit peu après. Les catholiques sont sales et ont trop d'enfants. Les musulmans se reproduisent comme des lapins et s'essuient le derrière de la mauvaise main. Les juifs ont des poux dans la barbe et assaisonnent le pain azyme de leur Pâque avec du sang d'enfants chrétiens. Et ainsi de suite...

3

Brève digression sur le porc ou pourquoi le ciel déteste le jambon

Toute religion tend à édicter quelque injonction ou interdit alimentaire, que ce soit la prescription catholique, désormais abandonnée, de manger du poisson le vendredi, ou l'adoration par les hindous de la vache, considérée comme un animal sacré qu'il ne faut jamais tuer (le gouvernement indien a même proposé d'importer et de protéger tous les bovins menacés d'abattage lors de l'épidémie d'encéphalite bovine, dite de la « vache folle », qui a balayé l'Europe dans les années 1990), ou le refus d'autres doctrines orientales de consommer la chair animale, ou de maltraiter aucune créature, fût-ce un rat ou une puce. Mais le plus ancien et le plus tenace de tous ces préjugés est la haine, voire la peur du porc. Cet interdit alimentaire, apparu dans la Judée primitive, fut pendant des siècles l'une des façons – l'autre étant la circoncision – de distinguer les juifs.

Même si, dans le verset soixante de la cinquième sourate, le Coran condamne les juifs en particulier, et les autres incroyants en général, pour s'être transformés en cochons et en singes – un des thèmes privilégiés de la prédication salafiste récente –, et qu'il qualifie la chair porcine d'impure et même d'« abominable », les musulmans ne semblent voir rien d'ironique dans l'adoption de ce tabou spécifiquement juif. L'horreur du cochon est si présente dans l'ensemble du monde islamique que les écoliers musulmans n'ont jamais eu le droit de lire *Les Animaux* de George Orwell, l'une des fables les plus charmantes et les plus utiles de la littérature moderne.

Certaines des interdictions édictées par les ministères arabes de l'Éducation que j'ai eu l'occasion d'étudier sont d'une telle sottise qu'elles ne soupçonnent même pas le rôle néfaste et dictatorial joué par le porc dans cette allégorie.

Orwell, d'ailleurs, détestait effectivement les porcins à la suite d'une

expérience agricole malheureuse, et cette révulsion est partagée par nombre de ceux qui doivent s'occuper de ces animaux difficiles dans des conditions industrielles. Entassés dans des soues, les porcs ont tendance à se conduire comme des cochons, si l'on peut dire, et à se livrer des combats aussi bruyants que cruels. Il leur arrive de manger leur progéniture et même leurs propres excréments, tandis que leur sexualité débridée et éclectique horrifie les plus délicats. Mais on a souvent constaté que les porcs laissés à eux-mêmes et disposant d'un espace suffisant se montrent très propres, s'installent de petits abris douillets, élèvent leur famille et se lient socialement avec leurs congénères. Ces créatures manifestent également de nombreux signes d'intelligence, et on a calculé que le ratio entre le poids du cerveau et celui du corps est chez eux presque aussi élevé que chez le dauphin. Le porc s'adapte remarquablement à son environnement, comme l'attestent les sangliers et les cochons retournés à l'état sauvage. Mais si le sabot fourchu est devenu un attribut du diable pour les poltrons, il n'est pas difficile de deviner qui, du diable ou du cochon, a précédé l'autre. Il serait ennuyeux et stupide de se demander pourquoi le créateur de toutes choses a conçu un être aussi polyvalent pour ordonner ensuite à sa création située en haut de l'échelle des mammifères de l'éviter totalement pour ne pas risquer son éternel déplaisir. Mais beaucoup de bipèdes, intelligents à d'autres égards, affichent l'opinion que le ciel déteste le jambon.

Vous aurez naturellement compris que cette bête accomplie est l'un de nos assez proches cousins. Elle partage une bonne partie de notre ADN, et l'on a effectué récemment chez des humains des transplantations bienvenues de peau, de valves cardiaques et de reins de porc. Si – et j'espère de tout cœur que cela ne se produira pas – un nouveau Dr. Moreau pouvait dévoyer les récents progrès du clonage pour créer un être hybride, c'est un « homme-porc » qu'il tenterait très probablement de réaliser. En attendant, presque tout est utile dans le cochon, de sa chair nourrissante et délicieuse à son cuir et à ses soies (dont on fait des brosses). Dans le roman très réaliste d'Upton Sinclair sur les abattoirs de Chicago, *La Jungle*, on découvre avec horreur comment les porcs sont hissés à l'aide de crocs et hurlent tandis qu'on les égorgé, expérience qui ébranle les nerfs les plus solides des travailleurs les plus endurcis. Ce cri perçant a quelque chose... de trop humain.

Soulignons aussi que les enfants, si rabbins et imams ne s'interposent pas, sont très attirés par les cochons, en particulier par les porcelets, et que les pompiers en général répugnent à manger du porc rôti ou de la couenne rissolée. L'expression vernaculaire désignant la viande humaine en Nouvelle-Guinée et en d'autres contrées jadis anthropophages est « porc long » ; je n'en ai jamais fait personnellement l'expérience, mais il semblerait que notre chair ait un goût très

proche de celle du porc.

Au temps pour les explications « profanes » habituelles de l’interdit juif originel. On prétend que ce tabou était à l’origine rationnel, puisque dans les pays chauds la viande de porc se corrompt rapidement et que les larves de trichines y prolifèrent. Cette objection – peut-être pertinente dans le cas des coquillages, eux aussi non casher – est en réalité absurde. Premièrement, la trichinose sévit sous tous les climats et est même plus fréquente dans les régions froides. Deuxièmement, ont constaté les archéologues, dans le pays de Canaan antique les habitats juifs se distinguent de ceux des autres communautés par l’absence d’os de porc dans leurs ordures. Autrement dit, les non-Juifs mangeaient du porc et ne tombaient pas malades ni n’en mouraient pour autant. (D’ailleurs, si manger du porc les avait décimés, le dieu de Moïse n’aurait pas eu besoin d’exiger leur massacre par les non-mangeurs de porc.)

Cette énigme doit donc avoir une autre réponse. Je revendique la primeur de ma solution, bien que Sir James Frazer et le grand Ibn Warraq m’ait mis sur la voie. Selon de nombreuses personnes ayant jadis autorité, les Sémites avaient initialement envers le cochon une attitude à la fois de révérence et de dégoût. Manger la chair du porc était considéré comme quelque chose de spécial, relevant même du privilège et du rite. (La confusion insensée entre le sacré et le profane se retrouve dans toutes les religions à toutes les époques.) Cette attirance et cette répulsion avaient des origines anthropomorphes : l’aspect de l’animal, son goût, ses hurlements d’agonie et son intelligence évidente rappelaient trop inconfortablement l’homme. La porcophobie – comme la porcophilie – trouve donc probablement son origine dans un lointain passé de sacrifices humains, voire de cannibalisme, auxquels les textes « sacrés » font souvent allusion. Rien – de l’homosexualité à l’adultère – n’est jamais sanctionné sans que ceux qui décrètent l’interdiction (et exigent de sévères châtiments) aient un désir réprimé de succomber à la tentation même qu’ils condamnent. Comme le dit Shakespeare dans *Le Roi Lear*, le policier qui fouette la putain brûle d’envie de recourir à elle pour l’infraction même qu’il punit à coups de fouet.

La porcophilie peut aussi être utilisée à des fins oppressives et répressives. Dans l’Espagne médiévale, où juifs et musulmans étaient contraints, sous peine de torture et de mort, à se convertir au christianisme, les autorités religieuses doutaient à juste titre de la sincérité de nombre de ces abjurations. D’ailleurs, l’Inquisition est née en partie de la crainte sacrée que des infidèles déguisés n’assistent à la messe – où naturellement, et de façon beaucoup plus répugnante, ils affectaient de manger de la chair humaine et de boire du sang humain, en la personne du Christ lui-même. Ainsi apparut la coutume de proposer, en toutes sortes d’occasions formelles et informelles, une assiette de charcuterie. Ceux qui

ont eu la chance de se rendre en Espagne ou dans n'importe quel bon restaurant espagnol reconnaîtront le geste traditionnel d'hospitalité qui consiste à offrir littéralement des dizaines de morceaux de porc diversement préparés et présentés. Or cette habitude trouve sa sinistre origine dans un effort constant de détecter l'hérésie et de surprendre, derrière le sourire reconnaissant, la moindre grimace de dégoût. Entre les mains de fanatiques chrétiens trop zélés, même le délicieux *jamón ibérico* pouvait devenir une torture.

Aujourd'hui, cette stupidité ancestrale est de retour parmi nous. En Europe, des musulmans rigoristes exigent que l'on ôte de la vue innocente de leurs enfants les Trois Petits Cochons, Mlle Piggy, et le porcelet de *Winnie l'Ourson*, entre autres personnages traditionnels. Une vieille statue de sanglier, dans un arboretum anglais, a déjà été victime d'un vandalisme islamiste inepte.

Ce fétichisme apparemment insignifiant montre en substance comment la religion, la foi et la superstition déforment notre représentation du monde. Le porc nous est si proche et si utile à tant d'égards que certains humanistes recommandent maintenant qu'on cesse de l'élever de façon industrielle, confiné, séparé de ses petits et constraint de vivre dans ses propres déjections. Toutes autres considérations mises à part, la viande rose et spongieuse résultant de ces procédés d'élevage intensif est effectivement peu ragoûtante. Mais c'est là une décision que nous devons prendre à la pleine lumière de la raison et de la compassion, étendues aux autres créatures, et non à partir d'incantations venues du fond des âges, où des crimes bien pires étaient célébrés au nom de dieu. « Une tête de cochon sur un pieu », dit Ralph, nerveux mais intrépide, devant l'idole suppurante et bourdonnante qu'ont dressée les écoliers cruels et terrifiés de *Sa Majesté des mouches*⁶. « Une tête de cochon sur un pieu. » Et Ralph ne se rendait pas compte à quel point il avait raison, et était plus sage que ses aînés – et que ses cadets dévoyés.

4

La religion peut être dangereuse pour la santé

Dans les périodes obscures la religion est le meilleur guide des hommes, de même que par une nuit noire un aveugle connaît mieux les routes et les chemins qu'un voyant. Quand la lumière paraît, en revanche, il est insensé de se laisser conduire par de vieux aveugles.

Heinrich HEINE, *Gedanken und Einfälle*

À l'automne 2001, je me trouvais à Calcutta avec Sebastião Salgado, photographe brésilien de génie dont l'objectif sait donner une âme à la vie des migrants, des victimes de guerre et des travailleurs qui arrachent les matières premières aux mines, aux carrières et aux forêts. Cette fois, il était envoyé par l'Unicef pour y mener une croisade – dans le sens positif du terme – contre ce fléau qu'est la poliomyélite. Grâce aux travaux de scientifiques inspirés tels que Jonas Salk et Albert Sabin, il est aujourd'hui possible d'immuniser les enfants contre cette effroyable maladie à un coût dérisoire : quelques centimes pour administrer deux gouttes de vaccin oral à un bébé. Les progrès de la médecine ayant permis de faire disparaître toute crainte de variole, on pouvait raisonnablement espérer qu'avant une année il en irait de même pour la polio. L'humanité semblait s'être mobilisée derrière ce projet. Dans plusieurs pays, y compris le Salvador, les factions en guerre avaient proclamé le cessez-le-feu pour permettre aux équipes de vaccination de se déplacer librement. Des nations extrêmement pauvres et peu avancées avaient trouvé les ressources pour porter la bonne nouvelle dans le moindre village : ce mal hideux n'allait plus tuer d'enfants ni les rendre infirmes et malheureux. À Washington, où des tas de gens, traumatisés par le 11 Septembre, se terraient encore chez eux, c'était Halloween, et la plus jeune de mes filles quêtait hardiment de porte en porte

pour l'Unicef, en se disant que chaque poignée de petite monnaie sauverait des enfants qu'elle ne rencontrerait jamais. Nous avions tous ce sentiment exceptionnel de participer à une entreprise positive.

Les Bengalis, et en particulier les femmes, étaient enthousiastes et étonnamment inventifs. Je me rappelle la réunion d'un comité, où de bonnes bourgeois de Calcutta, pleines de ferveur, se préparaient sans gêne aucune à faire équipe avec des prostituées de la ville pour répandre la nouvelle dans les moindres ruelles. « Amenez vos enfants pour qu'ils aient les deux gouttes de vaccin. On ne vous demandera rien d'autre. » Quelqu'un avait entendu parler d'un éléphant qu'on pourrait louer pour animer une parade de sensibilisation. Tout se passait bien : un nouveau départ s'annonçait dans un des pays les plus pauvres de la planète. Puis une rumeur a commencé à circuler. Dans quelques endroits isolés, des musulmans fanatiques colportaient que les gouttelettes faisaient partie d'un complot. Si l'on prenait ce sinistre médicament occidental on serait atteint d'impuissance et de diarrhées (combinaison aussi redoutable que déprimante).

C'était un problème, parce que le produit doit être administré en deux fois – la seconde pour confirmer l'immunité –, et parce qu'il suffit de quelques personnes non vaccinées pour que la maladie survive, resurgisse et se répande de nouveau. Comme pour la variole, il faut qu'il y ait éradication. En quittant Calcutta, je me demandais si le Bengale-Occidental pourrait respecter les délais et se déclarer exempt de polio à la fin de l'année suivante. Il ne resterait plus que quelques poches en Afghanistan et une ou deux autres régions inaccessibles, déjà dévastées par le fanatisme, pour nous empêcher de proclamer qu'une tyrannie pathologique avait été définitivement renversée.

En 2005, j'ai eu connaissance d'un autre rebondissement. Dans le nord du Nigeria – pays considéré comme provisoirement débarrassé de la polio –, un groupe de personnalités religieuses islamiques ont décrété une fatwa, selon laquelle le vaccin contre la polio était un complot des États-Unis (et, étonnamment, des Nations unies) contre la foi musulmane. Le produit était conçu, précisait ces mollahs, pour stériliser les vrais croyants. Avec des intentions et un effet génocidaires. Personne ne devait l'avaler ou l'administrer à ses enfants. En l'espace de quelques mois la polio était de retour, et pas seulement dans le nord du Nigeria. Des voyageurs et des pèlerins nigérians l'avaient déjà disséminée jusqu'à La Mecque, ainsi que dans plusieurs autres pays où elle avait été éradiquée, dont trois africains et le Yémen. Il fallait à nouveau pousser le rocher jusqu'au sommet de la montagne.

Il s'agit d'un cas « isolé », direz-vous, ce qui serait une façon sinistrement appropriée de voir les choses. Mais vous auriez tort. Vous devriez regarder ma

vidéo du cardinal Alfonso Lopez Trujillo, président du Conseil pontifical pour la famille, dans laquelle il affirme textuellement que tous les préservatifs sont secrètement fabriqués avec de nombreux trous microscopiques à travers lesquels le virus du sida peut passer. Essayez d'imaginer ce que vous diriez si vous aviez le pouvoir d'infliger les plus grandes souffrances possibles avec la plus grande concision. Considérez les dégâts que produit une telle affirmation : ces trous laissent vraisemblablement passer d'autres choses ; le condom ne sert donc à rien... Faire une telle déclaration au Vatican est déjà très pervers, mais traduisez le message dans le langage des pays pauvres et infectés et imaginez le résultat. Au Brésil, pendant la saison du carnaval, l'évêque auxiliaire de Rio de Janeiro, Rafaël Llano Cifuentes, a affirmé à ses fidèles lors d'un sermon : « L'Église est contre l'usage du condom. Les relations sexuelles entre un homme et une femme doivent être naturelles. Je n'ai jamais vu un chien se servir d'un préservatif pour saillir une chienne. » Dans plusieurs autres pays, de hauts dignitaires de l'Église – le cardinal Obando y Bravo au Nicaragua, l'archevêque de Nairobi au Kenya, le cardinal Emmanuel Wamala en Ouganda – ont tous raconté à leurs ouailles que les condoms transmettaient le sida. Le cardinal Wamala estime même que les femmes qui meurent du sida au lieu de se protéger avec des préservatifs devraient être considérées comme des martyres (j'imagine que ce martyre doit avoir exclusivement lieu dans le cadre du mariage).

Les autorités islamiques ne font pas mieux, et parfois pis. En 1995, le Conseil indonésien des oulémas a recommandé que les préservatifs soient réservés aux couples mariés, et seulement sur ordonnance. En Iran, un salarié séropositif peut perdre son emploi ; médecins et hôpitaux ont le droit de refuser de soigner des patients atteints du sida. Au Pakistan, un responsable du Programme de lutte contre le sida a déclaré en 2005 au magazine *Foreign Affairs* que le problème était moins grave dans son pays en raison de « meilleures valeurs sociales et islamiques ». Rappelons que la loi pakistanaise permet de *condamner* une femme à subir un viol collectif afin d'expier la « honte » d'un crime commis par son frère. C'est la vieille combinaison religieuse de la répression et de la dénégation : on ne parle pas d'un fléau comme le sida parce que les enseignements du Coran suffisent à prévenir les relations sexuelles avant le mariage, l'usage des drogues, l'adultère et la prostitution. Une brève visite en Iran, par exemple, suffit à prouver le contraire. Ce sont les mollahs eux-mêmes qui profitent de l'hypocrisie en délivrant des certificats de « mariage temporaire » valables quelques heures, parfois dans des maisons spécialisées, et assortis d'une déclaration de divorce à la conclusion de l'affaire. Vous avez dit prostitution ? La dernière fois qu'on m'a fait ce genre de proposition c'était juste à l'extérieur du mausolée de l'ayatollah Khomeini dans le quartier sud de

Téhéran. Mais les femmes voilées et enveloppées dans leur tchador, à qui leur mari a transmis le virus, doivent mourir en silence. Dans le monde entier, des millions d'innocents vont périr, misérablement et inutilement, à cause de cet obscurantisme.

L'attitude de la religion envers la médecine, comme envers la science, est toujours problématique et très souvent hostile. Un croyant moderne peut dire et même croire que sa foi est tout à fait compatible avec la science et la médecine, mais toutes deux ont toujours eu tendance à briser le monopole de la religion, raison pour laquelle elles se sont souvent heurtées à une ardente résistance. Que devient le guérisseur ou le chaman quand n'importe quel citoyen pauvre peut être guéri par des médicaments ou la chirurgie, sans plus recourir à ses cérémonies ou à ses mystifications ? Il arrive à peu près la même chose au faiseur de pluie quand survient le climatologue, ou à l'astrologue quand les instituteurs obtiennent des télescopes rudimentaires. Les fléaux de l'Antiquité passaient pour un châtiment des dieux, ce qui contribuait largement à renforcer l'emprise des prêtres, et à encourager l'immolation des infidèles et des hérétiques, censés – explication concurrente – répandre les maladies par la sorcellerie, quand on ne les accusait pas d'empoisonner les puits.

On peut à la rigueur trouver des circonstances atténuantes aux débauches de stupidité et de cruauté auxquelles se livrait l'humanité avant qu'elle ait appris l'origine microbienne des maladies. La plupart des « miracles » du Nouveau Testament concernent des guérisons, capitales à une époque où les affections même mineures étaient souvent mortelles. (Saint Augustin dit lui-même qu'il n'aurait pas cru au christianisme sans les miracles.) Des critiques scientifiques de la religion comme Daniel Dennett ont la générosité de souligner que des rituels apparemment inutiles peuvent contribuer au rétablissement de malades, puisque nous savons à quel point le moral est susceptible d'aider le corps à combattre la souffrance et l'infection. Mais cette excuse ne serait valable que rétrospectivement. À l'époque où le Dr. Jenner avait découvert qu'une injection de cow-pox immunisait contre la variole, cette excuse était devenue inacceptable. Pourtant, Timothy Dwight (1826-1916), président de l'université Yale et aujourd'hui encore l'un des théologiens les plus respectés des États-Unis, était hostile à la vaccination antivariolique parce qu'il y voyait une ingérence dans les desseins de dieu. Or cette mentalité est toujours lourdement présente, longtemps après que son prétexte et sa justification dans l'ignorance humaine ont disparu.

Il est intéressant, et révélateur, que l'archevêque de Rio se serve d'une analogie avec les chiens. Ceux-ci ne se soucient pas de mettre un préservatif : qui sommes-nous pour leur reprocher leur fidélité à la « nature » ? Lors de la

récente discussion au sein de l’Église anglicane sur l’homosexualité et l’ordination, plusieurs prélates ont invoqué le stupide argument selon lequel l’homosexualité était « contre nature » parce qu’elle n’existe pas dans d’autres espèces. Laissons de côté l’absurdité fondamentale de cette remarque : les humains font-ils ou non partie de la « nature » ? Ou, s’il se trouve qu’ils sont homosexuels, sont-ils créés à l’image de dieu ou non ? Oublions le fait que d’innombrables espèces d’oiseaux, de mammifères et de primates se livrent effectivement à des pratiques homosexuelles. De quel droit les ecclésiastiques se permettent-ils d’interpréter la nature ? Ils ont suffisamment prouvé leur incapacité dans ce domaine. Un préservatif est, tout simplement, une condition nécessaire mais non suffisante pour éviter la transmission du sida. Toutes les autorités qualifiées, y compris celles qui estiment que l’abstinence est encore préférable, sont d’accord sur ce point. L’homosexualité est présente dans toutes les sociétés, et fait donc partie des « desseins » humains. C’est un fait et nous devons l’accepter. Nous savons aujourd’hui que la peste bubonique n’était pas répandue par le péché ou le relâchement moral mais par les rats et les puces. Pendant la célèbre « peste noire », qui dévasta Londres en 1665, l’archevêque Lancelot Andrewes avait constaté avec embarras que le fléau s’abattait sur ceux qui priaient et observaient la religion aussi bien que sur les mécréants. Il n’était pas loin de tomber sur la dangereuse vérité. Au moment où j’écris ces lignes, une discussion fait rage à Washington, où j’habite. Le papillomavirus est une maladie sexuellement transmissible qui, au pire, peut provoquer chez la femme un cancer du col utérin. Un vaccin est désormais disponible – on met aujourd’hui des vaccins au point de plus en plus rapidement –, non pour guérir cette infection mais pour immuniser les femmes. Or certains responsables politiques s’opposent à la diffusion de ce vaccin sous prétexte qu’il favorisera les relations sexuelles avant le mariage. Accepter que le cancer du col de l’utérus se répande au nom de dieu n’est pas différent, moralement ou intellectuellement, de sacrifier ces femmes sur un autel de pierre en remerciant le très-haut de nous avoir donné la pulsion sexuelle pour nous l’interdire ensuite.

Nous ne savons pas combien de gens sont morts ou mourront en Afrique à cause du virus du sida, qu’on est parvenu à isoler et traiter, grâce aux prouesses de la recherche scientifique, très rapidement après sa dévastatrice apparition. À l’inverse, nous savons qu’avoir des relations sexuelles avec une vierge – l’un des « remèdes » locaux les plus populaires – n’empêche nullement la maladie de se répandre. Et nous savons aussi que l’usage des préservatifs peut au moins contribuer, à titre préventif, à limiter et contenir le virus. Nous n’avons pas affaire, comme les premiers missionnaires se plaisaient peut-être à le croire, à des sorciers et des sauvages qui résistent aux bienfaits de la civilisation. Nous

avons au contraire affaire au gouvernement Bush, qui, dans une république prétendument laïque du XXI^e siècle, refuse de partager son budget d'aide à l'étranger avec des ONG et des dispensaires donnant des conseils en matière de contraception. Au moins deux religions majeures, comptant des millions d'adeptes en Afrique, croient que le remède est bien pire que le mal. Elles sont également convaincues que le sida est un châtiment du ciel contre les déviances sexuelles – en particulier l'homosexualité. Un seul coup du puissant rasoir d'Occam⁷ suffit à extirper cette barbarie inépte : les homosexuelles non seulement ne contractent pas le sida (sauf par transfusion ou à cause d'une seringue contaminée), mais elles sont aussi beaucoup moins vulnérables à *toute* infection vénérienne que les hétérosexuel(le)s. Pourtant, les autorités religieuses s'obstinent à ignorer jusqu'à l'existence des lesbiennes. Ce faisant, elles démontrent encore davantage que la religion continue de représenter une menace urgente contre la santé publique.

Question purement hypothétique : vous surprenez le quinquagénaire que je suis en train de sucer le pénis d'un petit garçon. Vous êtes évidemment scandalisé et horrifié. Ah, mais j'ai une excellente justification : je suis *mohel*, circonciseur appointé. Mon autorité vient d'un texte ancien qui m'ordonne d'empoigner le pénis d'un bébé, de découper le prépuce et de conclure l'opération en prenant le sexe dans ma bouche, pour décoller le tégument et le cracher avec un peu de sang et de salive. La plupart des juifs ont renoncé à cette pratique, parce qu'ils la trouvent peu hygiénique ou désagréablement suggestive, mais elle persiste chez les fondamentalistes hassidim qui attendent la reconstruction du second Temple à Jérusalem. Pour ceux-ci, le rite primitif de la *péri'ah metsitsah* fait partie de l'alliance originelle et inviolable avec dieu. En 2005, à New York, on a découvert qu'un *mohel* de cinquante-sept ans a ainsi transmis un herpès génital à plusieurs petits garçons, dont au moins deux en sont morts. Dans des circonstances normales, une pareille affaire aurait conduit le ministère de la Santé à interdire cette pratique et le maire à la condamner. Mais dans la capitale emblématique du monde moderne, dans la première décennie du XXI^e siècle, rien de tel ne s'est produit. Au contraire, le maire Bloomberg, passant outre les rapports de distingués médecins juifs qui soulignaient les dangers de la coutume, a demandé à l'administration municipale de la santé de ne prendre aucune décision définitive. Il importe avant tout, a-t-il déclaré, de ne pas empiéter sur la liberté de culte. Lors d'un débat public avec Peter Steinfels, catholique de gauche et responsable de la rubrique religion du *New York Times*, je me suis vu répondre la même chose.

Les élections municipales avaient lieu cette année-là à New York, ce qui peut expliquer l'attitude du maire. Mais ce genre de situation se répète dans d'autres

religions, d'autres villes, régions et pays. Dans une grande partie de l'Afrique animiste et musulmane, d'innombrables petites filles subissent l'enfer de l'excision et de l'infibulation, qui suppose l'ablation du clitoris, et parfois des petites lèvres et même des grandes lèvres, souvent avec une pierre tranchante ; la fente vulvaire est ensuite cousue avec un gros fil, jusqu'à ce que celui-ci soit rompu par le pénis du mari lors de la nuit de noces. Un minimum de compassion et les exigences biologiques justifient une petite ouverture pour le passage du sang menstruel. La puanteur, la douleur, l'humiliation et la détresse qui en résultent dépassent tout ce qu'on peut imaginer, et provoquent inévitablement l'infection, la stérilité, la honte, ainsi que la mort de nombreuses femmes et de leurs bébés à la naissance. Aucune société ne tolérerait pareille atteinte à sa gent féminine, et par conséquent à sa survie, si cette ignoble pratique n'était pas jugée sacrée. Mais aucun New-Yorkais ne permettrait non plus des atrocités contre des nourrissons sans le même genre de considération. Des parents professant les absurdes théories de la « science chrétienne » sont régulièrement mis en examen, sans être toujours condamnés, pour avoir refusé des soins médicaux urgents à leurs enfants. Des parents qui se prétendent « témoins de Jéhovah » refusent que leurs enfants reçoivent des transfusions sanguines. Des parents, qui imaginent qu'un certain Joseph Smith a découvert, sous l'inspiration divine, une série de tablettes en or enterrées, marient leurs filles mineures « mormones » à des oncles et beaux-frères, qui ont souvent déjà d'autres épouses. En Iran, les fondamentalistes chiites ont abaissé l'âge du « consentement » des filles à neuf ans, peut-être par admiration pour le « prophète » Mahomet, qui avait épousé sa plus jeune « femme » à cet âge-là. En Inde, des petites filles hindoues sont fouettées, et parfois brûlées vives, si la misérable dot qu'elles apportent en mariage est jugée trop modeste. Le Vatican et son vaste réseau de diocèses ont été contraints de reconnaître, rien qu'au cours de ces dix dernières années, leur complicité dans une gigantesque affaire de viols et de tortures d'enfants, crimes principalement, mais non exclusivement, homosexuels. Des pédérastes et des sadiques notoires étaient ainsi soustraits à la loi et mutés dans des paroisses souvent plus riches en nouvelles victimes innocentes et sans défense. En Irlande – naguère adepte inconditionnelle de notre sainte mère l'Église –, on estime aujourd'hui que, probablement, seule une *minorité* d'élèves des écoles religieuses ont été épargnés.

Et pourtant la religion se targue d'un rôle spécial dans la protection et l'instruction des enfants. Celui qui scandalise un enfant, nous raconte Jésus dans le Nouveau Testament, il vaudrait mieux qu'on le noie au fond de la mer, avec une meule autour du cou. Mais, en théorie comme en pratique, la religion se sert des innocents sans défense pour se livrer à ses expériences. Qu'un juif pratiquant

adulte ait son pénis à vif placé dans la bouche d'un rabbin, très bien ! (Ce serait légal, du moins à New York.) Que des femmes majeures qui se méfient de leur clitoris ou de leurs lèvres les fassent couper et coudre par une autre misérable adulte, à leur convenance. Qu'Abraham se suicide pour prouver sa dévotion au seigneur ou sa foi en les voix qu'il entend, parfait ! Que des parents dévots s'interdisent le secours de la médecine dans la souffrance ou la détresse, c'est leur choix. Qu'un prêtre ayant fait vœu de chasteté soit un homosexuel frénétique, peu me chaut ! Qu'une communauté religieuse persuadée qu'on peut chasser le diable à coups de fouet choisisse un nouveau pécheur adulte chaque semaine pour le fustiger jusqu'au sang, d'accord ! Que celui qui croit au créationnisme serine ses copains pendant la pause de midi, tant pis pour eux ! Mais imposer ce genre de choses à l'enfant sans protection peut raisonnablement être qualifié de péché, même par le partisan le plus résolu du laïcisme.

Je ne me pose pas en exemple moral, et je serais vite démasqué si je le faisais, mais si j'étais soupçonné d'avoir violé ou torturé un enfant, de lui avoir transmis une maladie vénérienne, ou de l'avoir vendu en esclavage, à des fins sexuelles ou autres, je songerais à me suicider, que je sois coupable ou non. Et si j'avais commis effectivement l'un de ces crimes, j'accueillerais la mort avec soulagement, sous quelque forme que ce soit. Cette révulsion est innée chez toute personne saine, et n'a pas à être enseignée. Puisque la religion se montre exceptionnellement coupable dans le domaine même où l'autorité morale et éthique devrait être universelle et absolue, je crois que nous avons le droit d'avancer au moins trois conclusions provisoires. Premièrement, la religion et les Églises sont une fabrication humaine, et ce fait me semble trop évident pour qu'on l'ignore. Deuxièmement, l'éthique et la moralité sont tout à fait indépendantes de la foi, et ne peuvent pas en découler. Troisièmement, la religion – parce qu'elle revendique une exemption divine spéciale pour ses pratiques et ses croyances – n'est pas simplement amorphe mais immorale. La brute ou le psychopathe ignorant qui maltraite ses enfants doit être puni mais peut être compris. Ceux qui invoquent une justification céleste à leur cruauté sont gangrenés par le mal, et constituent un danger beaucoup plus grand.

Dans la ville de Jérusalem, l'hôpital psychiatrique dispose d'un service spécial pour ceux qui présentent un danger particulier pour eux-mêmes et les autres. Ces patients égarés souffrent du « syndrome de Jérusalem ». Les policiers et les agents de sécurité sont formés à les reconnaître, car leur folie se dissimule souvent sous un masque de paix trompeusement bête. Ils viennent dans la ville sainte pour proclamer qu'ils sont le Messie ou le sauveur, ou pour annoncer la fin des temps. Le lien entre la foi religieuse et le désordre mental est, pour les

tolérants et les gens « multiculturels », à la fois très évident et parfaitement tabou. Si quelqu'un tue ses enfants et dit ensuite que c'est dieu qui le lui a ordonné, peut-être le jugerons-nous non coupable en raison de sa démence, mais il sera néanmoins enfermé. Si quelqu'un vit dans une grotte et prétend avoir des visions et des rêves prophétiques, nous le laisserons sans doute tranquille jusqu'à ce qu'on découvre qu'il prépare, de façon non fantasmatique, un attentat suicide. Si quelqu'un se proclame béni du seigneur, et se met à entasser des neuroleptiques et des armes, couchant avec les femmes et les filles de ses acolytes, nous ne nous contenterons sans doute pas d'une moue sceptique. Mais si toutes ces choses se prêchent sous l'égide d'une religion établie, nous sommes censés les accepter pour argent comptant. Les trois monothéismes, pour nous borner à l'exemple le plus frappant, louent Abraham d'être disposé à entendre des voix, puis d'emmener son fils Isaac pour une longue, sinistre et démentielle promenade. Puis le caprice par lequel est finalement arrêtée sa main meurtrière est solennellement qualifié de miséricorde divine.

On sait parfaitement aujourd'hui que la relation entre santé physique et santé mentale dépend fortement de la fonction, ou dysfonction, sexuelle. Peut-il donc s'agir d'une coïncidence si toutes les religions réclament le droit de légiférer en matière sexuelle ? La principale manière dont les croyants l'imposent à eux-mêmes, à leurs semblables, et aux incroyants, consiste toujours à exiger un monopole normatif en ce domaine. La plupart des religions (hormis les très rares qui l'autorisent ou l'encouragent) n'ont aucune difficulté à faire respecter le tabou de l'inceste. Comme le meurtre et le vol, celui-ci répugne généralement aux humains, sans qu'il soit besoin d'explication supplémentaire. Mais il suffit de passer rapidement en revue l'histoire des peurs et des proscriptions sexuelles, telles que la religion les codifie, pour constater un lien très dérangeant entre l'extrême lubricité et l'extrême répression. Presque chaque pulsion sexuelle a été prétexte à interdiction, honte et culpabilité. Toutes les formes de sexualité – manuelle, buccale, anale – autres que la position du missionnaire ont fait l'objet d'une prohibition définitive. Même dans l'Amérique moderne et hédoniste, plusieurs États définissent juridiquement la « sodomitie⁸ » comme toute pratique qui ne vise pas à la procréation hétérosexuelle face à face.

Voilà qui soulève de gigantesques objections à la théorie du « dessein » divin, que l'on choisisse de le qualifier d'« intelligent » ou non. À l'évidence, l'espèce humaine est conçue pour se livrer à des expérimentations sexuelles. Ce fait est bien connu des divers clergés. Lorsqu'il eut achevé le premier véritable dictionnaire de la langue anglaise, le Dr. Samuel Johnson reçut la visite d'une délégation de vieilles dames respectables, venues le féliciter de n'y avoir inclus aucun mot indécent. Sa réponse – qui consista à constater avec intérêt qu'elles

les avaient donc cherchés – résume presque tout ce qu'il y a à dire sur la question. Les juifs orthodoxes soumettent leurs femmes à des bains rituels pour les purifier de la « souillure » menstruelle. Les musulmans fouettent ou lapident les adultères en public. Les chrétiens se pourléchaient les babines en recherchant des signes de sorcellerie chez les femmes. Et ainsi de suite : chacun peut compléter la liste.

Une preuve consistante que la religion est anthropomorphique, c'est qu'elle est généralement élaborée par l'homme, au sens masculin du mot. Le livre saint le plus ancien – le Talmud – ordonne au pratiquant de remercier chaque jour son créateur de n'être pas né femme. (Cela soulève une fois de plus l'inévitable question : qui, sinon un esclave, remercie son maître d'avoir décidé pour lui sans prendre la peine de le consulter ?) L'Ancien Testament, comme les chrétiens l'appellent avec condescendance, fait cloner la femme à partir de l'homme, pour l'usage et le confort de celui-ci. Le Nouveau Testament fait exprimer à saint Paul à la fois l'appréhension et le mépris de la femme. D'un bout à l'autre de tous les textes religieux, il y a la crainte primitive que la moitié de l'espèce humaine soit simultanément souillée et impure, tout en représentant pourtant une irrésistible tentation de péché. Cela explique peut-être le culte hysterique de la virginité et de la Vierge, ainsi que la peur de la forme et des fonctions reproductrices féminines. Peut-être quelqu'un saurait-il expliquer les cruautés sexuelles, et autres, des religieux sans aucune référence à l'obsession du célibat, mais ne comptez pas sur moi. Le Coran me fait vraiment rire avec ses interminables prohibitions sexuelles et sa promesse d'une débauche sans fin dans la vie future : on dirait un enfant qui joue à faire semblant, mais sans inspirer l'indulgence que suscitent les jeux de l'innocence. Les fous homicides – s'entraînant à devenir des fous génocidaires – du 11 Septembre étaient peut-être tentés par les vierges, mais il est beaucoup plus répugnant de se dire que, comme tant de leurs frères djihadistes, ils étaient eux-mêmes vierges. Tels les moines d'antan, les fanatiques sont enlevés très jeunes à leur famille, dressés à mépriser leur mère et leurs sœurs, et arrivent à l'âge adulte sans avoir jamais eu une conversation, sans parler d'une relation, normale avec une femme. C'est la définition même de la pathologie. Si le christianisme est trop refoulé pour offrir la sexualité au paradis – en fait, il n'a jamais été seulement capable de concevoir un paradis tentant –, il prodigue sans compter les promesses de châtiments sadiques et éternels pour les transgresseurs sexuels. Ce qui est presque aussi révélateur.

Les souvenirs d'un homme ou d'une femme ayant subi une éducation religieuse forment un véritable sous-genre de la littérature moderne. La société est désormais suffisamment laïque pour que certains de ces auteurs s'efforcent

de faire rire de ce qu'ils ont vécu et de ce qu'ils étaient censés croire. Mais à l'évidence ces Mémoires sont écrits par ceux qui ont eu assez de force morale pour surmonter l'expérience. Nous n'avons aucun moyen de quantifier les dégâts causés par ceux qui racontaient à des dizaines de millions d'enfants que la masturbation les rendra aveugles, que les pensées impures leur vaudront une éternité de tourments, que les fidèles d'autres confessions, y compris des membres de leur propre famille, brûleront en enfer, ou que les baisers transmettent des maladies vénériennes. Impossible aussi d'évaluer les ravages occasionnés par les catéchistes qui rabâchaient ces mensonges, en les accompagnant de flagellations, de viols et d'humiliations publiques. Si certains de ceux qui « reposent dans des tombes délaissées » ont pu contribuer au bien de ce monde, ceux qui ont prêché la haine, la peur et la culpabilité, et ont ruiné d'innombrables enfances, devraient s'estimer heureux que l'enfer qu'ils enseignaient ne soit que l'une de leurs odieuses inventions, et qu'ils n'aient pas été envoyés y croupir !

Violente, irrationnelle, intolérante, alliée au racisme, au tribalisme et au sectarisme, installée dans l'ignorance et hostile à la recherche libre, méprisant les femmes et coercitive envers les enfants, la religion institutionnelle devrait en avoir lourd sur la conscience. Il reste encore une charge à ajouter à l'acte d'accusation. La religion attend nécessairement la destruction du monde. Pas simplement dans le sens purement eschatologique où elle prévoit la fin. Je veux dire que, ouvertement ou secrètement, elle souhaite la venue de cette fin. Peut-être à demi consciente que ses arguments infondés ne sont pas entièrement convaincants, et peut-être aussi un peu gênée de sa propre accumulation avide de richesses et de pouvoirs temporels, la religion n'a jamais cessé de proclamer l'apocalypse et le jugement dernier. C'est une figure constante, depuis que les premiers sorciers et chamans ont appris à prédire les éclipses et à utiliser leur savoir céleste rudimentaire pour terrifier les ignorants. Elle anime les épîtres de saint Paul, qui croyait et espérait clairement que l'humanité n'en avait plus pour longtemps, en passant par les élucubrations démentes de la Révélation⁹, mémorablement écrites par le prétendu saint Jean sur l'île grecque de Patmos, jusqu'à *Left Behind*, série de torche-culs à succès dont les « auteurs » déclarés sont Tim LaHaye et Jerry B. Jenkins, mais qui, de toute évidence, ont été produits à l'aide du vieil expédient consistant à lâcher deux orangs-outangs sur un traitement de texte :

Le sang continua à monter. Des millions d'oiseaux affluèrent dans la région pour se repaître des cadavres [...] et la cuve fut foulée hors de la ville, et du sang sortit de la cuve, jusqu'au mors des

chevaux, sur une étendue de mille six cents stades¹⁰.

Quelle pure délectation hystérique, truffée de demi-citations ! Cette inspiration se retrouve, plus réfléchie mais à peine moins regrettable, dans l'« Hymne de bataille de la République » de Julia Ward, qui s'appesantit sur la même cuve, ou dans le murmure de Robert Oppenheimer lorsqu'il assista à la première explosion nucléaire à Alamagordo, dans le Nouveau-Mexique, et se surprit à citer la Bhagavad-gita : « Je suis devenu la Mort, la destructrice de mondes. » L'une des très nombreuses relations entre la croyance religieuse et l'enfance sinistre, gâtée et égoïste de notre espèce est le désir refoulé de tout voir broyé, détruit et réduit à néant. Ce caprice-pulsion est lié à deux autres sortes de « joie coupable » ou, comme disent les Allemands, de *Schadenfreude*. Premièrement, notre propre mort est annulée – sinon même rachetée ou compensée – par l'anéantissement de tous nos semblables. Deuxièmement, on peut toujours espérer égoïstement que l'on sera personnellement épargné, recueilli béatement dans le giron de l'exterminateur, pour observer en sécurité les souffrances des moins favorisés. Tertullien, l'un des nombreux pères de l'Église bien en peine de donner une description convaincante du paradis, eut l'ingéniosité de proposer le plus petit dénominateur commun et de promettre que dans l'au-delà l'un des plaisirs les plus intenses serait de contempler éternellement les tourments des damnés. Il ne croyait pas si bien dire en soulignant ainsi le caractère anthropomorphique de la foi.

Comme toujours, les découvertes de la science sont beaucoup plus impressionnantes que les divagations des dévots. L'histoire du cosmos a commencé, à supposer que le mot « temps » ait un sens, il y a quelque douze milliards d'années. (Si nous employons le mot « temps » en dépit du bon sens, nous pourrions nous retrouver avec la datation infantile du fameux archevêque d'Armagh, James Ussher, qui avait calculé que la terre – simplement la terre, pas le cosmos ! – était née le dimanche 22 octobre de l'an 4004 avant Jésus-Christ, à six heures de l'après-midi. Cette date était encore retenue par William Jennings Bryan, ancien secrétaire d'État américain et deux fois candidat officiel du Parti démocrate à la présidence, dans une déposition devant un tribunal dans les années 1930.) L'âge réel du soleil et de ses planètes en orbite – dont l'une destinée à accueillir la vie et toutes les autres vouées à la stérilité – est peut-être de quatre milliards d'années et demi, selon les dernières estimations. Ce microscopique système solaire poursuivra très probablement sa course impétueuse pendant encore cinq milliards d'années. Attention, notez bien dans votre agenda qu'à ce moment-là, comme des millions d'autres soleils, il explosera pour se transformer en « géante rouge » : les océans entreront alors en

ébullition, anéantissant toute possibilité de vie. Aucun prophète ou visionnaire n'a pu ne serait-ce qu'imaginer et représenter l'intensité et l'irrévocabilité effroyables de ce moment. Nous aurons au moins une pitoyable raison égocentrique de ne pas craindre d'en être victime : selon les projections actuelles, la biosphère aura très probablement déjà été détruite par d'autres réchauffements plus lents. En tant qu'espèce terrestre, assurent de nombreux experts pleins d'optimisme, il ne nous reste plus guère d'éternités à vivre.

Avec quel mépris et quelle suspicion devons-nous alors considérer ceux qui ne sont pas disposés à attendre, et qui, non contents de s'abuser, terrifient les autres – surtout les enfants, comme d'habitude – par d'épouvantables visions d'apocalypse, suivie d'un sévère jugement de celui qui, pour commencer, nous a soi-disant placés dans cet inéluctable dilemme ? Nous pouvons aujourd'hui nous moquer des prédicateurs écumants qui adoraient pétifier les jeunes âmes par leurs descriptions pornographiques de tortures éternelles, mais voici que ce phénomène resurgit sous une forme plus troublante avec la sainte alliance entre les croyants et ce qu'ils peuvent emprunter ou voler à l'univers de la science. Le Pr. Pervez Hoodbhoy, distingué professeur de physique nucléaire à l'université d'Islamabad, évoque ainsi l'effrayante mentalité qui prévaut désormais au Pakistan – l'un des premiers pays du monde à définir sa nationalité même par la religion :

Lors d'un débat public à la veille des essais nucléaires pakistanais, l'ancien chef de l'armée pakistanaise, le général Mirza Aslam Beg, a déclaré : « Nous pouvons lancer une première frappe, puis une deuxième et même une troisième. » La perspective d'une guerre atomique le laissait de marbre : « Que l'on meure en traversant la rue ou dans une guerre nucléaire, il faut bien mourir un jour, non ? » L'Inde et le Pakistan sont des sociétés largement traditionnelles, où l'abandon à des forces supérieures sous-tend la structure même des croyances. La conviction fataliste hindouiste que les étoiles déterminent notre destin ou bien le *kismet* musulman analogue expliquent certainement en partie ce problème.

Je ne vais certainement pas désavouer le très courageux Pr Hoodbhoy, qui nous a prévenus que plusieurs bureaucrates du programme nucléaire pakistanais étaient des partisans cachés de Ben Laden, et qui a aussi dénoncé les fanatiques qui, au sein de cette administration, espéraient maîtriser le pouvoir des djinns mythiques – les démons du désert – à des fins militaires. Dans son univers, les ennemis sont les musulmans et les hindous. Mais dans le monde « judéo-chrétien » aussi, il y a ceux qui se plaisent à fantasmer sur un conflit final, en embellissant leur vision de nuages en forme de champignon. C'est une ironie tragique et potentiellement mortelle que ceux qui méprisent le plus la science et la recherche indépendante puissent en détourner les productions ultrasophistiquées à des fins macabres.

Il se peut que la pulsion de mort, ou quelque chose qui y ressemble, soit secrètement présente en chacun de nous. Au tournant du millénaire, nombre de gens instruits ont raconté et publié d'innombrables sottises sur toutes sortes de calamités possibles. Ça ne valait pas mieux que la numérologie primitive : en fait, c'était même pire, dans la mesure où 2000 n'avait de sens que pour le calendrier grégorien, et que même les plus farouches défenseurs de l'histoire biblique reconnaissent aujourd'hui que si d'aventure Jésus est né ce n'est certainement pas le jour de Noël de l'an 0. Il ne s'agissait donc que d'un compteur pour idiots, en quête du frisson bon marché de la catastrophe imminente. Mais la religion légitime les penchants de ce genre, et revendique le droit d'officier à la fin de la vie, comme elle espère s'emparer des enfants à leur naissance. Nul doute que le culte de la mort et l'obsession des présages funestes procèdent d'un désir sournois de voir se produire l'apocalypse, pour mettre un terme à l'angoisse et au doute qui pèsent toujours sur la foi. Lorsque le séisme et le tsunami frappent, ou que les tours jumelles s'enflamme, la satisfaction secrète des croyants éclate. Et ceux-ci entonnent joyeusement : « Vous voyez, voilà ce qui arrive quand on ne nous écoute pas ! » Avec un sourire mielleux, ils proposent une rédemption qu'il n'est pas en leur pouvoir d'accorder, et si on les met en doute, ils arborent une moue menaçante : « Alors comme ça vous refusez le paradis que nous offrons ? Eh bien, dans ce cas vous savez quel sort vous attend. » Que d'amour ! Que de sollicitude !

Le désir de destruction se manifeste sans détour dans les sectes millénaristes modernes, qui trahissent leur égoïsme autant que leur nihilisme en annonçant combien d'hommes seront « sauvés » de la catastrophe ultime. En l'occurrence, les protestants extrémistes sont presque aussi coupables que les musulmans les plus hystériques. En 1844 eut lieu l'un des plus grands « revivals » religieux des États-Unis, à l'instigation d'un certain William Miller. Ce fou quasi illettré s'était débrouillé pour rassembler sur les sommets de tout le pays des foules de crédules qui (après avoir vendu leurs possessions matérielles pour presque rien) s'étaient laissé convaincre que la fin du monde aurait lieu le 22 octobre de cette année-là. (Quelle différence imaginaient-ils que cela ferait d'être en haut d'une colline ou sur le toit d'une maison ?) Sa prophétie ne s'étant pas réalisée, Miller baptisa l'événement – formule très révélatrice – « La Grande Déception ». Plus près de nous, M. Hal Lindsey, auteur du best-seller *The Late Great Planet Earth* (« Feu la grande planète Terre »), manifeste la même soif d'extinction. Coqueluche des conservateurs américains et consulté avec le plus grand respect par les chaînes de télévision, M. Lindsey avait annoncé que « la Tribulation » – période de sept années de conflits et de terreur – allait commencer en 1988. L'apocalypse, parachevant ladite Tribulation, était donc promise pour 1995.

M. Lindsey est peut-être un charlatan, mais nul doute que ses disciples et lui souffrent d'un sentiment durable de déception...

Heureusement que notre espèce dispose d'anticorps tout aussi innés contre le fatalisme, le suicide et le masochisme. En témoigne cette célèbre histoire de la fin du XVIII^e siècle dans le Massachusetts puritain. Alors que siégeait l'assemblée de l'État, le ciel devint soudain si sombre à midi – l'obscurité en plein jour – que nombre de députés crurent à l'imminence de l'événement si présent à leur esprit enténébré. Ils demandèrent de suspendre la séance pour qu'ils puissent rentrer mourir chez eux. Le président de l'assemblée, Abraham Davenport, conserva en revanche son sang-froid et sa dignité. « Messieurs, dit-il, soit le Jugement dernier est arrivé ou il n'en est rien. Si ce n'est pas le cas, à quoi bon s'inquiéter ou se lamenter. Si oui, je tiens à ce qu'on me trouve en train de faire mon devoir. Je propose donc qu'on apporte des bougies. » Si limitée et superstitieuse que fût son époque, c'était le mieux que M. Davenport pouvait faire. J'appuie donc sa motion.

5

Les prétentions métaphysiques de la religion sont fausses

Je suis l'homme d'un seul livre.

Thomas d'AQUIN

Nous sacrifions l'intellect à dieu.

Ignace de LOYOLA

La raison est la prostituée du Diable, elle ne peut que calomnier et ruiner tout ce que dieu dit et fait.

Martin LUTHER

Les yeux levés vers les étoiles, je vois très bien

Que peu leur chaut que j'aille au diable.

W. H. AUDEN, « *The More Loving One* »

J'ai dit plus haut que nous n'aurions jamais plus à affronter la foi imposante d'un Thomas d'Aquin ou d'un Maïmonide (par opposition à la foi aveugle des sectes millénaristes ou absolutistes dont nous avons une réserve apparemment illimitée). Cela pour une raison très simple. La foi de ce genre – qui peut résister au moins un moment à la confrontation avec la raison – est désormais clairement impossible. Les premiers pères de la foi (ils veillaient soigneusement à ce qu'il n'y ait pas de mères) vivaient à une époque d'ignorance et de peur abyssales. Dans son *Guide des égarés*, Maïmonide n'incluait pas ceux qu'il jugeait indignes de ses efforts : les « Turcs », les Noirs et les nomades, dont la « nature est pareille à celle des animaux muets ». Thomas d'Aquin croyait à moitié à l'astrologie, et était convaincu que chaque spermatozoïde contenait le noyau (ce mot n'avait pas le sens que nous lui connaissons) pleinement formé d'un être

humain. Combien d'atterrants sermons sur la chasteté nous auraient été épargnés si cette absurdité avait été dénoncée plus tôt ! Augustin était persuadé que dieu s'inquiétait de ce qu'il avait volé quelques malheureuses poires et croyait – par un solipsisme analogue – que le soleil tournait autour de la terre. Il avait aussi inventé l'idée folle et cruelle que les âmes des enfants non baptisés étaient expédiées dans les « limbes ». Qui dira le poids de souffrances que cette « théorie » détraquée a placé sur des millions de parents catholiques pendant des siècles, jusqu'à sa très récente révision embarrassée, et seulement partielle, par l'Église ? Luther était terrifié par les démons, et croyait que les malades mentaux étaient possédés par le diable. De l'aveu même de ses propres disciples, Mahomet s'imaginait, comme Jésus, que le désert pullulait de djinns, d'esprits maléfiques.

Il faut le dire clairement. La religion vient de la préhistoire humaine où personne – pas même l'impressionnant Démocrite, qui concluait que toute matière était constituée d'atomes – n'avait la moindre idée de ce qui se passait réellement. Elle vient de la petite enfance gémissante et terrifiée de notre espèce, et symbolise une tentative puérile de répondre à notre indispensable exigence de connaissance (et aussi de confort, de réconfort et d'autres besoins infantiles). Aujourd'hui, le moins instruit de mes enfants en sait plus sur l'ordre naturel que n'importe lequel des fondateurs de religion, et on aimerait croire – bien que le rapport ne soit pas pleinement démontrable – que c'est pour cela qu'ils semblent aussi peu tentés d'envoyer leurs semblables en enfer.

Toute tentative pour réconcilier la foi avec la science et la raison est vouée à l'échec et au ridicule pour ces raisons mêmes. Je lis, par exemple, que des chrétiens, soucieux de montrer leur largeur d'esprit, ont invité des physiciens à participer à leur conférence œcuménique. Mais comment pourrais-je oublier qu'il n'y aurait pas de pareilles Églises si l'humanité n'avait pas eu peur du mauvais temps, de l'obscurité, des épidémies, des éclipses et de toutes sortes d'autres choses aujourd'hui facilement explicables ? Et aussi si elle n'avait pas été contrainte, sous peine de conséquences terrifiantes, à payer les impôts exorbitants qui ont permis d'ériger les imposants édifices de la religion ?

Sans doute est-il arrivé que des scientifiques soient religieux, ou du moins superstitieux. Sir Isaac Newton, par exemple, était un spiritualiste et un alchimiste d'une espèce particulièrement grotesque. Fred Hoyle, ex-agnostique qui s'est entiché de l'idée de « dessein divin », est l'astronome de Cambridge qui a inventé le terme « big bang ». (Il a proposé cette formule ridicule, incidemment, pour tenter de discréder ce qui est aujourd'hui la théorie généralement acceptée des origines de l'univers. C'est l'une de ces railleries qui ont fait boomerang, puisque, comme « Tory », « impressionniste » ou

« suffragette », elle a été adoptée par ceux-là mêmes qu'elle visait.) Stephen Hawking n'est pas croyant, et lorsqu'il a été invité à Rome pour rencontrer le pape Jean-Paul II, il a demandé à consulter les minutes du procès de Galilée. Mais c'est sans gêne aucune qu'il dit que la physique a une chance « de connaître l'esprit de Dieu », métaphore aussi inoffensive en réalité que, par exemple, le « Dieu seul sait... » que chantent les Beach Boys ou qu'il m'arrive de dire.

Avant que Charles Darwin révolutionne notre conception tout entière de nos origines et qu'Albert Einstein en fasse autant pour la naissance de notre cosmos, de nombreux scientifiques, philosophes et mathématiciens adoptaient ce qu'on pourrait appeler une position par défaut, et professaient une version ou une autre du « déisme », considérant que l'ordre et la prévisibilité de l'univers semblaient en effet impliquer un architecte, même si celui-ci ne prenait pas nécessairement une part active dans les affaires humaines. Ce compromis, logique et rationnel pour son temps, était particulièrement répandu parmi les intellectuels de Philadelphie et de Virginie, comme Benjamin Franklin et Thomas Jefferson, qui profitèrent d'un moment de crise pour inscrire les valeurs des Lumières dans les textes fondateurs des États-Unis d'Amérique.

Mais si, selon l'inoubliable formule de saint Paul¹¹, quand on est un enfant, on parle en enfant, lorsqu'on devient homme, on renonce aux enfantillages. Il n'est pas possible de déterminer le moment exact où les intellectuels ont cessé d'hésiter entre un créateur et un long processus complexe, ou de disséquer le « déisme », mais l'humanité a commencé à mûrir un peu entre les dernières décennies du XVIII^e siècle et les premières du XIX^e. (Charles Darwin est né en 1809, exactement le même jour qu'Abraham Lincoln, et il n'y a pas à s'interroger sur celui qui s'est révélé le plus grand « émancipateur ».) Si l'on devait imiter l'absurde archevêque Ussher quand il a déterminé la date exacte où la balance conceptuelle avait définitivement basculé, ce serait le moment où Pierre Simon de Laplace a rencontré Napoléon Bonaparte.

Laplace (1749-1827) est ce brillant scientifique français qui a prolongé les recherches de Newton et montré par le calcul mathématique que le système solaire fonctionnait comme un ensemble de corps célestes tournant de façon systématique dans un espace vide. Portant ensuite son attention vers les étoiles et les nébuleuses, il a conçu l'hypothèse de l'effondrement et de l'implosion gravitationnels, ce que nous appelons aujourd'hui avec désinvolture le « trou noir ». Tous ces travaux sont rassemblés dans un ouvrage en cinq volumes intitulé *Traité de mécanique céleste*. Comme nombre de ses contemporains, il était aussi intrigué par le planétaire, cette maquette mobile du système solaire qui présentait pour la première fois celui-ci, de l'extérieur. Ces objets

aujourd’hui banals étaient alors révolutionnaires, et l’empereur demanda à voir Laplace pour qu’il lui donne ses ouvrages ou – les récits diffèrent – un planétaire. Je soupçonne personnellement le fossoyeur de la Révolution française d’avoir été plus intéressé par le jouet que par les livres : c’était un homme pressé (qui s’était arrangé, accessoirement, pour que l’Église baptise sa dictature par un couronnement). Quoi qu’il en soit, à sa manière puérile, exigeante et impérieuse, il voulut savoir pourquoi dieu n’apparaissait pas dans les calculs époustouflants de Laplace. Celui-ci laissa froidement tomber cette réponse hautaine et réfléchie : « *Je n’ai pas besoin de cette hypothèse, Sire*¹². »

Et nous non plus ! La décadence, l’effondrement et le discrédit du culte divin ne commencent pas à un moment spectaculaire quelconque, comme la proclamation histrionique et contradictoire de Nietzsche : dieu est mort. Nietzsche ne pouvait pas le savoir, ou supposer que dieu avait jamais été vivant, pas plus qu’un prêtre ou un sorcier ne pouvaient prétendre connaître la volonté divine. Au contraire, la fin du culte divin s’amorce progressivement, à partir du moment où il devient *optionnel*, ou bien seulement une croyance parmi tant d’autres. Pendant la plus grande partie de l’histoire humaine, il faut toujours le souligner, cette « option » n’existe pas vraiment. Nous savons, grâce aux nombreux fragments de leurs confessions et textes brûlés et tronqués, qu’il a toujours existé des humains non convaincus. Mais l’exemple de Socrate, condamné à mort pour avoir prôné un scepticisme réputé malsain, en dissuadait plus d’un de se montrer trop franc. Et pour des milliards d’autres personnes, au cours des siècles, la question ne se posa même pas. Les adeptes du baron Samedi, en Haïti, jouissaient du même monopole, fondé sur la même coercition brutale, que ceux de Jean Calvin à Genève ou dans le Massachusetts – je choisis ces exemples parce qu’ils remontent au passé récent de l’humanité. Aujourd’hui, beaucoup de religions s’avancent vers nous la main tendue et le sourire enjôleur, tel un marchand mielleux dans un bazar. Elles offrent consolation, solidarité et élévation morale, puisqu’elles ont de la concurrence sur le marché. Mais nous avons le droit de nous rappeler la barbarie avec laquelle elles se conduisaient quand elles étaient toutes-puissantes et que nul ne pouvait décliner leurs propositions. Et s’il nous arrive de l’oublier, il suffit de regarder les pays et les sociétés où le clergé a encore le pouvoir de dicter ses conditions. Dans les sociétés modernes, nous en voyons les pitoyables vestiges dans les efforts de la religion pour s’assurer la maîtrise de l’éducation, se soustraire à l’impôt, ou faire adopter des lois interdisant d’insulter sa divinité omnipotente et omnisciente, ou simplement son prophète.

Dans notre nouvelle condition, médiocre et semi-laïque, même les religieux évoquent avec embarras le temps où les théologiens se disputaient sur des

propositions fuites avec une intensité fanatique : la longueur des ailes des anges, par exemple, ou combien de ces créatures mythiques pouvaient danser sur la pointe d'une épingle. Il est bien sûr terrifiant d'imaginer combien de personnes ont été torturées et massacrées, et combien de sources de connaissance livrées aux flammes, lors de discussions fallacieuses sur la Trinité, les hadiths musulmans, ou l'avènement d'un faux messie. Mais il vaut mieux pour nous ne pas tomber dans le relativisme, ou ce que E. P. Thompson appelait « l'énorme condescendance de la postérité ». Les scolastiques obsessionnels du Moyen Âge faisaient de leur mieux en dépit d'informations désespérément limitées, d'une peur omniprésente de la mort et du jugement, d'une espérance de vie très courte et d'un public illettré. Vivant dans la crainte souvent réelle des conséquences de l'erreur, ils tâchaient d'élargir leur horizon au maximum, et élaboraient d'impressionnantes systèmes logiques et dialectiques. Ce n'est pas la faute d'hommes comme Pierre Abélard s'ils devaient travailler avec des fragments disparates d'Aristote, dont la plupart des œuvres avaient été perdues lorsque l'empereur chrétien Justinien avait fermé les écoles de philosophie, et qui, préservées dans leur traduction arabe à Bagdad, seraient, par le biais de l'Andalousie juive et musulmane, offertes de nouveau à l'Europe chrétienne plongée dans les ténèbres de l'ignorance. Lorsque ces textes leur parvinrent et qu'ils durent reconnaître à contrecœur qu'il y avait eu une discussion intelligente de l'éthique et de la morale avant la venue supposée de Jésus, ils firent de leur mieux pour résoudre la quadrature de ce cercle. Nous n'avons pas grand-chose à apprendre de *ce* qu'ils pensaient, mais beaucoup de la *façon* dont ils pensaient.

Un philosophe et théologien médiéval dont le message a traversé les siècles est l'Anglais Guillaume d'Ockham (ou d'Occam), d'après le nom de son village natal, dans le Surrey. Si nous ne connaissons pas la date de sa naissance, il est mort – probablement dans de grandes souffrances et dans la terreur, sans doute de l'effroyable peste noire – à Munich en 1349. C'était un franciscain (autrement dit, un acolyte du bipède susmentionné qui passait pour prêcher les oiseaux), et donc conditionné à une approche radicale de la pauvreté, ce qui lui valut d'entrer en conflit avec la papauté à Avignon en 1324. Si la querelle entre le pape et l'empereur d'Allemagne sur la division des pouvoirs séculiers et ecclésiastiques ne nous concerne pas ici (puisque les deux parties ont finalement « perdu »), Ockham fut contraint de chercher la protection de l'empereur contre le matérialisme du pape. Accusé d'hérésie et menacé d'excommunication, il eut le courage de répondre que l'hérétique c'était le pape. Néanmoins, et parce qu'il a toujours raisonné en restant strictement dans le cadre chrétien de référence, il est considéré, même par les autorités les plus orthodoxes de sa religion, comme un penseur original et courageux.

Il s'intéressait, par exemple, aux étoiles. Il en savait beaucoup moins que nous, ou que Laplace, sur les nébuleuses. En fait, il ne savait rien du tout sur elles. Mais il s'en est servi pour une spéculation intéressante : *supposons* que dieu puisse nous faire sentir la présence d'une entité inexistante, et *supposons* en outre qu'il n'a pas besoin de prendre cette peine si le même effet peut être produit en nous par la présence effective de cette entité, dieu pourrait néanmoins, s'il le souhaitait, nous faire croire à l'existence des étoiles sans qu'elles soient réellement présentes. « Chaque effet que Dieu cause par le biais d'une cause secondaire, il peut le produire immédiatement par lui-même. » Cela ne veut pas dire pour autant que nous devons croire en quoi que ce soit d'absurde, puisque « Dieu ne peut produire en nous un savoir tel qu'une chose soit perçue manifestement comme présente alors qu'elle est absente, parce que cela implique une contradiction ». Avant de froncer les sourcils devant l'énorme tautologie qui s'annonce ici, comme si souvent dans la théologie et la théodicée, lisez le commentaire qu'en fait le père Coplestone, éminent jésuite :

Si Dieu avait anéanti les étoiles, il pourrait néanmoins produire en nous l'acte de voir ce qui avait été, dans la mesure où cet acte est considéré subjectivement, tout comme il pourrait nous donner une vision de ce qui sera dans l'avenir. Chaque acte serait une appréhension immédiate, dans le premier cas de ce qui a été et dans le second de ce qui sera.

C'est en fait une conclusion très remarquable, et pas seulement pour son temps. Il nous a fallu plusieurs siècles après Ockham pour découvrir que lorsque nous regardons les étoiles, très souvent nous voyons la lumière de corps éloignés qui ont depuis longtemps cessé d'exister. Peu importe, au fond, que l'Église se soit opposée au droit d'observer depuis un télescope et d'en analyser les résultats : ce n'est pas la faute d'Ockham, et il n'existe aucune loi qui oblige l'Église à se montrer aussi stupide. Et, à partir de l'inimaginable passé stellaire qui projette la lumière à travers des distances inconcevables pour notre cerveau, nous nous sommes rendu compte que nous connaissons aussi quelque chose de l'avenir de notre système, y compris le rythme de son expansion et son terme ultime. Et, c'est essentiel, nous pouvons faire cela en abandonnant (ou même en conservant, si vous y tenez) l'idée d'un dieu. Mais dans les deux cas, *la théorie fonctionne sans cette hypothèse*. Vous pouvez croire en un moteur divin si vous le souhaitez, mais ça ne change rien, et la foi, chez les astronomes et les physiciens, est devenue une affaire privée, et plutôt rare.

C'est en fait Ockham qui a préparé nos esprits à cette conclusion (qui lui paraîtrait malvenue). Son « principe d'économie », surnommé « rasoir d'Ockham », suggère d'écartier les hypothèses inutiles pour accepter la première explication ou cause suffisante : « Ne multipliez pas les entités sans nécessité. »

Ce principe se prolonge de lui-même : « Tout ce qui est expliqué en posant quelque chose de différent de l'acte de comprendre, écrivait-il, peut être expliqué sans poser une telle chose distincte. » Il ne craignait pas de suivre sa propre logique, et anticipa l'avènement de la véritable science en reconnaissant qu'on pouvait connaître la nature des choses « créées » sans aucune référence à leur « créateur ». Ockham alla jusqu'à dire qu'il est impossible de prouver en toute rigueur que dieu, s'il est défini comme un être possédant les attributs de la suprématie, la perfection, l'unicité et l'infinitude, existe vraiment. Mais si l'on entend identifier une première cause de l'existence du monde, on peut choisir de l'appeler « dieu », même si l'on ne connaît pas la nature précise de la cause première. Et même la cause première présente des difficultés, puisqu'une cause nécessite elle-même une autre cause. « Il est difficile ou impossible, dit-il, de prouver contre les philosophes qu'il ne peut y avoir une régression infinie des causes de la même espèce, dont l'une peut exister sans l'autre. » Par conséquent, postuler un créateur ne fait que soulever la question à laquelle il est impossible de répondre : qui a créé le créateur ? La religion, la théologie et la théodicée (c'est maintenant moi qui parle et non Ockham) ont constamment échoué à réfuter cette objection. Ockham, quant à lui, en était réduit à se replier sur cette position désespérée : l'existence de dieu ne peut être « démontrée » que par la foi.

Credibile est quia ineptum est, disait le « père de l'Église » Tertullien, conclusion qui vous paraîtra désarmante ou exaspérante. « Son improbabilité même la rend croyable. » Il est impossible de contester sérieusement pareille opinion. S'il faut avoir la foi pour croire quelque chose ou *en* quelque chose, la probabilité que ce quelque chose ait la moindre vérité ou valeur est considérablement diminuée. Le travail, plus difficile, d'enquête et de démonstration est infiniment plus gratifiant, et a donné lieu à des découvertes bien plus « miraculeuses » et « transcendantes » que n'importe quelle théologie.

En réalité, le « saut de la foi » pour lui donner le nom mémorable que Soren Kierkegaard lui a accordé – est une imposture. Comme celui-ci le soulignait lui-même, ce n'est pas un « saut » qu'on peut faire une bonne fois pour toutes. Il faut le renouveler sans cesse, malgré les preuves croissantes du contraire. Cet effort est en fait excessif pour l'esprit humain, et conduit à des illusions et à des folies. La religion comprend parfaitement que le « saut » est soumis à des rendements fortement décroissants, ce qui explique pourquoi il ne repose souvent pas sur la « foi » du tout, mais au contraire corrompt la foi et insulte à la raison, en invoquant des indices et des « preuves » fabriquées. Ces indices et ces preuves s'appuient sur le dessein divin, sur des révélations, des châtiments et des miracles. Aujourd'hui que le monopole de la religion a été brisé, n'importe quel

être humain peut aisément se rendre compte que ces indices et ces preuves ne sont que des inventions imbéciles.

6

Les arguments selon le plan divin

Mon être moral et intellectuel tout entier est pénétré de la conviction que tout ce qui tombe sous nos sens doit être dans la nature et, si exceptionnel soit-il, ne peut différer en essence de tous les autres effets du monde visible et tangible dont nous sommes une partie consciente. L'univers du vivant contient suffisamment de merveilles et de mystères tel qu'il est – merveilles et mystères agissant sur nos émotions et notre intelligence de façon si inexplicable que cela justifierait presque la conception de la vie comme état d'enchantedement. Non, je suis trop ferme dans ma conscience du merveilleux pour être jamais fasciné par le simple surnaturel qui (prenez-le comme vous voudrez) n'est qu'un article manufacturé, la fabrication d'esprits insensibles aux intimes subtilités de notre relation aux morts et aux vivants, dans leurs multitudes innombrables ; une profanation de nos souvenirs les plus tendres ; un outrage à notre dignité.

Joseph CONRAD,
avant-propos à *La Ligne d'ombre*

La religion repose sur un paradoxe. Les trois grands monothéismes enseignent à se considérer de façon abjecte, comme des pécheurs misérables et coupables prosternés devant un dieu jaloux et furieux qui, selon des récits divergents, les a façonnés à partir de poussière, d'argile ou d'un caillot de sang. La posture lors d'une prière évoque généralement le serf suppliant un monarque acariâtre. C'est un message de soumission, de gratitude et de peur permanentes. La vie même a peu de poids : elle constitue un intervalle pour se préparer à l'au-delà ou à la venue – ou au retour – du Messie.

D'autre part, et comme par compensation, la religion enseigne à se montrer extrêmement égocentrique et vaniteux. Elle assure que dieu se soucie de chacun personnellement, et prétend que le cosmos a été créé spécifiquement pour

l'homme. D'où cette expression dédaigneuse qu'arborent ceux qui pratiquent la religion avec ostentation : veuillez excuser ma modestie et mon humilité, mais j'effectue une mission pour le compte du tout-puissant.

Les humains étant naturellement enclins au solipsisme, toutes les formes de superstition jouissent de ce qu'on pourrait appeler un avantage naturel. Aux États-Unis, nous nous acharnons à construire des tours et des avions à réaction (deux productions que les kamikazes du 11 Septembre ont mis en apposition ennemie), puis nous refusons de manière pitoyable à leur donner l'étage ou la rangée de sièges portant l'insignifiant numéro treize. Je sais que Pythagore a réfuté l'astrologie en faisant simplement remarquer que des jumeaux monozygotes n'ont pas le même avenir, je sais en outre que le zodiaque a été établi longtemps avant que plusieurs des planètes de notre système solaire aient été détectées, et je comprends évidemment que l'on ne saurait « révéler » mon futur immédiat ou lointain sans que cette découverte en modifie le résultat. Des milliers de gens consultent chaque jour leur « horoscope » dans les journaux, puis ont une crise cardiaque ou un accident de voiture parfaitement imprévus. (Un astrologue d'un tabloïd londonien a reçu sa lettre de licenciement qui commençait par ces mots : « Comme vous l'aurez certainement prévu... ») S'intéresser à l'horoscope, estime Theodor Adorno dans ses *Minima Moralia*, est le sommet de l'imbécillité. Néanmoins, ayant jeté un matin par hasard un coup d'œil aux prévisions concernant les Bélier, et appris qu'« un membre du sexe opposé s'intéresse à vous et le montrera », j'ai eu du mal à réprimer une minuscule bouffée d'excitation stupide, qui dans mon souvenir a survécu à la déception ultérieure évidente. Autre exemple : chaque fois que je sors de chez moi aucun bus ne s'annonce, alors que chaque fois que je rentre j'en vois un qui arrive... alors quand je suis de mauvaise humeur, je grommelle : « C'est bien ma veine », même si une partie des quelque mille deux cents grammes de mon petit cerveau me rappelle que les horaires des transports en commun de Washington, DC, sont conçus et mis en œuvre sans tenir aucun compte de mes mouvements. (Je mentionne cela pour une bonne raison : si je suis renversé par un bus le jour de la parution de ce livre, il y aura certainement des gens pour dire que ce n'était pas un accident !)

Pourquoi ne serais-je donc pas tenté de démentir W. H. Auden pour croire que le firmament, de quelque mystérieuse manière, a été organisé pour mon profit ? Ou, en descendant de plusieurs ordres de grandeur, que les aléas de ma destinée préoccupent un être suprême ? L'un des nombreux défauts de mon plan est ma propension à croire ou à souhaiter ce genre de choses, et bien que, comme beaucoup, j'aie assez d'instruction pour en percevoir l'illusion, je dois admettre que c'est inné. Je voyageais un jour au Sri Lanka avec un groupe de Tamouls, en

mission humanitaire vers une région tamoule de la côte dévastée par un cyclone. Mes compagnons faisaient tous partie de la secte de Sai Baba, très puissante dans l'Inde du Sud et au Sri Lanka. Sai Baba prétend ressusciter les morts, et devant les caméras fait volontiers surgir des cendres de ses mains nues. (Je me suis souvent demandé : pourquoi des cendres ?)

Avant le départ, mes amis ont brisé quelques noix de coco sur un rocher pour que le voyage se déroule sans anicroche. Ça n'a manifestement pas marché, parce que, à mi-chemin, notre chauffeur a percuté un homme qui titubait devant nous alors que nous traversions, en trombe, un village. L'homme a été très gravement blessé et – comme nous nous trouvions dans un village cinghalais – la foule qui s'est instantanément massée n'était pas bien disposée à l'égard de mes compagnons de voyage tamouls. La situation est devenue très tendue, mais j'ai pu la désamorcer quelque peu, en ma qualité d'Anglais en costume blanc cassé à la Graham Greene, et en brandissant ma carte de journaliste habilité auprès de la police londonienne. Impressionné, le flic local nous a remis aussitôt en liberté provisoire, et mes compagnons, qui avaient eu la peur de leur vie, ont été si reconnaissants de ma présence et de mes talents d'avocat qu'ils ont téléphoné au QG de leur secte pour annoncer que Sai Baba lui-même nous accompagnait, incarné temporairement dans ma propre personne. À partir de ce moment-là, j'ai été traité avec la plus grande révérence, et je n'ai plus eu le droit de porter quoi que ce soit ou de m'occuper de ma propre nourriture. Par la suite, j'ai pris des nouvelles de l'homme que nous avions renversé : il était mort de ses blessures à l'hôpital. (Je me demande ce que son horoscope avait prévu pour ce jour-là.) Ainsi ai-je vu à un niveau microcosmique comment un être humain ordinaire – moi – peut soudain susciter des regards timides de respect et d'émerveillement, et comment un autre – notre infortunée victime – pouvait être ignoré des plans bienveillants de Sai Baba.

« Sans la grâce de Dieu, ce pourrait être moi », disait John Bradford au XVI^e siècle, en voyant conduire des malheureux à l'échafaud. Ce que cette observation apparemment compatissante veut dire – même si en réalité elle ne « signifie » rien – c'est : « Grâce à Dieu c'est quelqu'un d'autre. » Au moment où j'écrivais ce chapitre, un accident dramatique a eu lieu dans une mine de charbon de Virginie-Occidentale. Treize mineurs avaient survécu à l'explosion mais étaient piégés sous terre, retenant l'attention du pays pendant toute une angoissante journée, jusqu'à ce que, avec un immense soulagement, on annonce qu'ils avaient été localisés, sains et saufs. Cette heureuse nouvelle se révéla prématûrée, exacerbant l'angoisse des familles qui avaient commencé à fêter l'événement et à rendre grâce – car on apprit finalement que tous ces malheureux, sauf un, étaient morts étouffés sous la roche. Ce fut aussi un grand

embarras pour les journaux et les autres médias trop pressés. Avez-vous deviné le titre des journaux et des bulletins d'information ? « Miracle ! » bien sûr. Tel a été le mot choisi par tous – avec ou sans point d'exclamation –, qui survécut ironiquement à la une, ou dans le souvenir, aggravant le chagrin des familles. Il n'y a, semble-t-il, pas de mot pour décrire l'absence d'intervention divine dans ce cas. Mais le désir humain de créditer les bonnes choses au miraculeux et de débiter un autre compte des mauvaises choses est apparemment universel. En Angleterre le monarque est chef héréditaire à la fois de l'Église et de l'État. William Cobbett, au XVIII^e siècle, a fait remarquer que les Anglais eux-mêmes étaient complices de cette absurdité servile, puisqu'ils qualifiaient l'hôtel de la Monnaie de « royal », mais la dette publique de « nationale ». La religion joue le même tour, et de la même façon, sous nos yeux mêmes. Lors de ma première visite au Sacré-Cœur à Montmartre, édifié pour célébrer la libération de Paris, délivré des Prussiens et de la Commune de 1870-1871, j'ai vu – sur le même mode – une plaque de bronze commémorant le fait qu'un chapelet de bombes, largué par les Alliés en 1944, avait épargné l'Église pour exploser dans son voisinage immédiat...

Vu cette accablante tendance à la stupidité et à l'égoïsme, tant chez moi que chez mes semblables, il est assez étonnant que la lumière de la raison parvienne à filtrer. Le brillant Schiller se trompait en disant dans *La Pucelle d'Orléans* : « Contre la stupidité, même les dieux se disputent en vain. » C'est en fait *au moyen* des dieux que nous élevons notre stupidité et notre crédulité à un niveau indescriptible.

Les arguments fondés sur le « plan divin », qui sont les produits du même solipsisme, se situent à deux niveaux, macro et microcosmique. Leur résumé le plus illustre est celui que rédigea William Paley (1743-1805) dans sa *Natural Theology*. Nous y trouvons l'exemple simpliste du primitif qui tombe sur une montre qui fait tic-tac. Il ne sait pas à quoi ça sert, mais il se rend bien compte que ce n'est ni un caillou ni un légume, qu'elle a été fabriquée, et sans doute dans un but. Paley s'efforce d'étendre cette analogie tant à la nature qu'à l'homme. Sa complaisance et son entêtement sont joliment croqués par J. G. Farrell dans son portrait d'un pasteur victorien, émule de Paley, dans *The Siege of Krishnapur* :

— Comment expliquez-vous le mécanisme subtil de l'œil, infiniment plus complexe que le simple télescope que la misérable humanité a été capable d'inventer ? Comment expliquez-vous l'œil de l'anguille, qu'elle risque d'abîmer en s'enfouissant dans la boue et les graviers, et qui est donc protégé par une enveloppe cornée transparente ? Comment se fait-il que l'iris de l'œil d'un poisson ne se contracte pas ? Ah, pauvre garçon malavisé, c'est parce que l'œil du poisson a été conçu par Celui qui est au-dessus de tout, pour s'accorder à la faible lumière dont dispose le

poisson dans son séjour aqueux ! Comment expliquez-vous le babiroussa ? s'écria-t-il. Comment expliquez-vous ses deux dents courbes, longues de plus d'un mètre, qui poussent vers le haut de sa mâchoire supérieure ?

— Pour se défendre ?

— Non, jeune homme, il a deux défenses à cet usage qui poussent de la mâchoire inférieure comme celles d'un sanglier commun. [...] Non, la réponse est que l'animal dort debout et, pour soutenir sa tête, il accroche ses canines supérieures aux branches des arbres [...] Car l'Architecte de l'Univers a même pensé au sommeil du porc !

(Paley ne se souciait pas d'expliquer comment l'Architecte de l'Univers en était arrivé à ordonner à tant de ses créatures humaines de traiter ledit babiroussa en démon ou en lépreux.) John Stuart Mill était beaucoup plus près de la vérité lorsqu'il écrivait, après avoir passé en revue l'organisation de la nature :

Si un dixième des efforts entrepris pour trouver des indices d'un bienveillant dieu tout-puissant avaient été employés à rassembler des preuves pour noircir le caractère du créateur, quel éventail n'en aurait-on pas découvert dans le royaume animal ? Celui-ci se divise en dévoreurs et en dévorés, la plupart des créatures étant abondamment pourvues d'instruments pour tourmenter leurs proies.

Maintenant que les tribunaux protègent les écoliers américains (du moins pour le moment) de l'enseignement obligatoire de cette stupidité qu'est le créationnisme, nous pouvons nous faire l'écho d'un autre grand victorien, Lord Macaulay, pour dire que « tout écolier sait » que Paley avait mis sa charrue rouillée avant ses bœufs fourbus. Les poissons n'ont pas de nageoires parce qu'ils en ont besoin pour l'eau, pas plus que les oiseaux ne sont équipés d'ailes pour répondre à la définition livresque de l'animal *aviaire*. (Sans parler du fait que tant d'espèces d'oiseaux ne volent pas.) C'est exactement l'inverse : un processus d'adaptation et d'évolution. Mais ne sous-estimons surtout pas la puissance de l'illusion originelle. Dans son livre choc, *Witness*, Whittaker Chambers raconte l'instant où il a abandonné le matérialisme historique et déserté la cause communiste pour se lancer dans la carrière qui détruirait le stalinisme en Amérique. Ce fut le matin où il regarda l'oreille de sa petite fille nouveau-née. Les plis et volutes de cet organe externe le persuadèrent en un éclair qu'aucune coïncidence n'avait pu créer quelque chose d'aussi ravissant. Un pavillon de chair d'une beauté si totale doit être divin. Moi aussi, je me suis extasié sur les exquises petites oreilles de ma progéniture féminine, mais jamais sans remarquer (a) qu'elles ont toujours besoin d'un brin de toilette, (b) qu'elles ont toujours l'air d'avoir été fabriquées en série, même comparées aux oreilles moins parfaites des filles des autres, (c) qu'avec l'âge les oreilles des gens paraissent de plus en plus absurdes vues de derrière, et (d) que des animaux très inférieurs, comme les chats et les chauves-souris, ont des oreilles beaucoup plus

jolies, fascinantes et efficaces. Pour me faire l'écho de Laplace, je dirais qu'il y a vraiment beaucoup d'arguments convaincants contre le culte de Staline, et que n'importe quel détracteur de Staline n'a nullement besoin de la conjecture auriculaire de M. Chambers.

Les oreilles sont prévisibles et uniformes, et leurs pavillons tout aussi adorables lorsque l'enfant est né sourd. Dans le même sens, ce n'est pas vrai de l'univers. À notre niveau, il y a des anomalies, des mystères et des imperfections – à tout le moins – qui ne traduisent pas l'adaptation, et encore moins la sélection. Dans sa vieillesse, Thomas Jefferson faisait volontiers à son propos l'analogie de l'horloge, et répondait aux amis qui s'enquéraient de sa santé, que tel ressort était en train de se briser et tel rouage de s'user. Cela soulève naturellement la question inconfortable (pour les croyants) du défaut de conception qu'aucun réparateur ne peut arranger. Faut-il y voir aussi un élément du « plan » ? (Comme d'habitude, ceux qui s'adjudgent le crédit du livre de comptes se taisent et se défilent lorsqu'on évoque la colonne débit de ce même livre.) Mais quand on se tourne vers le tourbillon hurlant de l'espace, avec ses géantes rouges, ses naines blanches et ses trous noirs, ses explosions et ses disparitions titaniques, on ne peut que tristement conclure que le « plan » ne s'est pas encore tout à fait imposé, et se demander si c'est ce que les dinosaures ont « ressenti » quand les météores se sont abattus sur la terre pour mettre fin à leurs rivalités mugissantes dans les marécages primitifs.

Même ce que l'on savait jadis de la symétrie presque réconfortante du système solaire, et de sa tendance néanmoins évidente à l'instabilité et à l'entropie, embarrassait suffisamment Sir Isaac Newton pour qu'il suggère que dieu intervenait de temps à autre pour stabiliser de nouveau les orbites. Ce qui lui valut cette question ironique de Leibniz : pourquoi dieu ne l'avait-il pas fait marcher convenablement d'emblée ? Sans doute est-ce à cause de l'effrayant vide environnant que nous sommes voués à être impressionnés par les conditions apparemment uniques et merveilleuses qui ont permis à la vie intelligente d'apparaître sur terre. Mais vaniteux que nous sommes, nous allions forcément être impressionnés, non ? Cette vanité nous permet d'éluder le fait implacable que, dans notre seul système solaire, les autres corps célestes sont bien trop froids ou beaucoup trop chauds pour accueillir quoi que ce soit ressemblant à la vie, c'est d'ailleurs aussi vrai de notre demeure planétaire bleue et ronde, où la chaleur le dispute au froid pour en transformer de vastes étendues en déserts inutilisables, et où nous avons appris que nous vivons, et avons toujours vécu, sur le fil du rasoir climatique. Le soleil, quant à lui, se prépare à exploser et à dévorer les planètes à sa charge, comme n'importe quel chef ou dieu tribal jaloux. Quel beau plan !

Voilà pour la macrodimension. Et à une moindre échelle ? Depuis que, avec une grande réticence, ils ont été contraints de prendre part à cette discussion, les religieux ne cessent de répéter la remontrance de Hamlet à Horatio : il y a plus de choses dans le ciel et la terre que n'en rêvent les simples humains. Nous autres athées concédonons bien volontiers ce point : nous sommes prêts à accueillir dans l'avenir des découvertes qui ébranleront nos facultés bien plus que les vastes progrès de la connaissance accomplis depuis Darwin et Einstein. Mais ces découvertes nous parviendront de la même façon : par une recherche patiente, scrupuleuse et (cette fois-ci, nous l'espérons) sans entraves. En attendant, nous devons aussi perfectionner notre esprit en réfutant activement les dernières niaiseries concoctées par les croyants. Lorsqu'on a commencé à découvrir et à examiner des ossements d'animaux préhistoriques au XIX^e siècle, certains ont dit que dieu avait disposé les fossiles dans le roc pour éprouver notre foi. Impossible de prouver le contraire. Pas plus que ma théorie préférée, selon laquelle, à en juger par les modèles de comportement observables, nous pouvons déduire que la planète Terre, à notre total insu, est une colonie pénitentiaire et un asile de fous, servant de décharge à de lointaines civilisations supérieures. Mais Sir Karl Popper m'a enseigné à croire qu'une théorie qu'on ne peut prouver n'a pas de sens.

Or on nous raconte que des organes admirables, comme l'œil humain, ne peuvent être le résultat, pour ainsi dire, d'un hasard « aveugle ». Les tenants du « plan » divin n'auraient pu choisir meilleur exemple. Nous connaissons maintenant beaucoup de choses sur l'œil, et sur les créatures qui en sont pourvues ou non, et pourquoi. Je cède ici la parole à mon ami, le Dr. Michael Shermer :

L'évolution pose aussi en principe que *les organismes modernes doivent montrer une variété de structures, du simple au complexe, reflétant une histoire évolutive plutôt qu'une création instantanée*. L'œil humain, par exemple, est le résultat d'un cheminement long et complexe, qui remonte à des centaines de millions d'années. Simple stème au départ, avec une poignée de cellules photosensibles informant l'organisme d'une importante source de lumière, il s'est développé en ocelle enfouie, où une petite indentation superficielle remplie de cellules photosensibles procurent des données supplémentaires sur la direction de la lumière ; puis en ocelle profondément encastrée, où des cellules additionnelles à une plus grande profondeur fournissent des informations plus précises sur l'environnement ; puis en œil à chambre à ouverture punctiforme, capable de focaliser une image sur le fond d'une couche profondément enfoncée de cellules photosensibles ; puis en œil-lentille à ouverture punctiforme, pouvant accommoder l'image ; enfin en œil complexe, tel qu'on le trouve chez les mammifères modernes comme les humains.

Toutes les étapes intermédiaires de ce processus ont été constatées chez d'autres créatures, et des modèles informatiques sophistiqués ont permis de

tester la théorie et de montrer qu'elle « fonctionne » effectivement. Il y a une autre preuve de l'évolution de l'œil, souligne Shermer, c'est l'ineptie de son « plan » :

L'anatomie de l'œil humain, en fait, montre tout ce qu'on veut sauf « l'intelligence » de sa conception. Il est construit à l'envers et de façon rétrograde, obligeant les photons de lumière à traverser la cornée, le cristallin, l'humeur vitrée, des vaisseaux sanguins, des cellules ganglionnaires, des cellules amacrines, des cellules horizontales et des cellules bipolaires avant d'atteindre les bâtonnets et les cônes photosensibles qui transforment le signal lumineux en impulsions nerveuses – lesquelles sont alors envoyées au cortex visuel à l'arrière du cerveau pour y être traitées en formes reconnaissables. Pour obtenir une vision optimale, pourquoi un concepteur intelligent aurait-il construit un œil inversé et rétrograde ?

C'est parce que nous avons évolué à partir de bactéries aveugles, dont nous savons aujourd'hui que nous partageons l'ADN, que nous sommes si myopes. C'est au moyen de cette même optique mal fichue, pourvue d'un point aveugle rétinien « conçu » délibérément, que les humains de jadis prétendaient avoir « vu » des miracles « de leurs propres yeux ». Le problème, en l'occurrence, se situait ailleurs dans le cortex, mais nous ne devons jamais oublier la recommandation de Charles Darwin, à savoir que même les plus hautement évolués d'entre nous continuent de porter « la marque indélébile de leur humble origine ».

J'ajouterais à ce que dit Shermer que, s'il est vrai que nous sommes les animaux les plus avancés et les plus intelligents, les aigles pêcheurs ont des yeux soixante fois plus efficaces et perfectionnés que les nôtres, et la cécité, souvent causée par des parasites microscopiques qui sont eux-mêmes des miracles d'ingéniosité, est l'une des dysfonctions les plus anciennes et les plus tragiques dont l'homme puisse être atteint. Et pourquoi attribuer l'œil supérieur (ou dans le cas du chat ou de la chauve-souris, également l'ouïe) à l'espèce inférieure ? l'aigle pêcheur peut piquer avec une extrême précision sur un poisson se déplaçant à grande vitesse qu'il a détecté sous l'eau à des dizaines de mètres d'altitude, tout en manœuvrant ses ailes avec une extraordinaire habileté. Or cette espèce a été quasi exterminée par l'homme, tandis que vous-même pouvez être né aveugle comme un ver et devenir néanmoins un méthodiste pieux et pratiquant, par exemple.

Supposer que l'œil, avec tous ses inimitables dispositifs pour ajuster l'accommodation à différentes distances, pour admettre différentes quantités de lumière et pour corriger les aberrations sphériques et chromatiques, ait pu être formé par la sélection naturelle, paraît, je le confesse franchement, absurde au suprême degré.

Charles Darwin écrivait cela dans un article intitulé « Organes d'une

perfection et d'une complication extrêmes ». Depuis lors, l'évolution de l'œil est presque devenue un domaine d'étude distinct. Rien d'étonnant. Il est extrêmement fascinant et gratifiant de savoir qu'une quarantaine, et peut-être une soixantaine de types d'yeux différents ont évolué de façons tout à fait distinctes et parallèles, bien que comparables. Le Dr. Daniel Nilsson, peut-être la plus grande autorité sur la question, a découvert, entre autres choses, que trois groupes de poissons entièrement différents ont, chacun de leur côté, développé *quatre yeux*. L'une de ces créatures marines, *Bathylychnops exilis*, possède une paire d'yeux orientés vers l'extérieur et une autre (placée dans la paroi des deux organes principaux), dont le regard est dirigé droit vers le fond. Ce qui serait une gêne pour la plupart des animaux présente des avantages évidents pour un animal aquatique. Et il est très important de remarquer que le développement embryologique de la deuxième paire d'yeux n'est pas une copie ou une miniature de la première, mais le fruit d'une évolution entièrement différente. « Cette espèce, explique le Dr. Nilsson dans une lettre à Richard Dawkins, a réinventé l'œil en dépit du fait qu'elle en possédait déjà un. Voilà qui corrobore l'idée que les systèmes oculaires ne sont pas d'une élaboration difficile. » Une divinité créatrice aurait naturellement été plus enclue à doubler le système optique pour commencer, et nous n'aurions eu aucune question à nous poser et rien à découvrir. Ou, poursuivait Darwin dans le même article :

Quand on a commencé à dire que le soleil était fixe et que le monde tournait autour, le sens commun de l'humanité a déclaré que c'était faux ; mais le vieux dictum *vox populi, vox Dei*, comme tout philosophe le sait, n'est pas valable en science. La raison me dit que si l'on peut montrer, comme c'est assurément le cas, qu'existent de nombreuses gradations depuis un œil simple et imparfait jusqu'à un œil parfait et complexe, chaque étape étant utile à son possesseur ; si, en outre, l'œil diffère légèrement, et que les variations soient héréditaires, comme c'est aussi certainement le cas ; et si ces variations sont susceptibles d'être utiles à un animal dans des conditions d'existence différentes, alors la difficulté de croire qu'un œil parfait et complexe pourrait être le fruit de la sélection naturelle, bien qu'insurmontable pour notre imagination, ne peut être considérée comme réelle.

Nous pouvons esquisser un sourire en notant que Darwin parle de l'immobilité du soleil et de la « perfection » de l'œil, mais c'est seulement parce que nous avons la chance d'en savoir plus que lui. Admirons plutôt son sens du merveilleux.

Le vrai « miracle », c'est que nous, qui partageons des gènes avec la bactérie originelle, ayons autant évolué. D'autres créatures n'ont pas développé d'yeux du tout, ou alors très imparfaits. On trouve là un paradoxe très surprenant : l'évolution n'a pas d'yeux mais peut en créer. Ou, selon l'élégante formule de Leslie Orgel, collègue du Pr. Francis Crick, l'un des découvreurs de la double

hélice : « L'évolution est plus intelligente que vous » (ce compliment à « l'intelligence » de la sélection naturelle n'étant d'aucune façon une concession à l'idée stupide du « plan intelligent »). Certains des résultats sont extrêmement impressionnantes, comme nous devons le conclure dans notre propre cas. (« Quel chef-d'œuvre que l'homme ! » s'écrie Hamlet, avant de se contredire en qualifiant le résultat de « quintessence de poussière » ; ces deux jugements ayant le mérite d'être vrais.) Mais le processus par lequel les résultats sont atteints est lent et infiniment laborieux, et nous a donné une « chaîne » d'ADN envahie d'un bric-à-brac inutile et qui a beaucoup en commun avec les créatures très inférieures. La marque de notre humble origine se retrouve dans notre appendice, dans le lanugo, ce duvet très fin désormais superflu que nous laissons encore pousser après cinq mois dans le ventre maternel (avant de le perdre), dans nos genoux fragiles, notre queue résiduelle et les nombreux caprices de notre appareil urogénital. Alors, pourquoi les gens continuent-ils à dire : « dieu est dans les détails » ? Il n'est certainement pas dans les nôtres, à moins que ses fans créationnistes n'endossent sa maladresse, ses ratages et son incompétence.

Ceux qui se sont rendus, non sans lutte, aux preuves écrasantes de l'évolution tentent désormais de se décerner une médaille pour avoir accepté leur défaite. La magnificence et la diversité mêmes du processus, disentils maintenant, plaident pour un esprit organisateur et instigateur. Ainsi choisissent-ils de faire de leur prétendu dieu un imbécile maladroit, un bricoleur approximatif et un gaffeur, qui a mis des éternités à confectionner quelques modèles utilisables, en entassant pour ce faire des tas de débris et de projets avortés. Ont-ils donc si peu de respect pour la divinité ? Ils disent imprudemment que la biologie évolutionniste n'est « qu'une théorie », montrant par là qu'ils ignorent le sens du mot « théorie » comme celui du mot « plan ». Une « théorie » est une conception élaborée pour correspondre aux faits connus. Elle est efficace si elle survit à l'introduction de faits jusqu'alors inconnus. Et elle est acceptée si elle peut réaliser des prévisions exactes sur des choses pas encore découvertes ou des événements pas encore arrivés. Cela peut prendre du temps et relève aussi d'une forme de la procédure d'Ockham : les astronomes de l'Égypte pharaonique savaient prédire des éclipses, même s'ils croyaient que la terre était plate – il leur fallait seulement beaucoup plus de travail inutile. La prédiction par Einstein de la déflexion angulaire précise de la lumière stellaire due à la gravité – vérifiée en 1913 pendant une éclipse au large de la côte ouest de l'Afrique – était plus élégante et a permis de confirmer sa « théorie » de la relativité.

De nombreuses controverses opposent les évolutionnistes sur la *manière* dont ce processus complexe s'est déroulé et, même, a commencé. Francis Crick est allé jusqu'à suggérer que la vie aurait été « inséminée » sur terre par des

bactéries projetées par une comète. Néanmoins, toutes ces contestations, lorsque et si elles trouvent une solution, seront résolues par les méthodes scientifiques et expérimentales qui ont fait leurs preuves jusqu'à maintenant. À l'inverse, le créationnisme, ou le « plan intelligent » (sa seule intelligence ayant consisté à se rebaptiser ainsi discrètement), *n'est même pas une théorie*. Toute sa propagande copieusement financée n'a jamais essayé de montrer comment un seul élément du monde naturel est mieux expliqué par le « plan divin » que par la compétition de l'évolution. Au contraire, il se dissout dans une tautologie puérile. Tel « questionnaire » créationniste se croit définitif en demandant de répondre par oui ou par non aux propositions suivantes :

*Connaissez-vous une construction sans constructeur ?
Connaissez une peinture sans peintre ?
Connaissez-vous une automobile sans fabricant ?
Si vous avez répondu OUI à l'une de ces questions, précisez.*

Nous connaissons la réponse à chacune de ces questions : ce sont de laborieuses inventions (par tâtonnements) de l'humanité, les œuvres de nombreuses personnes, et encore en cours d'« évolution ». Voilà les niaiseries qui sous-tendent les ignorants sarcasmes créationnistes, pour lesquels l'évolution serait comparable à une tornade balayant une décharge de pièces détachées pour composer un avion à réaction. Pour commencer, il n'existe pas de « pièces détachées » éparpillées ça et là, attendant d'être assemblées. Ensuite, le processus d'acquisition et d'exclusion des « pièces détachées » (en particulier les ailes) ne saurait être plus différent d'une tornade. Le temps à l'œuvre ressemble plus à un glacier qu'à un cyclone. Autre chose encore, les avions ne sont pas encombrés de pièces détachées superflues ou inutilisables héritées d'appareils antérieurs non aboutis. Pourquoi acceptons-nous si facilement le nouveau déguisement roublard de cette non-théorie explosée ? « Dessein intelligent » ? Il n'y a rien d'« intelligent » là-dedans. C'est toujours le même vieux bidonnage.

Les avions, à leur façon manufacturée, « évoluent ». Et, bien que d'une manière très différente, nous aussi. La revue *Science* a publié en avril 2006 une étude détaillée de l'université de l'Oregon, fondée sur la reconstruction de gènes d'animaux disparus. Les chercheurs y démontrent comment la non-théorie de l'« irréductible complexité » n'est qu'une farce. Les molécules protéiques, ont-ils découvert, travaillent lentement, par approximations successives ; elles réutilisent et modifient les éléments existants, « branchent » et « débranchent » les hormones incompatibles. Cette marche génétique s'est engagée aveuglément il y a quatre cent cinquante millions d'années, avant que la vie sorte de l'océan et que les os soient mis au point. Nous connaissons aujourd'hui sur notre nature des

chose que les fondateurs de religion n'auraient même pas pu imaginer, et qui auraient pétrifié leurs langues présomptueuses s'ils en avaient eu vent. Là encore, une fois qu'on s'est débarrassé des hypothèses superflues, spéculer sur le créateur des créateurs que nous sommes devient aussi stérile et gratuit que spéculer sur qui a créé ce créateur initial. Aristote, dont le raisonnement sur le premier moteur lui-même immobile et sur la cause sans cause est à l'origine de cette discussion, concluait que la logique exigerait quarante-sept ou cinquante-cinq dieux. Nul doute que même un monothéiste serait ravi à ce stade de pouvoir recourir au rasoir d'Ockham. Les monothéistes ont ainsi condensé cette pluralité de premiers moteurs en un seul, pour se rapprocher toujours plus près du vrai chiffre, tout rond celui-là.

Il faut aussi accepter que l'évolution, non contente d'être plus intelligente que nous, est infiniment plus brutale et cruelle, et capricieuse aussi. L'étude des fossiles et de la biologie moléculaire montre qu'environ quatre-vingt-dix-huit pour cent de toutes les espèces jamais apparues sur terre ont disparu. D'extraordinaires périodes d'explosion de la vie sont invariablement suivies de grandes extinctions. Pour que la vie puisse prendre pied sur une planète en train de se refroidir, il lui fallait d'abord surgir avec une profusion fantastique. Nos petites vies humaines nous donnent un léger aperçu de ce phénomène : les humains de sexe masculin produisent infiniment plus de liquide séminal qu'il n'est nécessaire pour bâtir une famille, et sont tourmentés – de façon pas totalement désagréable – par le besoin urgent de le répandre alentour ou de s'en débarrasser autrement. (Les religions ont inutilement aggravé cette torture en condamnant divers moyens simples de soulager cette pression « planifiée ».) L'abondance reproductrice exubérante des insectes, comme des moineaux, des saumons ou des morues, est un gaspillage titanique qui assure, et encore pas toujours, qu'il y aura suffisamment de survivants.

Ce processus n'épargne pas les animaux supérieurs. Les religions que nous connaissons sont apparues – pour des raisons évidentes – chez des peuples dont nous connaissons l'existence. Et en Asie, dans le bassin méditerranéen et au Moyen-Orient la présence humaine est attestée sur une durée remarquablement longue et continue. Pourtant, même les mythes religieux mentionnent des périodes de ténèbres, de fléaux et de calamités, pendant lesquelles la nature semblait se retourner contre l'existence humaine. Selon la tradition des peuples, aujourd'hui confirmée par l'archéologie, il est très probable que de gigantesques inondations se sont produites quand la mer Noire et la Méditerranée se sont formées, et ces événements terrifiants ont impressionné durablement les conteurs de Mésopotamie et d'ailleurs. Chaque année, des fondamentalistes chrétiens

réitèrent leurs expéditions au mont Ararat, dans l'Arménie actuelle, convaincus qu'un jour ils découvriraient les débris de l'arche de Noé. Cet effort futile ne prouverait rien même s'il aboutissait, mais s'il arrivait à ces gens de lire les reconstitutions de ce qui s'est effectivement passé, ils découvriraient quelque chose de beaucoup plus mémorable que le banal récit du déluge de Noé : une énorme muraille d'eau sombre déferlant soudain à travers une plaine densément peuplée. Cette catastrophe de « l'Atlantide » ne pouvait manquer de s'inscrire dans la mémoire préhistorique, comme elle subsiste d'ailleurs dans la nôtre.

À l'inverse, nous ne possédons même pas une trace enfouie ou un tant soit peu relatée de ce qui est arrivé à la plupart de nos semblables dans les Amériques. Quand les conquistadors catholiques sont arrivés dans l'hémisphère occidental au début du XVI^e siècle, ils se sont conduits avec une cruauté et un esprit destructeur si aveugles que l'un d'eux, Bartholomé de Las Casas, proposa de renoncer formellement à la conquête et de reconnaître que toute cette entreprise avait été une erreur. Si bien intentionné qu'il fût, sa bonne conscience reposait sur l'idée que les « Indiens » vivaient jusqu'alors dans un Éden inviolé, et que l'Espagne et le Portugal avaient manqué une occasion de redécouvrir l'innocence antérieure à la chute d'Adam et Eve. Non seulement il prenait ses désirs pour la réalité, mais ces niaiseries témoignaient d'une extrême condescendance : les Olmèques et d'autres tribus avaient leurs propres dieux – qu'ils tentaient d'amadouer essentiellement par des sacrifices humains –, et avaient aussi élaboré des systèmes complexes d'écriture, d'astronomie, d'agriculture et de commerce. Ils consignaient leur histoire, et avaient mis au point un calendrier de 365 jours, plus exact que celui des Européens d'alors. Une de leurs civilisations, celle des Mayas, était également parvenue à trouver le magnifique concept du zéro sans lequel le calcul mathématique serait quasi impossible. Rappelons qu'au Moyen Âge la papauté avait toujours résisté à l'idée du « zéro », jugée étrangère et hérétique, peut-être en raison de son origine arabe supposée (en fait sanscrite), mais peut-être aussi parce qu'elle recelait une possibilité inquiétante.

Si l'on sait quelque chose des civilisations de l'Amérique centrale, jusque très récemment on ignorait tout des vastes cités et réseaux qui se déployaient jadis dans le bassin de l'Amazone et certaines régions des Andes. Des recherches sérieuses viennent seulement de débuter sur ces impressionnantes sociétés, qui ont grandi et prospéré quand on révérait Moïse, Abraham, Jésus, Mahomet et Bouddha, mais qui n'ont pris aucune part dans leurs discussions ni n'ont été prises en compte par les fidèles monothéistes. Nul doute que ces peuples aussi avaient leurs mythes de la création et leurs révélations de la volonté divine, pour le bien que cela leur faisait. Mais ils ont souffert, triomphé et expiré sans jamais

figurer dans « nos » prières. Et ils ont disparu avec l’amère conscience qu’il n’y aurait personne pour se souvenir d’eux tels qu’ils avaient été, ni même comme s’ils avaient été. Toutes leurs « terres promises », leurs prophéties, légendes bien-aimées et cérémonies auraient aussi bien pu exister sur une autre planète, tant l’histoire humaine est arbitraire.

Évidemment, ces peuples n’ont pas simplement été anéantis par des conquérants humains, mais aussi par des microorganismes dont ni eux ni leurs envahisseurs n’avaient la moindre idée. Que ces microbes aient été indigènes ou importés, leur effet fut le même. On voit ici encore le gigantesque mensonge humain qui nourrit notre récit de la « Genèse ». Comment peut-on prouver en un seul paragraphe que ce livre a été écrit par des hommes ignorants et non par un dieu quelconque ? Simplement parce qu’il accorde à l’homme de « dominer » tous les animaux, les oiseaux et les poissons. Mais nul dinosaure, plésiosaure ou ptérodactyle n’est mentionné, parce que les auteurs n’en connaissaient pas l’existence, sans parler de leur création prétendument singulière et immédiate. Il n’est pas davantage question de marsupiaux, parce que l’Australie – prochain préteudu Éden après l’Amérique centrale – ne figurait sur aucune carte. Plus important, dans la Genèse l’homme n’est pas chargé de dominer les microbes et les bactéries, parce que l’existence de ces créatures nécessaires mais dangereuses n’était ni connue ni comprise. Sinon il eût été immédiatement évident que c’étaient ces formes de vie qui nous « dominaient » et qu’elles continueraient à le faire impunément jusqu’à ce que les prêtres soient mis à l’écart et que la recherche médicale ait enfin sa chance. Aujourd’hui encore, l’équilibre des forces entre l’*Homo sapiens* et l’« armée invisible » des microbes, selon l’expression de Pasteur, n’est absolument pas assuré. Du moins l’ADN nous permet-il de séquencer le génome de nos mortels rivaux, comme le virus de la grippe aviaire, et d’élucider ce que nous avons en commun.

Sans doute la tâche la plus intimidante qui nous attend, en tant qu’animaux partiellement rationnels aux trop grosses glandes surrénales et aux trop petits lobes préfrontaux, est-elle de considérer notre poids relatif dans l’ordre des choses. Notre place dans le cosmos est si inconcevablement réduite que nous sommes incapables, avec notre misérable matière grise, de l’envisager plus que quelques instants. Mais aussi de nous rendre compte que notre présence sur terre est très aléatoire. Sans doute avons-nous appris notre modeste position sur l’échelle, comment prolonger notre vie, nous guérir de la maladie, à respecter les autres tribus et les autres animaux et comment en tirer profit, à utiliser des fusées et des satellites pour faciliter nos communications ; mais savoir que notre mort va arriver et sera suivie de la mort des espèces et de l’univers est une piètre consolation. Du moins ne sommes-nous pas dans la situation de ces humains

disparus sans avoir jamais eu l'occasion de raconter leur histoire, ou qui meurent à cet instant même après quelques minutes seulement d'une existence douloureuse et terrifiée.

En 1909, une découverte d'une immense importance a été faite dans les Rocheuses canadiennes, à la frontière de la Colombie-Britannique. Il s'agit des schistes de Burgess, et bien qu'il s'agisse d'une formation naturelle, sans propriétés magiques, c'est presque comme une machine à remonter le temps, une clef nous permettant de visiter le passé. Un passé très lointain : cette roche est apparue il y a quelque cinq cent soixante-dix millions d'années et a enregistré ce que les paléontologues appellent familièrement « l'explosion cambrienne ». De même qu'il y a eu de grandes extinctions au cours de l'évolution, il y a eu aussi des moments pleins d'énergie où la vie se montrait soudain de nouveau abondante et diverse. (Un « architecte » intelligent se serait sans doute passé de ces épisodes chaotiques d'expansion et de récession.)

La plupart des animaux modernes ayant survécu ont leur origine dans ce grand bourgeonnement cambrien, mais jusqu'en 1909 nous étions incapables de les observer dans leur habitat originel. Jusqu'alors, aussi, nous devions essentiellement nous contenter du témoignage des os et des coquilles, alors que les schistes de Burgess contiennent de nombreux éléments fossilisés d'*« anatomie molle »*, y compris le contenu de systèmes digestifs. C'est une sorte de pierre de Rosette pour décoder les formes vivantes.

Notre propre subjectivisme, souvent exprimé sous forme de diagramme ou de bande dessinée, représente généralement l'évolution comme une sorte d'échelle ou de progression, avec un poisson hoquetant sur une plage dans la première case, des êtres courbés et prognathes dans les cases suivantes, pour aboutir à un homme bien droit, en costume, qui brandit son parapluie en criant : « Taxi ! » Même ceux qui ont observé le modèle en dents de scie de la fluctuation entre l'apparition et la destruction, entre un nouveau surgissement et une nouvelle destruction, et qui ont déjà calculé la fin ultime de l'univers, s'accordent dans l'ensemble sur la tendance obstinée à une progression vers le haut. Rien de bien surprenant à cela : les créatures inefficaces vont soit s'éteindre soit être détruites par d'autres, plus adaptées. Mais le progrès n'exclut pas l'idée de hasard, et quand il a étudié les schistes de Burgess, le grand paléontologue Stephen Jay Gould est parvenu à la conclusion la plus dérangeante de toutes. En examinant les fossiles et leur développement avec un soin minutieux, il s'est rendu compte que si tel arbre pouvait être replanté ou telle « soupe » remise à bouillir, il n'en sortirait très probablement pas les mêmes résultats que ceux que nous « connaissons ».

Soulignons que cette conclusion n'était pas plus agréable pour Gould qu'elle

ne l'est pour vous ou moi ; dans sa jeunesse, il s'était imprégné d'une version du marxisme et l'idée de « progrès » était réelle pour lui. Mais il était un chercheur trop scrupuleux pour nier des preuves si manifestes, et si certains biologistes évolutionnistes inclinent à croire que le processus millimétrique et impitoyable a une « direction » vers notre forme de vie intelligente, Gould s'est soustrait à leur compagnie. À supposer que les innombrables évolutions depuis la période cambrienne puissent être enregistrées et « rembobinées », pour ainsi dire, et qu'on repasse la bande, il n'y a aucune certitude, a-t-il établi, que celle-ci rejouerait la même chose. Plusieurs branches de l'arbre (une meilleure analogie serait les branchettes d'un buisson extrêmement dense) n'aboutissent nulle part, mais un autre « départ » leur aurait peut-être permis de fleurir et de fructifier, de même que certaines qui ont effectivement fleuri et fructifié auraient tout aussi bien pu se flétrir et mourir. Nous comprenons tous que notre nature et notre existence reposent sur le fait que nous sommes des vertébrés. Le vertébré (ou « cordé ») le plus ancien connu découvert dans les schistes de Burgess est une créature assez élégante de cinq centimètres baptisée, d'après une montagne voisine et aussi pour sa beauté sinuuse, *Pikaia gracilens*. Elle était initialement et à tort classée parmi les vers (on ne doit *jamais* oublier à quel point l'essentiel de notre savoir est récent), mais par ses segments, sa musculature et la flexibilité de sa tige dorsale, c'est un ancêtre nécessaire, qui ne mérite néanmoins aucune vénération particulière. Des millions d'autres formes de vie ont péri avant la fin de la période cambrienne, mais ce petit prototype a survécu. Ainsi que l'explique Gould :

Rembobinez le film du temps jusqu'à l'époque de Burgess et repassez-le. Si *Pikaia* ne survit pas lors de cette nouvelle projection, nous sommes effacés de l'histoire future – nous tous, du requin à l'orang-outang, en passant par le rouge-gorge. Et je ne crois pas qu'aucun bookmaker, considérant la situation au début du Cambrien telle que nous la connaissons aujourd'hui, aurait parié sur la survie de *Pikaia*.

Et donc, si vous voulez poser la sempiternelle question – pourquoi l'homme existe-t-il ? –, une bonne partie de la réponse, concernant les aspects du problème que peut traiter la science, doit être : parce que *Pikaia* a survécu à la décimation de Burgess. Cette conclusion n'énonce pas une seule loi de la nature ; elle n'implique aucune affirmation sur des voies prévisibles de l'évolution, aucun calcul de probabilités fondées sur des règles générales de l'anatomie ou de l'écologie. La survie de *Pikaia* n'a été qu'une contingence de l'« histoire ». Je ne crois pas qu'aucune réponse « plus élevée » puisse être donnée, et je ne saurais imaginer aucune résolution plus fascinante. Nous sommes les rejetons de l'histoire, et nous devons tracer nos propres chemins dans le plus divers et le plus intéressant des univers concevables – un univers indifférent à nos souffrances, et qui nous offre par conséquent le maximum de liberté pour prospérer, ou échouer, à notre façon.

Façon « choisie », il faut ajouter, dans des limites très strictement définies. C'est là la voix détachée et authentique d'un scientifique et d'un humaniste convaincu. Nous savions tout cela vaguement déjà. La théorie du chaos nous a

familiarisés avec l'idée du papillon qui, sans y penser, d'un battement d'ailes soulève un minuscule zéphyr s'achevant en cyclone dévastateur. L'Augie March de l'écrivain Saul Bellow notait judicieusement que « si vous maîtrisez une chose vous maîtrisez la chose à côté ». Et le livre aussi renversant qu'éclairant de Gould sur les schistes de Burgess s'intitule *Wonderful Life*, formule à double sens, doublée d'une allusion au plus populaire de tous les films sentimentaux américains¹³. Au nœud de ce film séduisant mais exécutable, Jimmy Stewart exprime le souhait de ne jamais être né ; un ange lui montre alors ce que serait le monde si son vœu lui avait été accordé. Le grand public a ainsi un aperçu indirect du principe d'incertitude d'Heisenberg : toute tentative pour mesurer quelque chose aura pour effet de modifier insensiblement l'objet mesuré.

Nous n'avons établi que récemment qu'une vache est génétiquement plus proche de la baleine que du cheval ; d'autres émerveillements nous attendent certainement. Si notre présence sur terre, sous notre forme présente, est effectivement aléatoire et contingente, au moins pouvons-nous nous réjouir de l'évolution ultérieure de nos pauvres cerveaux, ainsi que des prodigieux progrès de la médecine et de l'allongement de la vie résultant des travaux sur nos cellules souches et nos cellules sanguines ombilicales.

Suivant les traces de Darwin, Peter et Rosemary Grant de l'université de Princeton ont, ces trente dernières années, fait de longs séjours aux Galapagos, dans les difficiles conditions de la minuscule île Daphne Major, pour observer et mesurer la façon dont les fringillidés répondaient aux changements de leur environnement. Ils ont montré que la taille et la forme du bec de ces oiseaux s'ajustaient à la sécheresse et à la pénurie, en s'adaptant aux dimensions et au caractère de graines et d'insectes différents. Non seulement ces passereaux dont l'origine remonte à trois millions d'années peuvent changer dans un sens, mais si leur nourriture devait évoluer en sens inverse, leur bec pourrait s'adapter de nouveau. Les Grant ont vu le phénomène se produire, et ils ont publié leurs découvertes pour que nous puissions tous en juger. Nous sommes leurs débiteurs. Ils ont eu la vie dure, mais qui préférerait qu'ils se soient mortifiés à la place dans une grotte sainte ou au sommet d'un pilier sacré ?

En 2005, une équipe de chercheurs de l'université de Chicago a effectué d'importants travaux sur deux gènes, appelés microcéphaline et ASPM dont le dysfonctionnement est à l'origine de la microcéphalie. Les bébés nés avec ce problème souffrent d'un rétrécissement du cortex cérébral, très probablement un rappel de la période où le cerveau humain était beaucoup plus petit qu'aujourd'hui. On estime généralement que l'évolution des humains s'est achevée il y a cinquante ou soixante mille ans (un battement de cils dans l'évolution), pourtant ces deux gènes ont apparemment évolué plus vite au cours

de ces trente-sept mille dernières années, ce qui soulève la possibilité que le cerveau humain soit une œuvre en cours. En mars 2006, d'autres travaux dans la même université ont révélé qu'il existe quelque sept cents régions du génome humain où les gènes ont été remodelés par la sélection naturelle il y a entre quinze mille et cinq mille ans. Parmi ces gènes figurent certains de ceux qui sont responsables de nos « sens du goût et de l'odorat, de la digestion, de la structure osseuse, de la couleur de peau et de la fonction cérébrale ». (L'un des grands résultats émancipateurs de la génomique est de montrer que toutes les différences de « races » et de couleurs sont récentes, superficielles et trompeuses.) Nul doute qu'entre le temps où j'aurai fini d'écrire ce livre et celui où vous le lirez plusieurs découvertes fascinantes et éclairantes auront été faites dans ce domaine en pleine expansion. Il est peut-être prématuré de dire que tout progrès est positif ou « ascendant », mais l'évolution humaine n'est pas achevée. Elle apparaît dans la manière dont nous acquérons des immunités, comme dans celle où nous n'en acquérons pas. Des études génomiques ont identifié d'anciens groupes d'Européens du Nord qui ont appris à domestiquer le bétail et ont acquis un gène spécifique pour « tolérer le lactose », tandis que certaines populations d'origine africaine plus récente (nous sommes tous originaires d'Afrique) sont prédisposées à une forme de drépanocytose, laquelle, si elle représente en soi un handicap, résulte d'une mutation antérieure protégeant contre la malaria. Et tout cela sera clarifié davantage si nous sommes assez modestes et patients pour comprendre les composantes de la nature et l'humble marque de nos origines. Nul besoin de plan divin, sans parler d'intervention des anges. *Tout fonctionne sans cette hypothèse.*

Malgré mes scrupules à contredire un si grand homme, Voltaire se montrait tout simplement grotesque en disant que « si dieu n'existe pas il faudrait l'inventer ». Le problème, c'est que l'homme a effectivement inventé dieu. Notre évolution a été étudiée rétrospectivement, la vie distançant provisoirement l'extinction, et la connaissance devenant enfin capable d'examiner et d'expliquer l'ignorance. Sans doute la religion présente-t-elle l'avantage énorme, bien qu'encombrant, de l'antériorité. Mais comme le note assez judicieusement Sam Harris dans *The End of Faith*, si nous perdions tout notre savoir laborieusement acquis et toutes nos archives, ainsi que toute notre morale, dans une amnésie collective à la Gabriel García Márquez, et que nous devions repartir de zéro pour reconstituer l'essentiel, il est difficile de concevoir si nous aurions besoin de nous remémorer ou de nous assurer de nouveau que Jésus était né d'une vierge !

Les croyants réfléchis peuvent y trouver aussi un certain réconfort. Le scepticisme et la recherche les ont soulagés du fardeau de devoir défendre leur dieu des accusations de savant fou, futile, maladroit et rustique, comme de

répondre à des questions embarrassantes sur qui a infligé la bactérie de la syphilis, inventé le lépreux ou l'enfant trisomique, ou concocté les tourments de Job. Le fidèle est acquitté de ces charges : nous n'avons plus besoin d'un dieu pour expliquer ce qui n'est plus mystérieux. Ce que les croyants feront, maintenant que leur foi est facultative, privée et arbitraire, ne regarde qu'eux. Nous n'avons pas à nous en soucier, tant qu'ils ne tentent pas d'inculquer leur religion par la coercition.

7

Révélation : le cauchemar de l'« Ancien » Testament

Une autre façon dont la religion se trahit et tente de ne plus dépendre de la seule foi pour offrir, à la place, des « témoignages », c'est en invoquant l'argument de la révélation. En certaines occasions très spéciales, nous dit-on, la volonté divine s'est manifestée par un contact direct avec des êtres humains choisis au hasard, à qui ont été confiées des lois immuables pour qu'ils les transmettent à leurs semblables moins favorisés.

Cela soulève quelques objections très évidentes. Pour commencer, plusieurs de ces divulgations ont prétendument été faites, à des moments et des endroits différents, à des prophètes ou truchements tout à fait incompatibles. Dans certains cas – chez les chrétiens tout particulièrement –, une révélation semble insuffisante et doit être renforcée par des apparitions successives, avec la promesse d'un avènement futur et ultime. Dans d'autres, c'est la difficulté contraire : les instructions divines sont remises, une fois pour toutes, à un personnage obscur, dont la plus insignifiante parole devient loi. Comme toutes ces révélations, dont beaucoup sont contradictoires, ne peuvent par définition être simultanément vraies, il doit s'ensuivre que certaines sont fausses et illusoires. On pourrait aussi en conclure que seule l'une d'elles est authentique mais, outre que cela semble douteux, il faut invariablement une guerre religieuse pour décider laquelle est la vraie. Une autre difficulté est l'apparente propension du tout-puissant à ne se révéler qu'à des individus illettrés et d'une historicité douteuse, dans des régions désertiques du Moyen-Orient qui ont longtemps été le foyer du culte des idoles et de la superstition, et où les prophéties pullulaient déjà.

Les tendances syncrétiques des monothéismes, et l'origine commune de leurs histoires, ont pour conséquence que réfuter l'un signifie les réfuter tous. Si effroyablement et haineusement qu'ils se soient combattus, les trois

monothéismes disent partager leur ascendance depuis au moins le Pentateuque de Moïse, et le Coran reconnaît les Juifs comme « peuple du livre », Jésus comme prophète et sa mère comme vierge. (Il est intéressant de noter que le Coran ne reproche pas aux Juifs le meurtre de Jésus, comme le fait un des livres du Nouveau Testament chrétien, mais cela seulement parce qu'il prétend bizarrement que les Juifs ont crucifié quelqu'un d'autre à sa place.)

Le récit fondateur de ces trois religions concerne la prétendue rencontre entre Moïse et dieu, au sommet du mont Sinaï, qui s'est conclue par la remise du Décalogue, les Dix Commandements. L'histoire est racontée dans le deuxième livre de Moïse, l'Exode, chapitres XX à XL. On s'est surtout intéressé au chapitre XX, dans lequel les commandements sont donnés. Il ne devait peut-être pas être nécessaire de les résumer et de les démythifier, mais l'effort en vaut la peine.

D'abord, les prétendus commandements ne se présentent pas comme une liste bien nette de dix ordres ou interdictions. Les trois premiers sont des variations de la même injonction, dans lesquelles dieu, qui insiste sur sa primauté et son exclusivité, interdit de façonnner des images, et de prononcer son nom en vain. Ce raclement de gorge prolongé s'accompagne de très sérieuses admonitions, notamment que les péchés des parents rejoailliront sur leurs enfants « jusqu'à la troisième et la quatrième génération ». Au mépris de l'idée morale et raisonnable que les enfants sont innocents des fautes de leurs parents. Le quatrième commandement exige que soit observé un jour de repos sanctifié, et interdit à tous les croyants – ainsi qu'à leurs esclaves et serviteurs – de travailler ce jour-là. Il est précisé, comme il est dit dans le livre de la Genèse, que dieu a fait le monde en six jours et s'est reposé le septième (nous pouvons nous interroger sur ce qu'il a fait le huitième !). La dictée devient ensuite plus abrupte. « Honore ton père et ta mère » (non par égard pour eux, mais « afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne »). Ce n'est qu'ensuite qu'arrivent les quatre célèbres « tu ne... pas », qui interdisent le meurtre, l'adultère, le vol et le faux témoignage. Enfin vient la défense de convoiter la maison de « ton prochain », ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni sa femme, ni aucune autre de ses possessions.

Il serait difficile de trouver une preuve plus manifeste que la religion est de fabrication humaine. On commence par la vocifération monarchique sur le respect et la peur, accompagnée d'un sévère rappel de l'omnipotence et de la vengeance illimitée, du genre de celles qu'un empereur babylonien ou assyrien eût demandé à ses scribes de placer en tête d'une de ses proclamations. Vient ensuite l'injonction de travailler dur et de ne se reposer que lorsque le despote l'autorise. Suivent quelques avertissements juridiques, dont l'un est

généralement dénaturé puisque l'original hébreu dit « tu ne commettras pas de meurtre ». Mais si médiocre que soit notre opinion de la tradition juive, c'est certainement faire insulte au peuple de Moïse que de l'imaginer tombé si bas que le meurtre, l'adultère, le vol et le parjure lui aient été permis. (Une semblable objection irrécusable peut être faite aux prétendues prédications ultérieures de Jésus : quand il raconte l'histoire du bon Samaritain sur la route de Jéricho, il parle d'un homme qui se comporte de façon humaine et généreuse sans, évidemment, avoir jamais entendu parler du christianisme, et encore moins avoir suivi les impitoyables préceptes du dieu de Moïse, lequel ne mentionne jamais la solidarité et la compassion.) Aucune société connue n'a manqué de se protéger contre des crimes aussi patents que ceux prétendument stigmatisés au mont Sinaï. Finalement, il y a cette condamnation bizarrement formulée des pensées impures – et non de mauvaises actions. On voit bien qu'il s'agit, là encore, d'un produit humain de son temps et de son lieu d'origine, puisqu'elle assimile la « femme » aux autres propriétés, animales, humaines et matérielles. Plus important, elle exige l'impossible – problème récurrent avec toutes les injonctions religieuses. On peut empêcher de commettre de mauvaises actions par la force, mais interdire de les *envisager* est trop demander. Il est, en particulier, absurde d'espérer dissuader les gens d'envier les possessions ou le sort d'autrui, ne serait-ce que parce que l'envie peut produire l'émulation et l'ambition, et avoir des conséquences positives. (Il semble improbable que les fondamentalistes américains, qui désirent voir les Dix Commandements affichés – quasiment gravés – dans chaque salle de classe et dans chaque tribunal, soient si hostiles à l'esprit du capitalisme.) Si dieu voulait vraiment que les êtres humains soient exempts de telles pensées, il aurait été mieux inspiré de créer une espèce différente.

Se pose aussi la question cruciale de ce que les commandements ne disent pas. Est-il trop moderne de remarquer qu'il n'y a rien sur la protection des enfants contre la cruauté, rien sur le viol, rien sur l'esclavage, rien sur le génocide ? Ou est-ce trop souligner le « contexte » de remarquer que certains de ces crimes mêmes sont plutôt positivement recommandés ? Dans le deuxième verset du chapitre suivant, dieu dit à Moïse d'informer les Hébreux des conditions dans lesquelles ils peuvent acheter ou vendre des esclaves (ou leur percer l'oreille avec un poinçon) ou encore marchander leurs propres filles. Suivent les règles d'une précision démentielle sur les bœufs qui frappent de leurs cornes ou sont frappés par un autre bœuf, avec les versets célèbres prescrivant « vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent ». La microgestion des conflits agricoles s'interrompt un instant, par le verset abrupt (XXII,18) : « Tu ne laisseras pas vivre la magicienne. » Ce fut, pendant des siècles, la justification invoquée par

les chrétiens pour torturer et brûler les femmes marginales. De temps à autre, on trouve des injonctions morales et à la formulation mémorable : « Tu ne suivras pas la multitude pour faire le mal », par exemple, enseignée à Bertrand Russell par sa grand-mère, et que le vieil hérétique observa toute sa vie. On a néanmoins une pensée émue pour les Héviens, Cananéens et Hétiens, exterminés et oubliés, qui doivent être impitoyablement chassés de leurs terres pour que les enfants ingrats et rebelles d'Israël en prennent possession. (Cette « alliance » supposée a été la base au XIX^e siècle d'une revendication irrédentiste vis-à-vis de la Palestine qui n'a cessé de créer des problèmes jusqu'à aujourd'hui.)

Puis soixante-quatorze anciens, dont Moïse et Aaron, montent rencontrer dieu face à face. Plusieurs chapitres entiers sont consacrés aux plus minuscules stipulations concernant les somptueuses cérémonies de sacrifice et de propitiation que le seigneur attend de son peuple nouvellement adopté. Mais tout cela s'achève dans les larmes et les grincements de dents. Quand Moïse redescend de son entrevue particulière de quarante jours et quarante nuits, il découvre que les effets de la rencontre des anciens avec dieu se sont dissipés, du moins chez son frère Aaron, et que les enfants d'Israël ont fondu leurs bijoux d'or pour en faire une idole. À cette vue, Moïse fracasse les deux tables de pierre reçues sur le Sinaï (qui sont donc de fabrication humaine et non divine, et qui doivent être refaites en hâte dans un chapitre suivant), et ordonne :

Que chacun de vous mette son épée au côté ; traversez et parcourez le camp d'une porte à l'autre, et que chacun tue son frère, son parent.

Les enfants de Lévi firent ce qu'ordonnait Moïse ; et environ trois mille hommes parmi le peuple périrent en cette journée.

Un petit nombre comparé aux bébés égyptiens déjà massacrés par dieu pour en arriver à ce résultat, mais cela donne de nouveaux arguments pour l'« antithéisme ». Je veux dire par là que nous devrions nous réjouir de ce qu'aucun des mythes religieux ne détient la moindre vérité, ni n'en contient aucune. La Bible peut bien encourager le trafic d'êtres humains, le nettoyage ethnique, l'esclavage, la pratique de la dot, et le massacre aveugle, rien de cela ne nous engage, parce que ce fut élaboré par des mammifères humains primitifs et incultes.

Il va sans dire qu'aucun des événements abominables et démentiels décrits dans l'Exode n'a jamais eu lieu. Les archéologues israéliens sont parmi les plus professionnels du monde, même si leur science est parfois biaisée par l'envie de prouver que l'« alliance » entre dieu et Moïse reposait sur des faits. Aucun groupe de fouilleurs et de savants n'a jamais travaillé plus dur, ou avec plus d'espoir, que les Israéliens qui ont tamisé les sables du Sinaï et de Canaan. Le

premier d'entre eux a été Yigaël Yadin, dont les travaux les plus connus ont été réalisés à Massada, et qui avait été chargé par David Ben Gourion d'exhumer « les titres de propriété » confirmant les revendications israéliennes sur la Terre sainte. Il y a peu de temps encore, ses efforts manifestement politisés bénéficiaient d'une certaine crédibilité superficielle. Puis des travaux beaucoup plus complets et objectifs ont été entrepris, en particulier par Israël Finkelstein de l'institut d'archéologie de l'université de Tel-Aviv et par son collègue Neil Asher Silberman. Ces hommes jugent la « Bible hébraïque » ou le Pentateuque magnifiques, et l'histoire de l'Israël moderne totalement inspirée, opinion que je me permets humblement de ne pas partager. Mais leur conclusion est définitive, et d'autant plus estimable qu'elle privilégie la vérité à l'intérêt personnel : il n'y a pas eu de fuite d'Égypte, pas d'errance dans le désert (sans parler des invraisemblables quatre décennies mentionnées dans le Pentateuque), ni de conquête spectaculaire de la Terre promise. Toute cette histoire a été, purement et simplement, et très sottement, fabriquée à une date bien postérieure. Aucune chronique égyptienne ne mentionne non plus cet épisode, même en passant, et l'Égypte était la puissance militaire qui occupait Canaan aussi bien que la région nilotique aux périodes évoquées. En réalité, la plupart des indices témoignent du contraire. L'archéologie confirme la présence de communautés juives en Palestine il y a plusieurs milliers d'années (déduite, entre autres choses, de l'absence d'ossements de porc dans les décharges), et montre effectivement qu'il y a eu un « royaume de David », bien qu'assez modeste, mais on peut écarter avec certitude tous les mythes mosaïques. Il ne faut pas y voir, me semble-t-il, ce que les critiques acerbes de la religion appellent une conclusion « réductionniste ». L'étude de l'archéologie et des textes anciens apporte beaucoup de plaisir et de savoir, et nous rapproche toujours davantage d'une certaine approximation de la vérité. D'un autre côté, elle soulève aussi une fois de plus la question de l'antithéisme. Dans *L'Avenir d'une illusion*, Freud fait la constatation évidente que la religion souffre d'une déficience incurable : elle dérive trop clairement de notre désir d'échapper ou de survivre à la mort. Cette critique est forte et irréfutable, mais elle ne répond pas vraiment aux horreurs, aux cruautés et aux folies de l'Ancien Testament. Qui – hormis un prêtre de l'Antiquité cherchant à exercer le pouvoir par le moyen éprouvé de la peur – pourrait souhaiter que cette fable absurde et emberlificotée puisse avoir la moindre véracité ?

Pourtant, les chrétiens s'étaient lancés dans cette même recherche optimiste de la « preuve » bien avant que l'école sioniste d'archéologie ne donne son premier coup de pelle. Dans son Épître aux Galates, saint Paul ne leur avait-il pas transmis intégralement la promesse de dieu aux patriarches juifs ? Au XIX^e

siècle et au début du XX^e on pouvait à peine jeter une peau d'orange en Terre sainte sans atteindre un fervent fouilleur. Le général Gordon, fanatique de la Bible, massacré ensuite par le Mahdi à Khartoum, était en première ligne. William Albright de Baltimore s'efforçait sans relâche de prouver la véracité du Jéricho de Josué et d'autres mythes. Certains de ces terrassiers, malgré les techniques primitives de l'époque, loin d'être simplement des opportunistes, se voulaient des chercheurs sérieux. Moralement sérieux aussi – l'archéologue dominicain français Roland de Vaux avait même pris le risque inconsidéré de déclarer : « Si la foi historique d'Israël n'est pas historiquement fondée, cette foi est erronée, et, par conséquent, notre foi l'est aussi. » Conclusion des plus admirables et des plus honnêtes, dont le bon père peut aujourd'hui tirer les conséquences.

Bien avant que la recherche moderne, la traduction et les fouilles conscientieuses aient concouru à nous éclairer, n'importe quelle personne un tant soit peu réfléchie pouvait se rendre compte que la « révélation » du mont Sinaï et le reste du Pentateuque étaient une fiction bancale, maladroitement bricolée bien après les non-événements qu'elle ne parvient pas à décrire de façon convaincante ni même plausible. Les écoliers intelligents embarrassent leurs professeurs de leurs questions innocentes mais auxquelles ils ne peuvent répondre depuis qu'on enseigne l'histoire biblique. L'autodidacte Thomas Paine n'a jamais été réfuté depuis qu'il a montré, alors qu'il subissait les persécutions de jacobins français hostiles à la religion, « que ces livres sont apocryphes et que Moïse n'en est pas l'auteur ; mais aussi qu'ils n'ont pas été écrits du temps de Moïse mais plusieurs siècles après, et qu'ils sont une histoire reconstituée de la vie de Moïse, de l'époque où il est censé avoir vécu et aussi des périodes antérieures, écrite par des faussaires très ignorants et très stupides plusieurs siècles après la mort de Moïse ; comme certains écrivent aujourd'hui des histoires d'événements qui se sont produits, ou sont supposés s'être produits, il y a plusieurs centaines ou milliers d'années. »

Pour commencer, les livres centraux du Pentateuque (Exode, Lévitique et Nombres – la Genève ne fait aucune allusion à lui) mentionnent Moïse à la troisième personne : « Yahvé parla à Moïse », etc. On pourrait prétendre qu'il préférait parler de lui-même à la troisième personne, bien que cette habitude passe aujourd'hui pour de la mégalomanie, mais cela rendrait risibles des passages comme Nombres, XII, 3, où l'on lit : « Or Moïse était un homme très humble, le plus humble que la terre ait porté. » Mis à part l'absurdité de se prétendre humble en affirmant une humilité supérieure à celle de tous les autres hommes, il faut se rappeler la façon impérieusement autoritaire et sanglante dont

est décrit le comportement de Moïse dans presque tous les autres chapitres. Cela nous laisse le choix entre le plus nombriliste des égotismes et la plus fausse des modesties.

Mais peut-être Moïse lui-même peut-il être acquitté de ces deux accusations, tant il lui eût été difficile d'accomplir les contorsions du Deutéronome. Après une introduction, Moïse intervient pour prononcer un discours, puis le récit du narrateur reprend, avant un nouveau discours du prophète ; le Deutéronome s'achevant par la description de la mort et de l'enterrement du héros, suivis de son apologie. (Il faut supposer que le récit de l'enterrement n'a pas été écrit par l'enterré lui-même, bien que l'auteur du texte ne semble pas s'être posé la question...)

Que celui qui a inventé ce livre ait écrit bien des années après les « faits » semble plus qu'évident. Lorsque Moïse atteignit l'âge de cent vingt ans, nous dit-on, « sa vue n'était point affaiblie, et sa vigueur n'était point passée », il gravit le mont Nebo, pour avoir une vue panoramique de la Terre promise où il ne pénétrerait jamais. Le prophète, sa force naturelle soudain abolie, meurt dans le pays de Moab et y est enseveli. Mais, ajoute l'auteur, « personne n'a connu son sépulcre jusqu'à ce jour », avant de conclure qu'« il n'a plus paru en Israël de prophète semblable à Moïse ». Ces deux phrases n'ont aucun sens si elles ne supposent pas qu'une durée considérable s'est écoulée. On nous raconte en outre qu'un « il » non précisé a enterré Moïse. Si c'est Moïse lui-même parlant à la troisième personne, la chose semble nettement improbable, et si c'est dieu lui-même qui a procédé aux obsèques, comment l'auteur du Deutéronome l'aurait-il su ? En fait, l'auteur est très peu clair sur tous les détails de cet événement, comme on pourrait s'y attendre s'il reconstruisait quelque chose d'à demi oublié. C'est aussi manifestement vrai d'innombrables autres anachronismes, où Moïse parle d'événements (la consommation de la manne à Canaan ; la prise de l'énorme lit du géant Og, roi de Bashan) qui ne se sont peut-être jamais produits, mais dont il n'est même pas dit qu'ils sont survenus bien après sa mort.

La forte probabilité que cette interprétation soit la bonne est renforcée dans les quatrième et cinquième chapitres du Deutéronome, où Moïse rassemble son peuple pour lui répéter les commandements de dieu. (Ce n'est pas une surprise : le Pentateuque contient deux récits divergents de la Création, deux généalogies différentes de la descendance d'Adam, et deux narrations du Déluge.) Dans l'un de ces chapitres Moïse parle longuement de lui-même, et l'autre rapporte un de ses discours. Au quatrième chapitre, l'interdiction de faire des images taillées est étendue à la « représentation » de quoi que ce soit, figures humaines ou animales, dans n'importe quel but. Au cinquième chapitre, le texte des deux tables de pierre est répété à peu près sous la même forme que dans l'Exode, à

une importante différence près. Cette fois-ci, l'auteur oublie que le jour du sabbat est saint parce que dieu a fait le ciel et la terre en six jours, puis s'est reposé le septième. Soudain, le sabbat devient sacré parce que dieu a fait sortir son peuple d'Égypte.

Venons-en maintenant à ces circonstances qui ne se sont probablement – et heureusement – pas produites. Dans le Deutéronome, Moïse ordonne aux parents de lapider leurs enfants rebelles (ce qui semble violer au moins l'un des commandements), et multiplie les déclarations démentielles (« L'homme aux testicules écrasés ou à la verge coupée ne sera pas admis à l'assemblée de Yahvé »). Dans les Nombres (XXXI, 17-18), Moïse s'emporte contre ses officiers après une bataille et leur reproche furieusement d'avoir épargné tant de civils :

Maintenant, tuez tout mâle parmi les petits enfants, et tuez toute femme qui a connu un homme en couchant avec lui ; mais laissez en vie pour vous toutes les petites filles qui n'ont point connu la couche d'un homme.

Ce n'est certainement pas le pire des appels au génocide qui parsèment l'Ancien Testament (des rabbins israélites se demandent aujourd'hui encore si l'ordre d'exterminer les Amalécites est un commandement codé de supprimer les Palestiniens), mais sa lascivité rappelle un peu trop franchement quelles récompenses pouvait attendre un soldat pillard. C'est du moins mon opinion, comme celle de Thomas Paine, qui n'entendait pas réfuter la religion mais prôner le déisme contre ce qui lui apparaissait comme d'ignobles additions aux livres saints. Sa dénonciation de cet « ordre de massacrer les garçons, d'exterminer les mères et de débaucher les filles » lui valut une objection peinée d'un des théologiens les plus estimés de son temps, l'évêque de Llandaff. Le bedonnant prélat gallois, indigné, protesta que le contexte ne précisait nullement que les jeunes femmes étaient épargnées à des fins immorales plutôt que comme main-d'œuvre gratuite. Devant une innocence aussi obtuse, il serait sans doute cruel d'insister, à condition d'oublier la sublime indifférence du vénérable pontife face au sort des petits garçons et de leurs mères.

On pourrait parcourir l'Ancien Testament livre par livre, en s'arrêtant pour noter ici une phrase lapidaire (« L'homme naît pour souffrir comme l'étincelle pour voler ») et là un beau verset, mais en rencontrant toujours les mêmes difficultés. Des gens atteignent des âges impossibles et engendrent néanmoins des enfants. Des individus médiocres entament un combat singulier ou une discussion en tête à tête avec dieu ou ses émissaires, soulevant de nouveau toute la question de l'omnipotence divine ou même du bon sens divin. Et le sol est à

jamais imprégné du sang de l'innocent. Qui plus est, on se sent opprassé par le contexte tant celui-ci est confiné et *local*. Aucun de ces provinciaux, ou leur divinité, ne semble avoir la moindre idée d'un monde par-delà le désert, leurs troupeaux, et les nécessités de la subsistance nomade. On peut le pardonner à des rustauds, mais que penser de leur guide suprême, de leur tyran fulminant ? Aurait-il été fait à leur image, fût-elle non taillée ?

8

Le « Nouveau » Testament dépasse l’« Ancien » dans le mal

Relire l’Ancien Testament est une tâche souvent lassante, mais toujours nécessaire, parce que, à mesure qu’on avance, de sinistres prémonitions commencent à apparaître. Abraham – autre ancêtre de tout monothéisme – est prêt à immoler son premier-né, et la rumeur annonce qu’« une vierge concevra et portera un fils ». Peu à peu ces deux mythes commencent à converger. Il faut garder cela à l’esprit lorsqu’on arrive au Nouveau Testament, parce que si on ouvre au hasard n’importe lequel des quatre Évangiles, on ne tarde pas à apprendre que telle action ou telle parole attribuée à Jésus a été faite ou dite pour qu’une antique prophétie se réalise. (Racontant l’entrée de Jésus à Jérusalem, monté sur une ânesse, Matthieu écrit dans son chapitre XXI, versets 4-5 : « Or, tout ceci se fit, afin que cette parole du prophète fût accomplie : “Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse accoutumée au joug, et sur son ânon.” » La référence est probablement Zacharie, IX, 9, où il est dit que lorsque le Messie arrivera il sera monté sur un âne. Les juifs attendent encore cette arrivée, tandis que les chrétiens prétendent qu’elle a déjà eu lieu !) S’il peut paraître bizarre qu’une action soit délibérément réalisée pour justifier une prophétie, c’est parce qu’elle est en effet bizarre. Et elle l’est nécessairement parce que, tout comme l’Ancien Testament, le « Nouveau » est aussi un grossier assemblage, raboté longtemps après ses événements supposés, et rempli d’improvisations maladroites pour faire coller les choses. Par souci de concision, j’en appellerai de nouveau à ce que dit un meilleur écrivain que moi, H. L. Mencken, dans son *Treatise on the Gods* :

Le fait est que le Nouveau Testament, tel que nous le connaissons, est une accumulation désordonnée de documents plus ou moins discordants, certains probablement d’une origine

respectable mais d'autres manifestement apocryphes, et que la plupart, les bons comme les mauvais, montrent des signes flagrants de falsification.

Paine et Mencken, qui, pour des raisons différentes, se sont attachés à lire honnêtement les textes, ont vu tous deux leurs conclusions confirmées par les recherches bibliques ultérieures, dont bon nombre ont été initialement entreprises pour montrer que les textes étaient encore pertinents. Mais ce débat n'intéresse pas ceux qui s'en remettent totalement à la « sainte Bible ». (On se rappelle ce gouverneur du Texas, à qui on demandait s'il fallait aussi enseigner la Bible en espagnol : « Si l'anglais a suffi à Jésus, ça me suffit aussi. » Heureux les pauvres en esprit...)

En 2004, un fasciste et histrion australien du nom de Mel Gibson a produit un mélodrame sur la mort de Jésus. M. Gibson fait partie d'une secte catholique délirante et schismatique composée essentiellement de lui-même et de son père encore plus voyou. (Quel dommage, a-t-il ainsi déclaré, que ma propre femme chérie doive aller en enfer parce qu'elle n'accepte pas les bons sacrements. Et de qualifier calmement cette abominable malédiction de « proclamation du haut de la chaire ».) La doctrine de cette secte est explicitement antisémite, et le film s'efforce inlassablement d'imputer la crucifixion aux juifs. Malgré ce fanatisme flagrant, qui a suscité la critique de certains chrétiens plus modérés, nombre d'Églises « orthodoxes » ont opportunément utilisé *La Passion du Christ* pour leur propre propagande. Lors d'une de ces manifestations œcuméniques précédant la sortie du film, M. Gibson a assuré que son méli-mélo cinématographique – qui est aussi un exercice d'érotisme homosexuel sadomasochiste, dont l'interprète principal est un cabotin sans talent apparemment né en Islande ou dans le Minnesota – reposait sur des comptes rendus de « témoins oculaires ». À l'époque, j'ai trouvé extraordinaire qu'un succès planétaire puisse être ouvertement fondé sur une prétention aussi manifestement frauduleuse sans que personne s'en étonne. Même les autorités juives sont restées largement silencieuses. Sans doute certaines d'entre elles ne voulaient-elles pas raviver ce vieil argument, qui, pendant des siècles, avait déchaîné les pogroms de Pâques contre les « juifs meurtriers du Christ ». (Ce n'est que vingt ans après la Seconde Guerre mondiale que le Vatican a officiellement abrogé l'accusation de déicide contre l'ensemble du peuple juif.) Il est vrai que les juifs se vantaienr de la crucifixion : Maïmonide qualifiait le supplice du détestable hérétique nazaréen comme l'un des plus grands accomplissements des anciens d'Israël ; il réclamait que le nom de Jésus ne soit jamais mentionné, sinon accompagné d'une malédiction, et assurait que son châtiment était d'être bouilli dans des excréments pendant l'éternité. Quel bon

catholique eût fait Maïmonide !

Il tombait néanmoins dans le même piège que les chrétiens, en supposant que les quatre Évangiles étaient à un titre quelconque un récit historique. Leurs multiples auteurs – qui n’ont publié leur œuvre que des dizaines d’années après la crucifixion – ne sont d’accord sur rien d’important. Matthieu et Luc divergent sur la généalogie de Jésus et sur sa naissance d’une vierge. Ils se contredisent mutuellement sur la « fuite en Égypte », Matthieu disant qu’« un ange du seigneur apparut en songe à Joseph pendant son sommeil » et lui ordonna de s’enfuir immédiatement en Égypte, tandis que, selon Luc, tous trois restèrent à Bethléem jusqu’à ce que soit accompli « le temps où elle devait se purifier selon la loi de Moïse », c’est-à-dire quarante jours, puis ils regagnèrent Nazareth via Jérusalem. (Incidemment, si la fuite en Égypte pour faire échapper un enfant à la campagne infanticide de Hérode repose sur la moindre vérité, alors Hollywood et une infinité d’iconographes chrétiens nous ont trompés. Il aurait été très difficile d’emmener un bébé blond aux yeux bleus vers le delta du Nil sans attirer, plutôt que détourner, l’attention.)

L’Évangile selon Luc déclare que la naissance miraculeuse a eu lieu une année où l’empereur César Auguste ordonna un recensement à des fins fiscales, Hérode régnant alors sur la Judée et Quirinius étant gouverneur de Syrie. Cette triangulation est la datation historique la plus précise d’un auteur du Nouveau Testament. Or Hérode est mort quatre années « avant Jésus-Christ », et pendant son règne le gouverneur de la Syrie n’était pas Quirinius. Si aucun historien romain ne mentionne le moindre recensement sous Auguste, le chroniqueur juif Flavius Josèphe en signale un, qui eut lieu – sans l’exorbitante obligation que les gens reviennent sur leur lieu de naissance – six ans après la date supposée de la naissance de Jésus. Toute cette histoire est donc à l’évidence une reconstitution confuse, à partir de traditions orales, réalisée très longtemps après le « fait ». Les scribes n’arrivent même pas à se mettre d’accord sur les éléments mythiques : ils diffèrent considérablement à propos du Sermon sur la montagne, de l’onction de Jésus, de la trahison de Judas et de l’obsédant « reniement » de Pierre. Très curieusement, ils ne parviennent pas à proposer un récit identique de la crucifixion ou de la résurrection. S’il y a donc une interprétation que nous devons tout simplement écarter, c’est celle qui revendique une caution divine pour ces quatre versions. Le livre qui aurait pu leur servir de base, appelé hypothétiquement « Q » par les spécialistes, a été perdu définitivement, ce qui semble très négligent de la part du dieu réputé l’avoir « inspiré ».

Il y a soixante ans, un ensemble d’« Évangiles » oubliés était découvert à Nag Hammadi, en Égypte, près d’un très ancien site copte. Ces rouleaux, de la même période et de la même provenance que nombre des textes qui deviendraient par

la suite canoniques et « autorisés », ont longtemps été connus sous le nom collectif de « gnostiques ». Ainsi les avait baptisés un certain Irénée, un des premiers Pères de l’Église, qui les avait interdits comme hérétiques. Ils comprennent les « Évangiles », ou récits, de personnages marginaux mais significatifs du « Nouveau » Testament, tels « Thomas l’incrédule » et Marie-Madeleine. S’y ajoute aujourd’hui l’Évangile de Judas, dont l’existence était connue depuis des siècles, mais qui a été retrouvé récemment et publié par la National Geographic Society au printemps 2006.

Cet ouvrage se compose essentiellement de balivernes spiritualistes, comme on pourrait s’y attendre, mais présente une version des « événements » un tout petit peu plus crédible que le récit officiel. D’abord, il soutient, à l’instar des autres textes gnostiques, que le prétendu dieu de l’« Ancien » Testament est à proscrire, comme l’émanation abominable d’esprits malades. (On comprend aisément pourquoi ces versions ont été si fermement interdites et dénoncées : que reste-t-il du christianisme orthodoxe s’il ne justifie ni ne perpétue cette néfaste histoire ?) Judas assiste à la Cène, comme ailleurs, mais s’écarte du récit traditionnel. Quand Jésus déplore que ses autres disciples comprennent si peu l’enjeu de la situation, Judas réplique hardiment qu’il croit connaître la difficulté. « Je sais qui tu es et d’où tu viens, lui dit-il. Tu es du royaume immortel de Barbelo. » Ce « Barbelo » n’est pas un dieu mais une destination céleste, par-delà les étoiles. Jésus vient de ce royaume céleste mais n’est pas le fils de quelque dieu mosaïque. Il est un avatar de Seth¹⁴, le troisième et peu connu fils d’Adam. C’est lui qui montrera aux Séthiens le chemin du retour. Reconnaissant que Judas est au moins un adepte mineur de cette secte, Jésus le prend à part et lui confie la mission spéciale de l’aider à dépouiller sa forme charnelle pour qu’il puisse regagner sa patrie dans les cieux. Il promet aussi d’indiquer à Judas les étoiles qui lui permettront de l’y rejoindre.

Malgré son côté science-fiction déjantée, cette version est infiniment plus logique que la malédiction éternelle infligée à Judas pour avoir fait ce que quelqu’un devait obligatoirement faire dans cette chronique d’une mort annoncée – par ailleurs organisée avec quel pédantisme ! Cela a aussi infiniment plus de sens que d’accuser les juifs pour l’éternité. Le débat a longtemps fait rage pour savoir quels « Évangiles » devaient être considérés comme d’inspiration divine. Certains plaidaient pour ceux-ci, d’autres pour ceux-là, parfois au prix d’une mort horrible. Personne n’osait dire qu’ils avaient tous été écrits bien après la fin du drame supposé, tandis que la « Révélation » de saint Jean semble ne s’être glissée dans le canon qu’en raison du nom (assez ordinaire) de son auteur. Mais comme le fait remarquer Jorge Luis Borges, si les gnostiques alexandrins l’avaient emporté, quelque Dante nous aurait ensuite

brossé une fresque littéraire à la beauté hypnotique des merveilles de « Barbelo ». C'est ce que j'appellerais « les schistes de Borges » : la verve et l'imagination nécessaires pour visualiser une coupe transversale des branches et des buissons de l'évolution, avec la possibilité extraordinaire mais réelle qu'une pousse ou une lignée (une chanson ou une poésie) différente se soit imposée dans le labyrinthe. Des coupoles, des flèches et des hymnes monumentales, pourrait-il ajouter, l'auraient consacrée, et d'habiles bourreaux auraient torturé des jours durant ceux qui auraient mis en doute la vérité de Barbelo : en commençant par les ongles, et en poursuivant de manière ingénieuse vers les testicules, le vagin, les yeux et les viscères. Douter de Barbelo, en conséquence, eût été un signe infaillible d'immoralité.

Le meilleur argument que je connaisse en faveur de la très hypothétique existence de Jésus est celui-ci : ses disciples illettrés ne nous ont laissé aucun témoignage, et en tout état de cause n'auraient pu être « chrétiens », puisqu'ils n'ont jamais lu ces livres ultérieurs en lesquels les chrétiens doivent affirmer leur foi. De toute façon, ils n'avaient aucune idée que quiconque fonderait jamais une Église sur les déclarations de leur maître. (Il n'y a de même pratiquement pas un mot dans aucun des Évangiles assemblés par la suite qui suggère que Jésus voulait être le fondateur d'une Église¹⁵.)

Malgré tout cela, les prophéties embrouillées de l'« Ancien » Testament indiquent que le Messie naîtra dans la ville de David, qui semble en effet avoir été Bethléem. Mais les parents de Jésus étaient apparemment de Nazareth, et s'ils attendaient un enfant c'est très probablement là qu'il est né. Il faut donc tout un processus de fabrication – impliquant Auguste, Hérode et Quirinius – pour confectionner l'histoire du recensement et déplacer la scène de la nativité à Bethléem (où, incidemment, aucune « étable » n'est jamais mentionnée). Mais pourquoi monter tout ce scénario, puisqu'il suffisait de le faire naître à Bethléem, sans tout ce remue-ménage inutile ? Les efforts mêmes pour infléchir et solliciter le récit peuvent être la preuve par l'absurde que quelqu'un qui, plus tard, serait important, était effectivement né, si bien que, rétrospectivement, et pour accomplir les prophéties, il fallait tripoter les faits jusqu'à un certain point. Mais alors, même ma tentative pour être juste et tolérant dans ce cas est mise à mal par l'Évangile de Jean, qui suggère que Jésus n'est pas né à Bethléem ni ne descend du roi David. Si les apôtres ne savent pas ou ne peuvent pas se mettre d'accord, à quoi sert mon analyse ? Qui plus est, si son ascendance royale est l'occasion de se vanter et de prophétiser, pourquoi cette insistance ailleurs sur son origine apparemment modeste ? Presque toutes les religions, du bouddhisme à l'islam, présentent un humble prophète ou un prince qui s'identifie aux pauvres, mais qu'est-ce sinon du populisme ? Il n'est pas étonnant que les

religions choisissent de s'adresser d'abord à la majorité, qui se compose de pauvres, d'angoissés et d'incultes.

Les contradictions et les maladresses du Nouveau Testament ont rempli bien des livres d'érudits éminents, et n'ont jamais été expliquées par aucune autorité chrétienne, sinon par les justifications les plus faibles de la « métaphore » et d'un « Christ de la foi ». Cette faiblesse vient du fait que jusqu'à récemment les chrétiens pouvaient tout simplement brûler ou réduire au silence quiconque posait des questions gênantes. Les Évangiles permettent néanmoins, comme les écrits qui les ont précédés, de démontrer encore une fois que la religion est de fabrication humaine. « Car, dit saint Jean, la loi fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. » Matthieu tente le même stratagème, en fondant tout sur un verset ou deux du prophète Isaïe, qui annonça au roi Achaz, presque huit siècles avant la date encore non fixée de la naissance de Jésus, que « le seigneur lui-même vous donnera un signe, voici, une vierge deviendra enceinte, elle enfantera un fils ». Ces paroles incitèrent Achaz à croire qu'il vaincrait ses ennemis (à tort d'ailleurs, même si on croit que son histoire est historique). Le tableau se trouble encore davantage quand on sait que le mot hébreu traduit par « vierge », à savoir *almah*, signifie seulement « jeune femme ». De toute façon, la parthénogenèse n'est pas possible chez les mammifères humains, et même si cette loi devait être suspendue pour une seule exception, cela ne prouverait pas que l'enfant ainsi conçu aurait des pouvoirs divins. Comme d'habitude, la religion suscite la suspicion en essayant de trop prouver. Par une analogie inverse, le Sermon sur la montagne est un calque de Moïse au mont Sinaï, et les disciples ne sont pas sans rappeler les juifs qui suivaient partout Moïse ; ainsi la prophétie est-elle réalisée pour tous ceux qui ne remarquent pas ou ne se soucient pas que cette histoire procède de « l'ingénierie inverse », comme on dirait aujourd'hui. Dans un bref passage d'un seul Évangile (dont s'est emparé l'antisémite Mel Gibson), la foule présente au jugement du Christ se fait l'écho de dieu sur le Sinaï et *demande* que le sang de Jésus retombe sur elle et sur ses enfants¹⁶, requête qui, si elle n'est pas imaginaire, excédait largement son droit ou son pouvoir.

L'histoire selon laquelle Jésus est né d'une vierge prouve de façon évidente que des êtres humains ont participé à la fabrication de la légende. Si Jésus parle très souvent de son père céleste, non seulement il ne précise jamais que sa mère est ou était vierge à sa naissance, mais il se montre très grossier et brutal envers elle chaque fois qu'elle se présente, en bonne mère juive, pour lui demander s'il se porte bien. Elle apparaît même n'avoir aucun souvenir de l'annonciation de l'archange Gabriel, ou de l'essaim d'anges, qui, l'un et les autres, lui avaient assuré qu'elle était la mère de dieu. Dans chaque récit, tout ce que fait son fils

est pour elle une surprise totale, voire un choc. Que peut-il bien raconter aux rabbins au temple ? Que veut-il dire quand il lui rappelle sèchement qu'il s'occupe des affaires de son père ? On s'attendrait à une meilleure mémoire, surtout de la part d'une femme qui, seule entre toutes, s'est retrouvée enceinte sans avoir franchi les fameuses étapes nécessaires à cet heureux état. Luc fait même un lapsus en parlant des « parents » de l'enfant Jésus, à propos de Joseph et de Marie quand ils se rendent au temple pour la purification de celle-ci, et que le vieux Siméon les salue de son merveilleux *Nunc dimittis* – peut-être un écho intentionnel de Moïse n'entrevoyant la Terre promise qu'au seuil de la mort.

Puis il y a l'extraordinaire affaire de la nombreuse nichée de Marie. Matthieu nous informe (XIII, 55-57), que Jésus avait quatre frères et plusieurs sœurs. Dans l'Évangile de Jacques, pas canonique mais pas désavoué non plus, il est question d'un autre Jacques, frère de Jésus, à l'évidence très actif dans les cercles religieux à cette époque. Certes Marie aurait pu « concevoir » en tant que *virgo intacta* et accoucher d'un bébé, ce qui l'aurait certainement rendue moins intacte. Mais comment a-t-elle fait pour continuer à enfanter, avec un Joseph qui n'existe qu'au discours indirect, et composer ainsi une sainte famille si nombreuse que les « témoins oculaires » ne cessaient de s'en étonner ?

Pour résoudre ce dilemme quasi inavouable et quasi sexuel, on a eu de nouveau recours à l'ingénierie inverse, cette fois beaucoup plus récemment que les premiers conciles frénétiques qui ont décidé quels Évangiles étaient « synoptiques » et lesquels étaient « apocryphes ». Il a donc été décidé que Marie elle-même (dont il n'existe aucun récit de la naissance dans aucun livre saint) a dû bénéficier d'une « Immaculée Conception » qui l'a rendue fondamentalement sans tache. Et il a été également décidé que, la mort étant le prix du péché et comme elle n'a pu raisonnablement pécher, il n'est pas concevable qu'elle soit morte. D'où le dogme de « l'Assomption », qui affirme qu'elle est miraculeusement montée au ciel sans passer par la tombe. Il est intéressant de noter les dates de ces édits magnifiquement ingénieux. La doctrine de l'Immaculée Conception a été annoncée ou découverte par Rome en 1852, et le dogme de l'Assomption en 1950. Dire que quelque chose est de fabrication humaine ne signifie pas toujours que c'est stupide. Ces tentatives de sauvetage héroïques méritent d'être saluées, même au moment où nous voyons le navire, prenant l'eau de toutes parts, couler sans laisser de traces. Mais, si « inspirée » que puisse être la décision de l'Église, prétendre que cette inspiration était divine de quelque manière que ce soit reviendrait à insulter la divinité.

De même que l'Ancien Testament est parsemé de rêves et d'astrologie (le soleil s'attardant dans le ciel pour que Josué puisse achever son massacre sur un

site qui n'a jamais été localisé), de même la Bible des chrétiens regorge d'étoiles prophétiques (en particulier, celle qui mène les mages à Bethléem), de guérisseurs et de sorciers. De nombreuses paroles et actions de Jésus sont inoffensives, plus particulièrement les « béatitudes » qui formulent tous ces voeux chimériques sur les humbles et les pacifiques. Mais beaucoup d'autres sont inintelligibles et indiquent une croyance en la magie, plusieurs sont absurdes et témoignent d'une attitude primitive envers l'agriculture (ainsi toutes les allusions aux labours et aux semaines, à la moutarde et au figuier), et bon nombre sont à première vue carrément immorales. L'analogie entre les humains et les lis des champs, par exemple, suggère – comme maintes autres injonctions – que des choses comme l'épargne, l'innovation, la vie de famille et ainsi de suite sont une pure perte de temps. (« Ne vous inquiétez donc point pour le lendemain. ») C'est pourquoi dans certains Évangiles, canoniques et apocryphes, des gens (y compris des membres de sa famille) jugent Jésus fou. D'autres remarquent qu'il se comportait souvent en juif d'un sectarisme rigide : Matthieu (XV, 22-28) rapporte son mépris pour une Cananéenne qui implorait son aide pour un exorcisme et s'entendit sèchement répondre qu'il n'entendait pas gaspiller son énergie pour des non-juifs. (Ses disciples, et l'insistance de la femme, finissent par l'adoucir, et il expulse le non-démon.) À mon avis, une histoire idiosyncrasique comme celle-ci est une autre raison détournée de croire qu'une personnalité de ce genre a pu vivre à un moment donné. De nombreux prophètes dérangés parcouraient la Palestine à l'époque, mais celui-ci se prenait, semble-t-il, du moins à certains moments, pour dieu ou pour le fils de dieu. Et cela faisait toute la différence. Juste deux hypothèses : il y croyait, et a aussi promis à ses disciples qu'il leur révélerait son royaume avant leur mort – dans ce cas, presque toutes ses remarques gnomiques prennent un certain sens. Ce point n'a jamais été traité plus franchement que par C. S. Lewis (qui a récemment resurgi en tant qu'apologiste chrétien extrêmement populaire) dans *Mere Christianity*. Il évoque ici la prétention de Jésus à endosser les péchés des autres :

Si ce n'est pas Dieu qui parle, c'est absurde au point d'en être comique. Nous pouvons tous comprendre qu'un homme pardonne les offenses qui lui ont été faites. Vous me marchez sur les pieds et je vous excuse, vous volez mon argent et je vous pardonne. Mais que penser d'un homme, n'ayant rien subi de tel, qui annonce qu'il vous pardonne d'avoir marché sur les pieds d'autrui et d'avoir volé l'argent des autres ? Une fatuité grotesque est la qualification la plus aimable que nous puissions donner de sa conduite. Pourtant c'est ce que faisait Jésus.

Il disait aux gens que leurs péchés étaient remis, et Il n'a jamais pris la peine de consulter tous ceux que ces péchés avaient incontestablement lésés. Il se comportait sans hésitation comme s'il était la partie principalement concernée, la personne offensée au premier chef par toutes les transgressions. Cela n'a de sens que s'il était réellement le Dieu dont les lois sont enfreintes et dont l'amour est blessé par chaque péché. Dans la bouche de quiconque n'est pas Dieu, ces

paroles impliqueraient ce que je peux seulement considérer comme une sottise et une vanité sans égales chez aucun autre personnage historique.

Notons que Lewis laisse supposer sans aucune preuve tangible que Jésus était effectivement un « personnage historique », mais passons. Il faut porter à son crédit d'accepter la logique et la morale de ce qu'il vient de déclarer. À ceux qui estiment que Jésus a pu être un grand maître spirituel sans avoir rien de divin (comme, incidemment, le disait de lui-même le déiste Thomas Jefferson), Lewis assène cette riposte cinglante :

C'est la seule chose que nous ne puissions pas dire. Un homme qui était simplement un homme et qui dirait le genre de choses que disait Jésus ne serait pas un grand maître spirituel. Il serait soit un fou – du niveau de celui qui se prend pour un œuf poché – soit le Diable de l'Enfer. Il faut choisir. Ou cet homme était, et est, le Fils de Dieu, ou c'était un fou et pire. Vous pouvez L'enfermer comme fou, ou Lui cracher dessus et Le tuer comme démon ; ou vous pouvez tomber à Ses pieds et L'appeler Seigneur et Dieu. Mais assez de ces condescendantes sottises Le qualifiant de grand maître humain. Il ne nous en laisse pas la possibilité. Il n'en avait pas l'intention.

Je ne choisis pas un fantoche : Lewis est le principal propagandiste reconnu du christianisme contemporain. Pas plus que je n'accepte ses catégories surnaturelles extravagantes : diable et démon. Et j'accepte encore moins son raisonnement, inqualifiable tant il est pitoyable, qui considère les deux termes de sa fausse alternative comme des antithèses s'excluant mutuellement, pour en tirer un grossier sophisme. (« Il me semble donc évident qu'il n'était ni un fou ni un démon, et par conséquent, si étrange, terrifiant ou improbable que cela paraisse, je dois accepter l'opinion qu'il était et est Dieu. ») Je lui concède néanmoins de l'honnêteté et un certain courage. Soit les Évangiles établissent en un certain sens une vérité littérale, soit ils sont foncièrement une imposture, qui plus est peut-être immorale. Eh bien, on peut affirmer avec certitude, à partir de leur propre témoignage, que les Évangiles ne constituent certainement pas une vérité littérale. Autrement dit, nombre des « paroles » et enseignements de Jésus sont des ouï-dire de troisième ou quatrième main, ce qui explique en partie leur nature confuse et contradictoire. La plus évidente de ces rumeurs, du moins rétrospectivement et certainement du point de vue des croyants, concerne l'imminence de son retour et son indifférence complète à la fondation de quelque Église temporelle que ce soit. Les *logia*, ou discours rapportés, sont sans cesse qualifiés, par les évêques de l'Église primitive qui regrettaienr de n'avoir pas assisté aux prédications de Jésus, de commentaires de troisième main extrêmement sollicités. Permettez-moi d'en donner un exemple flagrant. Longtemps après que C. S. Lewis eut rejoint son créateur, un jeune homme très

sérieux appelé Bart Ehrman a entrepris d'examiner ses propres postulats intégristes. Il avait fréquenté les deux universités chrétiennes fondamentalistes les plus éminentes des États-Unis, et les fidèles le considéraient comme un de leurs champions. Lui qui parlait couramment le grec et l'hébreu (il est aujourd'hui titulaire d'une chaire d'études religieuses) n'est pas parvenu à tout à fait concilier sa foi et ses connaissances. Il a découvert à sa grande surprise que certaines des histoires de Jésus les plus connues avaient été introduites dans le canon longtemps après les faits, et notamment celle qui est peut-être la plus célèbre de toutes.

C'est le fameux épisode de la femme « surprise en adultère » (Jean, VIII, 3-11). Qui n'a pas entendu ou lu que des juifs pharisiens, rompus à la casuistique, traînèrent cette pauvre femme devant Jésus et lui demandèrent s'il acceptait le châtiment mosaïque de la lapidation ? Si non, il rejetait la loi, si oui, il niait sa propre prédication. On se représente aisément le zèle sordide avec lequel ils s'étaient abattus sur cette femme. Et la calme réponse du christ (après avoir écrit avec le doigt sur la terre) – « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre » – est entrée dans notre littérature et dans notre conscience.

La scène est même célébrée dans le septième art. Elle fait une apparition, un flashback dans la parodie de Mel Gibson, et c'est un joli moment du *Docteur Jivago* de David Lean, lorsque Lara va trouver le pope, qui lui demande ce que Jésus a dit à la femme adultère. « Va, et maintenant ne pèche plus, répond-elle. – Et s'y est-elle tenue, mon enfant ? insiste le prêtre. – Je ne sais pas, mon père. – Personne ne le sait », conclut le pope, d'un piètre secours en l'occurrence.

Personne n'en sait rien, en effet. Longtemps avant de lire Ehrman, je me posais moi aussi quelques questions. Si le Nouveau Testament est supposé condamner Moïse, pourquoi faut-il saper les effrayantes lois du Pentateuque ? Œil pour œil, dent pour dent, et le meurtre des sorcières peuvent certes paraître barbares et stupides, mais si seuls les non-pécheurs ont le droit de punir, comment une société imparfaite pourra-t-elle jamais se déterminer à poursuivre les délinquants ? Il faudrait que nous soyons tous hypocrites. Et quelle autorité possédait Jésus pour « pardonner » ? Selon toute vraisemblance, au moins un mari quelque part dans la ville se sentait trompé et outragé. Le christianisme est-il alors un pur laxisme sexuel ? Si oui, il a été sérieusement mal interprété depuis. Et qu'a écrit Jésus sur le sol ? Personne ne le sait, non plus. En outre, l'histoire raconte qu'après le départ des pharisiens et de la foule (sous l'effet de la confusion, sans doute), Jésus et la femme se retrouvent seuls. Dans ce cas, qui relate ce qu'il lui a dit ? Pour toutes ces raisons, je trouvais que c'était une bien belle histoire.

Le Pr. Ehrman va plus loin. Il pose quelques questions plus évidentes. Si la

femme a été « surprise en adultère », c'est-à-dire en flagrant délit, où est passé son partenaire masculin ? La loi mosaïque, détaillée dans le Lévitique, précise que tous deux doivent subir la lapidation. J'ai soudain compris que tout le charme de l'histoire vient de ce que la fille tremblante et abandonnée, conspuée et bousculée par une foule de fanatiques frustrés, rencontre enfin un visage amical. Quant à ce qui était écrit dans la poussière, Ehrman mentionne une vieille tradition selon laquelle Jésus griffonnait les transgressions des présents, d'où leur rougeur, leur embarras et finalement leur départ hâtif. J'avoue que cette idée me plaît, même si elle implique de la part de Jésus un certain degré d'indiscrétion, de concupiscence (et de double vue) qui soulèvent d'autres difficultés.

Pour couronner le tout, il y a le fait choquant, reconnaît Ehrman, que :

L'histoire ne figure pas dans nos manuscrits les plus anciens et les meilleurs de l'Évangile de Jean ; son style d'écriture est très différent de ce que nous trouvons dans les écrits de Jean (y compris les histoires immédiatement avant et après) ; et elle inclut un grand nombre de mots et d'expressions qui sont étrangers à l'Évangile. La conclusion est inévitable : ce passage ne faisait pas originellement partie de l'Évangile.

Là encore, j'ai choisi ma source sur la base de la « vérité contre l'intérêt ». Autrement dit, chez quelqu'un que son itinéraire intellectuel initial ne prédisposait nullement à remettre en question les écritures saintes. La cause de la cohérence, de l'authenticité ou de l'« inspiration » bibliques est en lambeaux depuis quelque temps déjà, et les accrocs et les déchirures ne font que s'élargir avec les progrès de la recherche. Aussi ne peut-on espérer aucune « révélation » de ce côté-là. Que les avocats et les partisans de la religion s'en remettent donc à la seule foi, et aient le courage de reconnaître que c'est bien ce qu'ils font.

9

Le Coran est emprunté aux mythes juifs et chrétiens

Les actes et les « paroles » de Moïse, d'Abraham et de Jésus étant si mal fondés et si incohérents, et si souvent immoraux, c'est avec le même esprit d'enquête qu'on doit se tourner vers ce que beaucoup croient être la dernière révélation, celle du prophète Mahomet et de son al-Coran – littéralement « la lecture » ou « la récitation ». Cette fois encore, l'ange (ou archange) Gabriel intervient, pour dicter des sourates, ou des versets, à une personne sans, ou sans grande, instruction. Là encore, on trouve le récit d'un déluge à la Noé et des injonctions contre l'adoration d'idoles. Là encore les juifs sont les premiers destinataires du message et les premiers à la fois à l'entendre et à le rejeter. Et là encore figure un vaste commentaire d'anecdotes peu convaincantes concernant les actes et les propos véritables du Prophète, appelés cette fois les hadiths.

L'islam est à la fois le plus et le moins intéressant des monothéismes. Il bâtit sur ses prédecesseurs juif et chrétien primitifs, choisissant une brique ici et un moellon là ; par conséquent, si ceux-ci s'effondrent, il s'effondre aussi en partie. Son récit fondateur se déroule également dans des limites étonnamment étroites, et relate des faits sur des querelles locales extrêmement fastidieuses. Aucun des documents originaux, tels qu'ils sont, ne peut être opposé à aucun texte hébreu, grec ou latin. Presque toute la tradition est orale, et intégralement en arabe. De nombreuses autorités s'accordent d'ailleurs à dire que le Coran n'est intelligible que dans cette langue, laquelle, est elle-même susceptible d'innombrables altérations idiomatiques et régionales. On pourrait donc en déduire, conclusion absurde et dangereuse, que dieu est monolingue. J'ai sous les yeux un livre, *Introducing Muhammad*, écrit par deux musulmans britanniques extrêmement mielleux, qui espèrent présenter à l'Occident une version sympathique de l'islam. Si doucereux et sélectif que soit leur ouvrage, il souligne que « en tant que Parole littérale de Dieu, le Coran n'est le Coran que dans le texte original

révélé. Une traduction ne peut jamais être le Coran, cette inimitable symphonie, “dont le seul son émeut les hommes et les femmes jusqu’aux larmes”. Une traduction ne peut être qu’une tentative pour suggérer de la façon la plus brute la signification des mots contenus dans le Coran. Voilà pourquoi tous les musulmans, quelle que soit leur langue maternelle, récitent toujours le Coran en arabe. » Les auteurs poursuivent par quelques remarques très désobligeantes sur la traduction de N. J. Dawood, publiée chez Penguin, ce qui me réconforte d’avoir toujours utilisé la version de Pickthall, mais ne saurait me convaincre que si je souhaite me convertir je dois maîtriser une nouvelle langue. Dans mon pays natal, je suis tristement conscient de l’existence d’une superbe tradition poétique qui m’est inaccessible car je ne connaîtrai jamais la merveilleuse langue gaélique. Même si dieu est ou était arabe (hypothèse improbable), comment pouvait-il espérer « se révéler » par le biais d’une personne illettrée, qui ne pouvait transmettre ses paroles (soi-disant éternelles) sans les déformer ?

Ce point semble mineur mais ne l’est pas. Pour les musulmans, que le divin se soit annoncé à une personne illettrée d’une extrême simplicité a une valeur semblable à l’humble réceptacle qu’est la Vierge Marie pour les chrétiens. Cet aspect a le même précieux mérite de ne pouvoir se vérifier et se modifier. Puisqu’il faut supposer que Marie parlait araméen et Mahomet arabe, on doit pouvoir accorder que dieu est en fait polyglotte et peut parler n’importe quelle langue. (Il a choisi dans les deux cas d’utiliser l’archange Gabriel comme intermédiaire pour transmettre son message.) Il n’en demeure pas moins que toutes les religions ont farouchement résisté à toute tentative de traduire leurs textes sacrés en langages « compris du peuple », comme le dit Cranmer dans son livre de prières. Il n’y aurait pas eu de Réforme protestante sans la longue lutte pour transcrire la Bible en langue vernaculaire, brisant ainsi le monopole du clergé. Des hommes pieux tels que Wycliffe, Coverdale et Tyndale ont été brûlés vifs pour avoir tenté des traductions prématurées. L’Église catholique ne s’est jamais remise de l’abandon de l’incompréhensible rite latin, et le protestantisme institutionnel a énormément souffert d’avoir adapté ses propres Bibles en langage plus quotidien. Certaines sectes juives mystiques s’en tiennent toujours à l’hébreu, et se livrent à des jeux de mots cabalistiques jusque dans les espaces entre les lettres, mais la plupart des juifs ont eux aussi renoncé aux rites antiques réputés immuables. Seul l’islam n’a pas connu de réforme, et aujourd’hui encore toute version vernaculaire du Coran doit être publiée avec le texte arabe en regard. Voilà qui devrait éveiller des soupçons même dans l’esprit le plus lent.

Les conquêtes musulmanes ultérieures, d’une rapidité, d’une envergure et d’une permanence impressionnantes, ont pu laisser penser que ces incantations arabes avaient une efficacité réelle. Mais si l’on considère cette triviale victoire

terrestre comme une preuve, il faut accorder le même crédit aux guerriers sanguinaires de Josué ou aux croisés et conquistadors chrétiens. Autre objection : toutes les religions prennent soin de réduire au silence ou d'exécuter ceux qui les remettent en question (et cette tendance récurrente me paraît un signe de leur faiblesse plutôt que de leur force). Voilà néanmoins un certain temps que le judaïsme et le christianisme ne recourent plus ouvertement à la torture et à la censure. Non seulement l'islam a commencé par condamner tous les sceptiques au feu éternel, mais il revendique toujours ce droit dans presque tous ses territoires, et prêche encore que ces mêmes possessions peuvent et doivent être étendues par la guerre. Il n'y a jamais eu une seule tentative pour contester ou seulement examiner les prétentions de l'islam qui ne se soit heurtée à une répression extrêmement brutale et foudroyante. On peut donc en conclure, provisoirement, que l'unité et l'assurance apparentes de cette foi dissimulent une insécurité très profonde et probablement justifiable. Qu'il y ait toujours eu des querelles sanguinaires *entre* différents courants de l'islam, résultant en accusations, strictement islamo-musulmanes, d'hérésie et de blasphème, et en terribles actes de violence, va naturellement sans dire.

J'ai tâché de comprendre cette religion, qui m'est aussi étrangère qu'elle l'est aux millions de gens qui doutent toujours que dieu ait confié à un illétré (via un intermédiaire) la mission exigeante de « lire ». Je le répète, je me suis procuré il y a longtemps un exemplaire de la traduction du Coran de Marmaduke Pickthall, que de grands oulémas, les autorités religieuses islamiques, certifient la plus proche d'une approximation en anglais. Je suis allé à d'innombrables services, à Téhéran pour la prière du vendredi, aux mosquées de Damas et de Jérusalem, de Doha, d'Istanbul et de Washington, DC, et je peux attester que « la récitation » en arabe a effectivement le pouvoir apparent de créer la bénédiction, mais aussi la fureur, chez ceux qui l'entendent. (J'ai aussi assisté à des prières en Malaisie, en Indonésie et en Bosnie, où les musulmans non arabophones éprouvent de la rancœur devant le privilège accordé aux Arabes et à l'arabe, ainsi qu'aux mouvements et aux régimes arabes, venant d'une religion qui se prétend universelle.) J'ai reçu chez moi Sayed Hossein Khomeini, petit-fils de l'ayatollah, et mullah dans la ville sainte de Qom. Je lui ai tendu délicatement mon propre exemplaire du Coran, il l'a embrassé, l'a commenté à loisir et avec révérence, et, pour mon instruction, a inscrit sur le rabat de la couverture les versets qui, croyait-il, réfutaient la prétention de son grand-père à l'autorité ecclésiastique en ce monde, ainsi que son droit de prendre la vie de Salman Rushdie. À quel titre pourrais-je me prononcer dans une pareille querelle ? Pourtant, l'idée qu'un texte identique puisse produire des commandements différents chez des gens différents m'est très familière pour d'autres raisons.

Inutile d'exagérer la difficulté de comprendre les profondeurs présumées de l'islam : si l'on comprend les sophismes de n'importe quelle religion « révélée », on les comprend tous.

En vingt-cinq ans de discussions souvent enflammées à Washington, je n'ai été menacé physiquement qu'une seule fois. C'était lors d'un dîner avec des conseillers et des partisans du président Clinton. L'un d'eux, sondeur et collecteur de fonds démocrate alors bien connu, m'interrogea sur mon dernier voyage au Moyen-Orient. Il voulait connaître mon opinion sur les raisons pour lesquelles les musulmans étaient « de tels fichus *fondamentalistes* ». Je dévidai mon répertoire d'explications, ajoutant qu'on oubliait souvent que l'islam était une religion relativement jeune, débordant encore d'assurance. Chez les musulmans, pas de doute comme celui qui s'est abattu sur le christianisme occidental. J'ajoutai que, par exemple, s'il n'y avait que peu ou pas de preuves de l'existence de Jésus, le prophète Mahomet était incontestablement un personnage historique. Je n'ai jamais vu personne changer de couleur si vite. Après avoir hurlé que Jésus-Christ avait eu plus d'importance pour plus de gens que je ne pourrais jamais le concevoir, et que j'étais absolument répugnant de parler avec tant de désinvolture, il esquissa un coup de pied, et seule sa bonne éducation – et peut-être son christianisme – le retint de me frapper les tibias. Puis il ordonna à sa femme de quitter les lieux avec lui.

J'estime aujourd'hui que je lui dois des excuses, ou du moins la moitié d'une. Si nous savons qu'une personne appelée Mahomet a certainement existé à un moment et à un endroit relativement précis, nous rencontrons le même problème que dans tous les cas précédents. Les récits qui rapportent ses actes et ses paroles ont été assemblés bien des années après et irrémédiablement altérés jusqu'à l'incohérence par l'intérêt, la rumeur et l'ignorance.

L'histoire est assez connue. Certains Mecquois du VII^e siècle suivaient une tradition juive, et croyaient même que leur temple, la Kaaba, avait été bâti par Abraham. Le sanctuaire lui-même – dont le mobilier originel a été presque entièrement détruit par des intégristes ultérieurs, en particulier wahhabites – était devenu l'asile des idolâtres. Mahomet, fils d'Abdallah, devint l'un de ces *Hunafa* qui « se détournèrent » pour chercher consolation ailleurs. (Le livre d'Isaïe enjoint aussi aux vrais croyants de « sortir » d'entre les impies et de s'en séparer.) S'étant retiré dans une grotte sur le mont Hira pendant le mois de la chaleur, ou Ramadan, il était « endormi ou en transe » (je cite le commentaire de Pickthall) quand une voix lui ordonna de lire. Il répondit deux fois qu'il ne savait pas lire et reçut une troisième fois l'ordre de s'exécuter. Il demanda alors ce qu'il devait lire, et l'injonction lui fut réitérée au nom d'un seigneur qui « créa l'homme d'un caillot de sang ». Après que l'ange Gabriel (qui se présenta ainsi)

lui eut annoncé qu'il serait le messager d'Allah, et fut reparti, Mahomet se confia à sa femme Khadija. À leur retour à La Mecque, elle lui fit rencontrer son cousin Waraqa ibn Naufal, homme d'un certain âge « qui connaissait les écritures des juifs et des chrétiens ». L'ancien à la barbe vénérable déclara que l'envoyé divin qui était jadis venu trouver Moïse était revenu au mont Hira. Dès lors, Mahomet adopta le titre modeste d'« Esclave d'Allah ».

Les seuls à s'intéresser le moins du monde aux déclarations de Mahomet furent les avides gardiens du temple de La Mecque, qui y virent une menace pour leurs affaires de pèlerinage, et les juifs attentifs de Yathrib, ville située à trois cents kilomètres de La Mecque, qui depuis quelque temps annonçaient l'avènement du Messie. Les premiers devenant de plus en plus menaçants et les seconds plus amicaux, Mahomet se réfugia à Yathrib, qu'on appelle aujourd'hui Médine (littéralement, la ville). La date de la fuite – ou hégire – marque l'avènement de l'ère musulmane. Mais comme celle du Nazaréen dans la Palestine juive, qu'accompagnèrent tant de souriants augures célestes, cette arrivée devait s'achever très mal, les juifs arabes se rendant compte qu'ils se trouvaient face à une autre déception, voire à un autre imposteur.

Selon Karen Armstrong, l'un des analystes les plus bienveillants – pour ne pas dire apologétiques – de l'islam, les Arabes de l'époque avaient le sentiment humiliant d'être en marge de l'histoire. Dieu était apparu aux chrétiens et aux juifs, « mais il n'avait envoyé aux Arabes ni prophète ni écritures en leur propre langue ». Aussi, bien qu'elle ne le formule pas de la sorte, il y avait belle lurette que quelqu'un du coin aurait dû avoir une révélation. Et l'ayant eue, Mahomet n'était pas disposé à laisser les adeptes de fois plus anciennes lui reprocher qu'elle fût de seconde main. Le récit de sa carrière au VII^e siècle, à la façon des livres de l'Ancien Testament, devient rapidement une litanie de chamailleries haineuses entre quelques centaines, parfois quelques milliers, de villageois et de citadins incultes, que le doigt de dieu était censé régler. Comme avec les effusions de sang survenues jadis dans le Sinaï et au pays de Canaan, pas davantage attestées par un témoignage indépendant, des millions de gens sont désormais otages du caractère prétendument providentiel de ces querelles de minaret.

L'islam est-il seulement une religion distincte ? Sans doute a-t-il initialement comblé chez les Arabes le besoin d'une croyance spécifique, et est-il à jamais associé à leur langue et à leurs impressionnantes conquêtes ultérieures, lesquelles, bien que pas aussi frappantes que celles du jeune Alexandre de Macédoine, semblaient soutenues par une volonté divine, jusqu'à ce qu'elles tournent court aux frontières des Balkans et de la Méditerranée. Mais quand on l'examine, l'islam n'est guère plus, c'est évident, qu'une collection mal agencée

de plagiats, puisés dans des traditions et des ouvrages antérieurs selon les exigences du moment. Aussi, loin d'être né dans la claire lumière de l'histoire, selon la formule si généreuse d'Ernest Renan¹⁷, l'islam a des origines tout aussi suspectes et approximatives que celles auxquelles il a fait ses emprunts. Il se targue d'immenses prétentions, requiert de ses adeptes une « soumission » prosternée, et exige en prime la déférence et le respect des incroyants. Il n'y a rien – absolument rien – dans ses préceptes qui justifie, ne fût-ce que vaguement, une arrogance et une présomption pareilles.

Le Prophète est mort en l'an 632 de notre propre calendrier approximatif. Le premier récit de sa vie a été écrit cent vingt bonnes années après par Ibn Ishaq : l'original a été perdu et ne peut être consulté que dans la version revue par Ibn Hisham, lequel est mort en 834. S'ajoutant à ces ouï-dire et à cette obscurité, il n'existe aucun récit unanime de la façon dont les disciples du Prophète ont assemblé le Coran, ou dont ses divers propos (certains notés par des secrétaires) ont été codifiés. Et ce problème familier est encore compliqué – même plus que pour le christianisme – par l'affaire de la succession. Contrairement à Jésus, qui a apparemment entrepris de revenir très vite sur terre, et qui (n'en déplaise au ridicule Dan Brown) n'a laissé aucun descendant connu, Mahomet était un général, un politique, et – au contraire d'Alexandre de Macédoine – un père prolifique. Mais il n'a pas désigné spécifiquement son héritier. La lutte pour sa succession a commencé presque dès sa mort, et l'islam a donc connu son premier schisme majeur – entre le sunnisme et le chiisme – avant même de s'être institué en système. Nous n'avons pas à prendre parti dans cette querelle, sinon pour faire remarquer qu'au moins l'une des écoles d'interprétation doit se tromper. Et l'identification immédiate de l'islam avec un califat terrestre, que se disputaient les prétendants antagonistes, l'a marqué d'emblée comme de fabrication humaine.

Certaines autorités islamiques affirment que pendant le premier califat d'Abu Bakr, immédiatement après la mort de Mahomet, on commença à s'inquiéter que ses paroles transmises oralement ne soient oubliées. Tant de soldats musulmans avaient été tués au combat que le nombre de ceux qui conservaient le Coran en mémoire était devenu dangereusement faible. On décida donc de réunir tous les témoins vivants, avec les « bouts de papier, pierres, feuilles de palmier, omoplates, côtes et morceaux de cuir » sur lesquels les paroles avaient été griffonnées, afin que Zayd ibn Thabit, l'un des anciens secrétaires du Prophète, compose un véritable recueil. Les croyants disposeraient alors d'une sorte de version autorisée.

Le Coran remonterait donc à une date assez proche de la vie même de Mahomet. Mais nous découvrons rapidement qu'il n'existe ni certitude ni accord

sur la véracité de cette histoire. Certains disent que c'est Ali – le quatrième calife, et fondateur du chiisme – qui en eut l'idée. Beaucoup d'autres – la majorité sunnite – affirment que c'est le calife Uthman, qui régna de 644 à 656, qui prit la décision définitive. Un de ses généraux lui ayant appris que les soldats de différentes provinces se disputaient sur des passages divergents du Coran, Uthman ordonna à Zayd ibn Thabit de rassembler les différents textes et de les transcrire en un seul. La tâche achevée, Uthman fit envoyer des copies conformes à Kufa, Bassora, Damas et ailleurs, l'exemplaire original étant conservé à Médine. Uthman joua donc le rôle canonique qui fut celui d'Irénée et de l'évêque Athanase d'Alexandrie dans la standardisation, l'expurgation et la censure de la Bible chrétienne. On fit l'appel, certains textes furent déclarés sacrés et authentiques tandis que d'autres devenaient « apocryphes ». Plus radical qu'Athanase, Uthman décréta que toutes les éditions antérieures et rivales seraient détruites.

Même à supposer que cette version des événements soit exacte, ce qui impliquerait que les savants n'auraient jamais aucune possibilité de déterminer et encore moins de discuter ce qui s'est réellement passé du temps de Mahomet, la tentative d'Uthman d'éliminer tout désaccord se révéla vaine. L'arabe écrit a deux aspects qui le rendent difficile à apprendre pour les étrangers : il emploie des points pour distinguer les consonnes comme « b » et « t », et, dans sa forme originelle, n'avait aucun signe ou symbole pour les voyelles brèves, qui pouvaient être rendues par divers traits ou virgules. Ces variations autorisaient des lectures très différentes, y compris de la version d'Uthman. L'écriture arabe elle-même ne fut unifiée que durant la seconde moitié du IX^e siècle, et entre-temps le Coran sans points et aux voyelles erratiques suscitait des interprétations extrêmement différentes, comme d'ailleurs aujourd'hui encore. Cela n'aurait peut-être pas d'importance dans le cas de l'*Iliade*, mais souvenez-vous que nous avons prétendument affaire à la parole immuable (et *définitive*) de dieu. Il y a une relation évidente entre la pure faiblesse de cette prétention et la certitude absolument fanatique avec laquelle elle est avancée. Pour prendre un exemple difficilement négligeable, les mots arabes inscrits sur le Dôme du Rocher à Jérusalem ne figurent dans aucun passage du Coran.

La situation est encore plus incertaine et déplorable en ce qui concerne les hadiths, cette vaste littérature secondaire de tradition orale, supposée transcrire les paroles et les actes de Mahomet, l'histoire de la compilation du Coran et les dires des « compagnons du Prophète ». Chaque hadith, pour être jugé authentique, doit être confirmé par un *isnad*, ou chaîne, de témoins réputés fiables. Beaucoup de musulmans règlent leurs comportements quotidiens sur ces anecdotes. Ils considèrent les chiens comme impurs, par exemple, pour l'unique

raison que Mahomet passe pour l'avoir déclaré. (L'histoire que, personnellement, je préfère, va dans l'autre sens : le Prophète aurait coupé la longue manche de son manteau pour ne pas déranger un chat qui dormait dessus. Aussi les chats se sont-ils généralement vu épargner dans les pays islamiques l'abominable traitement que leur réservaient les chrétiens, qui les considéraient volontiers comme les compagnons démoniaques des sorcières.)

Comme on pouvait s'y attendre, les six recueils autorisés de hadiths, qui accumulent les ouï-dire en déroulant la longue bobine à *isnad* (« A a dit à B, qui le tenait de C, qui l'avait appris de D »), ont été assemblés des siècles après les événements qu'ils prétendent rapporter. L'un des plus célèbres des six compilateurs, Al-Bukhari, est mort deux cent trente-huit ans après la disparition de Mahomet. Al-Bukhari est jugé particulièrement fiable et honnête par les musulmans, et semble avoir mérité sa réputation, parce que, sur les *trois cent mille* attestations qu'il accumula au cours d'une vie consacrée à ce projet, il décida que *deux cent mille* étaient entièrement dénuées de valeur et n'étaient étayées par aucune preuve. De nouvelles éliminations de traditions et de chaînes douteuses réduisirent son imposant total à dix mille hadiths. Vous êtes libres de croire, si vous le souhaitez, que de cette masse informe de témoignages oraux et vaguement remémorés, le pieux Al-Bukhari, plus de deux siècles après, est parvenu à ne sélectionner que les souvenirs purs et sans tache pouvant résister à l'examen.

Certains de ces candidats à l'authenticité auraient pu être plus faciles à éliminer que d'autres. L'orientaliste hongrois Ignace Goldziher, pour citer une étude récente de Reza Aslan, fut l'un des premiers à montrer que nombre des hadiths n'étaient que « des versets de la Torah et des Évangiles, des dictos rabbiniques, des maximes persanes antiques, des passages de philosophes grecs, des proverbes indiens et même une reproduction presque mot à mot du "Notre-Père" ». On trouve dans les hadiths d'importants fragments de citations bibliques plus ou moins textuelles, y compris la parabole des ouvriers de la dernière heure et l'injonction « Que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite » (cette sentence faussement profonde se retrouve donc dans deux recueils d'écritures révélées). Aslan note qu'au IX^e siècle, au moment où ils tentaient de formuler et de codifier le droit islamique par le procédé appelé *ijtihad*, les juristes musulmans furent obligés d'éliminer nombre de hadiths entrant dans les catégories suivantes : « les mensonges débités pour des profits matériels et ceux racontés pour des avantages idéologiques ». À très juste titre, l'islam nie qu'il est une foi nouvelle, et encore moins qu'il abroge les religions précédentes : il se sert des prophéties de l'Ancien Testament et des Évangiles du Nouveau comme d'un support ou d'un fonds perpétuel, pour s'y appuyer ou y puiser. En échange

de cette modestie de débiteur, tout ce qu'il demande c'est d'être accepté comme la révélation absolue.

Rien d'étonnant à ce qu'il contienne de nombreuses contradictions internes. Il est souvent cité pour avoir dit « pas de contrainte en religion », et pour ses propos rassurants sur « les gens du Livre » et les « adeptes d'une révélation antérieure ». L'idée d'être « toléré » par un musulman me répugne autant que les autres condescendances selon lesquelles les chrétiens catholiques et protestants convenaient de se « tolérer » mutuellement, ou d'étendre la « tolérance » aux juifs. Le monde chrétien s'est montré si effroyable à cet égard, et pendant si longtemps, que de nombreux juifs ont préféré vivre sous l'autorité ottomane et se soumettre à des impôts spéciaux et à d'autres distinctions. Néanmoins l'allusion du Coran à la tolérance bienveillante de l'islam envers « les gens du Livre » n'est pas sans réserve, puisque « la plupart d'entre eux sont des pervers ». Il n'est pas besoin d'une longue fréquentation du Coran et des hadiths pour découvrir d'autres prescriptions, comme celle-ci :

Nul qui meurt et trouve le bien d'Allah (dans l'au-delà) ne souhaiterait revenir en ce monde, même si le monde entier lui était donné et tout ce qu'il contient, sauf le martyr qui, en voyant la supériorité du martyre, voudrait revenir dans le monde et être tué derechef.

Ou celle-ci :

Dieu ne pardonnera pas à ceux qui servent d'autres dieux en dehors de Lui ; mais à ceux auxquels Il veut pardonner Il pardonnera d'autres péchés. Celui qui sert d'autres dieux en dehors de Dieu est coupable d'un péché odieux.

J'ai choisi le premier de ces deux extraits parce qu'il contredit parfaitement les paroles de Socrate que Platon rapporte dans l'*Apologie* (que j'évoque plus loin) ; et le second parce qu'il s'agit d'un emprunt manifeste aux « Dix Commandements ».

Qu'aucune partie de cette rhétorique de fabrication humaine ne soit « infaillible », et encore moins « définitive », est démontré sans appel non seulement par ses innombrables contradictions et incohérences, mais aussi par le fameux épisode des présumés « versets sataniques » du Coran, dont Salman Rushdie allait tirer plus tard un projet littéraire. Dans cette affaire si débattue, Mahomet, soucieux de se concilier les polythéistes influents de La Mecque, eut le moment venu une « révélation » qui leur permettait après tout de continuer à adorer certaines des divinités locales plus anciennes. Par la suite, il comprit que cela ne pouvait pas être juste et qu'il avait dû être « fourvoyé » par le diable, celui-ci ayant, pour une raison quelconque, brièvement renoncé à son habitude

de combattre les monothéistes sur leur propre terrain. (Mahomet croyait fermement non seulement au diable lui-même mais aussi aux démons mineurs du désert, les djinns.) Certaines de ses épouses n'avaient d'ailleurs pas manqué de remarquer qu'il arrivait au Prophète d'avoir des « révélations » convenant à ses besoins immédiats, à tel point qu'on le taquinait à ce propos. On raconte aussi – sans preuves irréfutables – que lorsqu'il recevait une révélation en public il lui arrivait d'être empoigné par la douleur et d'avoir de violents bourdonnements dans les oreilles. Il ruisselait de sueur, même par un temps glacial. Des critiques chrétiens sans cœur ont suggéré qu'il était épileptique (même s'ils se gardent bien de reconnaître des symptômes identiques chez Paul au moment de la « révélation » dont il fut frappé sur le chemin de Damas), mais nul besoin de spéculer de la sorte. Il suffit de reposer l'incontournable question de David Hume. Qu'est-ce qui est plus vraisemblable – qu'un homme serve à dieu de transmetteur pour communiquer des révélations déjà connues, ou qu'il énonce des révélations déjà existantes, en croyant, ou en prétendant, que dieu lui a ordonné de le faire ? Quant aux douleurs, aux bourdonnements ou aux sudations, on ne peut que regretter que la communication directe avec dieu ne soit apparemment pas une expérience de paix, de beauté et de lucidité.

Bien que médiocrement attestée par les hadiths, l'existence physique de Mahomet est pour l'islam une source à la fois de force et de faiblesse. Si elle semble l'installer carrément dans le monde, et nous fournit des descriptions physiques plausibles du personnage lui-même, elle rend aussi toute cette histoire bien terrestre, matérielle et grossière. Nous risquons de sourciller un peu devant ces fiançailles avec une fillette de neuf ans, ou devant le vif intérêt qu'il prenait aux plaisirs de la table et au partage du butin après ses innombrables batailles et massacres. Surtout – et c'est là un piège que le christianisme a largement évité en attribuant à son prophète un corps humain mais une nature divine –, il lui fut accordé d'avoir de nombreux descendants, si bien que sa postérité religieuse s'est retrouvée l'otage de sa lignée physique. Rien n'est plus humain et faillible que le principe dynastique ou héréditaire, et l'islam, dès sa naissance, a été la proie de querelles entre principicules et prétendants, qui se prévalaient tous de la goutte requise du sang originel. Si l'on faisait la somme de tous ceux qui assurent descendre du fondateur, elle dépasserait probablement le nombre de clous et d'échardes qui composent la croix de trois cents mètres de haut sur laquelle, à en juger par la masse de ses reliques, Jésus a manifestement été martyrisé. Comme pour la succession des *isnad*, rien de plus facile à établir qu'une parenté directe avec le Prophète, si l'on connaît, et qu'on soit en mesure de payer, l'imam idoine du coin.

De la même façon, les musulmans continuent de rendre un certain hommage à

ces mêmes « versets sataniques » en foulant la voie païenne polythéiste tracée bien avant la naissance de leur prophète. Chaque année lors du hadj, ou pèlerinage annuel, on les voit tourner autour du sanctuaire cubique de la Kaaba au centre de La Mecque, en prenant bien soin de le faire sept fois (« en suivant la direction du soleil autour de la terre », comme le dit Karen Armstrong de façon bizarre et sans doute multiculturelle), et d'embrasser la pierre noire enchâssée dans le mur de l'édifice à chaque passage. Cette probable météorite, qui dut impressionner les rustauds lorsqu'elle s'abattit sur terre (« les dieux sont tombés sur la tête ; oh, pardon, dieu est tombé sur la tête »), est une étape sur l'itinéraire d'autres sacrifices préislamiques, durant lesquels on doit jeter des pierres avec défi vers un rocher représentant le Mauvais, des animaux égorgés complétant le tableau. Comme beaucoup des principaux sites islamiques, La Mecque est interdite aux non-croyants, ce qui contredit sa prétention à l'universalité.

On dit souvent que l'islam diffère des autres monothéismes car il n'a pas connu de « réforme ». C'est à la fois exact et inexact. Il existe des versions de l'islam – au premier rang le soufisme, honni par les dévots – qui sont avant tout spirituelles plutôt que littérales, et qui ont emprunté à d'autres croyances certaines de leurs additions. Et, puisque l'islam a évité l'erreur d'avoir une papauté absolue capable d'édicter des prescriptions contraignantes (d'où la prolifération de fatwas émanant d'autorités divergentes), il ne peut être enjoint à ses fidèles de cesser de croire ce qu'ils tenaient auparavant pour un dogme. Ce pourrait être pour le meilleur, mais le fait demeure que la revendication centrale de l'islam – être immuable et ultime – est à la fois absurde et irrévocable. Ses nombreuses sectes en désaccord et en conflit, des ismaélites aux ahmadiyyas, s'accordent toutes sur ce credo.

Pour les juifs et les chrétiens, la « réforme » a signifié accepter un tant soit peu de réexaminer les textes sacrés (ainsi que Salman Rushdie l'a proposé si audacieusement à son tour), en les soumettant à un examen littéraire et textuel. On admet aujourd'hui que le nombre de « Bibles » est immense, et nous savons, par exemple, que le solennel « Jéhovah » chrétien est une transcription erronée des espaces non prononcés entre les lettres de l'hébreu « Yahvé ». Pourtant, les études coraniques n'ont jamais entrepris aucun projet comparable. Pas une seule tentative sérieuse n'a été faite pour cataloguer les divergences entre les éditions et manuscrits différents, et les moindres velléités d'y procéder ont été accueillies avec une fureur quasi inquisitoriale. Un exemple typique est l'ouvrage de Christoph Luxenberg, *Die Syro-Aramaische Lesart des Koran* (« La Lecture syro-araméenne du Coran »), publié à Berlin en 2000. Luxenberg propose tout simplement que, loin d'être un pavé monolingue, le Coran se comprend beaucoup mieux si l'on convient que nombre de ses mots sont du syro-araméen

plutôt que de l'arabe. (Son exemple le plus notoire concerne les récompenses des « martyrs » au paradis : ainsi retraduits et réinterprétés, il ne s'agirait pas de vierges mais de raisins blancs sucrés...) C'est la même langue et la même région où est apparue une bonne partie du judaïsme et du christianisme ; nul doute qu'une recherche sans entraves permettrait de dissiper beaucoup d'obscurantisme. Mais au moment même où l'islam devrait rejoindre ses prédecesseurs en se soumettant à des relectures, un consensus « mou » entre presque tous les religieux estime que, en raison du respect que nous sommes réputés devoir aux croyants, il est au contraire temps de permettre à l'islam de nous faire accepter ses propres prétentions pour argent comptant. Une fois de plus, la foi concourt à étouffer la liberté d'investigation et les conséquences émancipatrices que celle-ci pourrait apporter.

10

Le clinquant du miraculeux et le déclin de l'enfer

Les filles du grand prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en blé, en vin, en huile. Atalide, fille de Mercure, ressuscita plusieurs fois ; Esculape ressuscita Hippolyte ; Hercule arracha Alceste à la mort ; Hérès revint au monde après avoir passé quinze jours dans les enfers ; Romulus et Remus naquirent d'un dieu et d'une vestale ; le palladium tomba du ciel dans la ville de Troie ; la chevelure de Bérénice devint un assemblage d'étoiles [...] Nommez-moi un peuple chez lequel il ne se soit pas opéré des prodiges incroyables, surtout dans les temps où l'on savait à peine lire et écrire.

VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, « Miracles »

Une vieille fable raconte comment un homme, qui se vantait sans cesse d'un saut vraiment extraordinaire qu'il avait effectué jadis dans l'île de Rhodes, se fit clouer le bec. Jamais, eût-on dit, un bond si phénoménal n'avait été accompli. Mais si le conteur ne se lassait jamais de son histoire, il n'en allait pas de même de son auditoire. Finalement, un jour qu'il s'apprêtait à raconter son exploit une fois de plus, l'une des personnes présentes brisa son élan en lui lançant sèchement : « *Hic Rhodus, hic salta !* » (« C'est ici Rhodes, saute ici ! »)

De même que prophètes, voyants et grands théologiens semblent avoir disparu, l'ère des miracles paraît reléguée au passé. Si les religieux étaient sages, ou avaient confiance en leurs convictions, ils devraient saluer l'éclipse de cette époque de supercherie et de prestidigitation. Mais la foi, là encore, se discrédite en se révélant insuffisante à satisfaire les fidèles. Il faut encore des événements réels pour impressionner les crédules. On le constate aisément en étudiant les guérisseurs, les magiciens et les devins de cultures antérieures ou plus primitives. Ce fut évidemment quelqu'un d'astucieux qui apprit le premier à

prédir une éclipse, puis à utiliser cet épisode planétaire pour éblouir et intimider son public. Les anciens rois du Cambodge calculaient le jour où le Mékong et le Bassac entraient soudain en crue, se mêlaient et, sous la pression terrifiante des eaux, semblaient renverser leur flux pour remonter dans le grand lac Tonlé Sap. Relativement tôt, une cérémonie fut organisée, au cours de laquelle le monarque élu de dieu semblait ordonner aux eaux de couler à l'envers. Moïse sur la côte de la mer Rouge avait dû être ébahis par une scène semblable. (Plus récemment, le roi Sihanouk du Cambodge, en metteur en scène avisé, a exploité ce miracle naturel avec un succès considérable.)

Dans ces conditions, on s'étonne que certains des miracles « surnaturels » paraissent aujourd'hui si insignifiants. Comme dans les séances de spiritisme, qui proposent les marmonnements de l'au-delà aux parents de défunts récemment décédés, rien de vraiment intéressant n'est jamais dit ou fait. À l'histoire du « vol de nuit » de Mahomet à Jérusalem (on montre encore la trace du sabot de son cheval Borak sur le site de la mosquée al-Aqsa), il serait cruel de rétorquer que les chevaux ne peuvent pas voler. Il est plus pertinent de remarquer que, depuis qu'ils sillonnent la surface de la terre, les yeux fixés des jours durant sur la croupe d'un mulet, les gens rêvent d'accélérer cette longue, fastidieuse et épuisante pérégrination. Les bottes de sept lieues de notre folklore ne font qu'esquisser la solution du problème. Le vrai rêve, depuis des milliers d'années, est d'imiter les oiseaux (descendants emplumés des dinosaures, comme nous le savons maintenant). Les chariots dans le ciel, les anges qui planent en jouant sur les risées... difficile de ne pas voir d'où viennent ces fantasmes. Le Prophète évoque donc l'ardent désir de n'importe quel paysan qui souhaite qu'il pousse des ailes à sa bête pour abréger son chemin. Mais si l'on dispose de pouvoirs infinis, on devrait pouvoir confectionner des miracles plus frappants ou moins simples. La lévitation joue un grand rôle dans la fantaisie chrétienne aussi, comme en témoignent les histoires de l'Ascension et de l'Assomption. À cette époque, le ciel était considéré comme un bol, et ses manifestations atmosphériques ordinaires passaient volontiers pour des présages ou des interventions divines. Dans cette vision pitoyablement limitée du cosmos, l'incident le plus anodin pouvait apparaître miraculeux, tandis qu'un événement qui nous stupéfierait vraiment – comme le soleil cessant de bouger – pouvait passer pour un phénomène local.

À supposer qu'un miracle soit un changement *favorable* de l'ordre naturel, le dernier mot sur la question revient au philosophe écossais David Hume, qui nous accorde le libre arbitre en la matière. Un miracle est une perturbation ou une interruption du cours des choses. Il peut s'agir de n'importe quoi, depuis le lever du soleil à l'ouest jusqu'à l'animal surgissant dans la récitation de versets. Très

bien alors, le libre arbitre implique aussi une décision. Si vous avez l'impression d'assister à une chose de ce genre, il y a deux possibilités. La première est que les lois de la nature ont été suspendues (en votre faveur). La seconde est que vous êtes victime d'une méprise ou d'une illusion. Il convient donc de mettre en balance la plausibilité de l'une et l'autre hypothèse.

Si on entend parler d'un miracle, il faut ajuster les probabilités en conséquence, avant de décider de croire un témoin qui prétend avoir vu quelque chose que l'on n'a pas vu soi-même. Et si on est séparé de la « vision » par de nombreuses générations, sans corroboration indépendante, les chances sont alors bien plus infimes. Une fois de plus, nous pourrions faire appel au fiable Ockham, qui nous enjoint de ne pas multiplier les contingences inutiles. Permettez-moi donc de donner deux exemples, un très ancien – la résurrection du corps – et un récent – les OVNI.

L'émerveillement que suscitent les miracles décline depuis l'Antiquité, et les plus récents qui nous ont été proposés paraissent assez pitoyables. La fameuse liquéfaction annuelle du sang de saint Janvier à Naples, par exemple, est un phénomène qui peut aisément être (et a été) répété par n'importe quel illusionniste compétent¹⁸. Pour dénoncer l'imposture et protéger les jobards des escrocs, de grands « magiciens » laïques, tels Harry Houdini et James Randi, ont démontré sans difficulté que léviter, manger du feu, plier les cuillers à distance peuvent, aussi bien que la rhabdomancie, s'effectuer en laboratoire. De toute façon, les miracles ne cautionnent pas la religion qui les pratique : Aaron, raconte la Bible, a vaincu les magiciens de Pharaon en compétition loyale, sans nier pour autant qu'ils puissent eux aussi accomplir des prouesses. Il y a néanmoins un certain temps que nous n'avons pas eu droit à une résurrection, et aucun chaman s'en prétendant capable n'a accepté de réaliser son tour devant des incrédules pouvant le mettre en défaut. Nous devons donc nous demander : l'art de la résurrection a-t-il disparu ? Ou avions-nous affaire à des sources douteuses ?

Le Nouveau Testament est lui-même une source éminemment douteuse. (Le Pr. Bart Ehrman a d'ailleurs découvert, chose stupéfiante, que le récit de la résurrection de Jésus dans l'Évangile de Marc était un ajout tardif.) Mais selon le Nouveau Testament, la chose se faisait de façon presque routinière. Jésus y procéda trois fois sur d'autres que lui, ranimant Lazare, la fille de Jaïre, et, selon Luc (VII, 12-15), le fils unique d'une veuve. Personne ne semble avoir jugé utile d'interroger les survivants sur leur extraordinaire expérience.

Nul non plus ne semble avoir noté si, ou comment, ces trois personnes sont « mortes » de nouveau. Si elles sont restées immortelles, elles ont alors rejoint le « Juif errant », condamné par le christianisme primitif à courir les routes à

jamais après avoir croisé Jésus sur le chemin du Calvaire, ce supplice étant infligé à un simple spectateur afin d'accomplir la prophétie selon laquelle Jésus reviendrait du vivant d'au moins une personne qui l'avait vu pendant son premier séjour. Le même jour où Jésus croisa ce vagabond malchanceux, il fut lui-même martyrisé avec une cruauté révoltante, et à l'instant de sa mort, selon l'Évangile de Matthieu (XXVII, 52-53), « les tombeaux s'ouvrirent et de nombreux corps de saints dormants se relevèrent ; ils sortirent des tombeaux après sa résurrection, ils entrèrent dans la ville sainte et apparurent à beaucoup ». Si incohérent qu'il paraisse, puisque les cadavres se seraient levés au moment à la fois de la mort sur la croix et de la Résurrection, l'épisode est mentionné avec la même désinvolture que le tremblement de terre, le déchirement du voile du temple (deux autres événements qui n'ont attiré l'attention d'aucun chroniqueur) et les commentaires révérencieux du centurion romain.

Cette fréquence supposée des résurrections ne peut qu'affaiblir le caractère unique de celle par laquelle l'humanité a racheté ses péchés. Et il n'existe aucun culte ou religion, d'Osiris au vaudou en passant par le vampirisme, qui ne repose pas sur une croyance inébranlable en les « non-morts ». Aujourd'hui encore, les chrétiens diffèrent sur le point de savoir si le jugement dernier vous rendra le vieux corps en ruine dans lequel vous avez péri, ou vous rééquipera sous une autre forme. Quoi qu'il en soit, et en fonction des seules affirmations des fidèles, la résurrection ne prouverait en aucun cas la véracité de la doctrine du mort, ni qu'il en est l'auteur, ni la probabilité d'un autre retour sous une forme charnelle ou reconnaissable. Là encore, on cherche à trop « prouver ». L'action d'un homme qui se propose de mourir pour ses semblables est universellement considérée comme noble. La prétention supplémentaire de n'être pas « véritablement » mort rend le sacrifice tout entier fallacieux et factice. (Aussi, ceux qui disent « le Christ est mort pour mes péchés », alors qu'il n'est pas vraiment « mort » du tout, font-ils une déclaration intrinsèquement fausse.) Comme nous n'avons pas de témoins fiables ou cohérents dans la période en question qui nous permettraient de certifier une aussi extraordinaire allégation, nous avons le droit, sinon l'obligation, par respect de nous-mêmes, de ne pas croire toute cette histoire. Du moins jusqu'à ce qu'on nous présente, éventuellement, des preuves supérieures. À prétentions exceptionnelles, preuves exceptionnelles.

J'ai longtemps été journaliste, et j'ai eu maintes fois l'occasion de lire des récits de première main des événements mêmes dont j'avais été témoin, écrits par des gens en qui j'avais confiance, mais qui ne livraient pas ma version des choses. (À l'époque où je travaillais à Fleet Street¹⁹, j'ai même lu des articles signés de ma main que je ne reconnaissais pas après que les secrétaires de

rédaction en avaient terminé avec eux.) Et j'ai interviewé plusieurs personnes parmi les centaines de milliers qui assurent avoir eu des rencontres directes avec des vaisseaux spatiaux, ou l'équipage de soucoupes volantes, venus d'une autre galaxie. Certains de ces témoignages sont si vivants et détaillés (et si comparables aux dépositions d'autres gens qui ne peuvent avoir échangé leurs impressions) que certains universitaires impressionnables proposent que nous leur accordions la présomption de vérité. Mais il y a une raison ockhamiste évidente pour que nous n'en fassions rien. Si les innombrables « contactés » et kidnappés disent ne serait-ce qu'une particule de vérité, il s'ensuit que leurs amis d'ailleurs ne cherchent pas à dissimuler leur existence. Dans ce cas, pourquoi donc ne restent-ils jamais immobiles plus que le temps d'une unique photo ? On n'a jamais présenté un rouleau entier de pellicule, et encore moins un petit bout de métal inconnu sur terre, ou le moindre minuscule fragment d'un tissu quelconque. Et les portraits de ces êtres ont immuablement une ressemblance avec ceux des bandes dessinées de science-fiction. Le voyage depuis Alpha du Centaure (l'origine préférée) impliquant une certaine inflexion des lois de la physique, la plus petite particule de matière serait infiniment précieuse et aurait un effet littéralement sismique. Au lieu de quoi – rien. Rien, en dehors de l'essor d'une énorme superstition nouvelle, reposant sur une croyance en des textes et des reliques dont seule dispose une petite élite. Ça ne vous rappelle rien ?... La seule décision responsable est de suspendre son jugement en attendant que les adeptes présentent autre chose que de simples enfantillages.

Même chose pour les statues de vierges ou de saints à qui il arriverait parfois de pleurer ou de saigner. Si je ne connais personne qui puisse réaliser ces effets spéciaux à ses moments perdus, avec du saindoux ou d'autres matières, je me demande quand même pourquoi une divinité se contenterait de prodiges aussi minables. J'ai eu l'extrême et rare occasion de participer à l'examen d'une « cause » de sainteté, comme l'appelle l'Église catholique. En juin 2001, j'ai été invité par le Vatican à témoigner à une audience pour la béatification d'Agnès Bojaxhiu, ambitieuse religieuse albanaise, devenue célèbre sous son nom de guerre, « mère Teresa ». Bien que le pape d'alors ait aboli la célèbre fonction d'« avocat du diable », pour confirmer et canoniser plus facilement un nombre sans cesse croissant de nouveaux « saints », l'Église était encore obligée de requérir le témoignage de sceptiques, et je me suis donc retrouvé à représenter le diable, à titre gracieux.

J'avais déjà concouru à discréderiter l'un des « miracles » liés au travail de cette femme. L'homme qui la rendit initialement célèbre était un évangéliste (devenu ensuite catholique) britannique distingué, bien qu'assez stupide, qui s'appelait Malcolm Muggeridge. C'est son documentaire pour la BBC, *Something*

Beautiful for God, qui lança la marque « mère Teresa » dans le monde en 1969. Le cadreur du film, Ken Macmillan, s'était attiré des louanges unanimes pour sa contribution à la grande série sur l'histoire de l'art de Lord Clark, *Civilisation*. Il avait une maîtrise exceptionnelle de la couleur et de l'éclairage. Voici l'histoire, telle que Muggeridge l'a racontée dans le livre qui accompagnait le film :

Le Foyer pour les mourants [de mère Teresa] est faiblement éclairé par de petites fenêtres en haut des murs, et Ken [Macmillan] était certain qu'il était tout à fait impossible de filmer dans ces conditions. Nous n'avions qu'un petit projecteur, et il était impossible d'éclairer convenablement l'endroit dans le temps dont nous disposions. On a décidé, malgré tout, que Ken devait essayer, mais par précaution il a fait aussi quelques prises de vues dans une cour extérieure où quelques patients étaient assis au soleil. Le film une fois développé, la partie tournée à l'intérieur baignait dans une lumière douce particulièrement belle, tandis que les prises extérieures étaient pâles et troubles [...] Je suis pour ma part absolument convaincu que cette lumière techniquement inexplicable est, en fait, la Bienveillante Lumière dont parle le cardinal Newman dans son hymne exquis bien connu.

Et Muggeridge de conclure :

C'est précisément à cela que servent les miracles – à révéler la réalité intérieure de la création extérieure de Dieu. Je suis personnellement persuadé que Ken a enregistré le premier miracle photographique authentique [...] Je crains d'avoir parlé et écrit sur cette histoire jusqu'à l'écoeurement.

Sa dernière phrase est parfaitement juste : lorsqu'il s'est enfin tu, il avait fait de mère Teresa une célébrité mondiale. Ma contribution a été de vérifier et publier le témoignage verbal direct de Ken Macmillan :

Dans *Something Beautiful for God*, il y a un épisode où nous avons été conduits dans un bâtiment que mère Teresa appelait la Maison des mourants. Peter Chafer, le réalisateur, a dit : « Il fait très sombre là-dedans. Tu crois que tu peux faire quelque chose ? » Or la BBC venait de nous remettre une nouvelle pellicule Kodak, que nous n'avions pas eu le temps d'essayer avant de partir, alors j'ai dit à Peter : « Bon, on peut toujours essayer. » Nous avons donc tourné avec cette pellicule. Quand on est revenus quelques semaines plus tard, un mois ou deux après, on a regardé les rushes dans les studios d'Ealing et voilà qu'arrivent les prises de la Maison des mourants. Et c'était étonnant. On pouvait voir le moindre détail. Et j'ai dit : « C'est renversant, c'est extraordinaire. » Et j'allais ajouter : trois hourras pour Kodak. Mais je n'ai pas eu le temps, parce que Malcolm, assis au premier rang, a pivoté et dit : « C'est la lumière divine ! C'est mère Teresa. Tu vois bien que c'est la lumière divine, mon vieux. » Et trois ou quatre jours après, des reporters de quotidiens londoniens me téléphonaient pour me dire des choses du genre : « On a appris que vous veniez de rentrer d'Inde avec Malcolm Muggeridge et que vous aviez été témoin d'un miracle. »

Une star venait de naître... témoin critique, je fus donc introduit dans une pièce fermée du Vatican, contenant une Bible, un magnétophone, un monsignor, un diacre et un prêtre, et l'on me demanda si je pouvais jeter une lumière

personnelle sur la question de « la servante de Dieu, mère Teresa ». Mais alors même qu’ils semblaient me demander cela en toute bonne foi, leurs collègues à l’autre bout du monde étaient en train de certifier le « miracle » nécessaire pour que la béatification (prélude à la pleine canonisation) puisse aller de l’avant. Mère Teresa est morte en 1997. Le premier anniversaire de sa disparition, dans le village bengali de Raigunj, deux religieuses affirmèrent avoir bandé sur l’abdomen d’une femme appelée Monica Besra une médaille en aluminium de la défunte (médaille censée avoir été en contact avec sa dépouille). Cette femme, qui souffrait, paraît-il, d’une grosse tumeur utérine, s’en retrouva totalement guérie. On notera que Monica est un prénom chrétien pas très commun au Bengale et donc que la patiente, probablement, et les religieuses, très certainement, étaient déjà des fans de mère Teresa. Ce n’était pas le cas du Dr. Manju Murshed, directeur de l’hôpital local, ni du Dr. T. K. Biswas et de son collègue gynécologue le Dr. Ranjan Mustafi. Tous trois firent en effet savoir que Mme Besra avait eu une tuberculose et un kyste ovarien, et avait suivi avec succès un traitement pour ces deux affections. Le Dr. Murshed était particulièrement exaspéré par les nombreuses interventions de l’ordre de mère Teresa, les « Missionnaires de la Charité », qui insistait pour qu’il déclare que la guérison avait été miraculeuse. La patiente elle-même ne se révéla pas un sujet d’interview très concluant, parlant à toute vitesse parce que sinon, disait-elle, elle « risquait d’oublier », et demandant qu’on lui épargne les questions parce qu’il lui faudrait « se souvenir ». Son mari, un certain Selku Murmu, qui s’était tu longtemps finit par préciser que sa femme avait été guérie par un traitement médical ordinaire.

N’importe quel directeur d’hôpital de n’importe quel pays vous dira qu’il y a parfois des guérisons surprenantes (de même que, parfois, des gens apparemment en bonne santé tombent inexplicablement et gravement malades). Ceux qui veulent croire aux miracles peuvent préférer déclarer que ces guérisons n’ont pas d’explication « naturelle ». Mais cela ne signifie absolument pas que celle-ci soit « surnaturelle ». Dans le cas présent, il n’y avait rien de même vaguement étonnant au rétablissement de Mme Besra. Des troubles courants avaient été traités par des méthodes bien connues. Pourtant, à Rome, au cours d’une grande cérémonie on proclamera un jour solennellement au monde entier la sainteté de mère Teresa, dont l’intercession peut l’emporter sur la médecine. Non seulement c’est un scandale en soi, mais cela retardera encore le moment où les villageois indiens cesseront de s’en remettre aux charlatans et aux fakirs. Autrement dit, beaucoup de gens vont mourir inutilement à cause de ce « miracle » bidon. Si c’est le mieux que puisse faire l’Église à une époque où ses prétentions peuvent être vérifiées par des médecins et des journalistes, il n’est

pas difficile d'imaginer les trucages du passé, quand régnait l'ignorance et la peur, et que les prêtres se heurtaient à moins de doute et d'opposition.

Là encore le rasoir d'Ockham est net et décisif. Quand deux explications sont proposées, on doit écarter celle qui explique le moins, ou n'explique rien du tout, ou soulève plus de questions qu'elle n'en résout.

Il en va de même lorsque les lois de la nature sont suspendues d'une façon qui n'apporte pas de joie ou de consolation apparente. Les catastrophes naturelles ne sont pas des violations des lois de la nature, mais font au contraire partie de leurs fluctuations inévitables. Elles ont pourtant toujours servi à intimider les crédules par la puissance de la désapprobation divine. Les premiers chrétiens, opérant dans des régions d'Asie Mineure où les tremblements de terre étaient, et sont toujours, fréquents, ameutaient les foules quand un temple païen s'effondrait et leur enjoignaient de se convertir pendant qu'il en était encore temps. La colossale explosion volcanique sur l'îlot de Krakatau à la fin du XIX^e siècle provoqua un énorme basculement vers l'islam des populations indonésiennes terrifiées. Tous les livres sacrés parlent avec animation d'inondations, de cyclones, d'éclairs et d'autres présages. Après le terrible tsunami de 2004, comme après l'inondation de La Nouvelle-Orléans en 2005, des personnes très sérieuses et instruites comme l'archevêque de Canterbury se sont comportées comme des paysans stupéfiés en s'interrogeant publiquement sur la façon d'interpréter la volonté de dieu en la matière. Mais si l'on fait la simple hypothèse, fondée sur des connaissances absolument certaines, que nous vivons sur une planète qui se refroidit, qui a un noyau en fusion, une planète dont la croûte est parcourue de failles et de fissures et qui est dotée d'un système atmosphérique turbulent, alors une telle inquiétude n'est absolument pas justifiée. Tout cela trouve déjà son explication. Je ne vois vraiment pas pourquoi les religieux répugnent tant à l'accepter : cela les affranchirait de toutes les questions futilles sur les raisons pour lesquelles dieu autorise tant de souffrances. Mais apparemment ce désagrément est le prix à payer pour maintenir le mythe de l'intervention divine.

Soupçonner qu'une calamité soit aussi un châtiment présente l'avantage collatéral de permettre une infinité de spéculations. Après la destruction de La Nouvelle-Orléans, qui pâtissait de la combinaison mortelle d'être bâtie sous le niveau de la mer et d'avoir été négligée par l'administration Bush, j'ai appris d'un grand rabbin israélien qu'il s'agissait de représailles pour l'évacuation des colons israéliens de la bande de Gaza, et du maire de La Nouvelle-Orléans (qui n'avait pas accompli son travail avec un succès exceptionnel) que c'était la réaction de dieu à l'invasion de l'Irak. Vous pouvez choisir aussi votre péché préféré, comme l'ont fait les « révérends » Pat Robertson et Jerry Falwell après

l’immolation du World Trade Center. En l’occurrence, la cause immédiate devait être cherchée et trouvée dans la capitulation de l’Amérique face à l’homosexualité et à l’avortement. (Certains anciens Égyptiens croyaient que la sodomie était la cause des tremblements de terre : je compte bien que cette explication renaisse avec une force particulière quand la faille de San Andreas frémira sous la Gomorrhe de San Francisco !) Quand les débris ont fini de retomber sur Ground Zéro, on a constaté que deux fragments de poutres métalliques se dressaient encore en forme de croix, ce qui a suscité de nombreux commentaires émerveillés. Comme toute architecture utilise toujours des poutres à angle droit, ce qui serait surprenant au contraire, c’est qu’un tel élément n’apparaisse pas. Je reconnais que j’aurais été impressionné si les débris avaient formé une étoile de David ou une étoile et un croissant, mais la chose n’a jamais été rapportée nulle part, pas même là où les gens du coin auraient pu s’en ébahir. Et rappelez-vous, les miracles sont censés procéder d’un être omnipotent, omniscient et omniprésent. On pourrait espérer des prouesses infiniment plus éblouissantes que celles qu’on nous propose.

La « preuve » de la foi, semble donc laisser la foi encore plus faible qu’elle ne le paraîtrait seule et sans appui. Ce qui peut être affirmé sans preuve, peut aussi être écarté sans preuve. C’est encore plus vrai quand la « preuve » proposée en fin de compte est fallacieuse et intéressée.

« L’argument de l’autorité » est le plus faible de tous. Il est faible quand il est imposé de deuxième ou de troisième main (« la Bible dit »), et encore plus quand il l’est de première main, comme le sait tout enfant qui a entendu un de ses parents assener « parce que c’est comme ça » (et comme le sait tout parent réduit à s’entendre prononcer les paroles qu’il trouvait jadis si peu convaincantes). Affirmer que toute religion est fabriquée par des mammifères ordinaires et ne recèle ni secret ni mystère exige un « saut » d’un autre genre. Derrière le voile d’Oz, il n’y a que du bluff. Cela peut-il réellement être vrai ? Moi qui ai toujours été impressionné par le poids de l’histoire et de la culture, je ne cesse de me poser cette question. Tout cela a-t-il donc été en vain : la grande lutte des théologiens et des érudits, et les prodigieux efforts des peintres, des architectes et des musiciens pour créer quelque chose de durable et de merveilleux qui témoignerait de la gloire divine ?

Pas du tout. Peu m’importe qu’Homère ait été une personne ou plusieurs, ou que Shakespeare ait été secrètement catholique ou agnostique inavoué. Je n’aurais pas le sentiment que mon propre univers est réduit à néant si le plus grand écrivain de l’amour, le plus grand auteur de tragédies et de comédies se révélait finalement avoir été le comte d’Oxford. Je dois ajouter que seule

m’importe la paternité littéraire, et que je serais attristé et diminué d’apprendre que ç’avait été Bacon. Shakespeare a une bien plus grande portée morale que le Talmud ou le Coran ou n’importe quel récit des affreuses querelles de tribus de l’âge de fer. Mais il y a beaucoup à apprendre et à apprécier de l’étude de la religion, et on se retrouve souvent juché sur les épaules d’auteurs et de penseurs distingués, qui étaient sans aucun doute intellectuellement et peut-être moralement ses supérieurs. Beaucoup d’entre eux, en leur temps, avaient arraché le masque de l’idolâtrie et du paganisme, et même risqué le martyre à cause de discussions avec leurs propres coreligionnaires. Mais nous sommes arrivés à un moment de l’histoire où même un pygmée comme moi peut prétendre en savoir davantage – sans mérite personnel d’ailleurs – et voir qu’il y a belle lurette qu’on aurait dû finir d’arracher tout le déguisement. À elles toutes, les sciences de la critique textuelle, de l’archéologie, de la physique et de la biologie moléculaire ont montré que les mythes religieux sont faux et de fabrication humaine, et sont aussi parvenues à élaborer des explications plus éclairées. La perte de la foi peut être compensée par les merveilles plus neuves et plus belles que nous avons devant nous, et par l’immersion dans les œuvres quasi miraculeuses d’Homère et de Shakespeare, de Milton, de Tolstoï et de Proust, toutes « de fabrication humaine », elles aussi (bien qu’on se le demande parfois, comme dans le cas de Mozart). Je dis cela avec l’autorité de quelqu’un dont la propre foi laïque a été ébranlée et abandonnée, non sans souffrances.

Quand j’étais marxiste, je ne proclamais pas mes opinions comme un article de foi, mais j’avais la conviction qu’on avait peut-être découvert une sorte de théorie pratique unifiée. Le concept de matérialisme historique et dialectique n’était pas un absolu et n’avait aucun élément surnaturel, mais il possédait une dimension messianique dans l’idée qu’un moment ultime pouvait arriver. Et il avait assurément ses martyrs, saints et doctrinaires, et (au bout de quelque temps) ses papautés rivales qui s’excommuniaient mutuellement. Il avait aussi ses schismes, ses inquisitions et ses chasses aux hérésies. J’appartenais à une secte dissidente qui admirait Rosa Luxemburg et Léon Trotski, et nous avions aussi nos prophètes. Rosa Luxemburg apparaissait presque comme un mélange de Cassandre et de Jérémie quand elle tonnait contre les conséquences de la Première Guerre mondiale ; et la grande biographie en trois volumes de Léon Trotski par Isaac Deutscher s’intitulait d’ailleurs *Le Prophète* (dans ses trois stades armé, désarmé et proscribt). Formé au rabbinat dans sa jeunesse, Deutscher aurait fait un brillant talmudiste – comme Trotski. Voici ce que dit ce dernier – anticipant l’Évangile gnostique de Judas – de la façon dont Staline a mis la main sur le parti bolchevique :

Des douze apôtres du Christ, Judas seul se révéla un traître. Mais s'il avait acquis le pouvoir, il aurait présenté les onze autres apôtres comme des traîtres, et aussi les moindres disciples que Luc estime à soixante-dix.

Et voici, selon le récit glacial de Deutscher, ce qui s'est passé lorsque les forces pronazies de Norvège ont forcé leur gouvernement à refuser l'asile à Trotski et à l'expulser une fois de plus, pour qu'il erre sur terre jusqu'à sa mort. Le vieil homme alla trouver le ministre norvégien des Affaires étrangères Trygve Lie :

La voix de Trotski s'éleva, résonnant dans les salles et les couloirs du ministère : « C'est votre premier acte de reddition au nazisme dans votre propre pays. Vous allez le payer cher. Vous croyez facile et sans risques de traiter un exilé politique à votre guise. Mais le jour est proche – rappelez-vous ça ! – le jour est proche où les nazis vous chasseront de votre pays, tous tant que vous êtes [...] » Trygve Lie haussa les épaules devant cette prédiction bizarre. Pourtant, moins de quatre ans après, le même gouvernement devait effectivement fuir la Norvège devant l'invasion nazie ; et tandis que, serrés les uns contre les autres, ils attendaient anxieusement sur la côte qu'un navire les transportât en Angleterre, les ministres et leur vieux roi Haakon se rappelaient avec effroi les paroles de Trotski : la malédiction du prophète s'était accomplie.

Sa solide critique matérialiste permettait à Trotski de se montrer clairvoyant – pas tout le temps, loin de là, mais en certaines occasions de manière impressionnante. Et il comprenait assurément – comme l'indique son essai plein d'émotion *Littérature et Révolution* – le besoin insatiable des pauvres et des opprimés de s'élever au-dessus du monde strictement matériel pour réaliser quelque chose de transcendant. Une bonne partie de ma vie, j'ai partagé cette idée, que je n'ai pas encore tout à fait abandonnée. Mais il y a eu un moment où je n'ai pas pu, ou même je n'ai pas voulu, me protéger contre l'assaut de la réalité. Le marxisme, sans doute, avait ses gloires intellectuelles, philosophiques et éthiques, mais elles appartenaient au passé. Peut-être pouvait-on conserver quelque chose de la période héroïque, mais il fallait être réaliste : il n'y avait plus aucun guide vers l'avenir. En outre, le concept même de solution totale avait abouti aux sacrifices humains les plus effroyables, et à l'invention de mensonges pour les excuser. Ceux d'entre nous qui cherchaient une alternative rationnelle à la religion avaient atteint un terminus d'un dogmatisme comparable. Qu'espérer de ce qu'avaient produit de proches cousins des chimpanzés ? L'inaugurabilité ? Aussi, cher lecteur, si tu es arrivé là et que tu trouves ta propre foi en ruine – comme je l'espère –, je peux dire que dans une certaine mesure je sais ce que tu éprouves. Il y a des jours où mes anciennes convictions me manquent à la façon d'un membre amputé. Mais en général je me sens mieux, et pas moins radical, et tu te sentiras mieux aussi, je le garantis, lorsque tu auras dépouillé le doctrinaire et que tu laisseras ton esprit sans chaînes

penser à sa guise.

11

« La tache indélébile de leur humble origine » : les débuts corrompus de la religion

En matière de religion, les gens se rendent coupables de toutes les formes possibles de malhonnêteté et de fraude intellectuelle.

Sigmund FREUD, *L'Avenir d'une illusion*

Les différents cultes admis dans l'Empire étaient considérés par le peuple comme également vrais, par le philosophe comme également faux, et par le magistrat comme également utiles.

Edward GIBBON,

Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain

Si vous voulez conserver votre respect pour les conseillers municipaux ou votre appétit pour les saucisses, dit un vieux dicton populaire de Chicago, prenez soin de n'être pas présent lorsqu'on fabrique les uns ou qu'on prépare les autres. C'est l'anatomie de l'homme, dit Engels, qui est la clef de l'anatomie du singe. Par conséquent, si nous observons le processus de formation d'une religion, nous pouvons faire quelques hypothèses sur les origines des religions bricolées avant que la plupart des gens ne sachent lire. Dans un large assortiment de religions saucisses ouvertement fabriquées, je choisirai le « culte du cargo » mélanésien, la superstar pentecôtiste Marjoe et l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours, autrement dit les mormons.

Nul doute que beaucoup de gens se sont demandé au cours des siècles ce qui se passerait s'il y avait une vie après la mort et pas de dieu. Et s'il y avait un dieu et pas de vie après la mort. Autant que je sache, l'écrivain qui a le plus clairement exposé ce problème est Thomas Hobbes dans son chef-d'œuvre de 1651, *Leviathan*. Je vous recommande vivement la III^e partie, chapitre XXXVIII, et la IV^e partie, chapitre XLIV, parce qu'il y fait preuve d'une

maîtrise sidérante et des saintes écritures et de la langue anglaise. Il nous rappelle aussi combien il est périlleux de considérer ces questions. Sa mise en train, vive et ironique, est éloquente en soi. Réfléchissant à l'absurde histoire de la « Chute » d'Adam (l'exemple originel d'un être créé libre et accablé ensuite d'interdictions auxquelles il ne peut que désobéir), Hobbes est d'avis – sans oublier d'ajouter craintivement qu'il le fait « avec soumission néanmoins à la foi en cela et dans toutes les questions, dont la détermination dépend des écritures » – que si Adam a été condamné à mort pour avoir péché, sa mort a dû être différée, puisqu'il a réussi à élever une nombreuse postérité avant de décéder pour de bon.

Ayant posé la pensée subversive qu'interdire à Adam de manger le fruit d'un arbre sous peine de mourir, et celui d'un autre arbre sous peine de vivre éternellement, est absurde et contradictoire, Hobbes est contraint d'imaginer des écritures, et même des punitions et éternités alternatives. Il veut dire que les hommes pourraient ne pas obéir à une autorité humaine s'ils redoutaient davantage la récompense divine qu'une mort horrible ici et maintenant. Mais il reconnaît que les gens sont toujours libres de confectionner une religion qui leur convient, les gratifie ou les flatte. Samuel Butler adaptera cette idée dans ses *Nouveaux Voyages en Erewhon*. Dans le premier *Erewhon*, M. Higgs se rend dans un pays lointain dont il finit par s'enfuir en ballon. De retour, vingt ans après, il découvre qu'en son absence il est devenu un dieu, qu'on appelle « Fils du Soleil », qu'on adore le jour où il est monté au ciel. Deux grands prêtres sont à pied d'œuvre pour célébrer l'ascension, et quand Higgs menace de les démasquer et de se dévoiler comme simple mortel, ils lui répondent : « Ne faites pas ça, parce que toute la morale du pays est liée à ce mythe, et s'ils savent que vous n'êtes pas monté au ciel ils vont tous devenir mauvais. »

En 1962, un célèbre documentaire, *Mondo Cane* (« Monde de chien »)²⁰, illustrait nombre de cruautés et d'illusions humaines. C'était la première fois qu'on pouvait voir une religion se créer, grâce à la caméra. Les habitants des îles du Pacifique ont peut-être été séparés pendant des siècles du monde économiquement développé, mais lorsque l'impact fatal les a frappés, nombre d'entre eux ont été assez astucieux pour comprendre aussitôt les avantages qu'ils pourraient en tirer. De grands vaisseaux aux voiles gonflées apportaient des trésors, des armes et des objets sans pareil. Certains des insulaires les plus frustes firent ce que font beaucoup de gens devant un phénomène nouveau : ils essayèrent de le traduire en un langage compréhensible (pas comme ces peureux d'Aztèques qui, en voyant débarquer des cavaliers espagnols, conclurent que leurs ennemis étaient des centaures). Ces pauvres diables virent dans ces envahisseurs leurs ancêtres tant regrettés, enfin revenus d'entre les morts avec

des marchandises. L'illusion ne peut avoir survécu longtemps au contact des colonisateurs, mais on constata par la suite en divers endroits que les insulaires les plus intelligents avaient eu une meilleure idée. Des quais et des jetées se construisirent, après quoi d'autres navires arrivèrent pour décharger de nouvelles marchandises. Par analogie et mimétisme, les indigènes construisirent leurs propres jetées et attendirent que celles-ci attirent des bateaux. Si futile fût-il, le procédé retarda les progrès des missionnaires chrétiens. Quand ceux-ci firent leur apparition, ils s'entendirent demander où étaient les cadeaux (et ils ne tardèrent pas à apporter quelques colifichets).

Au XX^e siècle, le « culte du cargo » a resurgi sous une forme encore plus impressionnante et touchante. Pendant la guerre contre le Japon, des unités américaines, arrivant dans le Pacifique pour construire des aéroports, ont découvert qu'elles suscitaient une émulation servile. Des indigènes enthousiastes abandonnaient leurs rites chrétiens un peu éculés, pour consacrer toute leur énergie à la construction de pistes d'atterrissement susceptibles d'attirer des avions aux soutes pleines. Ils confectionnaient des simulacres d'antennes en bambou. Ils allumaient des feux, imitant les signaux qui guidaient les appareils américains. Ils continuaient encore, ce qui est le côté le plus triste de la séquence de *Mondo Cane*. Sur l'île de Tana, un GI américain a été proclamé rédempteur. Son nom, John Frum, paraît une *invention* aussi. Mais même après le départ du dernier militaire en 1945, on prêche et on prédit le retour du sauveur Frum, et une cérémonie annuelle porte toujours son nom. Dans une autre île appelée Nouvelle-Bretagne, proche de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, le culte témoigne d'analogies encore plus frappantes. Il présente dix commandements (les « Dix Lois »), une trinité au ciel et une autre sur terre, et un système rituel de tributs pour se concilier ces autorités. Si le rite est effectué avec une pureté et une ferveur suffisantes, croient ses adeptes, s'ouvrira une ère de lait et de miel. Cette période radieuse, j'ai le regret de le dire, est appelée la « Période des Compagnies » et fera prospérer la Nouvelle-Bretagne comme une multinationale.

Certains seront choqués d'une telle comparaison, mais les livres sacrés du monothéisme officiel ne dégoulinent-ils pas littéralement de désirs matériels et de descriptions admiratives – presque affriolantes – des richesses de Salomon, des troupeaux prospères des fidèles, des récompenses au paradis d'un bon musulman, sans parler des nombreux, très nombreux récits enflammés de pillages ? Jésus, il est vrai, ne manifeste aucun intérêt personnel pour le profit, mais il parle de trésor au ciel et même de « maisons » pour inciter les gens à le suivre. N'est-il pas vrai, d'ailleurs, que toutes les religions depuis la nuit des temps professent un vif intérêt pour l'accumulation de biens matériels dans le

monde réel ?

La soif de l'argent et du confort terrestre n'est qu'un message sous-jacent de l'histoire stupéfiante de Marjoe Gortner, « l'enfant prodige » des bateleurs évangéliques américains. Grotesquement baptisé « Marjoe » (accolement stupide des prénoms Marie et Joseph) par ses parents, le jeune Gortner fut propulsé en chaire à l'âge de quatre ans, affublé d'un écœurant costume de Petit Lord Fauntleroy, avec instruction de dire qu'il avait reçu l'ordre divin de prêcher. S'il protestait ou pleurait, sa mère le maintenait sous le robinet ou lui pressait un coussin sur le visage, en prenant soin de ne laisser aucune trace. Dressé comme un chien savant, il ne tarda pas à attirer les caméras, et à six ans il célébrait des mariages. Sa célébrité se répandit et beaucoup affluaient pour voir l'enfant miraculeux. Il estime avoir recueilli trois millions de dollars en « contributions », dont pas un *cent* n'a été consacré à son éducation et à son avenir. À dix-sept ans, il se révolta contre le cynisme impitoyable de ses parents, et laissa « tout tomber » pour rejoindre la contre-culture californienne des années 1960.

Dans l'immortelle pantomime pour enfants, *Peter Pan*, il y a ce moment paroxystique où la petite fée Clochette semble sur le point de mourir. La lumière rayonnante qui la figure sur la scène commence à s'affaiblir, et il ne reste qu'une solution pour remédier à cette situation désespérée. Un acteur s'approche sur le devant de la scène et demande à tous les enfants : « Croyez-vous aux fées ? » S'ils répondent avec assurance « OUI » ! alors la minuscule lueur se remet à briller. Qui pourrait avoir une objection ? On ne veut pas gâcher la foi des enfants en la magie – ils auront tout le temps de perdre leurs illusions –, et personne n'attend à la sortie pour leur demander de casser leur tirelire pour l'Église du Salut de Clochette. Les événements pour lesquels Marjoe était exploité avaient tout le contenu « intellectuel » de la scène de Clochette, désagréablement combiné à l'éthique du Capitaine Crochet.

Une dizaine d'années après, M. Gortner tira la meilleure revanche possible de son enfance volée et décida de dessiller les yeux du grand public. Il invita une équipe de cinéma à le suivre lors de son prétendu « retour » à la prédication, en prenant la peine d'expliquer tous les trucs du métier. Voici comment on incite les femmes maternelles (il était joli garçon) à se séparer de leurs économies. Voilà comment on règle la musique pour créer un effet extatique. C'est à ce moment précis que vous racontez que Jésus vous a rendu personnellement visite. N'oubliez pas de tracer une croix à l'encre invisible sur votre front pour qu'elle apparaisse soudain quand vous commencez à transpirer. Et c'est alors le moment de l'estocade. Il tient toutes ses promesses, annonce au réalisateur ce qu'il peut et va faire, puis entre dans la salle pour effectuer son numéro avec une absolue conviction. Les gens pleurent et crient et s'effondrent, agités de tremblements,

hurlant le nom de leur sauveur. Cyniques, vulgaires et grossiers, des femmes et des hommes d'un certain âge attendent le bon moment pour faire la quête, et commencent à compter l'argent avec jubilation avant que la comédie du « service » soit seulement terminée. De temps à autre, on voit le visage d'un petit enfant, traîné vers la tente, l'air malheureux et mal à l'aise, tandis que ses parents se contorsionnent, gémissent et se délestent de leur salaire durement gagné. On savait, bien sûr, que l'évangélisme américain consistait uniquement en une arnaque impitoyable mise au point par des personnages aussi médiocres que ceux du *Conte du vendeur d'indulgences* de Chaucer. (« Vous, les poires, vous gardez la foi. Nous, nous gardons juste l'argent. ») Et c'était sans doute le même spectacle quand les indulgences se vendaient publiquement à Rome, quand un clou ou une écharde de la « Vraie Croix » atteignait un prix considérable dans n'importe quel marché aux puces de la Chrétienté. Mais voir le crime dévoilé par quelqu'un qui est à la fois victime et profiteur est néanmoins très choquant, même pour un incroyant endurci. Après une telle révélation, quel pardon ? Le film *Marjoe* a remporté un Academy Award en 1972, et ça n'a absolument rien changé du tout. Les moulins des télevangelistes continuent de tourner, et les pauvres de financer les riches, exactement comme si les temples et les palaces scintillants de Las Vegas avaient été construits avec l'argent des gagnants plutôt que des perdants.

Dans son fascinant roman, *L'Enfant volé*, Ian McEwan nous présente un personnage-narrateur solitaire, tragiquement réduit à un état quasi inerte, qui passe une bonne partie de ses journées à regarder la télé. C'est au fond, constate-t-il, un jeu entre ceux qui se laissent manipuler et humilier, et même demandent à l'être, et ceux qui se complaisent à ce spectacle. « La pornographie du démocrate », résume-t-il. Il n'y a rien de dédaigneux à souligner que les gens manifestent leur crédulité, leur instinct gréginaire, et leur envie, ou peut-être leur besoin, d'être dupés. C'est un problème vieux comme le monde. La crédulité peut être une forme d'innocence, inoffensive en soi, mais elle invite les méchants et les malins à exploiter leurs semblables. Elle est donc l'une des grandes faiblesses de l'humanité. Aucune description honnête de l'expansion et de la persistance de la religion, ou de la réception des miracles et des révélations, n'est possible sans tenir compte de cette réalité.

Si les disciples du prophète Mahomet espéraient qu'il n'y aurait plus de « révélations » après l'immaculée conception du Coran, c'était compter sans le fondateur de l'une des religions qui se développent le plus rapidement aujourd'hui dans le monde. Et ils ne prévoyaient pas (comment l'auraient-ils pu, pauvres mortels qu'ils étaient ?) que le prophète de ce culte ridicule se

modèlerait sur le leur. L'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours – autrement dit les mormons – a été fondée par un opportuniste de talent qui, tout en plagiant ouvertement le christianisme dans ses textes, a annoncé : « Je serai pour cette génération un nouveau Mahomet », et a adopté comme slogan de combat la formule, qu'il croyait tirer de l'islam : « Ou l'al-Coran ou l'épée. » Sans doute était-il trop ignorant pour savoir que si l'on emploie le mot *al* on n'a pas besoin d'un autre article défini, mais il avait un point commun avec Mahomet : il ne savait qu'emprunter aux bibles des autres.

En mai 1826, un tribunal de Bainbridge, New York, condamnait Joseph Smith, jeune homme de vingt et un ans, pour « atteinte à l'ordre public et imposture ». On aurait dû ne plus jamais entendre parler de lui, qui avait reconnu au procès avoir abusé les naïfs en organisant des pseudo-ruées vers l'or et en prétendant posséder des pouvoirs de « nécromancien ». Mais, en moins de quatre ans, il était de retour dans les journaux locaux comme le découvreur du « Livre de Mormon ». Il bénéficiait de deux énormes avantages qui font défaut à la plupart des charlatans. Premièrement, il opérait dans une région d'une piété hystérique où avaient déjà sévi les Shakers, William Miller, que j'ai déjà évoqué – qui prédisait la fin du monde avec tant d'insistance –, et plusieurs autres prophètes américains autoproclamés. Cette manie locale était tellement notoire que l'endroit était surnommé « le territoire carbonisé », à force d'embrasements religieux successifs. Et deuxièmement, exception dans l'Amérique du Nord qui s'ouvrait aux nouveaux immigrants, on trouvait dans les parages des vestiges du passé.

Une civilisation indienne disparue avait en effet laissé un nombre considérable de tertres funéraires, lesquels, profanés au hasard, ne contenaient pas seulement des ossements mais aussi des objets très élaborés en pierre, en cuivre et en argent battu. Huit de ces sites se trouvaient à moins d'une vingtaine de kilomètres de la ferme peu productive que la famille Smith appelait son foyer. Deux groupes d'une égale stupidité se passionnaient pour ces tombes : les chercheurs de trésors qui procédaient à leurs lucratives investigations à l'aide de baguettes magiques, boules de cristal et crapauds empaillés, et ceux qui espéraient trouver la dernière demeure d'une tribu perdue d'Israël. Smith avait eu l'intelligence de s'inscrire dans les deux factions, et de conjuguer cupidité et anthropologie factice.

L'histoire vraie de l'imposture est d'une lecture presque embarrassante, et la démasquer d'une facilité tout aussi confondante. (Le meilleur récit est celui du Dr. Fawn Brodie, dont *No Man Knows M. History* (1945) est la tentative de bonne foi d'une historienne professionnelle pour donner l'interprétation le plus favorable possible des « événements » en question.) En bref, Joseph Smith annonça qu'il avait reçu (trois fois, évidemment) la visite d'un ange appelé

Moroni. Ledit ange lui parla d'un livre, « écrit sur des plaques d'or », qui expliquait les origines des habitants du continent nord-américain, ainsi que les vérités de l'Évangile. En outre, les deux pierres magiques incrustées dans le pectoral du grand prêtre d'Israël, les Urim et Thummin de l'Ancien Testament, permettraient à Smith de décrypter le livre. Après bien des tribulations, le 21 septembre 1827, quelque dix-huit mois après sa condamnation pour escroquerie, il déterra et rapporta chez lui ces divers objets et entreprit de traduire les tablettes.

Les « livres » en question se révélèrent être les récits de prophètes antiques, à commencer par Néphi, fils de Léhi, qui avait fui Jérusalem vers 600 avant Jésus-Christ pour gagner l'Amérique. Maintes batailles, malédictions et afflictions accompagnèrent leur errance et celle de leur nombreuse descendance. D'où venaient ces livres et pourquoi avaient-ils cette forme ? Smith refusa de montrer les plaques d'or à quiconque, prétendant qu'elles seraient mortnelles pour d'autres que lui. Mais il dut affronter un problème bien connu des spécialistes de l'islam. Beau parleur et conteur extrêmement imaginatif, selon nombre de témoignages, Smith était illettré, du moins en ce sens que s'il savait lire un peu il ne savait pas écrire. Il lui fallait donc dicter sa parole à quelqu'un. Ce scribe fut d'abord sa femme Emma, puis, quand elle ne suffit plus à la tâche, un malheureux voisin appelé Martin Harris. Entendant Smith répéter l'injonction « Lis donc cela » (Isaïe, XXIX, 11-12), Harris hypothéqua sa ferme pour participer à la rédaction et emménagea chez les Smith. Il s'asseyait derrière une couverture tendue en travers de la cuisine, et Smith, assis de l'autre côté avec ses pierres à traduire, déclamait le texte. Harris avait été prévenu que s'il essayait d'apercevoir les plaques ou de regarder le prophète, il serait foudroyé.

Sceptique et déjà furieuse de la sottise de son mari, Mme Harris vola les cent seize premières pages et défia Smith de les reproduire, comme il devait naturellement en être capable, vu son pouvoir de révélation. (Les femmes déterminées de ce genre sont beaucoup trop rares dans l'histoire de la religion.) Après quelques semaines très embarrassantes, l'ingénieux Smith riposta par une nouvelle révélation. Il ne pouvait pas reproduire l'original, qui risquait d'être désormais entre les mains du diable et susceptible d'interprétations « sataniques ». Mais dans son infinie prévoyance, le seigneur lui avait depuis fourni des plaques plus petites, les tablettes mêmes de Néphi, qui racontaient une histoire très semblable. La traduction reprit à grand-peine, avec de nouveaux copistes mais dans les mêmes conditions que précédemment, et quand elle fut terminée toutes les plaques d'or furent transportées au ciel, où apparemment elles sont demeurées jusqu'à ce jour.

Les tenants du mormonisme disent parfois, à l'instar des musulmans, que leur

livre ne peut être une tromperie parce que ç'aurait été une tâche trop compliquée pour un pauvre illettré. Ils ont deux bons points à leur crédit : si Mahomet a jamais été convaincu publiquement de supercherie et de tentative de nécromancie, nous n'en avons aucune trace, et l'arabe est une langue passablement opaque même pour l'étranger qui en a une certaine maîtrise. À l'inverse, nous savons que le Coran se compose en partie de livres et d'histoires antérieurs, et, dans le cas de Smith, il est facile bien que fastidieux de constater que vingt-cinq mille mots du Livre de Mormon proviennent directement de l'Ancien Testament, principalement dans des chapitres d'Isaïe cités dans *View of the Hebrews, The Ten Tribes of Israël in America* d'Ethan Smith. (Cet ouvrage alors populaire d'un dévot timbré, qui prétendait que les Indiens d'Amérique étaient originaires du Proche-Orient, semble avoir, dans un premier temps, incité le second Smith à jouer les chercheurs d'or.) Deux autres milliers de mots du Livre de Mormon sont tirés du Nouveau Testament. Des trois cent cinquante « noms » du livre, plus de cent viennent directement de la Bible et cent autres en sont décalqués presque textuellement. (Le grand Mark Twain parlait à ce propos de « chloroforme imprimé », mais je lui reprocherais de s'en prendre à une cible un peu trop facile puisque l'ouvrage contient effectivement « Le Livre d'Ether »...) L'expression « et il advint » revient au moins deux mille fois, ce qui a assurément un effet soporifique. Les recherches récentes ont établi que tous les autres « documents » mormons sont au mieux un assemblage bancal et au pire un faux pitoyable, comme a dû en convenir le Dr. Brodie lorsqu'elle a publié en 1973 une version mise à jour de son remarquable ouvrage.

Comme Mahomet, Smith pouvait produire des révélations divines à brève échéance, et souvent juste pour satisfaire ses lubies du moment (surtout, et là encore comme Mahomet, quand il avait envie d'une autre fille et souhaitait la prendre pour nouvelle épouse). En conséquence, il présuma de ses forces et périt de mort violente²¹, après avoir excommunié presque tous ses malheureux premiers disciples qu'il avait contraints à lui servir de scribes. Cette histoire soulève néanmoins des questions très troublantes sur ce qui arrive quand une escroquerie caractérisée se transforme en religion sérieuse sous nos yeux mêmes.

Le Pr. Daniel Dennett et ses partisans se sont attiré beaucoup de critiques pour leur explication de la religion par la « science naturelle ». Peu importe le surnaturel, dit Dennett, nous pouvons le rejeter tout en acceptant qu'il y a toujours eu ceux pour qui « avoir foi en la foi » est une bonne chose. Des phénomènes peuvent avoir une explication biologique. Dans les temps primitifs, ne se peut-il pas que ceux qui croyaient au traitement du chaman avaient ainsi meilleur moral, et donc une chance sensiblement meilleure de guérir ? Les « miracles » et autres absurdités mis à part, même la médecine moderne n'écarte

pas cette perspective. Et il semble possible, en se plaçant sur un plan psychologique, qu'il soit préférable pour certains de croire en quelque chose plutôt qu'en rien, si erroné que ce quelque chose puisse être.

Aux anthropologues et autres scientifiques de trancher, mais ce qui m'intéresse depuis toujours c'est ceci : les prêcheurs et les prophètes croient-ils aussi ou ont-ils seulement « foi en la foi » ? Se demandent-ils parfois si c'est trop facile ? Et rationalisent-ils alors la supercherie en se disant a) si ces malheureux ne m'écoutaient pas, ils se porteraient encore plus mal ; ou b) si ça ne leur fait pas de bien ça ne peut pas leur faire beaucoup de mal ? Sir James Frazer, dans sa célèbre étude de la religion et de la magie *Le Rameau d'or*, estime qu'il vaut mieux pour l'apprenti sorcier ne pas partager les illusions de la communauté ignorante. Pour commencer, s'il prend la magie au sérieux il risque de ruiner sa carrière. Mieux vaut, et de loin, être cynique, et préparer soigneusement sa supercherie, en se disant que tout le monde s'en portera mieux en fin de compte. Smith semble manifestement avoir été un pur cynique : il n'était en effet jamais plus heureux que lorsqu'il utilisait ses « révélations » pour revendiquer une autorité suprême, pour justifier l'idée que les fidèles devaient lui céder leurs possessions ou pour coucher avec toutes les femmes qui lui plaisaient. Des gourous de ce genre naissent tous les jours. Smith devait certainement trouver trop facile de faire croire à des naïfs comme Martin Harris tout ce qu'il leur racontait, surtout lorsqu'ils brûlaient d'entrevoir cet alléchant trésor. Mais y a-t-il eu un moment où il a cru aussi avoir un destin réel et où il a été prêt à mourir pour le prouver ? Autrement dit, mentait-il en permanence, ou était-il parfois sincère ? L'étude de la religion me fait penser que, s'il n'est pas possible d'opérer sans fraude, majeure comme mineure, cela reste une question fascinante, et en partie ouverte.

Il y avait des dizaines de fanatiques ambitieux, à demi illétrés et dénués de scrupules comme Smith dans la région de Palmyra (New York) à cette époque-là, mais il fut le seul à « décoller ». Pour deux raisons probables. D'abord, et selon tous les témoignages, y compris ceux de ses ennemis, Smith avait naturellement beaucoup de charme, d'autorité et de bagout – ce que Max Weber appelait le « charisme » du chef. Ensuite, beaucoup de gens, à l'époque, rêvaient de terres et d'un nouveau départ vers l'Ouest ; ils constituaient une énorme force latente, prête à se ranger derrière un nouveau chef (sans parler d'un nouveau livre sacré) qui ferait miroiter une « Terre promise ». Les errances des mormons dans le Missouri, l'Illinois et l'Utah, et les massacres qu'ils ont subis et infligés en chemin, ont donné corps à la mystique du martyre et de l'exil – et à leur distinction d'avec les « Gentils », comme ils qualifiaient avec mépris les incroyants. Cette grande aventure historique, qui (contrairement à sa vulgaire

imposture fondatrice) peut se lire avec respect, est néanmoins ternie par deux taches indélébiles. La première est le caractère évident et primaire de ses « révélations », improvisées au gré des circonstances par Smith et par ses successeurs. Et la seconde est son racisme d'une brutalité révoltante. Des prédicateurs chrétiens de tout poil avaient justifié l'esclavage jusqu'à la guerre de Sécession et même après, sous le prétexte biblique que Cham, l'un des trois fils de Noé, avait été maudit et condamné à la servitude. Mais Joseph Smith agrava cette fable cruelle, en proclamant dans son « Livre d'Abraham » que les races basanées d'Égypte avaient hérité de cette malédiction. Et d'ajouter que, lors de la bataille – inventée – de « Cumorah », endroit commodément situé près de son propre lieu de naissance, les « Néphites » – décrits comme « beaux » et au teint clair – avaient combattu les « Lamanites », dont les descendants héritèrent d'une peau sombre pour les châtier de s'être détournés de dieu. La querelle sur l'esclavage aux États-Unis s'envenimant, Smith et ses disciples encore plus douteux prêchèrent contre les abolitionnistes dans le Missouri d'avant la guerre civile. Ils déclarèrent solennellement que pendant l'ultime bataille entre dieu et Lucifer, il y avait eu un troisième groupe au paradis, qui avait essayé de rester neutre. Mais après la défaite de Lucifer, ce groupe avait été expulsé sur terre et contraint « de s'incarner dans la lignée maudite de Canaan²² d'où la race noire ou africaine ». Aussi, lorsque le Dr. Brodie écrivit la première version de son livre, aucun Américain noir ne pouvait occuper la modeste situation de diacre, et *a fortiori* de prêtre, dans l'Église mormone ; pas plus que les descendants de Cham n'étaient admis aux rites sacrés du temple.

On ne peut trouver meilleure preuve de la fabrication humaine de la religion que la façon dont les prélats mormons ont résolu cette difficulté. Les paroles explicites de l'un de leurs livres sacrés leur valant un mépris et un isolement croissants, ils ont tout simplement eu une nouvelle « révélation » le 8 juin 1978, comme cela était déjà arrivé lorsque leur penchant pour la polygamie avait menacé de déchaîner les foudres fédérales sur l'Utah divin. Cette fois, quatorze ans après l'adoption de la loi sur les droits civiques, la divinité leur apprit que les Noirs étaient, après tout, des humains !

Au crédit des « saints du dernier jour » (ces qualificatifs présomptueux ont été ajoutés à la dénomination originelle de Smith, « L'Église de Jésus-Christ », en 1833), il faut reconnaître qu'ils ont trouvé une solution adaptée à l'une des grandes difficultés des religions révélées : que faire de ceux qui sont nés avant la « révélation » exclusive, ou qui sont morts sans avoir eu la possibilité d'en partager les merveilles ? Les chrétiens affrontaient traditionnellement le problème en disant que Jésus est descendu en enfer après sa crucifixion pour sauver ou convertir les morts. Il y a d'ailleurs un beau passage de *L'Enfer* de

Dante où il vient délivrer les esprits de grands hommes comme Aristote, qui apparemment se consumaient depuis des siècles en attendant sa venue. (Dans une autre scène moins œcuménique du même livre, le prophète Muliomet est étripé avec un luxe de détails répugnantes.) Les mormons ont amélioré cette solution rétroactive d'une façon littérale. Ils ont constitué une gigantesque base de donnée généalogiques dans un vaste entrepôt de l'Utah et s'affairent à y inscrire tous les gens dont la naissance, le mariage et le décès ont été enregistrés depuis les origines de l'état civil. C'est très commode si on veut consulter son arbre généalogique, tant qu'on ne voit pas d'inconvénient à ce que ses ancêtres deviennent mormons. Chaque semaine, lors de cérémonies spéciales dans les temples mormons, les fidèles se réunissent et reçoivent une liste de défunt qu'ils baptisent par procuration. Ce baptême rétroactif des morts me paraît tout à fait inoffensif, mais l'American Jewish Committee a été furieux de découvrir que les mormons avaient acquis les archives de la « solution finale » nazie et baptisaient activement ce qu'on pourrait cette fois à juste titre appeler une « tribu perdue » : les Juifs d'Europe assassinés. Malgré sa touchante inefficacité, l'exercice peut sembler de mauvais goût. Même si je comprends l'American Jewish Committee, je trouve néanmoins que les adeptes de M. Smith méritent des félicitations pour avoir apporté ne fût-ce que la plus naïve solution technologique à un problème en suspens depuis que l'homme a inventé la première religion.

12

Comment finissent les religions

Il peut être tout aussi utile et instructif de jeter un coup d’œil sur l’épilogue de religions ou de mouvements religieux. Les apocalyptiques millériens, par exemple, ne continuent à exister que sous la forme réduite des Adventistes du 7^e Jour. Et nous n’entendrons plus parler, sinon en termes résiduels et nostalgiques, de Pan, d’Osiris ou d’aucun des milliers de dieux qui tenaient jadis des peuples sous leur absolue dépendance. Mais je dois avouer une légère sympathie, que j’ai essayé en vain d’étouffer, pour Shabbetaï Zevi, le plus imposant des « faux Messies ». Au milieu du XVII^e siècle il galvanisait des communautés juives tout entières dans le Levant (et jusqu’en Pologne, à Hambourg et même Amsterdam, qui avait répudié Spinoza) en prétendant qu’il était l’élue qui ramènerait les exilés en Terre sainte et inaugurerait l’ère de la paix universelle. Sa révélation reposait sur l’étude de la Kabbale – récemment remise à la mode par une femme du showbiz bizarrement connue sous le nom de Madonna –, et lorsqu’il quittait sa Smyrne natale pour se rendre à Salonique, Istanbul ou Alep, il était accueilli par des foules hystériques. (Les rabbins de Jérusalem, qui avaient déjà eu affaire à d’autres tentatives messianiques prématurées, étaient plus sceptiques.) Des manipulations kabbalistiques, permettant de transformer son nom en « Mashia’h » (ou Messie) à partir d’une anagramme hébraïque, l’avaient peut-être persuadé, et en avaient assurément persuadé d’autres, qu’il était le sauveur attendu. Comme disait l’un de ses disciples :

Le prophète Nathan prophétisait et Shabbetaï Zevi prêchait que ceux qui ne s’amenderaient pas ne contempleraien pas le réconfort de Sion et de Jérusalem, et seraient condamnés à la honte et à un mépris éternel. Et il y eut un repentir, dont le pareil n’a jamais été vu depuis la création du monde et jusqu’à ce jour.

Rien là de la grossière panique « millierienne ». Savants et érudits débattaient la question avec passion, et par écrit, si bien que nous avons d’excellents

documents sur les événements. Tous les éléments d'une vraie (et d'une fausse) prophétie étaient présents. Les partisans de Shabbetaï soulignaient qu'il avait son Jean-Baptiste, en la personne d'un rabbin charismatique appelé Nathan de Gaza. Ses ennemis le qualifiaient d'épileptique et d'hérétique, et l'accusaient de violer la loi. Les tenants de Shabbetaï ripostaient en les lapidant. Les diverses communautés se déchiraient, à l'intérieur d'elles-mêmes et entre elles. Lors d'un voyage où Shabbetaï allait annoncer son avènement à Istanbul, son bateau fut pris dans une tempête et il apaisa les flots, puis, lorsque les Turcs l'incarcérèrent, sa prison fut illuminée par des feux sacrés et envahie de parfums (ou rien de tel, selon les nombreux récits discordants). En écho à une très vive querelle chrétienne, les partisans du rabbin Nathan et de Shabbetaï ont soutenu que, sans la foi, la connaissance de la Torah et les bonnes œuvres étaient vaines. Leurs adversaires ripostaient que la Torah et les œuvres constituaient l'essentiel. Le drame était si exemplaire à tous égards que les rabbins de Jérusalem, malgré leur hostilité opiniâtre à Shabbetaï, demandèrent si des miracles ou des signes vérifiables accompagnaient ce prétendant qui transportait les juifs de joie. Hommes et femmes vendaient tous leurs biens pour le suivre en Terre promise.

Les autorités impériales ottomanes, qui avaient une grande expérience de l'agitation parmi les minorités religieuses (elles étaient en train d'arracher la Crète aux Vénitiens), agirent avec beaucoup plus de circonspection que les Romains ne sont censés l'avoir fait avec Jésus. Elles comprirent que si Shabbetaï se proclamait roi au-dessus de tous les rois et revendiquait une grande partie de leur province de Palestine, c'était un concurrent temporel autant que religieux. Mais lorsqu'il débarqua à Istanbul, elles se contentèrent de le jeter en prison. Les oulémas, tout aussi sagaces, se prononcèrent contre l'exécution de ce sujet turbulent, de crainte que ses partisans ne « créent une nouvelle religion ».

Pour compléter le scénario, un ancien disciple de Shabbetaï, un certain Nehemiah Kohen, se rendit dans les bureaux du grand vizir à Edirne pour accuser son ancien maître d'immoralité et d'hérésie. Convoqué au palais du vizir, avec la permission d'être accompagné depuis sa prison par une procession de fidèles chantant des cantiques, le Messie se vit proposer sans ambages une ordalie. Les archers du sultan le prendraient pour cible et, si le ciel déviait les flèches, son authenticité serait démontrée. S'il refusait, il serait empalé. À moins qu'il ne décline cette alternative pour se proclamer musulman. Comme l'aurait fait n'importe quel bipède ordinaire ou presque, Shabbetaï Zevi professa dans les règles sa foi en le dieu unique et son messager, et se vit accorder une sinécure. Il fut déporté par la suite dans une région quasi *Judenrein* de l'empire, à la frontière albano-monténégroise, où il finit par mourir, prétendument le jour du Yom Kippour de 1676, à l'heure précise de la prière du soir, celle à laquelle, dit-

on, Moïse rendit le dernier soupir. En dépit de nombreuses recherches, sa tombe n'a jamais été localisée avec certitude.

Bouleversés, ses adeptes se divisèrent immédiatement en plusieurs factions. Il y avait ceux qui refusaient de croire à son apostasie, ceux qui prétendaient qu'il n'était devenu musulman que pour être un plus grand messie encore, ceux qui croyaient en une conversion simulée, et, bien entendu, ceux qui assuraient qu'il était monté au ciel. Ses véritables disciples finirent par adopter la doctrine de l'« occultation », laquelle, vous ne serez peut-être pas surpris de l'apprendre, considère que le Messie n'est pas « mort » du tout, mais, invisible à nos yeux, attend le moment où l'humanité sera prête à accueillir son retour glorieux. (« Occultation » est aussi le terme qu'emploient les pieux chiites pour décrire la situation du Douzième Imam ou « Mahdi » : un enfant de cinq ans disparu à la vue des hommes en l'an 873.)

Ainsi prit fin la religion de Shabbetaï Zevi, qui ne survit que dans la minuscule secte syncrétique connue en Turquie sous le nom de Donme, qui dissimule une fidélité au judaïsme sous les dehors de pratiques musulmanes. Mais si son fondateur avait été mis à mort, nous entendrions encore parler de lui aujourd'hui, comme des excommunications mutuelles complexes, des lapidations et des schismes dans lesquels ses sectateurs se seraient engagés par la suite. Ce qui lui ressemble le plus aujourd'hui, c'est la secte hassidique Habad, le mouvement loubavitch dirigé naguère (et, selon certains, encore maintenant) par Menachem Schneersohn. La mort de ce dernier à Brooklyn en 1994 devait inaugurer une ère de rédemption... Dès 1983, le Congrès des États-Unis avait instauré une « journée » officielle en l'honneur de Schneersohn. De même que certaines sectes juives soutiennent encore que la « solution finale » nazie était un châtiment pour le fait de vivre en exil loin de Jérusalem, de même certains maintiennent la tradition selon laquelle un veilleur est posté aux portes du ghetto pour alerter ses coreligionnaires si le Messie survient à l'improviste. (« C'est un travail de chaque instant », aurait dit pour sa défense l'une de ces sentinelles.) À passer en revue toutes ces religions qui ont failli naître, on éprouverait presque un sentiment de mélancolie, sans le vacarme incessant des autres sermonneurs qui proclament tous que c'est *leur* Messie, et pas un autre, qu'il faut attendre avec servilité et révérence.

13

La religion est-elle un gage de bonne conduite ?

Un peu plus d'un siècle après la mort de Joseph Smith, victime de la violence et de la folie qu'il avait lui-même aidé à déchaîner, une autre voix prophétique s'éleva aux États-Unis. Un jeune pasteur noir, le Dr. Martin Luther King, commença à prêcher pour la liberté de son peuple – les descendants des victimes de cet esclavage que Joseph Smith et toutes les autres Églises chrétiennes approuvaient si chaleureusement. Il est impossible, même pour un athée comme moi, de lire ses sermons ou de regarder des enregistrements de ses discours sans être profondément ému, parfois jusqu'aux larmes. Sa *Lettre de la prison de Birmingham*, écrite en réponse à un groupe d'ecclésiastiques chrétiens qui l'invitaient à la modération et à la patience – autrement dit, à rester à sa place –, est un modèle de polémique. D'une politesse glacée et d'une grande générosité, elle respire une inébranlable conviction, celle que la répugnante injustice du racisme n'est plus supportable.

Taylor Branch a intitulé les trois volumes de sa magnifique biographie du Dr. King : *La Séparation des eaux*, *La Colonne de feu* et *À l'orée de Canaan*. Et la rhétorique avec laquelle King s'adressait à ses partisans était effectivement conçue pour évoquer l'histoire qu'ils connaissaient tous le mieux – celle qui commence lorsque Moïse dit à Pharaon : « Laisse partir mon peuple. » Discours après discours, le pasteur inspirait les opprimés, exhortait les oppresseurs et leur faisait honte. Embarrassés, les responsables religieux du pays se rangèrent peu à peu à ses côtés. « Où aujourd'hui en Amérique entendons-nous une voix comme celle des prophètes d'Israël ? demanda le rabbin Abraham Heschel. Martin Luther King est un signe que Dieu n'a pas abandonné les États-Unis d'Amérique. »

Le plus troublant, si l'on suit le récit mosaïque, c'est le sermon que prononça King au dernier soir de sa vie. Il avait presque accompli sa tâche – transformer l'opinion publique et rallier le gouvernement réticent de Kennedy et de

Johnson –, et il se trouvait à Memphis, Tennessee, pour soutenir la longue et dure grève des éboueurs pauvres de la ville, dont les banderoles portaient ces simples mots : « Je suis un homme ». De la chaire de Mason Temple, il passait en revue la lutte prolongée des dernières années, lorsqu'il déclara soudain : « Mais ça n'a plus d'importance pour moi. » Un silence, puis il reprit : « Parce que je suis allé au sommet de la montagne. Et ça m'est égal. Comme tout le monde j'aimerais bien vivre longtemps. La longévité a ses mérites. Mais ça ne me concerne plus maintenant. Je veux juste accomplir la volonté de Dieu. Et Il m'a permis de gravir la montagne. Et j'ai regardé autour de moi. Et j'ai vu la Terre promise. Et il se peut que je n'y entre pas avec vous, mais je veux que vous sachiez, ce soir, que nous, en tant que peuple, nous atteindrons la Terre promise ! » Aucune des personnes présentes n'a jamais oublié ces paroles, et j'imagine qu'il en va de même des spectateurs du film qui par bonheur immortalise ce moment de transcendance. L'autre manière d'éprouver ce sentiment est d'écouter Nina Simone chanter « *The King of Love Is Dead* », enregistré cette même effroyable semaine. Ce drame parvient à unir la vision de Moïse sur le mont Nébo à l'angoisse de Jésus dans le jardin de Gethsémani. L'effet est à peine atténué quand on apprend que c'était l'un de ses sermons préférés, qu'il l'avait prononcé plusieurs fois auparavant et qu'il s'y lançait dès que l'occasion s'y prêtait.

Mais les exemples que Martin Luther King puisait dans les livres de Moïse étaient, heureusement pour nous tous, des métaphores et des allégories. La non-violence était son commandement le plus impératif. Et dans sa version, il n'y a ni châtiments sauvages ni massacres génocidaires. Pas plus qu'il n'y est exigé de lapider les enfants ou de brûler les sorcières. Son peuple persécuté et méprisé ne se voit pas promettre le territoire des autres, ni exhorter à piller et massacer d'autres tribus. Face aux provocations et aux brutalités sans fin, le pasteur implorait ses partisans de devenir ce qu'ils sont en effet devenus un temps : les précepteurs moraux de l'Amérique et du monde. Il avait pardonné par avance à son assassin, et l'unique détail qui aurait rendu ses dernières paroles publiques absolument parfaites aurait été qu'il le déclarât précisément ce jour-là. Mais la différence entre lui et les « prophètes d'Israël » n'aurait pu être plus tranchée. Si, sur les genoux de leur mère, les Américains avaient été bercés de *L'Anabase* de Xénophon et de la longue, épuisante et périlleuse retraite des Grecs jusqu'à ce qu'ils aperçoivent triomphalement la mer (« *Thalassa ! thalassa !* »), cette allégorie aurait eu exactement le même effet. Il se trouve seulement que la Bible était la seule référence commune aux Américains.

Le réformisme chrétien est né de la capacité de ses promoteurs à opposer l'Ancien Testament au Nouveau. Les vieux livres bricolés des juifs présentaient

un dieu grincheux et implacable, sanglant et provincial, probablement plus terrifiant quand il était de bonne humeur (une caractéristique classique du dictateur). Tandis que les livres trafiqués des deux derniers millénaires proposaient des appuis aux optimistes ainsi que des références à la douceur, au pardon, aux agneaux, aux brebis, et ainsi de suite. Cette distinction est plus apparente que réelle, puisque ce n'est que dans les remarques attribuées à Jésus que l'on trouve mention de l'enfer et du châtiment éternel. Le dieu de Moïse exigeait brusquement que certaines tribus, y compris sa préférée, subissent des massacres, des fléaux et même la destruction totale, mais lorsque la tombe se refermait sur les victimes, c'en était terminé pour elles, à moins qu'il ne se souvienne de maudire leur progéniture. Il faut attendre l'avènement du Prince de la Paix pour entendre parler de la punition et de la torture des morts. D'abord annoncé par les vociférations de Jean-Baptiste, le fils de dieu se révèle comme celui qui condamne les distraits au feu éternel si ses paroles les plus bénignes ne sont pas acceptées immédiatement. Depuis lors, les sadiques cléricaux y trouvent toutes les justifications dont ils ont besoin, et les diatribes de l'islam s'en repaissent avec gourmandise. Jamais le Dr. King – qu'on a pu voir photographié dans une librairie en train d'attendre calmement un médecin, le couteau d'un fou planté dans la poitrine – n'a seulement suggéré que ceux qui lui faisaient du tort et l'insultaient seraient menacés d'aucune vengeance ou punition, dans ce monde-ci ou le prochain, hormis des conséquences de leur égoïsme et de leur stupidité barbares. Et il exprimait cette demande avec plus de courtoisie, à mon humble avis, que ne le méritaient leurs bénéficiaires. Par conséquent, il n'avait rien d'un chrétien au sens propre.

Cela ne diminue en rien sa stature de grand orateur, pas plus que le fait qu'il était un être humain comme nous tous, qu'il a probablement plagié sa thèse de doctorat, et qu'il avait une passion notoire pour la boisson et pour les femmes bien plus jeunes que la sienne. Il a passé le reste de sa dernière soirée dans l'orgie, et je ne lui en ferai pas le reproche. (Ce genre de choses, qui dérangent les fidèles, sont plutôt encourageantes, car elles montrent que de grandes réalisations morales n'exigent pas nécessairement un caractère moral élevé.) Mais si son exemple doit être invoqué, comme il l'est souvent, pour attester que la religion a un effet édifiant et libérateur, examinons l'argument de plus près.

Pour rester dans notre exemple de la mémorable histoire de l'Amérique noire, nous allons constater, premièrement, que les esclaves n'étaient pas les captifs de quelque pharaon, mais de plusieurs sociétés et États chrétiens qui avaient procédé pendant de nombreuses années à un « commerce » triangulaire entre la côte occidentale de l'Afrique, les rives orientales de l'Amérique du Nord et les ports de l'Europe. Cette gigantesque et effroyable entreprise avait la bénédiction

de toutes les Églises, et pendant longtemps ne souleva aucune protestation religieuse. (Son homologue, le trafic d'esclaves en Méditerranée et en Afrique du Nord, était explicitement approuvé par l'islam et réalisé en son nom.) Au XVIII^e siècle, quelques dissidents mennonites et quakers d'Amérique commencèrent à en réclamer l'abolition, de même que certains libres penseurs comme Thomas Paine. Thomas Jefferson, réfléchissant à la façon dont la servitude, non contente d'exploiter et de torturer les esclaves, corrompait les maîtres, écrivit : « Je tremble pour mon pays quand je pense que Dieu est juste. » Déclaration aussi incohérente que mémorable : en supposant le prodige d'un dieu qui soit également juste, il n'y a, à long terme, guère de raison de trembler. Quoi qu'il en soit, le Tout-Puissant s'est arrangé pour tolérer la situation le temps que plusieurs générations naissent et meurent sous le fouet, jusqu'à ce que, l'esclavage devenant moins profitable, même l'Empire britannique songe à y renoncer.

Telle est, en effet, la cause principale du renouveau de l'abolitionnisme. Celui-ci prit parfois une forme chrétienne, en particulier dans le cas de William Lloyd Garrison, grand orateur et fondateur du *Liberator*. M. Garrison était un homme remarquable à bien des égards, mais c'est probablement une chance que tous ses premiers conseils religieux n'aient pas été suivis. Au départ, en effet, sa campagne reposait sur le dangereux verset de saint Paul qui invite les fidèles à sortir d'entre les mécréants et à se séparer d'eux (c'est aussi la base théologique du presbytérianisme fondamentaliste et sectaire d'Ian Paisley en Irlande du Nord). Pour Garrison, l'Union et la Constitution des États-Unis étaient « une alliance avec la mort », et il fallait toutes deux les détruire. De fait, il appela à la sécession avant les confédérés. (Par la suite, il découvrit l'œuvre de Thomas Paine et se détourna de la prédication pour se préoccuper davantage de l'émancipation des Noirs et des femmes.) À l'inverse, l'esclave fugitif Frederick Douglass, auteur d'une bouleversante et cinglante *Autobiographie*, refusa tout langage apocalyptique et exigea au contraire que les États-Unis exécutent les promesses universalistes contenues dans leur Déclaration d'indépendance et leur Constitution. L'intrépide John Brown adopta la même position. Calviniste intransigeant lui aussi, à ses débuts, il lut ensuite Paine, accepta des libres penseurs dans son armée minuscule qui révolutionnerait son temps, et même rédigea et édita une nouvelle « Déclaration », modelée sur celle de 1776, au bénéfice des esclaves. Cette initiative, aussi novatrice que réaliste, prépara la voie – comme le reconnaîtrait Lincoln – à la Proclamation d'émancipation. Plutôt partagé sur la religion, Douglass notait dans son *Autobiographie* que les chrétiens les plus dévots faisaient les propriétaires d'esclaves les plus cruels. La vérité patente de cette remarque fut confirmée avec éclat lorsque la sécession se

produisit effectivement et que la Confédération adopta comme devise *Deo Vindice* (« Par le Dieu vengeur »), autrement dit, dieu est avec nous. Lincoln souligna d'ailleurs dans son second discours inaugural, très ambigu, que les deux côtés avaient la même prétention, du moins en chaire, et la même manie de citer les écritures saintes avec autant de pompe que d'assurance.

Personnellement, Lincoln hésitait à se réclamer ainsi de l'autorité divine. Il est même célèbre pour avoir condamné ce genre d'invocation, arguant qu'il s'agissait au contraire d'être du côté de dieu. Le jour où des chrétiens de toutes confessions réunis à Chicago lui envoyèrent une pétition le pressant de publier sur-le-champ une Proclamation d'émancipation, il répéta que les deux aspects de la question avaient l'aval de la foi. « Mais l'époque n'est pas aux miracles, ajouta-t-il, et on m'accordera, j'imagine, que je ne dois pas compter sur une révélation directe. » Réponse joliment évasive. Mais lorsqu'il s'arma finalement de courage pour lancer cette proclamation, il expliqua aux indécis qu'il s'était juré de le faire si dieu donnait la victoire aux forces de l'Union à Antietam Creek. Jamais bataille ne fit plus de morts sur le territoire des États-Unis. Il est donc possible que Lincoln ait voulu d'une certaine façon sanctifier et justifier cet effroyable carnage. Noble pensée, sauf que, selon la même logique, si le massacre avait tranché dans l'autre sens, la libération des esclaves en aurait été retardée d'autant ! Comme il l'a également déclaré : « Les soldats rebelles prient avec beaucoup plus de ferveur, je le crains, que nos propres troupes, et comptent que Dieu donnera l'avantage à leur camp ; car un de nos soldats, qui avait été fait prisonnier, dit qu'il n'avait rien trouvé de plus décourageant que la sincérité évidente de leurs prières. » Si les uniformes gris avaient eu un peu plus de chance à Antietam Creek, le Président en eût peut-être conclu que dieu avait définitivement abandonné la cause de l'antiesclavagisme.

Nous ne connaissons pas les croyances religieuses de Lincoln. Il faisait volontiers référence au dieu tout-puissant, mais il n'a jamais fait partie d'aucune Église, et ses premières candidatures se sont heurtées à la vive opposition du clergé. Son ami Herndon savait qu'il avait lu très attentivement Paine, Volney et d'autres libres penseurs, et estimait que Lincoln, en son for intérieur, était un parfait incroyant. Si cela semble improbable, il serait néanmoins aussi inexact de dire qu'il était chrétien. De nombreux éléments laissent à penser que c'était un sceptique tourmenté, avec une tendance au déisme. Quoi qu'il en soit, tout ce qu'on peut dire en faveur de la religion dans la grave question de l'abolition de l'esclavage c'est que, au terme de nombreux siècles, et après avoir d'abord imposé l'asservissement et ensuite différé sa suppression jusqu'à ce que l'intérêt personnel ait conduit à une guerre effroyable, elle est finalement parvenue à corriger une petite partie des dommages et des souffrances qu'elle avait d'abord

infligés.

On peut en dire autant de l'époque de Martin Luther King. Après la fin de la guerre de Sécession, les Églises du Sud retournèrent à leurs anciens errements pour bénir les nouvelles institutions de la ségrégation et de la discrimination. Ce n'est qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, avec la propagation de la décolonisation et des droits de l'homme, que l'appel à l'émancipation a été lancé de nouveau. Pour se heurter à la vigoureuse protestation que dieu n'entendait pas voir se mélanger les différents descendants de Noé. Et cela sur le sol américain, à la seconde moitié du XX^e siècle ! Cette stupidité barbare a eu des conséquences très réelles. Feu le sénateur Eugene McCarthy m'a raconté qu'il avait un jour engagé le sénateur Pat Robertson – père de l'actuel prophète de la télévision – à soutenir un projet de loi vaguement favorable aux droits civiques. « Bien sûr que j'aimerais aider les gens de couleur, répondit-il, mais la Bible dit que je ne le peux pas. » « Le Sud » se définissait exclusivement comme blanc et chrétien. C'est d'ailleurs ce qui conférait au Dr. King son autorité morale : en tant que pasteur, il pouvait impunément sermonner les réactionnaires sudistes. Mais ce lourd fardeau n'aurait jamais pu lui être imposé si la religiosité n'était pas si profondément enracinée dans le Dixieland. L'entourage de King, comme l'explique Taylor Branch dans sa biographie, se composait pour une bonne part de communistes et de socialistes laïques qui depuis des décennies préparaient le terrain pour un mouvement des droits civiques et avaient formé de courageux volontaires, comme Mme Rosa Parks, à une prudente stratégie de désobéissance civique de masse. On ne cessait, surtout en chaire, de reprocher à King ces relations « athées ». Un des résultats de sa campagne a d'ailleurs été de provoquer le « choc en retour » du christianisme blanc de droite qui représente encore une force si puissante en dessous de la ligne Mason-Dixon²³.

Lorsqu'en 1517, le premier Martin Luther placarda ses quatre-vingt-quinze thèses sur la porte de la chapelle du château de Wittenberg, et plus tard annonça à Worms : « Voici ma position, je ne peux en avoir d'autre », il institua un modèle de courage intellectuel et moral. Mais le même Martin Luther, qui s'était engagé dans la vie religieuse après avoir été terrifié en manquant de peu être foudroyé par un éclair, allait devenir à son tour un sectaire et un persécuteur, lançant des anathèmes assassins contre les Juifs, s'égosillant à propos de démons et enjoignant aux principautés allemandes d'écraser les rébellions des pauvres. Quand le Dr. King fit sur les marches du mémorial de Lincoln la proclamation qui bouleversa l'histoire, lui aussi adopta une position qui lui avait été, en réalité, imposée. Mais il agit alors en profond humaniste, et personne n'a jamais pu invoquer son nom pour justifier l'oppression ou la cruauté. C'est pour cela que son souvenir demeure, et son héritage n'a pas grand-chose à voir avec la

théologie qu'il professait. Il n'était besoin d'aucune force surnaturelle pour dénoncer le racisme.

Par conséquent, quiconque se réclame de Martin Luther King pour justifier le rôle de la religion dans la vie publique doit accepter tous les corollaires que la situation semble impliquer. Un simple coup d'œil suffit à donner l'avantage *a priori* aux libres penseurs, agnostiques et athées américains. Quelqu'un ayant des opinions laïques ou athées avait en effet infiniment plus de chances de dénoncer l'injustice raciale que quelqu'un qui professait sa foi. Et inversement, il y avait une probabilité statistique extrêmement élevée de soutenir l'esclavage et le racisme si l'on était croyant. Voilà pourquoi la simple justice a mis si longtemps à s'imposer.

Pour autant que je le sache, il n'existe pas aujourd'hui de pays dans lequel l'esclavage est encore pratiqué où le Coran ne soit pas invoqué pour le justifier. Ce qui nous amène à la réplique de l'ambassadeur de Tripoli à Thomas Jefferson et à John Adams. Au tout début de la République américaine, ces deux propriétaires d'esclaves s'étaient rendus chez cet ambassadeur à Londres pour lui demander de quel droit son souverain et les autres potentats barbaresques capturent et vendaient comme esclaves les équipages et les passagers des navires américains qui franchissaient le détroit de Gibraltar. (On estime aujourd'hui que, entre 1530 et 1780, plus d'un million deux cent cinquante mille Européens ont été ainsi asservis.) Jefferson rapporta au Congrès :

L'ambassadeur nous a répondu qu'il était stipulé par les lois du Prophète, qu'il était écrit dans leur Coran, que toutes les nations qui n'obéissaient pas à leur autorité étaient dans le péché, qu'il était leur droit et leur devoir de leur faire la guerre chaque fois qu'ils les rencontraient et de réduire en esclavage tous ceux qu'ils pourraient faire prisonniers.

L'ambassadeur Abdrahaman précisa ensuite le montant de la rançon, le prix de la protection contre le kidnapping et, enfin et surtout, sa commission personnelle dans ces affaires. (La religion trahissait ici encore ses dispositions trop humaines.) Il était d'ailleurs tout à fait fondé à invoquer le Coran. La huitième sourate²⁴, révélée à Médine, traite longuement du butin de guerre, et insiste à maintes reprises sur les tourments de la « Géhenne » qui attendent après la mort ceux qui auront été vaincus par les croyants. C'est de cette même sourate que se réclamera Saddam Hussein, à peine deux siècles plus tard, pour justifier le massacre et le pillage généralisé du peuple kurde...

Un autre grand épisode historique – la décolonisation de l'Inde – est souvent présenté comme un exemple des conséquences éthiques que peut avoir la foi religieuse. Comme dans le cas de l'héroïque combat du Dr. King, la véritable

histoire illustre plutôt le contraire.

Après l'affaiblissement décisif de l'Empire britannique à la suite de la Première Guerre mondiale, et tout particulièrement après le massacre tristement célèbre de manifestants indiens dans la ville d'Amritsar en avril 1919, il devint manifeste, même pour les maîtres du sous-continent, que la domination anglaise allait prendre fin plutôt tôt que tard. Il ne s'agissait plus de savoir « si elle allait s'achever » mais « quand ». Si cela n'avait pas été le cas, une campagne de désobéissance civile n'aurait pas eu une seule chance. Ainsi Mohandas K. Gandhi (à qui a été conféré le titre de « Mahatma » (« Grande Âme ») en raison de son statut de « maître de sagesse » hindou) enfonçait-il en quelque sorte une porte ouverte. Il n'y a aucun déshonneur à cela, mais ce sont en réalité ses convictions religieuses qui rendent son héritage plus douteux que saint. En bref, il voulait que l'Inde redevienne une société « spirituelle », villageoise et primitive ; il a rendu le partage du pouvoir avec les musulmans beaucoup plus difficile ; et il était parfaitement disposé à faire un usage hypocrite de la violence quand cela l'arrangeait.

L'indépendance de l'Inde était totalement liée à la question de l'unité : l'ancienne colonie britannique allait-elle conserver son nom et son intégrité territoriale ? Une faction de musulmans farouches s'y opposait formellement. Sous l'autorité britannique, les musulmans jouissaient d'une certaine protection en tant que minorité très importante, pour ne pas dire privilégiée, et ils n'étaient pas disposés à échanger cette situation pour devenir une minorité dans un État dominé par les hindous. Ainsi, le simple fait que la principale force favorable à l'indépendance – le parti du Congrès – était dominée par un hindou de stricte obédience rendait toute conciliation très malaisée. On peut objecter, et j'y souscris, que l'intransigeance musulmane aurait eu de toute façon un effet destructeur. Mais les musulmans ordinaires se sont beaucoup plus facilement laissé persuader de quitter le Congrès pour rallier la Ligue musulmane, résolue à la partition, parce que Gandhi ne cessait d'invoquer l'hindouisme, et passait ostensiblement de longues heures en pratiques cultuelles et à filer à son rouet.

Ce rouet – qui figure encore sur le drapeau du parti du Congrès – symbolisait son rejet de la modernité. Gandhi s'habillait de guenilles de sa propre fabrication, portait des sandales, tenait un bâton et affirmait son hostilité aux machines et à la technique. Il chantait les louanges du village indien, où les rythmes millénaires des animaux et des récoltes devaient définir la bonne manière de vivre. Des millions d'humains seraient morts de faim si ses conseils ridicules avaient été suivis, et auraient continué à adorer les vaches (que les prêtres qualifiaient habilement de « sacrées » pour dissuader les pauvres ignorants de manger leur unique capital en période de sécheresse et de famine).

Il faut néanmoins porter à l'actif de Gandhi d'avoir dénoncé le système hindou des castes, qui condamnait les couches inférieures de l'humanité à un ostracisme et un mépris à certains égards encore plus absous et cruels que l'esclavage. Mais au moment même où l'Inde avait avant tout besoin d'un chef nationaliste moderne et laïque, elle se retrouva avec un fakir et un gourou. Cette malheureuse réalité apparut dans tout son éclat en 1942, lorsque l'armée impériale japonaise, ayant conquis la Malaisie et la Birmanie, parvint aux portes de l'Inde. Persuadé (à tort) que cela annonçait la fin de l'Empire britannique, Gandhi choisit ce moment-là pour boycotter le processus politique et intimer aux Britanniques de « quitter l'Inde », pour la remettre « à Dieu ou à l'anarchie » – ce qui, en l'occurrence, serait largement revenu au même. Ceux qui créditent naïvement Gandhi d'un pacifisme scrupuleux ou constant feraient bien de se demander si son attitude ne revenait pas à laisser les impérialistes japonais livrer son propre combat.

L'une des nombreuses conséquences fâcheuses de la décision de Gandhi de retirer le parti du Congrès de la table des négociations fut de permettre aux membres de la Ligue musulmane de conserver les ministères qu'ils détenaient, les mettant ainsi en position de force pour engager des pourparlers au moment de l'indépendance. Leur exigence qui prit la forme d'une mutilation, amputant le Pendjab occidental et le Bengale oriental du corps national, devint dès lors impossible à entraver. Les conséquences de cette décision n'ont cessé de se perpétuer : du bain de sang entre musulmans au Bangladesh en 1971 à l'essor d'un parti nationaliste hindou agressif, sans oublier la crise du Cachemire, qui représente aujourd'hui la menace la plus probable d'une guerre nucléaire.

Pourtant, il y avait toujours eu une autre possibilité : la solution laïque de Nehru et de Rajagopalachari, qui auraient échangé la promesse britannique d'une indépendance immédiate après la guerre contre une alliance anglo-indienne contre le fascisme. En l'occurrence, s'il revint finalement à Nehru, et non à Gandhi, de conduire le pays à l'indépendance, ce fut au prix effroyable de la partition. Depuis des dizaines d'années, une solide fraternité d'hommes politiques, britanniques et indiens, laïques et de gauche plaidait en faveur de l'affranchissement de l'Inde. Nul besoin d'une figure religieuse obscurantiste qui impose son ego à ce processus pour à la fois le retarder et le déformer. La solution était là *sans cette hypothèse*. On regrette chaque jour que Martin Luther King n'ait pas continué à faire bénéficier la politique américaine de sa présence et de sa sagesse. Quant au « Mahatma », assassiné par des membres d'une secte hindoue fanatique qui ne le trouvait pas assez pieux, on regrette qu'il n'ait pas vécu, ne serait-ce que pour constater les dégâts qu'il avait causés. (Et on est soulagé qu'il n'ait pu mettre en œuvre son absurde programme du rouet !)

L'argument selon lequel la foi rend les gens meilleurs, ou qu'elle contribue à civiliser la société, est souvent invoqué quand les autres ont été épuisés. D'accord, semblent dire les tenants de la religion, ne parlons plus de l'Exode (par exemple) ou de la naissance virginal, de la Résurrection ou du « vol de nuit » entre La Mecque et Jérusalem... N'empêche : où en serait-on sans la foi ? Les hommes ne s'abandonneraient-ils pas à toutes sortes de désordres et d'égoïsmes ? N'est-il pas vrai, selon la formule célèbre de G. K. Chesterton, que lorsque les gens cessent de croire en dieu, ils ne croient pas en rien mais en n'importe quoi ?

Tout d'abord, qu'un croyant ait un comportement vertueux ne prouve nullement la véracité de sa croyance ni même ne plaide en faveur de celle-ci. Admettons, par exemple, que j'agirais plus charitalement si je croyais que le seigneur Bouddha est né par une fente dans le flanc droit de sa mère. Cela ne ferait-il pas dépendre mon élan charitable d'une raison bien mince ? De la même façon, je ne dis pas que si je surprends un bonze à voler les offrandes déposées par le bon peuple dans son temple, le bouddhisme en est par conséquent discrédité. Nous oublions à quel point tout cela est contingent. Sur les milliers de religions possibles, comme sur les millions d'espèces potentielles, il se trouve qu'une bouture a pris racine et a poussé. En passant par ses mutations juives pour atteindre sa forme chrétienne, celle-ci a été finalement adoptée pour des raisons politiques par l'empereur Constantin, et érigée en religion officielle sous une forme codifiée et applicable de ses nombreux textes chaotiques et contradictoires. Quant à l'islam, il est devenu l'idéologie d'une conquête victorieuse, qui a été adoptée par diverses dynasties régnantes, codifiée et rédigée à son tour, et promulguée comme loi du pays. Une ou deux victoires dans l'autre sens, comme Lincoln à Antietam, et nous autres Occidentaux ne serions pas les otages de querelles villageoises survenues en Judée ou en Arabie avant la tenue d'archives sérieuses. Nous aurions pu devenir les partisans d'une tout autre croyance – peut-être hindoue, aztèque ou confucéenne –, et l'on dirait pareillement que, strictement vraie ou non, elle a contribué à enseigner aux enfants la différence entre le bien et le mal. Autrement dit, croire en un dieu est une façon d'exprimer une *disposition* à croire en n'importe quoi. Tandis que rejeter la croyance n'est d'aucune manière professer que l'on ne croit en rien.

J'ai assisté à un débat entre feu le Pr. A. J. Ayer, auteur de *Language, Truth and Logic* et humaniste distingué, avec un certain Mgr Butler. Le modérateur était le philosophe Bryan Magee. La discussion s'est poursuivie poliment jusqu'à ce que l'évêque, entendant Ayer affirmer qu'il ne voyait absolument aucune preuve de l'existence d'aucun dieu, intervienne pour dire : « Alors je ne comprends pas pourquoi vous ne menez pas une vie d'une immoralité

débridée. »

À ces mots, « Freddie », comme l'appellent ses amis, abandonna son urbanité habituelle pour s'écrier : « Je dois dire que cela me paraît une insinuation parfaitement monstrueuse ! » Nul doute que Freddie avait enfreint la plupart des commandements concernant le code sexuel édicté sur le mont Sinaï. Il était, en un sens, justement connu pour cela. Mais c'était un excellent professeur, un père aimant et un homme qui consacrait une bonne part de son temps libre à défendre les droits de l'homme et la liberté d'expression. Dire que sa vie était immorale eût été travestir la réalité.

Parmi les nombreux auteurs qui expriment le même point de vue d'une façon différente, je choisirai Evelyn Waugh, qui était de la même religion que l'évêque Butler et qui s'est efforcé dans ses romans de plaider pour les opérations de la grâce divine. Dans *Retour à Brideshead*, il fait une observation très judicieuse. Les deux protagonistes, Sébastian Flyte et Charles Ryder, dont le premier est de vieille noblesse catholique, reçoivent la visite du père Phipps, qui croit que tous les jeunes gens s'intéressent passionnément au cricket. Apprenant que ce n'est pas leur cas, il regarde Charles « avec une expression, que je vois depuis chez les religieux, d'innocent étonnement en constatant que ceux qui s'exposent aux dangers du monde profitent si peu de ses diverses consolations ».

Reconsidérons donc la question de Mgr Butler. Ne voulait-il pas en fait dire à Ayer, à sa façon naïve, qu'affranchi des contraintes de sa doctrine il choisirait *lui* de mener « une vie d'une immoralité débridée » ? On espère naturellement que non. Mais nombre de preuves empiriques renforcent cette hypothèse. Lorsque les prêtres tournent mal, ils tournent vraiment très mal et commettent des crimes qui feraient rougir le pécheur moyen. On peut préférer attribuer cela à la répression sexuelle plutôt qu'aux doctrines prêchées, mais comme l'une des doctrines prêchées est la répression sexuelle... Le rapprochement est inévitable, et une longue litanie de plaisanteries atteste que les membres laïques des Églises n'ont pas manqué de s'en rendre compte depuis que la religion existe.

La propre vie de Waugh était beaucoup plus entachée de manquements à la chasteté et à la sobriété que celle d'Ayer (tout en apportant apparemment moins de satisfactions au premier qu'au second), et on lui demandait donc souvent comment il conciliait sa conduite privée avec ses croyances publiques. Sa réponse est devenue célèbre : imaginez combien je serais pire si je n'étais pas catholique. Pour quelqu'un qui croyait au péché originel, cela aurait pu servir de rappel à l'ordre, mais si l'on examine l'existence de Waugh on ne peut que constater que ses aspects les plus condamnables provenaient précisément de sa foi. Outre ses excès d'alcool et d'infidélité, il a envoyé un télégramme à une amie divorcée qui se remariait pour lui dire que sa nuit de noces allait plonger la

cavalerie dans la solitude et serait un crachat de plus à la face du Christ... Il soutenait les mouvements fascistes en Espagne et en Croatie, ainsi que l'invasion mussolinienne de l'Abyssinie, parce qu'ils avaient le soutien du Vatican. Et il a écrit en 1944 que seul le Troisième Reich se dressait désormais entre l'Europe et la barbarie. Ces vilenies d'un de mes auteurs préférés n'ont pas été commises en dépit de sa foi mais à cause d'elle. Sans doute manifestait-il en privé de la charité et de la contrition, mais un incroyant aurait pu en faire autant. En Amérique, le colonel Robert Ingersoll, le plus illustre défenseur de l'incroyance jusqu'à sa mort en 1899, exaspérait ses adversaires parce qu'il faisait preuve d'une immense générosité, était un mari et un père aimant et constant, ainsi qu'un officier courageux... Bref, comme le disait Thomas Edison avec une exagération pardonnable, il possédait « tous les attributs d'un homme parfait ».

Récemment, à Washington, j'ai été harcelé de coups de téléphone obscènes et menaçants de la part de musulmans qui promettaient de s'en prendre à ma famille parce que je ne soutenais pas une campagne de mensonges, de haine et de violence contre le Danemark démocratique. Mais lorsque ma femme a oublié accidentellement une grosse somme d'argent liquide sur le siège arrière d'un taxi, le chauffeur soudanais s'est mis en quatre pour découvrir à qui appartenait cet argent, et est venu jusque chez nous pour la rapporter. Quand j'ai commis l'erreur vulgaire de lui en offrir dix pour cent, il m'a répondu gentiment mais fermement qu'il n'attendait aucune récompense pour avoir fait son devoir de musulman. À laquelle de ces deux versions de la foi faut-il se fier ?

La question est, à certains égards, impossible à trancher. Je préfère que l'œuvre d'Evelyn Waugh soit ce qu'elle est, car on ne peut avoir les romans sans les tourments et les tares de leur auteur. Et si tous les musulmans se conduisaient comme l'homme qui a renoncé à plus d'une semaine de salaire par souci d'honnêteté, je pourrais me montrer tout à fait indifférent aux bizarres exhortations du Coran. Si je passe ma propre vie au crible pour y trouver des exemples de belles actions, je ne croule pas sous le choix ! Il m'est arrivé une fois, en tremblant de peur, d'ôter mon gilet pare-balles à Sarajevo pour le prêter à une femme encore plus terrifiée que l'on conduisait vers un abri. Il me semblait alors que c'était le moins – et le plus – que je pouvais faire pour elle. Les gens qui bombardaiient et tiraillaient étaient des chrétiens serbes – comme elle.

À la fin de 2005, dans le nord de l'Ouganda, j'ai visité un centre de rééducation pour enfants kidnappés et réduits en esclavage. C'était dans le pays acholi, sur la rive nord du Nil. J'étais entouré de petits garçons (et de quelques petites filles) endurcis, apathiques et absents. Leurs histoires étaient tristement semblables. Entre huit et treize ans, ils avaient été arrachés à leur école ou à leur

foyer par des miliciens au visage de pierre, qui étaient eux-mêmes d'anciens enfants kidnappés. Emmenés dans la brousse, ils avaient été soumis à l'une de deux formes d'« initiation » (ou aux deux) pour être incorporés dans la troupe. Ils devaient soit participer à un meurtre, pour qu'ils se sentent compromis, ou endurer une sauvage flagellation. (« Les enfants qui ont subi des cruautés, expliquait l'un des anciens du peuple acholi, savent très bien comment les infliger. ») Cette armée de malheureux transformés en zombies a rasé des villages, poussé d'innombrables réfugiés sur les routes, commis des crimes atroces, mutilant et éventrant ses victimes et, diaboliquement, a continué d'enlever des enfants, si bien que les Acholis hésitaient à contre-attaquer trop brutalement, de crainte de tuer ou blesser l'un des « leurs ».

Cette milice, appelée Lord's Resistance Army (LRA, Armée de résistance du Seigneur), était dirigée par un certain Joseph Kony, ancien enfant de chœur exalté qui voulait soumettre la région à l'autorité des Dix Commandements. Il baptisait par l'huile et l'eau, organisait de terribles cérémonies de châtiment et de purification, et assurait prémunir ses disciples contre la mort. Il prêchait un christianisme des plus fanatiques. Or le centre de rééducation où je me trouvais était aussi dirigé par une organisation chrétienne intégriste. Ayant vu dans la brousse le travail de la LRA, j'étais curieux de m'entretenir avec l'homme qui essayait de réparer les dégâts. Comment, lui ai-je demandé, savait-il qui, de lui ou de Kony, était le croyant le plus authentique ? N'importe quelle organisation laïque ou gouvernementale pouvait faire ce qu'il faisait – fournir des prothèses, un abri et des « conseils » –, mais pour être Joseph Kony, il fallait vraiment avoir la foi.

À ma grande surprise, il n'a pas éludé la question. Il était vrai, répondit-il, que l'autorité de Kony venait en partie de ce qu'il avait grandi dans une famille de pasteurs chrétiens. Il était vrai aussi que les gens avaient tendance à le croire capable de miracles, en invoquant le monde des esprits et en promettant à ses partisans que la mort ne pouvait les atteindre. Même certains apostats juraient encore qu'ils l'avaient vu accomplir des prodiges. Tout ce qu'un missionnaire pouvait faire, c'était essayer de montrer un autre visage du christianisme.

La franchise de l'homme m'impressionna. Il aurait pu avancer d'autres défenses. Joseph Kony est évidemment très éloigné de la tradition dominante du christianisme. Pour commencer, il est financé et armé par les musulmans cyniques du régime soudanais, qui se servent de lui pour déstabiliser le gouvernement ougandais, lequel appuie pour sa part des groupes rebelles au Soudan. En remerciement pour ce soutien soudanais, Kony s'est mis à dénoncer l'élevage et la consommation de porcs : à moins qu'il ne soit devenu un juif intégriste sur le tard, cela ressemble fort à un hommage à ses patrons. Ces

criminels soudanais, quant à eux, mènent depuis des années une guerre d'extermination, non seulement contre les chrétiens et les animistes du sud de leur propre pays, mais aussi contre les musulmans non arabes de leur province du Darfour. L'islam ne fait peut-être officiellement pas de distinction entre les races et les nations, mais les massacreurs du Darfour sont des musulmans arabes, et leurs victimes des musulmans africains. L'« Armée de résistance du Seigneur » ne fait que de la figuration dans cette superproduction gore.

Le Rwanda fournit un exemple encore plus caricatural, lui qui a donné au monde en 1994 un nouvel « élan » au génocide et au sadisme. Cette ancienne possession belge est le pays le plus chrétien d'Afrique – au moins soixante-cinq pour cent des Rwandais professent le catholicisme romain et quinze pour cent adhèrent à diverses sectes protestantes –, et se flatte de compter le plus grand pourcentage d'Églises par tête. L'expression « par tête » a pris un sens macabre en 1994 lorsque, à un signal donné, les milices racistes du « Pouvoir hutu », avec les encouragements de l'État et de l'Église, se sont jetées sur leurs voisins tutsi pour les massacrer.

Il ne s'agissait pas d'une explosion de violence atavique mais d'une version africaine froidement préméditée depuis quelque temps déjà de la solution finale. Le premier présage se fit entendre en 1987, lorsqu'une visionnaire catholique, répondant au sobriquet trompeusement folklorique de Petits-Cailloux, commença à se vanter d'entendre des voix et de recevoir des visions de la Vierge Marie. Ces voix et ces visions prédisaient des massacres et l'apocalypse et, comme par compensation, le retour de Jésus-Christ le dimanche de Pâques 1994. Après enquête, l'Église catholique décida que les apparitions de Marie au sommet de la colline de Kibeho étaient dignes de foi. Ces visions transportèrent particulièrement la femme du président rwandais, Agathe Habyarimana, qui entretenait une relation étroite avec l'évêque de Kigali, capitale du Rwanda. Ce prélat, Mgr Vincent Nsengiyumva, faisait également partie du comité central du parti unique au pouvoir, le Mouvement révolutionnaire national pour le développement (MNRD). Le parti et d'autres organismes de l'État se plisaient à rafpler comme « prostituées » les femmes dont ils désapprouvaient le comportement, et encourageaient les activistes catholiques à dévaster les magasins vendant des contraceptifs. Peu à peu la rumeur se répandit que la prophétie ne tarderait pas à se réaliser et que les « cafards » – la minorité tutsi – allaient bientôt recevoir le châtiment qu'ils méritaient.

Quand l'apocalypse se produisit effectivement, et que commencèrent les massacres prémédités et coordonnés de 1994, nombre de Tutsi et de dissidents hutu effrayés eurent la naïveté de chercher asile dans les Églises. Cela facilita considérablement la tâche des *interahamwe*, les escadrons de la mort du

gouvernement et de l'armée, qui savaient où trouver leurs victimes et pouvaient compter sur des prêtres et des religieuses pour leur indiquer leurs refuges. (Voilà pourquoi tant des charniers photographiés se trouvent en terre consacrée, et aussi pourquoi un certain nombre de religieux sont inculpés dans les procès en cours contre les génocidaires rwandais.) Le tristement célèbre père Wenceslas Munyeshyaka, par exemple, l'un des dignitaires de la cathédrale de la Sainte-Famille de Kigali, exfiltré du pays avec l'aide de prêtres français, a été depuis accusé de génocide, d'avoir fourni des listes de civils aux *interahamwe* et d'avoir violé des jeunes femmes réfugiées. C'est loin d'être le seul membre du clergé ayant eu à répondre de pareils chefs d'inculpation. Si vous croyez que ce prêtre voyou n'était qu'une exception, lisez plutôt le témoignage suivant, concernant un autre membre du haut clergé rwandais, Mgr Augustin Misago, évêque de Gikongoro :

L'évêque Misago passait généralement pour un sympathisant du Pouvoir hutu ; il avait été accusé publiquement d'interdire aux Tutsi l'accès aux lieux d'asile, d'avoir critiqué les membres du clergé quiaidaient les « cafards », et d'avoir demandé à un émissaire du Vatican en visite au Rwanda en juin 1994 de prier le pape « de trouver des pays d'accueil pour les prêtres tutsi, parce que le peuple rwandais ne voulait plus d'eux ». Qui plus est, le 4 mai, peu avant la dernière apparition de la Vierge, l'évêque s'était présenté à Kibeho avec une escouade de policiers et avait dit à un groupe de quatre-vingt-dix écoliers tutsi, retenus prisonniers en prévision du massacre, de ne pas s'inquiéter, parce que la police les protégerait. Trois jours après, les policiers participaient au massacre de quatre-vingt-deux de ces enfants.

Des écoliers « retenus prisonniers en prévision du massacre »... Vous rappelez-vous la condamnation par le pape de ce crime ineffaçable et de la complicité de son Église dans celui-ci ? Impossible, puisqu'il n'y a jamais eu de telle déclaration. Paul Rusesabagina, le héros du film *Hôtel Rwanda*, se souvient que le père Wenceslas Munyeshyaka qualifiait sa propre mère tutsi de « cafard ». Mais cela n'a pas empêché l'Église française d'autoriser ce dernier à reprendre ses « activités pastorales » en France, avant d'y être finalement arrêté. Quant à Mgr Misago, certains responsables du ministère rwandais de la Justice de l'après-guerre estimaient qu'il devait être inculpé et jugé lui aussi. Mais « le Vatican est trop fort, a expliqué l'un d'eux, et trop peu disposé à s'excuser, pour que nous continuions à nous en prendre aux évêques. N'avez-vous pas entendu parler de l'infaillibilité ? »

Ces divers exemples interdisent au moins de prétendre que la religion incite les gens à se conduire de façon plus bienveillante ou plus civilisée. Pire est le criminel, plus il se révèle dévot. On peut certes ajouter que certains de ceux qui travaillent avec le plus grand dévouement pour une organisation humanitaire sont aussi des croyants (même s'il se trouve que les meilleurs que j'ai rencontrés

sont des laïcs qui n'essaient pas de faire de prosélytisme). Mais s'il y a presque cent pour cent de chances qu'une personne ayant commis de tels crimes se réclame d'une foi, ce pourcentage se réduit singulièrement lorsqu'on calcule la probabilité qu'un croyant soit du côté de l'humanité et de la décence. Transposez cela dans le passé, et les chances sont à peu près aussi nulles que celles d'une prédiction astrologique de se réaliser. C'est parce que les religions n'auraient jamais pu naître, et encore moins prospérer, sans l'influence d'hommes aussi fanatiques que Moïse, Mahomet ou Joseph Kony, tandis que la charité et l'humanitaire, s'ils peuvent attirer des croyants au cœur tendre, sont les héritages du modernisme et des Lumières. Auparavant, la religion se répandait non par l'exemple mais selon les méthodes plus anciennes de la guerre sainte et de l'impérialisme.

J'ai eu une admiration prudente pour le pape Jean-Paul II, qui, à l'aune des critères humains, était un être généreux, sérieux et capable de courage tant moral que physique. Il avait participé à la résistance antinazie dans sa jeunesse et, par la suite, contribué fortement à émanciper son pays de la domination soviétique. Si elle a été à certains égards d'un conservatisme et d'un autoritarisme choquants, sa papauté s'est montrée ouverte à la science et à la recherche (sauf lorsqu'il était question du virus du sida), et, même dans son dogme contre l'avortement, a fait quelques concessions à une « éthique de la vie » qui, par exemple, a entrepris d'enseigner que la peine capitale était presque toujours condamnable. À sa mort, le pape Jean-Paul a été loué, entre autres choses, pour les nombreuses excuses qu'il avait faites. Si, comme il l'aurait dû, il n'avait pas exprimé de regrets pour le million de Rwandais passés au fil de la machette, il avait demandé pardon aux Juifs pour les siècles d'antisémitisme chrétien, aux musulmans pour les Croisades, et aux chrétiens orthodoxes orientaux pour les nombreuses persécutions que leur avait infligées Rome. Il avait même, en prime, déploré les abus de l'Inquisition. Tout cela semblait signifier que, dans le passé, l'Église avait essentiellement eu tort et s'était souvent révélée criminelle, mais que, désormais purgée de ses péchés par la confession, elle était prête à se montrer de nouveau infaillible.

14

Il n'y a pas de solution « orientale »

En Occident, la crise de la religion en tant qu'institution et les innombrables manières dont la morale religieuse s'est débrouillée pour tomber bien *plus bas* que la moyenne humaine ont toujours incité d'ardents « chercheurs » à découvrir une solution plus douce à l'est de Suez. Je me suis d'ailleurs joint un moment à ces adeptes et acolytes potentiels, endossant une robe safran pour fréquenter l'ashram d'un célèbre gourou à Poona (ou Pune), dans les charmantes collines du Maharastra, à quelque cent cinquante kilomètres à l'est de Bombay. J'avais adopté cette posture de *sannyas* afin de tourner un documentaire pour la BBC. Vous pouvez donc vous interroger sur mon objectivité, mais la BBC avait à l'époque de hautes exigences d'équité, et j'avais pour mission de m'imprégnier autant que possible de mon sujet. (Un de ces jours, puisque au cours de ma vie j'ai été anglican, éduqué dans une école méthodiste, converti par le mariage à l'orthodoxie grecque, reconnu comme une incarnation de Sai Baba par les adeptes de ce dernier, et remarié par un rabbin, je pourrais essayer d'actualiser *Les Variétés de l'expérience religieuse* de William James !)

Le gourou en question s'appelait Bhagwan Sri Rajneesh. « Bhagwan²⁵ » signifie, en toute simplicité, « Celui qui est béni », et Sri veut dire saint. C'était un homme aux immenses yeux expressifs et au sourire ensorcelant, avec un humour spontané et volontiers salace. Sa voix sifflante, légèrement amplifiée par des haut-parleurs lors du *dharshan* matinal, était un peu hypnotique. Qualité des plus utiles pour alléger la platitude tout aussi hypnotique de ses discours. Peut-être avez-vous lu l'énorme série romanesque en douze volumes d'Anthony Powell, *La Ronde de la musique du temps*. C'est l'histoire d'un mystérieux voyant, le Dr. Trelawney, qui maintient la cohésion de son groupe d'adeptes éclairés malgré toutes sortes d'inéluctables difficultés. Ces initiés se reconnaissent entre eux non par leur tenue mais par un échange de déclarations. L'un lance : « L'essence du tout est la divinité du vrai », et l'autre doit répondre :

« La vision de visions guérit la cécité de la vue. » Ainsi s'effectue la poignée de main spirituelle. Je n'ai rien entendu aux genoux de Bhagwan (on devait s'asseoir en tailleur) qui fût plus profond que cela. On insistait davantage sur l'amour, au sens éternel, que dans le cercle du Dr. Trelawney, et assurément davantage sur le sexe, dans son acception la plus immédiate. Mais dans l'ensemble, l'enseignement était inoffensif. Ou du moins l'aurait été sans un panneau à l'entrée de la tente où prêchait Bhagwan. Ce petit écritage ne manquait jamais de m'agacer. Il disait : « Les chaussures et la raison doivent être laissées à l'entrée. » Il y avait une pile de chaussures et de sandales, et dans ma condition transcendante je pouvais presque me représenter un tas d'intellects abandonnés et vides autour de cette stupide petite formule. J'ai même hasardé une brève parodie de koan zen : « Quel est le reflet d'une raison abandonnée ? »

Au visiteur ou au touriste transporté, l'ashram présentait l'aspect extérieur d'une agréable villégiature spirituelle, où l'on pouvait délier sur l'au-delà dans un luxuriant cadre exotique. Mais au cœur du saint des saints, comme je ne tardai pas à le découvrir, un principe plus sinistre était à l'œuvre. Nombre de personnalités déséquilibrées venaient chercher conseil et réconfort à Poona. Plusieurs d'entre elles étaient riches (figurait ainsi parmi les clients ou pèlerins un membre éloigné de la famille royale britannique), et se voyaient enjoindre d'emblée – comme dans tant de religions – de se dépouiller de toutes leurs possessions matérielles. La flotte de Rolls-Royce dont disposait Bhagwan, sans doute la plus vaste collection mondiale du genre, témoignait de l'efficacité de cette exhortation. Après cet écorchement plutôt enlevé, les initiés étaient expédiés dans des séances « de groupe » où les affaires vraiment douteuses commençaient.

Le film *Ashram* de Wolfgang Dobrowolny, tourné en secret par un ancien adepte et adapté pour mon documentaire, montre le terme enjoué *kundalini* sous une lumière neuve. Dans une scène représentative, une jeune femme est déshabillée et assaillie par des hommes, qui stigmatisent à grands cris ses défauts physiques et psychologiques, jusqu'à ce qu'elle s'effondre en larmes et en excuses humiliantes. À ce moment-là, ils la prennent dans leurs bras et la réconforment, en lui disant qu'elle a désormais « une famille ». Sanglotant de soulagement masochiste, elle entre humblement dans la tribu. (Ce qu'elle devait faire pour qu'on lui rende ses vêtements n'était pas très clair, mais j'ai entendu à ce propos quelques témoignages crédibles et déplaisants.) Lors d'autres séances concernant des hommes, les choses devenaient si violentes qu'il y avait parfois des os brisés, voire des morts : on n'a jamais revu le petit prince allemand de la maison Windsor, et son corps a bénéficié d'une crémation expéditive, sans l'embarras d'une autopsie.

« Le corps de Bhagwan a des allergies », m'a-t-on expliqué sur un ton révérencieux, et peu après mon séjour il a fui l'ashram, puis apparemment décidé qu'il n'avait plus besoin de son enveloppe charnelle. Je n'ai jamais su ce qu'il était advenu de sa collection de Rolls-Royce, mais par la suite ses acolytes ont reçu instruction de se retrouver aux États-Unis, dans la petite ville d'Antelope, en Oregon, au début de 1983. Et c'est ce qu'ils ont fait, se montrant désormais moins fanatiques du style pacifique et décontracté. Les habitants du coin ont eu la désagréable surprise de voir surgir du sol une sorte de caserne gardée par des hommes armés, en tenue safran et au visage sévère. Il s'agissait, paraît-il, de créer un « espace » pour le nouvel ashram. Lors d'un épisode bizarre, on a retrouvé du poison sur des produits alimentaires dans un supermarché d'Antelope. La communauté a fini par se désagréger et se disperser avec force récriminations. Il m'arrive de temps à autre de tomber sur des rescapés hagards de l'enseignement mensonger de Bhagwan. (Quant à lui, il s'est réincarné sous le nom d'« Osho », et en son honneur un magazine stupide sur papier glacé a paru jusqu'à ces dernières années. Il se peut qu'il existe encore une poignée de fidèles.) J'ajouterais que la bourgade d'Antelope, Oregon, a manqué de peu connaître la même célébrité que Jonestown²⁶...

El sueno de la razõn produce monstruos (« Le sommeil de la raison engendre des monstres »). Ainsi s'intitule une gravure de la série des *Caprices* de Francisco Goya, où un homme, plongé dans un sommeil impuissant, est tourmenté par des chauves-souris, des chouettes et d'autres créatures des ténèbres. Mais un nombre considérable de gens semblent croire qu'il faut se méfier de l'esprit, et de la raison – seule chose qui nous sépare de nos parents animaux –, et l'engourdir autant que possible. La quête du nirvana – et la dissolution de l'intellect – continue. Et, chaque fois qu'elle est entreprise, elle produit un effet neuroleptique dans le monde réel.

« Unis-moi au tout. » C'est avec cette humble salutation que le bouddhiste tend son billet d'avion à l'employée de la compagnie aérienne pour qu'elle le lui change. Il attend, les minutes s'écoulent et rien ne se passe. Il finit alors par demander à la guichetière pourquoi elle ne lui change pas son billet. « Le changement ne vient que de l'intérieur », s'entend-il alors répondre. Toute rhétorique de ce genre, sans en excepter celle du christianisme missionnaire, n'est que trop facile à parodier. Dans la vieille cathédrale anglicane de Calcutta, je me suis arrêté devant la statue de l'évêque Reginald Heber, qui a rempli le psautier de l'Église d'Angleterre de vers de cet acabit :

Qu'importe que les brises tropicales

*Baignent doucement l'île de Ceylan
Où tous les paysages enchantent
Et l'homme seul est vil
Qu'importe qu'avec aimante tendresse
Soient prodigues les dons de Dieu
Le païen plein d'aveuglement
S'humilie devant bois et pierre.*

C'est notamment en réaction à la condescendance de ces vieilles badernes coloniales que tant d'Occidentaux en sont venus à révéler les religions apparemment plus séduisantes de l'Orient. Ceylan est en effet une île pleine de charme. Ses habitants sont admirables de gentillesse et de générosité : comment Mgr Heber a-t-il osé les qualifier de vils ? Pourtant le Sri Lanka est aujourd'hui presque entièrement dévasté par la violence et la répression ; ce sont principalement des bouddhistes et des hindous qui s'affrontent. Le problème commence par le nom même du pays : « Lanka » est le vieux nom cinghalais de l'île, et le préfixe « Sri » veut simplement dire « saint », au sens bouddhique du mot. Lorsque Ceylan s'est ainsi rebaptisée après l'indépendance, les Tamouls, qui sont principalement hindous, se sont sentis immédiatement exclus. (Ils préfèrent appeler leur patrie « Eelam ».) Ce tribalisme ethnique, renforcé par la religion, a rapidement détruit la société.

Bien que je trouve personnellement justifiés les griefs de la population tamoule envers le gouvernement central, il n'est pas possible de pardonner aux chefs de sa guérilla d'avoir mis en œuvre, au même moment que le Hezbollah et al-Qaida, la répugnante tactique de l'attentat suicide. Cette méthode barbare, qu'ils ont aussi employée pour assassiner un Premier ministre élu de l'Inde, n'excuse pas les pogroms bouddhistes contre les Tamouls ni le meurtre, par un prêtre bouddhiste, du premier président élu du Sri Lanka indépendant.

Sans doute certains lecteurs seront-ils choqués d'apprendre l'existence d'hindous et de bouddhistes meurtriers et sadiques. Peut-être croient-ils que des Orientaux, s'adonnant au végétarisme et à la méditation, ne peuvent être soumis à de pareilles tentations ? On peut même soutenir que le bouddhisme n'est absolument pas une « religion », au sens où nous entendons ce mot. Le Parfait est néanmoins censé avoir laissé une de ses dents au Sri Lanka, et j'ai assisté à une rare cérémonie au cours de laquelle des prêtres exhibent l'objet serti d'or. Mgr Heber ne mentionnait pas les os dans son hymne stupide, peut-être parce que les chrétiens se sont toujours prosternés devant les os de saints supposés, qu'ils conservent dans de macabres reliquaires dans leurs Églises et leurs cathédrales. Quoi qu'il en soit, cette propitiation dentaire ne m'a procuré aucun sentiment de paix et de béatitude. Au contraire, je me suis dit que si j'avais été

tamoul je me serais très probablement fait tailler en pièces.

L'espèce humaine est une espèce animale très peu diversifiée, et il est vain et futile d'imaginer qu'un voyage au Tibet, par exemple, offrira une harmonie entièrement différente avec la nature ou l'éternité. Ainsi le dalaï-lama n'a-t-il rien d'unique aux yeux d'un tenant du laïcisme. Comme n'importe quel autre principe médiéval, non content de réclamer que le Tibet soit indépendant de l'hégémonie chinoise – exigence parfaitement légitime par ailleurs –, il prétend aussi être un souverain héréditaire choisi par dieu lui-même, comme c'est commode ! Au sein de son Église, les sectes dissidentes sont persécutées ; son pouvoir monarchique dans une enclave indienne est absolu ; il énonce des règles absurdes en matière de sexualité et d'alimentation ; et, lorsqu'il se rend à Hollywood pour collecter des fonds, il proclame saints les principaux donateurs, comme Steven Seagal et Richard Gere. (M. Gere s'est d'ailleurs laissé aller à murmurer un peu lorsque M. Seagal a été sacré *toulkou*, personne de haute illumination. Il doit être exaspérant de se voir éclipser dans une enchère spirituelle de ce genre...) Je ne nie pas que l'actuel « dalaï », ou lama suprême, ait du charme et de la présence, comme je reconnaiss que l'actuelle reine d'Angleterre est plus intègre que la plupart de ses prédécesseurs, mais cela n'invalider en aucun cas la critique de la monarchie héréditaire. N'oublions pas que les premiers étrangers à visiter le Tibet ont été épouvantés par la domination féodale, doublée d'effroyables châtiments, qui asservissait la population à une élite monastique parasite.

Comment prouver aisément que la foi « orientale » est identique aux postulats invérifiables de la religion « occidentale » ? Voici ce que dit « Gudo », illustre bouddhiste japonais de la première partie du XX^e siècle :

En tant que propagateur du bouddhisme, j'enseigne que « tous les êtres sensibles ont la nature du Bouddha », et que « au sein du Dharma il y a égalité sans supérieur ni inférieur ». En outre, j'enseigne que « tous les êtres sensibles sont mes enfants ». Ayant adopté ces paroles d'or comme base de ma foi, j'ai découvert qu'elles sont en complet accord avec les principes du socialisme. C'est ainsi que je suis devenu un adepte du socialisme.

Nous y voilà de nouveau : l'hypothèse qu'une « force » extérieure indéfinie a un esprit propre, et la suggestion discrète mais menaçante que celui qui désapprouve est d'une certaine manière opposé à la volonté sacrée ou paternelle. J'extrais ce passage de l'ouvrage exemplaire de Brian Victoria, *Zen at War*, qui raconte comment la majorité des bouddhistes japonais ont décidé que Gudo avait raison en général mais tort en particulier. Il fallait vraiment considérer les gens comme des enfants, comme le font toutes les croyances, mais c'était le fascisme et non le socialisme que Bouddha et le dharma exigeaient d'eux.

Brian Victoria est un adepte du bouddhisme et prétend aussi – je lui en laisse la responsabilité – en être un prêtre. Nul doute qu'il prend sa foi au sérieux et qu'il connaît bien le Japon et les Japonais. Son étude de la question montre que le bouddhisme japonais est devenu un serviteur loyal – et même un avocat – de l'impérialisme et des massacres, et cela non tant parce qu'il était japonais que parce qu'il était bouddhiste. En 1938, des membres importants de la secte Nichiren fondèrent un groupe voué au « bouddhisme de la Voie impériale » :

Le bouddhisme de la Voie impériale utilise l'exquise vérité du soutra du Lotus pour révéler l'essence majestueuse des institutions nationales. Exalter le véritable esprit du bouddhisme Mahayana est un enseignement qui soutient avec révérence la tâche de l'empereur. C'est ce qu'entendait le grand fondateur de notre secte, saint Nichiren, quand il parlait de l'unité divine du souverain et de Bouddha. [...] Pour cette raison, la principale image d'adoration dans le bouddhisme de la Voie impériale n'est pas le Bouddha Shakyamuni qui est apparu en Inde, mais sa majesté l'empereur, dont le lignage s'étend sur plus de dix mille générations.

Les effusions de ce genre – si perverses soient-elles – sont presque impossibles à critiquer. Comme la plupart des professions de foi, elles consistent à simplement *postuler* ce qui doit être prouvé. Ainsi une simple assertion est-elle suivie des mots « pour cette raison », comme si tout le travail logique avait été accompli en posant l'affirmation. (Toutes les déclarations du dalaï-lama, qui ne prône pas les massacres impérialistes mais qui a bruyamment applaudi les essais nucléaires du gouvernement indien, font également partie de ce modèle incohérent.) Les scientifiques qualifient de « pas même fausses » ces hypothèses totalement gratuites, qui ne permettent même pas d'apprendre de ses erreurs. L'essentiel du discours prétendument spirituel relève de cette typologie.

Vous remarquez, par ailleurs, que dans la perspective de cette école bouddhique, il y a d'autres écoles bouddhiques, tout aussi « contemplatives », qui se fourvoient. C'est exactement ce qu'un anthropologue de la religion s'attendrait à trouver dans une fabrication humaine, condamnée à être schismatique. Mais sur quelle base un adepte du Bouddha Shakyamuni pourrait-il soutenir que ses confrères japonais sont dans l'erreur ? Certainement pas en recourant au raisonnement ou à la preuve, lesquels sont totalement étrangers à ceux qui parlent de « l'exquise vérité du soutra du Lotus ».

Les choses sont allées de mal en pis lorsque les généraux japonais ont mobilisé et soumis à une discipline sévère leurs zombies zenifiés. La Chine continentale est devenue un immense abattoir, et toutes les sectes importantes du bouddhisme japonais ont publié cette proclamation commune :

Les sujets du Japon impérial, qui révèrent la politique impériale de préservation de l'Orient, assument le destin humanitaire d'un milliard d'hommes de couleur. [...] Nous croyons qu'il est

temps d'effectuer un changement majeur dans le cours de l'histoire humaine, centrée jusqu'ici sur les Caucasiens.

Ce manifeste adoptait la position du shintoïsme – alors religion officielle du pays – selon laquelle les soldats japonais mouraient en fait pour l'indépendance de l'Asie. Chaque année resurgit la fameuse controverse sur le fait de savoir si les autorités civiles et spirituelles du Japon doivent accomplir une visite au sanctuaire de Yakasuni, qui rend officiellement hommage à l'armée de Hirohito. Et chaque année, des millions de Chinois, de Coréens et de Birmans protestent que le Japon n'était pas l'ennemi de l'impérialisme en Orient, mais une forme nouvelle et plus violente de celui-ci. Il est cependant intéressant de noter qu'à l'époque les bouddhistes japonais considéraient l'appartenance de leur pays à l'Axe comme une manifestation de la théologie de la libération. Ou, comme le formulaient alors les dirigeants bouddhistes unis :

Afin d'établir la paix éternelle en Asie orientale, en éveillant la grande bienveillance et la grande compassion du bouddhisme, nous recourons tantôt à l'acceptation et tantôt à la force.

Nous n'avons maintenant d'autre choix que d'exercer la bienveillante violence de « tuer l'un pour que beaucoup puissent vivre » (*issatsu tasho*). C'est une chose que le bouddhisme Mahayana n'approuve qu'avec la plus grande gravité.

Aucun chantre de la « guerre sainte » ou de la « croisade » ne saurait mieux dire ! Le numéro sur la « paix éternelle » est particulièrement excellent. Vers la fin de l'effroyable conflit que le Japon avait déclenché, c'étaient des prêtres bouddhistes et shintoïstes qui recrutaient et formaient les *kamikazes* (« vent divin »), les pilotes fanatiques d'avions suicides, en leur assurant que l'empereur était un « roi sacré du mouvement de la roue d'or », l'une des quatre manifestations du monarque bouddhiste idéal et un *tathagata*²⁷, ou « être ayant réalisé l'illumination complète », du monde matériel. Et puisque « le zen considère indifféremment la vie et la mort », pourquoi ne pas abandonner les soucis de ce monde pour adopter une attitude de prosternation aux pieds d'un dictateur homicide ?

Cet exemple effrayant vient à l'appui de ma thèse générale selon lequel la « foi » représente une menace. Il devrait être possible que je poursuive ici mes études et mes recherches, et que le bouddhiste fasse tourner là sa roue. Mais le mépris de l'intellect a pour étrange habitude de ne *pas* être passif. Et cela de deux façons. Ou les crédules innocents deviennent une proie facile pour les moins scrupuleux, qui cherchent à les « diriger » et à les « inspirer ». Ou ceux dont la crédulité a mené leur société à la stagnation cherchent une solution, non dans un examen de conscience honnête, mais en reprochant à d'autres leur

arriération. Ces deux possibilités se sont réalisées dans la société la plus saintement « spirituelle » de toutes.

Si de nombreux bouddhistes regrettent aujourd’hui cette déplorable tentative de prouver leur propre supériorité, aucun d’eux n’a été capable de démontrer que le bouddhisme avait tort selon ses propres critères. Une foi qui méprise l’intellect et la liberté individuelle, qui prêche la soumission et la résignation, et qui considère la vie comme misérable et transitoire, est mal préparée à l’autocritique. Ceux qui sont las des religions conventionnelles de la « Bible », et qui recherchent l’« illumination » par la dissolution de leurs facultés critiques dans le nirvana, sous quelque forme que ce soit, feraient bien de prendre garde. Peut-être croient-ils ainsi renoncer au vil matérialisme, mais ce qu’on leur demande, c’est de mettre leur raison en sommeil et d’ôter leur esprit en même temps que leurs sandales.

15

La religion comme péché originel

En vérité, la religion se révèle non pas simplement amorphe mais immorale de plusieurs manières. Et ces fautes ou crimes ne procèdent pas du comportement de ses fidèles (qui peut être parfois exemplaire), mais de ses préceptes originels. Par exemple :

- La présentation d'une image fausse du monde à l'innocent et au crédule
- La doctrine des sacrifices sanglants
- La doctrine du rachat
- La doctrine de la récompense et/ou du châtiment éternel
- L'imposition de tâches et de règles impossibles

Le premier point a déjà été examiné. Tous les mythes de la création de tous les peuples sont faux, on le sait depuis longtemps, et ils ont été remplacés assez récemment par des explications infiniment supérieures et magnifiques. À la liste de ses excuses, la religion devrait simplement ajouter ses regrets d'avoir imposé des parchemins fabriqués et des mythes folkloriques aux ingénus, et d'avoir mis si longtemps à le reconnaître. On sent bien sa réticence à faire cet aveu, puisqu'il risque d'anéantir sa vision du monde tout entière, mais plus elle le retardera plus il deviendra odieux.

LES SACRIFICES SANGLANTS

Avant l'apparition du monothéisme, les autels de la société primitive dégoulinaien de sang, souvent humain. Le goût de ces offrandes, du moins sous la forme animale, survit encore aujourd'hui. Des juifs pieux essaient actuellement d'élever « la vache rousse sans défaut ni tare » mentionnée dans le livre des Nombres, chapitre XVI, dont l'abattage renouvelé, selon le rite

méticuleusement respecté, amènera le retour des sacrifices d'animaux dans le Troisième Temple, et hâtera la fin des temps et l'avènement du Messie. Cela peut paraître absurde, mais une équipe d'éleveurs chrétiens s'efforcent, au moment même où j'écris ces lignes, d'aider leurs homologues intégristes juifs, en recourant à des techniques de sélection spéciales (empruntées ou volées à la science moderne) pour produire un spécimen parfait d'angus rouge dans le Nebraska. Entre-temps, en Israël, des fanatiques bibliques tentent aussi d'« éliver » des enfants dans un bâtiment exempt de toute contamination dont l'un, lorsqu'il aura atteint l'âge requis, aura le privilège de couper la gorge de cette vache. Idéalement, l'opération devrait se dérouler sur le mont Moriah, bizarrement site des lieux saints musulmans de Jérusalem mais néanmoins l'endroit même où Abraham est censé avoir levé un couteau pour immoler son propre enfant. D'autres étripages et égorgements sacramentels, en particulier d'agneaux, ont lieu tous les ans dans le monde chrétien et musulman, pour célébrer Pâques ou l'Aïd.

Cette dernière fête, qui commémore l'acceptation par Abraham du sacrifice de son propre fils, est commune aux trois monothéismes, et remonte à leurs ancêtres primitifs. Il est impossible d'édulcorer cette histoire effrayante. Y prélude toute une série de vilenies et de tromperies, de la séduction de Loth par ses deux filles au mariage d'Abraham avec sa belle-sœur, en se poursuivant par la naissance d'Isaac alors que sa mère Sarah avait quatre-vingt-dix ans et son père cent ans, et bien d'autres crimes et délits champêtres, vraisemblables ou non. Tourmenté peut-être par sa mauvaise conscience, en tout cas persuadé d'obéir à dieu, Abraham accepte d'assassiner son fils. Il prépare le bûcher, y place le garçon solidement ligoté (montrant ainsi qu'il connaissait la procédure), et lève le couteau pour tuer l'enfant comme un animal. Au dernier moment son bras est arrêté, non par dieu mais par un ange, et depuis les nuages une voix le félicite d'avoir manifesté son consentement obstiné à égorger un innocent en expiation de ses propres forfaits. En récompense de sa fidélité, dieu lui assure une longue et nombreuse postérité.

Peu après (même si la chronologie de la Genèse n'est pas d'une précision extrême), Sarah meurt à cent vingt-sept ans, et son mari attentionné lui trouve une sépulture dans une grotte de la ville d'Hébron. Une quarantaine d'années plus tard, ayant atteint le bel âge de cent soixante-quinze ans, et engendré six autres enfants dans l'intervalle, Abraham est enseveli dans la même grotte. Aujourd'hui encore, des croyants s'entre-tuent et massacrent les enfants de leurs adversaires pour la propriété exclusive de ce trou impossible à identifier et à localiser au flanc d'une colline.

Il y eut ainsi un terrible carnage d'habitants juifs d'Hébron pendant la révolte

arabe de 1929 – soixante-sept Juifs y trouvèrent la mort, dont la plupart étaient loubavitchs, lesquels considèrent les non-Juifs comme racialement inférieurs – ce qui n'excuse pas le pogrom –, et qui s'étaient installés à Hébron parce qu'ils croyaient au mythe de la Genèse. Jusque-là hors des frontières d'Israël, la ville fut triomphalement prise en 1967 par les forces israéliennes, et fait depuis partie des territoires occupés de la rive occidentale du Jourdain. Sous la conduite de Moshe Levinger, un rabbin particulièrement violent et odieux, des immigrants juifs ont alors commencé à effectuer leur « retour » et à installer une colonie armée appelée Kiryat Arba au-dessus de la ville, ainsi que plusieurs autres, plus petites, dans Hébron même. Les musulmans appartenant à la majorité arabe de la population locale ont alors protesté, en affirmant que si le très louable Abraham avait effectivement accepté de sacrifier son fils, c'était uniquement pour *leur* religion et non pour celle des juifs. Tel est le sens de la « soumission » (islam). Quand j'ai visité l'endroit, j'ai découvert que la supposée « grotte des Patriarches », ou « grotte de Machpela », avait des entrées et des lieux de culte séparés pour les deux groupes en guerre qui se disputent le droit de célébrer cette atrocité en leur nom.

Peu avant mon arrivée, une autre atrocité venait de se produire. Un fanatique israélien, le Dr. Baruch Goldstein, s'était rendu dans la grotte et avait déchargé l'arme automatique qu'il était autorisé à porter sur les pèlerins musulmans. Il en avait tué vingt-sept et blessé beaucoup d'autres avant d'être maîtrisé et battu à mort. Or beaucoup de gens savaient que le Dr. Goldstein était un homme dangereux. Quand il servait comme médecin dans l'armée israélienne, il avait annoncé qu'il ne soignerait pas les patients non juifs, tels les Arabes israéliens, en particulier le jour du sabbat. Il ne faisait d'ailleurs qu'obéir à la loi rabbinique, comme l'ont confirmé de nombreuses autorités fondamentalistes juives. Une bonne façon de repérer facilement un tueur sanguinaire est donc de constater qu'il est guidé par une observation sincère et littérale des instructions divines. Les juifs pratiquants les plus bornés dressent depuis des oratoires en sa mémoire, et parmi les rabbins qui ont condamné son acte, tous ne l'ont pas fait sans restriction. Si la malédiction d'Abraham continue d'empoisonner Hébron, la caution de la religion aux sacrifices sanglants empoisonne notre civilisation tout entière.

LE RACHAT

Les sacrifices humains, comme ceux qui étaient perpétrés lors des cérémonies aztèques et autres, étaient communs dans le monde antique et se voulaient propitiatoires. L'offrande d'une vierge, d'un nourrisson ou d'un prisonnier était

censée apaiser les dieux : là encore, ce n'est pas une très bonne publicité pour les qualités morales de la religion. Le « martyre », ou sacrifice délibéré de soi-même, peut être envisagé dans une perspective légèrement différente, même si, lorsqu'il était pratiqué par les hindous sous la forme du *sati*, le « suicide » fortement recommandé des veuves, il fut interdit par les Britanniques en Inde pour des raisons aussi bien impériales que chrétiennes. Les « martyrs » qui veulent tuer d'autres personnes en même temps qu'eux-mêmes suscitent des réactions encore plus diverses : l'islam, réputé hostile au suicide, semble incapable de décider s'il doit condamner ou recommander l'acte d'un *shahid*.

Mais l'idée du rachat *par procuration*, comme celui qui troublait tant même un C. S. Lewis, est un raffinement supplémentaire de l'antique superstition. Là encore, nous trouvons un père qui manifeste son amour en torturant son fils à mort, mais cette fois-ci le père n'essaie pas d'impressionner dieu. Il est dieu, et ce sont les humains qu'il essaie d'impressionner. Posez-vous la question : où est la morale dans l'histoire suivante ? On me parle d'un sacrifice humain qui s'est déroulé il y a deux mille ans, sans que je le souhaite, et dans des circonstances si épouvantables que, si j'avais été présent et doté de la moindre influence, j'aurais par devoir tenté d'y mettre fin. En conséquence de ce meurtre, mes nombreux péchés m'ont été pardonnés et je peux espérer jouir d'une vie éternelle.

Oublions pour l'instant toutes les contradictions entre les narrateurs de l'histoire initiale et supposons-la foncièrement vraie. Quelles en sont les autres implications ? Celles-ci ne sont pas aussi rassurantes qu'elles le paraissent à première vue. D'abord, et pour bénéficier des avantages de cette offre merveilleuse, je dois accepter d'être *responsable* de la flagellation, des sarcasmes et de la crucifixion, dont je suis entièrement innocent, et admettre que chaque fois que je décline cette responsabilité, ou que je pèche par parole ou par action, j'en aggrave les souffrances. En plus, on me demande de croire que ces souffrances étaient *nécessaires* pour racheter un crime antérieur dont je suis tout aussi innocent : le péché d'Adam. Inutile d'objecter qu'Adam semble avoir été créé avec une insatisfaction et une curiosité insatiables, pour se voir ensuite interdire de les satisfaire : tout cela était réglé bien avant la naissance de Jésus lui-même. Ainsi ma propre culpabilité dans l'affaire est-elle réputée « originelle » et inéluctable. On m'accorde néanmoins un libre arbitre me permettant de rejeter l'offre de la rédemption par procuration. Mais si je fais ce choix, je dois m'attendre à une éternité de tortures plus effroyables que tout ce qui a été enduré au Calvaire, ou que tout ce dont étaient menacés les premiers auditeurs des Dix Commandements.

Pour encore compliquer les choses, il est précisé que Jésus à la fois *souhaitait* et *devait mourir*, qu'il s'est rendu à Jérusalem pour la Pâque dans ce but même,

et que tous ceux qui ont pris part à son meurtre faisaient inconsciemment la volonté de dieu et réalisaient d'antiques prophéties. (Si on ignore la version gnostique, il est difficilement compréhensible que Judas, censé avoir accompli l'acte étrangement superflu de désigner à ceux qui le traquaient depuis longtemps un prédicateur connu de tous, soit couvert d'un tel opprobre. Sans lui, il n'y aurait pas eu de « vendredi saint » ni donc de « bonne nouvelle », comme disent naïvement les chrétiens, même quand ils ne sont pas d'humeur vengeresse.)

À en croire un seul des quatre Évangiles²⁸, les Juifs qui ont réclamé la mort de Jésus se sont écriés : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » C'est un problème qui ne concerne pas que les Juifs, ou les catholiques embarrassés par le passé antisémite de leur religion. Supposons que le sanhédrin ait effectivement fait cette demande, comme Maïmonide croit qu'il l'a faite et devait la faire. Comment cela pouvait-il lier les générations suivantes ? Rappelez-vous que le Vatican n'affirmait pas que c'étaient *quelques* Juifs mais *les* Juifs qui avaient tué le Christ, et que le peuple juif dans son ensemble en portait la responsabilité. Il peut sembler bizarre que l'Église n'ait pu se résoudre à abandonner la charge du « déicide » juif généralisé que très récemment. Mais sa réticence s'explique aisément. Si l'on reconnaît que les descendants des Juifs ne sont pas impliqués, il devient très difficile de prétendre que n'importe qui d'autre, absent à la crucifixion, est impliqué aussi. Un accroc dans le tissu, comme toujours, menace de déchirer le tout (ou de révéler qu'il s'agit simplement d'un objet fabriqué, tissé, de la main de l'homme, comme le suaire de Turin aujourd'hui discrédité). En bref, collectiviser la culpabilité est immoral en soi, ainsi que la religion est parfois obligée de le reconnaître.

LE CHÂTIMENT ÉTERNEL ET LES TÂCHES IMPOSSIBLES

L'épisode du jardin de Gethsémani, dans l'Évangile, me préoccupait beaucoup quand j'étais enfant, parce que sa « rupture » de l'action et ses gémissements humains me poussaient à me demander si le scénario fantastique ne pouvait pas, après tout, être en partie vrai. Jésus demande, en effet, s'il doit vraiment endurer cette épreuve. Question impressionnante et inoubliable. Et j'ai décidé il y a bien longtemps que je parierais joyeusement ma propre âme que la seule réponse juste était « non ». Nous ne pouvons pas, comme les paysans terrifiés de l'Antiquité, espérer accuser un bouc de tous nos crimes, pour le chasser ensuite dans le désert. Et il est tout à fait sensé que l'expression encore courante aujourd'hui de « bouc émissaire » ait une connotation négative. Or la religion recourt au bouc émissaire à grande échelle. Je peux payer tes dettes, mon amour,

si tu as été imprudente, et si j'étais un héros comme Sidney Carton dans *Une histoire de deux villes*²⁹, je pourrais même purger ta peine de prison ou prendre ta place sur l'échafaud. Nul homme n'aime plus que moi. Mais je ne peux t'absoudre de tes responsabilités. Ce serait immoral de ma part de le proposer, et immoral de la tienne de l'accepter. Et si la même offre vient d'un autre temps et d'un autre monde, par le biais d'intermédiaires et accompagnée de promesses de récompense, elle perd toute sa grandeur pour se réduire à des vœux pieux ou, pis, à un mélange de chantage et de corruption.

Que tout cela puisse dégénérer en simple marchandise a été rendu tristement célèbre par Blaise Pascal, dont la théologie frise le sordide. Son célèbre « pari » est un boniment de camelot : qu'avez-vous à perdre ? Si vous croyez en dieu et qu'il y ait un dieu, vous gagnez. Si vous croyez en lui et que vous ayez tort – quelle importance ? J'ai écrit autrefois une riposte à cette martingale finaud, qui prenait deux formes. La première était une version de la réponse hypothétique de Bertrand Russell à la question hypothétique : que direz-vous si, après votre mort, vous vous retrouvez devant votre créateur ? Sa réponse : « Je dirais, oh dieu, vous ne nous avez pas donné suffisamment de preuves. » La mienne : « Monsieur l'impondérable, je présume, à en juger par certaines de vos nombreuses réputations, mais pas toutes, que vous préférez sans doute une incroyance honnête et convaincue à une affectation de foi hypocrite et intéressée, ou aux offrandes fumantes d'autels sanglants. » Mais je ne compterais pas là-dessus.

Pascal m'évoque les hypocrites et les imposteurs qui abondent dans la rationalisation talmudique juive. Ne faites aucun travail vous-même le jour du sabbat, mais payez quelqu'un d'autre pour le faire. Vous obéissez à la lettre de la loi ; qui règle l'addition ? Le dalaï-lama nous dit qu'on peut recourir à une prostituée tant que quelqu'un d'autre la paie. Les musulmans chiites proposent un « mariage temporaire », et vendent aux hommes la permission de prendre femme pour une heure ou deux selon le rite habituel, puis de divorcer dès qu'ils ont fini. La moitié des splendides édifices de Rome n'auraient jamais été construits si la vente d'indulgences n'avait été si profitable. La basilique Saint-Pierre elle-même a été financée par une offre spéciale de ce genre. Le dernier pape, le ci-devant Joseph Ratzinger, a récemment attiré la jeunesse catholique à un festival en proposant aux participants une certaine « rémission des péchés ».

Ce pitoyable spectacle moral ne serait pas nécessaire s'il était possible d'observer les règles initiales. Mais aux décrets totalitaires commençant par une révélation d'une autorité absolue, imposés par la peur et reposant sur un péché commis il y a très longtemps, s'ajoutent des prescriptions souvent à la fois immorales et inapplicables. Le principe essentiel du totalitarisme est de faire des

lois auxquelles il est *impossible d'obéir*. La tyrannie qui en résulte est encore plus accablante si elle peut être mise en œuvre par une caste ou un parti privilégié qui traque la faute avec un grand zèle. La plus grande partie de l'humanité, au cours de son histoire, a vécu sous une forme ou une autre de cette dictature abrutissante, et une forte proportion y est encore assujettie. Voici quelques exemples de ces règles qui doivent, et pourtant ne peuvent, être suivies.

Le commandement donné au Sinaï qui interdisait de seulement penser à convoiter une chose est le premier jalon. Le Nouveau Testament lui fait écho en disant qu'un homme qui regarde une femme de la mauvaise façon a en fait déjà commis l'adultère. L'interdiction coranique, et un temps chrétienne, de prêter de l'argent à intérêt n'est pas mal non plus. Toutes ces injonctions, à leur manière, tentent de placer des obstacles impossibles à l'initiative humaine. On ne peut s'en acquitter que de deux façons. La première est une mortification continue de la chair, accompagnée d'une lutte incessante contre des pensées « impures » qui se réalisent dès qu'elles sont nommées, ou même imaginées. D'où les confessions hystériques de culpabilité, les fausses promesses d'amélioration et les violentes dénonciations d'autres pécheurs : en bref, un État policier spirituel. La seconde solution est l'hypocrisie organisée, où les aliments interdits sont rebaptisés autrement, où une donation aux autorités religieuses achète une marge de manœuvre, où une orthodoxie ostentatoire permet de gagner du temps, où l'argent est versé sur un compte puis remboursé sur un autre – avec peut-être un petit pourcentage ajouté de façon non usuraire. Nous pourrions appeler ça une république bananière spirituelle. Nombre de théocraties, de la Rome médiévale à l'Arabie Saoudite wahhabite contemporaine, sont parvenues à combiner État policier spirituel et république bananière spirituelle.

Cette objection s'applique même à certaines des règles les plus nobles et les plus viles. L'ordre d'« aimer son prochain », si bénin semble-t-il, est néanmoins sévère : c'est un rappel de nos devoirs envers les autres. L'ordre d'« aimer son prochain *comme soi-même* » est trop extrême et astreignant pour être obéi, comme l'instruction difficile à interpréter d'aimer les autres « comme je vous ai aimés ». Les humains ne sont pas constitués pour s'occuper des autres autant que d'eux-mêmes : c'est tout simplement impossible (comme n'importe quel « créateur » intelligent le comprendrait en examinant son projet). Exhorter l'être humain à se montrer surhumain, sous peine de mort et de torture, ne peut que provoquer chez lui une terrible auto-humiliation devant ses échecs répétés et inévitables à appliquer les règles. Quel sourire, entre-temps, sur le visage de ceux qui acceptent en contrepartie les dons en espèces ! La prétendue Règle d'or, parfois inutilement identifiée avec un conte folklorique sur le rabbin babylonien Hillel, nous enjoint simplement de traiter les autres comme nous aimerions qu'ils

nous traitent. Ce précepte raisonnable et rationnel, que l'on peut enseigner à n'importe quel enfant avec son sens inné de la justice (et qui anticipe toutes les « béatitudes » et paraboles de Jésus), est largement à la portée de n'importe quel athée, et n'exige ni masochisme ni sadisme hystériques, quand il est enfreint. Cet aspect de la douloureusement lente évolution de l'espèce s'apprend peu à peu, et une fois compris ne s'oublie jamais. La conscience ordinaire suffit, sans nulle fureur divine à l'appui.

Quant aux règles les plus viles, considérons à nouveau l'argument du plan divin. Les gens souhaitent s'enrichir et s'améliorer, et s'ils peuvent prêter, voire donner, de l'argent à un ami ou un parent dans le besoin, sans rien demander d'autre que son remboursement futur ou un peu de reconnaissance, ils n'avanceront pas de l'argent à de parfaits inconnus sans intérêt. Par un heureux hasard, la cupidité et l'avarice sont l'aiguillon du développement économique. Quiconque a étudié la question, d'Adam Smith à Karl Marx, en passant par David Ricardo, a reconnu ce fait. Ce n'est « pas de la bienveillance du boulanger », notait Smith avec sa finesse écossaise, que nous attendons notre pain quotidien, mais de son intérêt à le cuire et le vendre. Sans doute peut-on choisir d'être altruiste, quoi qu'on entende par là, mais par définition on ne peut être *constraint* à l'altruisme. Peut-être serions-nous des meilleurs si nous n'étions pas « créés » ainsi, mais il est aussi certain que rien ne serait plus stupide qu'un « créateur » qui punirait l'instinct même qu'il a implanté.

« Libre arbitre », répliquent les casuistes. Vous n'êtes pas tenu d'obéir aux lois contre le meurtre ou le vol. Certes, mais on peut être génétiquement programmé à une certaine quantité d'agressivité, de haine et d'avidité, et être aussi suffisamment évolué pour se garder de suivre chaque pulsion. Si nous cédions sans cesse à chacun de nos bas instincts, la civilisation serait impossible, et il n'y aurait pas d'écriture pour poursuivre cette discussion. Cela dit, il est incontestable qu'un être humain, debout ou couché, a la main qui repose près de ses parties génitales. Particularité physique utile assurément pour repousser les agresseurs lorsque nos ancêtres décidèrent de prendre le risque de se tenir debout et d'exposer leurs viscères, c'est à la fois un privilège et une provocation refusés à la plupart des quadrupèdes (certains peuvent compenser en portant la gueule à l'endroit même que nous atteignons des doigts et de la paume). Question : qui a conçu la règle selon laquelle ce contact élémentaire entre la main et les organes sexuels était interdit, fût-ce en pensée ? Pour être plus direct, qui a ordonné que vous *devez* toucher (pour d'autres raisons n'ayant rien à voir avec la sexualité ou la reproduction), mais qu'en même temps vous *ne devez pas* toucher ? Il ne semble même pas y avoir de véritable autorité scripturaire en la matière, et pourtant presque toutes les religions ont rendu l'interdiction quasi absolue.

On pourrait consacrer un livre tout entier à la seule histoire grotesque de la religion et du sexe, et à la crainte sacrée de l'acte procréateur et de ses pulsions et nécessités associées, depuis l'émission de semence jusqu'à celle du sang menstruel. Mais une manière commode de condenser toute cette histoire fascinante est peut-être de poser une seule question provocatrice.

16

La religion : prétexte à maltraiter les enfants ?

« Réponds-moi franchement. Imagine-toi que les destinées de l'humanité sont entre tes mains, et que pour rendre définitivement les gens heureux, pour leur procurer enfin la paix et le repos, il est indispensable de mettre à la torture ne fût-ce qu'un seul être, l'enfant qui se frappait la poitrine de son petit poing, et de fonder sur ses larmes le bonheur futur. Consentiras-tu, dans ces conditions, à édifier un pareil bonheur ? Réponds sans mentir. »

Ivan à Aliocha,
Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Les Frères Karamazov*,
(trad. Henri Mongault, Gallimard, « La Pléiade », 1952)

Lorsque nous nous demandons si la religion a « fait plus de mal que de bien » – sans que cela signifie quoi que ce soit sur sa vérité ou son authenticité –, nous nous trouvons face à une immense question. Nous ne saurons jamais combien d'enfants ont été psychologiquement et physiquement mutilés par l'inculcation obligatoire de la foi. C'est presque aussi difficile à déterminer que le nombre de rêves et de visions spirituels et religieux qui se sont vérifiés, et qu'il faudrait rapporter à tous ceux qui n'ont laissé ni traces ni souvenirs pour leur accorder ne serait-ce qu'un semblant de valeur. Mais la religion s'est toujours efforcée d'agir sur les esprits non formés et sans défense des jeunes, quitte à passer des alliances avec les pouvoirs profanes du monde matériel pour s'assurer ce privilège.

L'un des grands exemples de terrorisme moral dans notre littérature est le sermon du père Arnall dans *Dedalus (Portrait de l'artiste en jeune homme)* de James Joyce. Ce vieux prêtre ignoble prépare Stephen Dedalus et ses « petits frères en Jésus-Christ » à une retraite en l'honneur de saint François-Xavier (l'homme qui a apporté l'Inquisition en Asie, et dont les ossements sont encore

révérés par ceux qui choisissent de révéler ce genre de choses). Il entreprend de les impressionner par une longue et jubilante description des châtiments éternels, ceux que l’Église se plaisait à décrire quand elle se sentait encore assez forte pour le faire. Il est impossible de citer tout ce délire, mais on peut souligner deux éléments particulièrement frappants, concernant la nature de la torture et celle du temps. Il est évident que les paroles du prêtre sont spécifiquement conçues pour terrifier les enfants. D’abord, les images sont elles-mêmes enfantines. Dans la partie sur les tourments, le diable en personne fait fondre une montagne comme de la cire. Chaque maladie effroyable est convoquée, et le prédicateur joue habilement de la crainte enfantine que cette souffrance ne puisse se prolonger indéfiniment. Pour illustrer l’éternité de l’enfer, il évoque un enfant qui joue sur une plage avec le sable, et se lance dans une multiplication infantile de ces grains de sable (du style : « Papa, et s’il y avait un million de millions de millions de trillions de chatons, est-ce qu’ils rempliraient le monde entier ? »), puis ajoute de nouvelles multiplicités : les feuilles de la forêt, les plumes, les écailles et les poils des animaux familiers. Depuis des siècles, des hommes adultes sont payés pour terroriser les enfants de la sorte (et pour les torturer, les battre et les violer en prime, ainsi que Joyce et tant d’autres en ont gardé le souvenir).

Ce n’est là qu’un aspect des stupidités et cruautés trop humaines des religieux. La torture est aussi vieille que la méchanceté de l’humanité, seule espèce ayant l’imagination requise pour ce faire. Si nous ne pouvons pas reprocher cette perversion à la religion, nous pouvons l’accuser de l’avoir institutionnalisée et raffinée. Les musées de l’Europe médiévale, de la Hollande à la Toscane, regorgent d’instruments sur lesquels de saints hommes ont œuvré dévotement pour savoir combien de temps ils pouvaient maintenir quelqu’un en vie, tout en le rôtissant. Inutile de donner davantage de détails, mais il existait des manuels religieux pour pratiquer cet art et des guides pour détecter l’hérésie à l’aide de la douleur. Ceux qui n’avaient pas la chance de participer aux autodafés (ou « actes de foi », comme on appelait ces séances de torture) avaient toute liberté de fantasmer autant d’effrayants cauchemars qu’ils le pouvaient, et de les infliger verbalement aux ignorants pour les maintenir dans une peur constante. À une époque où les distractions publiques étaient rares, un bon supplice du feu, de l’écartèlement ou de la roue sur la grand-place était souvent tout le divertissement que les bonnes âmes osaient autoriser. Rien ne prouve aussi manifestement la fabrication humaine de la religion que l’esprit malade qui a conçu l’enfer, sinon l’esprit pitoyablement limité qui a été incapable de décrire le paradis – autrement que comme un lieu de consolations profanes, d’ennui éternel ou (ainsi que le pensait Tertullien) de jouissance perpétuelle au spectacle des

tourments d'autrui.

Les enfers pré-chrétiens étaient extrêmement désagréables eux aussi, et d'un sadisme tout aussi inventif. Mais certains des premiers que nous connaissons – tout particulièrement celui des hindous – étaient limités dans le temps. Un pécheur pouvait être condamné à tant d'années en enfer – où chaque jour valait 6 400 années humaines. S'il avait tué un prêtre, par exemple, il écopait de 149 504 000 000 d'années humaines. Après quoi, il bénéficiait du nirvana, qui semble signifier l'annihilation. C'était aux chrétiens qu'il reviendrait d'inventer un enfer sans aucune rédemption possible. (Et l'idée est volontiers reprise : j'ai entendu ainsi Louis Farrakhan, leader de l'hérétique « Nation de l'Islam », exclusivement noire, soulever l'ovation vociférante d'une foule rassemblée au Madison Square Garden en lançant aux Juifs : « Et n'oubliez pas : quand c'est Dieu qui vous met dans les fours, c'est POUR TOUJOURS ! »)

L'obsession des enfants et la maîtrise rigide de leur éducation font partie de tout système d'autorité absolue. C'est peut-être un jésuite qui a dit le premier : « Donnez-moi l'enfant jusqu'à ce qu'il ait dix ans et je vous rendrai l'homme », mais l'idée est beaucoup plus ancienne que l'école d'Ignace de Loyola. L'endoctrinement des jeunes a souvent l'effet inverse, comme le sort de nombre d'idéologies laïques nous l'enseigne aussi, mais les religieux sont prêts à courir le risque pour instiller suffisamment de propagande à l'enfant moyen. Que peuvent-ils espérer d'autre ? Si l'instruction religieuse n'était pas autorisée avant l'âge de raison, notre monde serait très différent. Les parents croyants sont divisés sur la question, puisqu'ils espèrent naturellement partager les merveilles et les plaisirs de Noël et d'autres fêtes avec leurs rejetons (et pouvoir aussi faire bon usage de dieu, ainsi que de personnages secondaires comme le père Noël, pour mater les rebelles). Et si l'enfant s'égarait dans une autre foi, voire une autre religion, fût-ce au début de l'adolescence ? C'est profiter de l'innocence, auront alors tendance à dire les parents. Tous les monothéismes condamnent, ou condamnaient, très vigoureusement l'apostasie pour cette raison précise. Dans *Mémoires d'une jeune catholique*, Mary McCarthy se rappelle son choc lorsqu'un prédicateur jésuite lui a affirmé que son grand-père protestant – qui était son tuteur et ami – était condamné au châtiment éternel parce qu'il avait été baptisé de la mauvaise façon. D'une intelligence précoce, elle finit par obtenir que la mère supérieure consulte diverses autorités jusqu'à ce qu'elle découvre une faille dans les écrits de saint Athanase. Ce docteur de l'Église considérait en effet que les hérétiques n'étaient damnés que s'ils rejetaient la vraie foi dans la pleine conscience de ce qu'ils faisaient. Son grand-père était peut-être suffisamment mal informé en toute bonne foi pour échapper à l'enfer. Mais quelle cruauté de soumettre une fillette de onze ans à pareille souffrance ! Sans

parler des innombrables enfants moins curieux qui ont accepté cet enseignement barbare sans le remettre en cause. Ceux qui mentent ainsi à la jeunesse sont suprêmement criminels.

On peut également citer deux exemples – l'un d'enseignement immoral et l'autre de pratique immorale. Le premier concerne l'avortement. En tant que matérialiste, il me paraît démontré qu'un embryon est un corps et une entité distincts, et pas seulement (comme on l'a prétendu sérieusement parfois) une excroissance du corps féminin, une sorte d'appendice, voire de tumeur. Cette absurdité semble n'avoir plus cours. Grâce, notamment, aux images fascinantes et émouvantes, révélées par l'échographie et au fait que de minuscules prématurés sont devenus « viables » en dehors de la matrice. C'est encore une autre façon pour la science de faire cause commune avec l'humanisme. De même qu'aucun être humain d'une sensibilité morale moyenne ne peut rester indifférent au spectacle d'une femme qui reçoit des coups de pied dans le ventre, on est encore plus horrifié si la femme en question est enceinte. L'embryologie confirme la morale. L'expression « enfant à naître », même employée à des fins politiciennes, décrit une réalité matérielle.

Mais cela, loin de clore la discussion, ne fait que l'ouvrir. Il peut y avoir de nombreuses circonstances dans lesquelles il n'est pas désirable de mener un fœtus à terme. La nature ou dieu semble être de cet avis, puisqu'un grand nombre de grossesses « avortent », pour ainsi dire, en raison de malformations, et sont poliment qualifiées de « fausses couches ». Si triste soit-elle, cette issue est probablement moins malheureuse que la naissance d'innombrables enfants difformes ou idiots, dont la brève existence aurait été un calvaire pour eux et leurs proches. L'utérus nous présente donc un microcosme de la nature et de l'évolution en général. Minuscules formes amphibiennes au départ, nous développons progressivement des poumons et un cerveau (de même que pousse le lanugo, ce duvet désormais inutile, avant de disparaître), puis nous nous démenons pour sortir et aspirer une première goulée d'air frais au terme d'une transition quelque peu difficile. De même, le système élimine assez impitoyablement ceux qui n'ont jamais eu une très bonne chance de survivre : nos ancêtres n'auraient pas fait long feu dans la savane s'ils avaient dû protéger contre les prédateurs une ribambelle de nourrissons apathiques et maladifs. La métaphore de l'évolution serait donc, plutôt que la « main invisible » d'Adam Smith (formule dont je me suis toujours méfié), la « destruction créatrice » de Joseph Schumpeter, en vertu de laquelle nous acceptons une certaine proportion d'échecs naturels, compte tenu de l'insensibilité de la nature, et cela depuis les lointains prototypes de notre espèce.

Par conséquent, toutes les conceptions ne débouchent pas et n'ont jamais

débouché sur des naissances. Et dès qu'elle a commencé à dépasser la simple lutte pour l'existence, l'intelligence humaine a tâché de maîtriser son taux de reproduction. Les familles entièrement à la merci de la nature, laquelle exige inévitablement la profusion, sont liées à un cycle qui ne vaut guère mieux que celui de l'animal. La meilleure façon d'assurer un certain contrôle est la prophylaxie, recherchée sans relâche depuis toujours et devenue aujourd'hui relativement sûre et indolore. La moins mauvaise solution de remplacement, qui peut parfois être désirable pour d'autres raisons, est d'interrompre la grossesse – expédient regretté par beaucoup, même lorsque la nécessité l'impose. Tous les gens raisonnables reconnaissent qu'il y a là un douloureux conflit de droits et d'intérêts, et s'efforcent de parvenir à un équilibre. La seule proposition totalement inutile, d'un point de vue moral et pratique, est d'assener que les spermatozoïdes et les ovules sont tous des vies potentielles qu'il ne faut pas empêcher de fusionner, et qui, une fois unis, si brièvement que ce soit, ont une âme et doivent être protégés par la loi. À ce compte, un dispositif intra-utérin empêchant l'ovule de s'attacher à la paroi de l'utérus est une arme de meurtre, et une grossesse extra-utérine est une vie humaine plutôt qu'une ovulation vouée à l'échec – représentant en outre une menace immédiate sur la vie de la mère.

La solution à ce dilemme s'est heurtée, à chaque étape, à l'opposition bec et ongles du clergé. La simple tentative de former les gens à la possibilité du « planning familial » a déchaîné l'anathème, et ses premiers propagandistes ont été arrêtés (comme John Stuart Mill), jetés en prison ou chassés de leur emploi. Il y a seulement quelques années, mère Teresa taxait la contraception d'équivalent moral de l'avortement, avec pour corollaire « logique » (puisque elle considérait l'avortement comme un meurtre) qu'un préservatif ou une pilule servait également à tuer. Elle était un peu plus fanatique que son Église, mais là encore nous pouvons voir que l'intransigeance et le dogmatisme sont l'ennemi moral du bien. Ils exigent de croire à l'impossible et de faire l'infaisable. Tous les plaidoyers inconditionnels en faveur du fœtus et de la vie sont réduits à néant par ceux-là mêmes qui se servent des enfants à naître – et aussi de ceux qui sont nés – comme de simples objets soumis à leur doctrine.

En fait de pratiques immorales, il est difficile d'imaginer plus grotesque que la mutilation des organes sexuels d'un nouveau-né. Quoi de plus incompatible, en outre, avec l'argument du plan divin. Un démiurge ne se devrait-il pas d'accorder une attention toute particulière aux organes reproducteurs de ses créatures, si essentiels à la perpétuation des espèces ? Pourtant, depuis l'aube de l'humanité des rites religieux exigent d'arracher les enfants à leur berceau pour les taillader à l'aide de pierres ou de couteaux tranchants. Dans certaines sociétés

animistes et musulmanes, ce sont les fillettes qui subissent le pire traitement : l'excision des petites lèvres et du clitoris. Cette pratique est parfois différée jusqu'à l'adolescence et accompagnée, on l'a vu, de l'infibulation, qui consiste à coudre les grandes lèvres en ne laissant qu'une petite ouverture pour le passage de l'urine et du sang menstruel. Le but est clair : annihiler ou réduire l'instinct sexuel féminin, et supprimer la tentation d'avoir des relations avec un autre homme que celui auquel elle sera donnée (et qui aura le privilège de déchirer ces fils lors de la très redoutée nuit nuptiale). Entre-temps, on lui enseignera que son écoulement mensuel est une malédiction (toutes les religions ont exprimé leur horreur des menstrues, et beaucoup interdisent encore aux femmes ayant leurs règles d'assister au culte), et qu'elle est un vase impur.

Dans d'autres cultures, en particulier la culture juive et la culture musulmane, c'est la mutilation sexuelle des petits garçons qui est requise. (Curieusement, les petites filles peuvent être juives sans altération sexuelle : inutile de chercher une cohérence dans les alliances que les peuples croient avoir conclues avec dieu !) Ici, les motivations originelles semblent obéir à une double raison. L'effusion de sang – exigée dans les cérémonies de circoncision – est très probablement une survivance symbolique des sacrifices humains et animaux si importants dans le paysage sanglant de l'Ancien Testament. Les parents pouvaient ainsi sacrifier seulement une partie de leur enfant. En réponse à l'objection d'interférence dans l'œuvre divine a été inventé le dogme selon lequel Adam est né circoncis et à l'image de dieu. Certains rabbins vont jusqu'à prétendre que Moïse, lui aussi, est né circoncis, bien que cette affirmation s'explique peut-être par le fait que le Pentateuque ne mentionne nulle part la circoncision du prophète...

Le deuxième objectif – énoncé sans ambiguïté par Maïmonide – est le même que pour les filles : ôter autant que possible aux relations sexuelles leur aspect agréable. Voici ce que nous dit le sage dans son *Guide des égarés* :

Quant à la circoncision, l'une de ses raisons est, à mon avis, la volonté de réduire la copulation et d'affaiblir l'organe en question, afin que son activité soit diminuée et qu'il demeure aussi tranquille que possible. On pense parfois que la circoncision parfait ce qui est congénitalement imparfait. [...] Comment des choses naturelles peuvent-elles être si défectueuses qu'il faille les corriger de l'extérieur, d'autant que *nous savons combien le prépuce est utile à ce membre* ? En fait, ce commandement n'a pas été prescrit afin de parfaire ce qui est congénitalement imparfait, mais pour parfaire ce qui est moralement imparfait. La souffrance physique causée à ce membre est l'objet véritable de la circoncision. [...] Le fait que la circoncision amoindrit la faculté d'excitation sexuelle et diminue parfois peut-être le plaisir est incontestable. Car si on fait saigner ce membre à la naissance et qu'on lui ôte son enveloppe, il doit indubitablement être affaibli.

Maïmonide ne semble pas particulièrement impressionné par la promesse faite à Abraham (Genèse, XVII) selon laquelle la circoncision lui permettrait d'avoir

une nombreuse progéniture en dépit de ses quatre-vingt-dix-neuf ans. Mais si son fils Ismaël, alors âgé de treize ans, ne sacrifie que son prépuce, Isaac – curieusement qualifié de fils « unique » d'Abraham au chapitre XXII de la Genèse –, circoncis à l'âge de huit jours, sera ensuite offert tout entier en sacrifice.

Maïmonide considérait aussi que la circoncision était une façon de renforcer la solidarité ethnique, et insistait particulièrement sur la nécessité d'effectuer l'opération sur les bébés³⁰ sans attendre que les garçons aient atteint l'âge de raison :

La première [raison] est que si l'enfant grandissait seul, il ne s'y soumettrait pas toujours. La deuxième est qu'un enfant n'éprouve pas autant de douleur qu'un adulte parce que sa membrane est encore molle et son imagination faible ; car un adulte considérerait la chose, qu'il imaginerait avant qu'elle se produise, comme terrible et difficile. La troisième est que les parents d'un enfant nouveau-né prennent à la légère les choses qui le concernent, car à ce moment-là la forme imaginante qui constraint les parents à l'aimer n'est pas encore consolidée. [...] En conséquence, s'il était laissé incirconcis pendant deux ou trois ans, il faudrait abandonner la circoncision à cause de l'amour et de l'affection du père pour lui. Au moment de la naissance, en revanche, cette forme imaginante est très faible, surtout chez le père auquel ce commandement est imposé.

Autrement dit, Maïmonide est parfaitement conscient que, si elle n'était pas censément ordonnée par dieu, cette hideuse procédure susciterait, même chez les parents les plus dévots – il ne mentionne que le père –, une révulsion naturelle au profit de l'enfant. Mais il refoule ce sentiment par respect pour la loi « divine ».

Plus récemment, certains arguments pseudo-profanes ont été avancés en faveur de la circoncision. Elle serait plus hygiénique pour les hommes et par conséquent pour les femmes, auxquelles elle permettrait d'éviter, par exemple, le cancer du col de l'utérus. La médecine a réduit à néant ces allégations, ou montré qu'on arriverait au même résultat simplement en « détendant » le prépuce. La circoncision complète, originellement exigée par dieu comme prix du sang pour le futur massacre des habitants de Canaan, apparaît aujourd'hui clairement pour ce qu'elle est : la mutilation d'un bébé innocent dans le but de détruire sa vie sexuelle future. Le lien entre la barbarie religieuse et la répression sexuelle ne saurait être plus évident que lorsqu'il est « marqué dans la chair ». Qui pourra compter le nombre de vies ainsi rendues misérables, surtout depuis que des médecins chrétiens se sont mis à adopter l'antique folklore juif dans leurs hôpitaux ? Et qui peut supporter de lire les manuels et les histoires de la médecine qui recensent froidement le nombre de petits garçons morts d'une infection après leur huitième jour, ou qui ont subi des dysfonctionnements et déformations intolérables ? La quantité d'infections, notamment syphilitiques, dues aux dents pourries ou à d'autres écarts des rabbins, ou à la section

maladroite de l'urètre et parfois d'une veine, est tout simplement effroyable. Et cette pratique est permise à New York aujourd'hui encore ! S'il ne s'agissait pas de la religion et de son arrogance, aucune société saine d'esprit ne tolérerait cette amputation primitive, ni n'autoriserait une opération chirurgicale sur les parties génitales sans le consentement total et informé de la personne concernée.

La religion est coupable aussi des conséquences hideuses du tabou sur la masturbation (qui a également fourni une excuse supplémentaire à la circoncision chez les victoriens). Pendant des dizaines d'années, des millions de jeunes gens ont été terrorisés pendant l'adolescence par des admonestations réputées « médicales » leur promettant cécité, troubles nerveux et folie s'ils recourraient au plaisir solitaire. L'éducation de générations entières a été bercée par le clergé de sermons sévères, bourrés de sottises sur la source d'énergie limitée et irremplaçable qu'était censée être le sperme. Robert Baden-Powell a composé tout un traité obsessionnel sur la question, à l'appui du christianisme musclé de son mouvement des boy-scouts. Aujourd'hui encore, cette folie se perpétue sur les sites internet islamiques prétendant conseiller la jeunesse. À croire que les mollahs ont médité les mêmes textes discrédités du médecin suisse Samuel Tissot et consorts, que maniaient leurs prédecesseurs chrétiens avec de si funestes conséquences. On y retrouve exactement les mêmes contre-vérités tordues et équivoques, sous l'autorité en particulier de l'ancien grand mufti d'Arabie Saoudite, Abd al-Aziz bin Baz, dont les mises en garde contre l'onanisme sont reprises par de nombreux sites musulmans. Cette habitude, assure-t-il, détraquera le système digestif, abîmera la vue, enflammera les testicules, rongera la moelle épinière (« organe d'où provient le sperme » !) et provoquera spasmes et tremblements. Les « glandes cérébrales » ne sont pas épargnées non plus, avec une baisse concomitante du QI pouvant déboucher sur la débilité mentale. Enfin, le mufti avertit les millions de jeunes gens sains qu'il continue de tourmenter de remords et d'inquiétudes, que leur sperme va devenir inconsistant, insipide et stérile. Des sites relaient ces niaiseries, comme s'il n'y avait pas déjà assez de répression et d'ignorance chez les jeunes hommes du monde musulman, souvent tenus à l'écart de toute compagnie féminine, formés à mépriser leur mère et leurs sœurs, et soumis à l'abrutissante récitation du Coran. Ayant rencontré certains des produits de ce système « éducatif » en Afghanistan et ailleurs, je répète que leur problème n'est pas tant qu'ils désirent des vierges mais qu'ils *sont* vierges. Leur maturation émotionnelle et psychique est irrémédiablement bloquée au nom de dieu, si bien que cette aliénation et cette déformation constituent une menace pour la sécurité de leurs semblables.

L'innocence sexuelle, qui peut être charmante chez les jeunes si elle ne se prolonge pas inutilement, est positivement corrosive et répugnante chez l'adulte.

Là encore, comment évaluer le mal fait par les vieux libidineux et les vieilles filles hystériques du clergé à qui sont confiés les innocents des orphelinats et des écoles ? L'Église catholique romaine, en particulier, doit répondre à cette question de la façon la plus douloureuse, puisqu'il lui faut aujourd'hui compenser financièrement ses mauvais traitements infligés aux enfants. Des milliards de dollars ont déjà été versés, mais quelle indemnisation pour les générations de garçons et de filles, initiées à la sexualité de la manière la plus angoissante et la plus répugnante par ceux-là mêmes à qui eux et leurs parents se fiaient tant ?

Parler de « maltraitance » est en réalité un stupide et pitoyable euphémisme pour le viol et la torture systématiques d'enfants, avec l'aide et la complicité actives d'une hiérarchie qui, en toute connaissance de cause, mutait les coupables les plus indéniables dans des paroisses où ils seraient plus à l'abri. Vu ce qui a été découvert ces derniers temps dans les pays modernes, on ne peut que frémir en imaginant ce qui se passait pendant les siècles où l'Église était préservée de toute critique. Mais que pouvait-on attendre lorsqu'on plaçait les plus vulnérables sous l'emprise d'inadaptés et d'invertis tenus d'affirmer un célibat hypocrite ? D'autant qu'on leur avait enseigné sérieusement, comme article de foi, que les enfants étaient des « diablotins » ou des « suppôts » de Satan ! Parfois la frustration qui en résultait s'exprimait par d'horribles excès de châtiments corporels, ce qui est déjà mauvais en soi. Mais lorsque les inhibitions artificielles s'effondrent, elles font place, on l'a vu, à des comportements qu'aucun pécheur moyen, masturbateur ou fornicateur, ne pourrait même commencer à envisager sans horreur. Il ne s'agit pas là de quelques délinquants marginaux mais du produit d'une idéologie qui s'est efforcée d'établir son emprise institutionnelle en contrôlant l'instinct sexuel et jusqu'aux organes sexuels. Ce système appartient, comme le reste de la religion, à la terrifiante enfance de notre espèce. À Ivan qui lui demande s'il accepterait de torturer un enfant pour obtenir le bonheur éternel de l'humanité, Aliocha répond : « Non, je n'y consentirais pas. » Au répugnant sacrifice originel sur le bûcher du petit Isaac sans défense, comme aux maltraitances, refoulements et répressions contemporains, nous devons répondre la même chose – et vigoureusement.

17

L'ultime « argument » contre la laïcité : une objection réfutée par avance

Si je ne peux pas définitivement prouver que l'utilité de la religion relève du passé, que ses livres fondateurs sont des fables évidentes, que c'est une prescription de fabrication humaine, qu'elle est l'ennemie de la science et de l'examen, qu'elle vit largement de mensonges et de peurs, et qu'elle est complice de l'ignorance et de la culpabilité comme de l'esclavage, du génocide, du racisme et de la tyrannie, je peux incontestablement affirmer que la religion est aujourd'hui pleinement consciente de ces critiques. Elle est aussi parfaitement au courant des découvertes toujours plus nombreuses concernant les origines du cosmos et des espèces, qui la relèguent dans la marginalité sinon dans l'absurdité. J'ai tenté de répondre à la plupart des objections fondées sur la foi à mesure qu'elles se sont présentées dans le déroulement de la démonstration, mais il reste un argument auquel on ne peut se soustraire.

Quand le pire a été dit de l’Inquisition et des procès en sorcellerie, des Croisades, des conquêtes impériales islamiques et des horreurs de l’Ancien Testament, n’est-il pas vrai que des régimes laïques et athées ont commis des crimes et des massacres sur une échelle au moins comparable sinon plus vaste encore ? N’est-il pas avéré que les hommes affranchis de la crainte religieuse vont se conduire de la façon la plus débridée ? Dans *Les Frères Karamazov*, Ivan se montre extrêmement critique envers la religion par sa parabole du grand inquisiteur, et si Dostoïevski présente Smerdiakov comme un personnage vaniteux, crédule et stupide, la maxime de ce dernier, « S'il n'y a pas de Dieu il n'y a pas de morale », a une résonance bien compréhensible chez ceux qui considèrent rétrospectivement la Révolution russe à travers le prisme du XX^e siècle³¹.

On pourrait aller plus loin et dire que le totalitarisme laïque nous fournit en fait le summum du mal humain. Les exemples les plus souvent cités – les régimes de Hitler et de Staline – nous montrent avec une terrible évidence ce qui peut arriver lorsque les hommes usurpent le rôle des dieux. Mes amis laïques et athées me disent que c'est l'objection la plus fréquente qu'ils rencontrent lors de débats avec des croyants. Cet argument mérite donc une réponse détaillée.

Une remarque en passant : il est intéressant de noter que les fidèles se défendent maintenant en assurant qu'ils ne sont pas pires que des fascistes, des nazis ou des staliniens ! On aurait pu espérer que la religion avait conservé un sentiment plus élevé de sa dignité. Je ne dirais pas que les rangs des laïcs et des athées sont précisément bourrés de communistes et de fascistes, mais admettons que, tout comme les athées résistent aux tyrannies religieuses et théocratiques, les croyants luttent contre les dictatures païennes et matérialistes. Mais cela ne ferait que renvoyer les deux camps dos à dos.

Le mot « totalitaire » a probablement été employé pour la première fois par le marxiste dissident Victor Serge, horrifié par les résultats du stalinisme en Union soviétique. Il a été ensuite popularisé par l'intellectuelle juive laïque Hannah Arendt, qui a fui l'enfer du Troisième Reich et rédigé *Les Origines du totalitarisme*. C'est un terme utile, parce qu'il distingue les formes « ordinaires » de despotisme – qui se contentent de réclamer l'obéissance de leurs sujets – des systèmes absolutistes qui exigent non seulement que les citoyens se soumettent complètement, mais qu'ils abandonnent entièrement leur vie privée et leur personnalité à l'État ou au chef suprême.

Si nous acceptons cette définition, une première conclusion s'impose. Pendant la plus grande partie de l'histoire humaine, l'idée d'État total ou absolu est intimement liée à la religion. Un baron ou un roi pouvait vous obliger à payer des impôts ou à servir dans son armée, et il s'arrangeait généralement pour avoir des prêtres sous la main afin de vous rappeler que c'était votre devoir. Mais les despotismes véritablement terrifiants étaient ceux qui revendiquaient aussi le contenu de votre cœur et de votre tête. Que l'on examine les monarchies orientales de la Chine, de l'Inde ou de la Perse, les empires des Aztèques ou des Incas, ou les souverains d'Espagne, de Russie ou de France, on constate presque invariablement que ces dictateurs étaient aussi des dieux, ou des chefs d'Église. On ne leur devait pas que l'obéissance : toute critique à leur encontre était sacrilège par définition, et des millions de gens vivaient et mouraient dans la terreur d'un dirigeant qui pouvait les choisir comme victimes sacrificielles, ou les condamner à un châtiment éternel, sur un simple coup de tête. La moindre violation – d'un jour saint, d'un objet sacré ou d'une prescription concernant la sexualité, la nourriture ou la caste – pouvait provoquer une catastrophe. Le

principe totalitaire, qui est souvent présenté comme « systématique », est aussi étroitement lié au caprice. Les règles peuvent être modifiées ou renforcées à n'importe quel moment, et le souverain a l'avantage de savoir que ses sujets ne peuvent jamais être assurés d'obéir à la dernière loi. Si nous faisons grand cas aujourd'hui des rares exceptions de l'Antiquité – comme l'Athènes de Périclès, en dépit de toutes ses tares –, c'est précisément parce que ce sont les moments exceptionnels où l'humanité n'a pas vécu dans la terreur permanente d'un pharaon, d'un Nabuchodonosor ou d'un Darius, dont la moindre parole constituait une loi sacrée.

C'était toujours vrai lorsque le droit divin des despotes a commencé à céder la place à des versions de la modernité. L'idée d'un État utopique sur terre, peut-être inspiré de quelque modèle céleste, est très difficile à effacer, et a abouti à commettre des crimes effroyables au nom de l'idéal. L'une des toutes premières tentatives de créer une telle société édénique a été l'État socialiste totalitaire établi par des missionnaires jésuites au Paraguay. Il parvenait à combiner le maximum d'égalitarisme au maximum d'absence de liberté, et ne pouvait se perpétuer que par un maximum de peur. Ceux qui cherchaient à améliorer l'espèce humaine auraient dû y voir un avertissement. Or parfaire l'humanité – l'origine même de la pulsion totalitaire – est dans son essence une conception religieuse.

George Orwell, l'incroyant ascétique dont les romans nous présentent l'image inoubliable de ce qu'est profondément la vie dans un État totalitaire, n'avait aucun doute à cet égard. « Du point de vue totalitaire, écrivait-il en 1946 dans *The Prevention of Literature*, l'histoire se crée plutôt qu'elle ne s'apprend. Un État totalitaire est en fait une théocratie³², et sa caste dirigeante, pour conserver sa position, doit être considérée comme infaillible. » (Notez qu'il écrit cela à un moment où, après avoir combattu le fascisme pendant plus d'une dizaine d'années, il s'attaquait avec une violence redoublée aux sympathisants du communisme.)

Pour adhérer à l'état d'esprit totalitaire, il n'est pas nécessaire de porter un uniforme, un gourdin ou un fouet, il suffit de désirer son propre assujettissement et de jouir de celui des autres. Qu'est un système totalitaire sinon la glorification abjecte du chef parfait qu'accompagne une abdication de toute intimité et de toute individualité, en particulier en matière sexuelle, allant jusqu'à la dénonciation et au châtiment – « pour leur bien » – des transgresseurs ? L'aspect sexuel est probablement décisif, l'esprit le plus obtus étant à même de saisir ce que Nathaniel Hawthorne appréhende si bien dans *La Lettre écarlate* : le lien profond entre répression et perversion.

Au commencement de l'histoire humaine, le principe totalitaire était

dominant. La religion d'État fournissait une réponse « totale » à toutes les questions, de sa position dans la hiérarchie sociale aux règles gouvernant l'alimentation et la sexualité. Esclave ou non, l'être humain était une possession, et le clergé renforçait l'absolutisme. La projection la plus imaginative de l'idée totalitaire proposée par Orwell – « crimepensée » – était un lieu commun. Une pensée impure ou, pis encore, hérétique, pouvait vous valoir d'être écorché vif. Être accusé de possession démoniaque ou de commerce avec le Diable, c'était être condamné *ipso facto*. Orwell découvrit très tôt l'aspect infernal de ce système, lorsqu'il fut enfermé enfant dans une école hermétique dirigée par des sadiques chrétiens, où il n'était pas possible de savoir quand vous aviez violé les règles. Quoi que vous fassiez, et quelques précautions que vous preniez, les péchés dont vous étiez inconscient pouvaient toujours vous être opposés.

Si l'on pouvait quitter cette école effroyable (traumatisé pour la vie, comme des millions d'enfants), il est impossible, dans la perspective religieuse totalitaire, d'échapper à ce monde de péché originel, de culpabilité et de souffrance. Une infinité de punitions vous attendent même après la mort. Selon les tenants d'un totalitarisme religieux vraiment extrême, comme Jean Calvin, qui empruntait cette abominable doctrine à Augustin, une infinité de châtiments peut vous attendre avant même que vous soyez né. De toute éternité, il est écrit quelles âmes seront « élues » quand le moment sera venu de séparer le bon grain de l'ivraie. Il n'existe aucun recours contre cette sentence primordiale, et aucune bonne œuvre ou profession de foi ne peut racheter celui qui n'a pas eu la chance d'être choisi. La Genève de Calvin était un prototype d'État totalitaire, et Calvin lui-même un sadique, un tortionnaire et un meurtrier, qui fit brûler vif Michel Servet, l'un des grands penseurs sceptiques de l'époque. L'une des moindres misères des adeptes de Calvin, contraints de gâcher leur vie à se demander s'ils sont « élus » ou non, est bien expliquée dans l'*Adam Bede* de George Eliot, et dans une vieille satire plébéienne anglaise contre les sectes – des Témoins de Jéhovah aux Frères de Plymouth – qui osent prétendre que leurs membres figurent parmi les élus, et qu'ils sont seuls à savoir le nombre exact de ceux qui échapperont aux flammes :

*Nous sommes les purs et les rares élus, et tous les autres sont damnés.
Il y a assez de place en enfer pour vous – nous ne voulons pas que le ciel soit bondé.*

J'avais un oncle inoffensif mais à l'esprit faible, dont la vie a été ruinée de la sorte. Calvin peut nous paraître un personnage bien lointain, mais ceux qui saisissaient et exerçaient le pouvoir en son nom sont toujours parmi nous, sous les appellations plus anodines de presbytériens et baptistes. La volonté

d'interdire et de censurer les œuvres, de faire taire les contestataires, de condamner les marginaux, d'envahir la sphère privée et d'invoquer un salut exclusif est l'essence même du totalitarisme. Le fatalisme de l'islam, qui croit que tout est arrangé par Allah à l'avance, y ressemble à certains égards : par son refus absolu de l'autonomie et de la liberté, ainsi que par sa certitude arrogante et insupportable que sa foi recèle déjà tout ce que l'être humain pourrait jamais avoir besoin de savoir.

Aussi, quand ils publièrent en 1950 leur grande anthologie antitotalitaire du XX^e siècle, ses deux éditeurs comprirent-ils qu'elle ne pouvait avoir qu'un titre : *The God That Failed* (littéralement : « Le Dieu qui a échoué »). Je connaissais un peu l'un d'eux, le socialiste britannique Richard Crossman, et j'ai travaillé plusieurs fois pour lui. Comme il l'écrivait dans son introduction :

Pour l'intellectuel, les avantages matériels sont relativement sans importance ; ce qui compte le plus pour lui c'est la liberté spirituelle. La force de l'Église catholique a toujours été d'exiger le sacrifice sans restriction de cette liberté et de condamner l'orgueil spirituel comme péché mortel. Le novice communiste, en soumettant son âme à la loi canonique du Kremlin, éprouvait quelque chose du soulagement que le catholicisme procure aussi à l'intellectuel, fatigué et embarrassé du privilège de la liberté.

Le seul ouvrage qui avait mis en garde contre tout cela, plus de trente ans auparavant, était un brillant petit livre publié en 1919, *The Practice and Theory of Bolshevism*. Longtemps avant qu'Arthur Koestler et Richard Crossman ne le dissèquent rétrospectivement, le naufrage était annoncé avec une prescience qui force encore l'admiration. L'analyste mordant de la nouvelle religion n'était autre que Bertrand Russell, que son athéisme rendait beaucoup plus perspicace que tous les « socialistes chrétiens » naïfs qui prétendaient deviner en Russie les débuts d'un nouveau paradis sur terre. Il était aussi beaucoup plus clairvoyant que l'establishment chrétien anglican de son Angleterre natale, dont le porte-voix, *The Times* de Londres, proposait d'expliquer la Révolution russe par *Les Protocoles des Sages de Sion*³³. Ce livre, révoltante fabrication de la police secrète orthodoxe russe, fut alors réédité par Eyre & Spottiswoode, éditeurs officiels de l'Église d'Angleterre.

Vu son habitude de succomber à, voire de décréter, la dictature sur terre et l'emprise absolue sur la vie future, comment la religion a-t-elle fait face aux totalitarismes « laïques » de notre époque ? Examinons son attitude envers le fascisme, le nazisme et le stalinisme.

Le fascisme – précurseur et modèle du national-socialisme – croyait en une société organique et corporatiste, dirigée par un chef ou guide. (Le « faisceau » –

insigne du pouvoir suprême dans la Rome antique que portaient les « licteurs », officiers chargés d'exécuter les sentences prononcées contre les citoyens romains – était un assemblage de verges liées autour d'une hache, symbolisant l'unité et l'autorité.) Nés de la détresse et de l'humiliation de la Première Guerre mondiale, les mouvements fascistes entendaient défendre les valeurs traditionnelles contre le bolchevisme, et soutenaient le nationalisme et la piété. Ce n'est probablement pas une coïncidence s'ils sont apparus d'abord et avec le plus d'enthousiasme dans des pays catholiques, et si l'Église catholique s'est généralement montrée favorable à l'idée de fascisme. Non seulement l'Église considérait le communisme comme un ennemi mortel, mais elle retrouvait aussi son vieil ennemi juif largement représenté dans la direction du parti de Lénine. À peine Benito Mussolini s'était-il emparé du pouvoir que le Saint-Siège concluait en février 1929 un traité officiel avec lui, les accords du Latran. Selon ce pacte, le catholicisme devenait la seule religion reconnue en Italie, avec le monopole de l'état civil (naissances, mariages, décès) et de l'éducation, en échange de quoi l'Église pressait ses ouailles de voter pour le parti de Mussolini. Le pape Pie XI déclara *qu'il Duce* (le Chef) était « un homme envoyé par la Providence ». Si les élections ne resteraient pas longtemps démocratiques en Italie, l'Église provoqua néanmoins la dissolution des partis centristes catholiques pour parrainer un pseudo-parti appelé « Action catholique », qui fit des émules dans plusieurs pays. De même, l'Église se montra un fidèle allié dans l'instauration de régimes fascistes en Espagne, au Portugal et en Croatie. Le général Franco eut ainsi l'autorisation de baptiser du titre honorifique de *La Cruzada* (la Croisade) son invasion de l'Espagne et sa destruction de la République élue. Le Vatican appuya ou refusa de critiquer la tentative opérative de Mussolini pour recréer un pastiche de l'Empire romain en envahissant la Libye, l'Abyssinie (aujourd'hui l'Éthiopie) et l'Albanie – ces territoires étant peuplés de non-chrétiens ou de chrétiens non catholiques. Mussolini alla même jusqu'à invoquer, pour justifier son recours en Abyssinie aux gaz toxiques et à d'autres moyens abominables de destruction, le fait que ses habitants s'obstinaient dans l'hérésie monophysite – dogme de l'Incarnation du Christ condamné par le pape Léon I^e et le concile de Chalcédoine en 451.

En Europe centrale et orientale, le tableau ne fut guère meilleur. L'Église approuva chaleureusement le coup d'État militaire d'extrême droite perpétré par l'amiral Horthy en Hongrie, de même que des mouvements fascistes similaires en Slovaquie et en Autriche. (Le régime croupion nazi de Slovaquie était d'ailleurs dirigé par un prélat catholique, Mgr Josef Tiso.) Le cardinal primat d'Autriche proclama son enthousiasme devant l'annexion de son pays par Hitler lors de l'Anschluss.

En France, l'extrême droite adopta le slogan « Plutôt Hitler que Blum » – autrement dit, plutôt un dictateur raciste allemand qu'un Juif socialiste français élu. Les organisations catholiques fascisantes comme l'Action française de Charles Maurras³⁴ et les Croix-de-Feu faisaient violemment campagne contre la démocratie française et ne cachaient pas qu'à leur avis la France déclinait depuis la grâce du capitaine juif Alfred Dreyfus en 1899, et *a fortiori* depuis sa réhabilitation en 1906. Quand l'Allemagne conquit la France, ces forces collaborèrent avec enthousiasme aux rafles et au meurtre des Juifs français, ainsi qu'à la déportation en Allemagne d'une multitude de leurs compatriotes pour le travail forcé. Le régime de Vichy fit en outre au cléricalisme la concession de remplacer sur les pièces de monnaie la devise de 1789 – Liberté, Égalité, Fraternité – par l'idéal chrétien *Famille, Travail, Patrie*. Même dans un pays comme le Royaume-Uni, où il suscitait beaucoup moins de sympathies, le fascisme parvint néanmoins à obtenir un écho dans les milieux respectables par l'intermédiaire d'intellectuels catholiques comme T. S. Eliot et Evelyn Waugh.

Dans l'Irlande voisine, les Chemises bleues du général O'Duffy (qui envoyèrent des volontaires combattre en Espagne aux côtés de Franco) n'étaient guère plus qu'une émanation de l'Église catholique. En avril 1945, en apprenant le suicide de Hitler, le président Eamon de Valera s'empressa de coiffer son haut-de-forme et de sauter dans sa limousine pour aller présenter ses condoléances officielles à l'ambassade d'Allemagne. De pareilles attitudes valurent à plusieurs pays majoritairement catholiques, de l'Irlande à l'Espagne, en passant par le Portugal, de ne pas être admis à l'Organisation des Nations unies lors de sa création. L'Église s'est depuis excusée de tout cela, mais sa complicité avec le fascisme laisse une tache indélébile sur son histoire. Ce ne fut pas, en effet, un engagement passager et précipité, mais une alliance active qui ne se défit *qu'après* l'effondrement de la période fasciste.

La reddition de l'Église au national-socialisme allemand est considérablement plus complexe mais guère plus édifiante. Bien qu'il partageât deux principes importants avec le mouvement hitlérien – l'antisémitisme et l'anticommunisme –, le Saint-Siège voyait bien que le nazisme représentait aussi un défi pour lui. Pour commencer, c'était un phénomène quasi païen qui cherchait à terme à remplacer le christianisme par des rites du sang pseudo-nordiques et de sinistres mythes raciaux, fondés sur le fantasme de la supériorité aryenne. Ensuite, il prônait l'extermination des malades, des inaptes et des fous, et entreprit très vite d'appliquer cette politique non aux Juifs mais aux Allemands eux-mêmes. Il faut mettre au crédit de l'Église que le clergé allemand dénonça immédiatement en chaire cet ignoble abattage eugénique.

S'il avait été guidé par un principe éthique, le Vatican n'aurait pas été

constraint pendant les cinquante années suivantes de tenter en vain de justifier ou de se faire pardonner sa passivité et son inaction méprisables. « Passivité » et « inaction » ne sont d'ailleurs peut-être pas les mots justes. Décider de ne rien faire est en soi une politique et une décision, et il est malheureusement facile de constater et d'expliquer l'alignement de l'Église dans la perspective d'une realpolitik qui recherchait, non la défaite du nazisme, mais un compromis avec ce régime.

C'est avec le Vatican que le gouvernement de Hitler a conclu son tout premier accord diplomatique, le 8 juillet 1933, quelques mois après son arrivée au pouvoir. En échange du monopole de l'éducation des enfants catholiques en Allemagne, de l'abandon par les nazis de leur propagande contre les mauvais traitements infligés dans les écoles et orphelinats catholiques, et de la concession de divers autres priviléges à l'Église, le Saint-Siège enjoignit au parti du Centre catholique de se dissoudre, et ordonna sans ambages aux catholiques de s'abstenir de toute activité politique dans les domaines que le régime choisirait de définir comme tabous. À la première réunion de son cabinet après la signature de cette capitulation, Hitler déclara que ces circonstances nouvelles se révéleraient « particulièrement importantes dans la lutte contre la juiverie internationale ». Il n'avait pas tort. Les vingt-trois millions de catholiques du Troisième Reich, dont beaucoup avaient résisté avec un grand courage à l'ascension du nazisme, venaient en effet d'être châtrés en tant que force politique, puisque leur propre Saint-Père leur avait dit de tout rendre au pire César de l'histoire humaine. Désormais, les registres paroissiaux furent ouverts à l'État nazi pour qu'il établisse qui était ou non « racialement pur », et donc susceptible de survivre aux incessantes persécutions édictées par les lois de Nuremberg.

Une conséquence non moins accablante de cette reddition fut l'effondrement moral parallèle des protestants allemands, qui tentèrent de devancer le statut privilégié offert aux catholiques en annonçant leurs propres arrangements avec le Führer. Aucune des Églises protestantes n'alla pourtant, comme la hiérarchie catholique, jusqu'à ordonner de célébrer en grande pompe l'anniversaire de Hitler tous les 20 avril. Ce jour mémorable, obéissant religieusement aux instructions du pape, l'archevêque-cardinal de Berlin transmettait ses « plus chaleureuses félicitations au Führer au nom des évêques et des diocèses d'Allemagne », avec « les ferventes prières que les catholiques d'Allemagne mandent au ciel sur leurs autels ».

Pour être juste, précisons que cette honteuse tradition ne fut inaugurée qu'en 1939, après le changement de papauté qui eut lieu cette année-là. En effet, le pape Pie XI avait toujours nourri les doutes les plus profonds à l'égard du

système hitlérien et de son évidente aptitude au mal le plus radical. (Pendant la première visite de Hitler dans la capitale italienne, par exemple, le Saint-Père s'était ostensiblement retiré dans sa résidence de Castel Gandolfo, dans les environs de Rome.) Mais, tout au long des années 1930, ce pontife malade et affaibli s'est vu court-circuiter par son secrétaire d'État, Eugenio Pacelli. Il y a de bonnes raisons de croire qu'au moins une encyclique, exprimant une certaine préoccupation à l'égard des mauvais traitements infligés aux Juifs d'Europe, préparée par Pie XI, a été annulée par Pacelli qui avait une autre stratégie en tête. À la mort de Pie XI en février 1939, c'est Pacelli qui lui succéda sous le nom de Pie XII. Et quatre jours après son élection par le collège des cardinaux, le nouveau pape envoyait la lettre suivante à Berlin :

À l'illustre Herr Adolf Hitler, Führer et Chancelier du Reich allemand ! Au début de Notre pontificat nous souhaitons vous assurer que Nous restons voués au bien-être spirituel du peuple allemand confié à votre responsabilité. [...] Pendant les nombreuses années que Nous avons passées en Allemagne, Nous avons fait tout Notre possible pour établir des relations harmonieuses entre l'Église et l'État. Maintenant que les responsabilités de Nos fonctions pastorales ont accru Nos possibilités, combien plus ardemment Nous prions pour atteindre ce but. Puissent, avec l'aide de Dieu, la prospérité du peuple allemand et son progrès dans tous les domaines porter leurs fruits !

Six ans après ce funeste et ridicule message, le peuple allemand naguère prospère et civilisé, peinait, s'il regardait autour de lui, à voir deux briques posées l'une sur l'autre, tandis que l'Armée rouge impie se ruait vers Berlin. Mais je mentionne cette circonstance pour une autre raison. Les catholiques sont censés croire que le pape est le vicaire du Christ sur terre et le détenteur des clefs de saint Pierre. Ils sont bien sûr libres de le penser, et de considérer que dieu décide quand mettre fin au règne d'un pape ou (plus important) quand inaugurer celui d'un autre. Cela impliquerait de croire que la mort d'un souverain pontife antinazi et l'accession d'un pronazi ont procédé de la volonté divine, quelques mois avant l'invasion de la Pologne par Hitler et le début de la Seconde Guerre mondiale. À propos de cette guerre, on peut sans doute accepter que vingt-cinq pour cent des SS étaient catholiques pratiquants, et qu'aucun catholique n'a jamais même été menacé d'excommunication pour avoir participé à des crimes de guerre. (Joseph Goebbels a certes été excommunié, mais c'était avant le conflit, et il l'avait bien cherché puisqu'il avait commis le péché d'épouser une protestante...) Nul doute que les institutions et les êtres humains sont imparfaits. Mais quelle preuve plus évidente que les institutions sacrées sont de fabrication humaine ?

La collusion s'est poursuivie après la guerre, des criminels nazis recherchés étant acheminés vers l'Amérique du Sud par la honteuse « rat line ». C'est le

Vatican lui-même, avec sa capacité à fournir passeports, documents, argent et contacts, qui a organisé ce réseau d'évasion, ainsi que les abris et les secours nécessaires à l'autre bout de la chaîne. Cette détestable entreprise impliquait, en outre, une collaboration supplémentaire avec des dictatures d'extrême droite dans l'hémisphère Sud, souvent organisées sur le modèle fasciste. Des tortionnaires et meurtriers fugitifs comme Klaus Barbie ont ainsi trouvé une seconde carrière au service de ces régimes, lesquels, jusqu'à ce qu'ils commencent à s'effondrer dans les dernières décennies du XX^e siècle, ont aussi bénéficié du soutien durable de la hiérarchie catholique locale. Le lien entre l'Église, le fascisme et le nazisme a donc survécu au Troisième Reich lui-même.

Nombre de chrétiens ont donné leur vie pour protéger leurs semblables dans ces ténèbres du siècle, mais les chances qu'ils l'aient fait sur les ordres d'un clergé quelconque sont statistiquement négligeables. C'est pourquoi nous révérons le souvenir des très rares religieux, comme Dietrich Bonhoeffer et Martin Niemoller, qui ont agi selon leur conscience. La papauté a attendu les années 1980 pour chercher un candidat à la sainteté dans le contexte de la « solution finale », et n'a réussi à trouver qu'un prêtre passablement ambigu qui – après de longues années d'antisémitisme politique en Pologne – s'est apparemment conduit noblement à Auschwitz. Il avait malheureusement fallu renoncer à un choix antérieur. Si ce simple citoyen autrichien du nom de Franz Jagerstatter avait effectivement refusé d'être incorporé dans l'armée de Hitler parce que des ordres supérieurs lui enjoignaient d'aimer son prochain, les confesseurs venus le visiter dans la prison où il attendait son exécution l'avaient persuadé d'obéir à la loi terrestre... La gauche laïque européenne a un bien meilleur palmarès dans la lutte contre le nazisme, même si nombre de ses partisans croyaient à l'existence d'un paradis des travailleurs par-delà l'Oural.

On oublie souvent que l'Axe comptait un autre membre – l'Empire japonais –, qui disposait à sa tête non seulement d'un croyant, mais d'une divinité. Si l'hérésie consistant à croire que l'empereur Hirohito était un dieu a jamais été dénoncée par un quelconque prédicateur ou prélat allemand ou italien, je ne l'ai jamais découverte. Au nom sacré de cet être ridiculement surestimé, d'immenses régions de la Chine, de l'Indochine et du Pacifique ont été pillées et réduites en esclavage. En son nom également, des millions de Japonais endoctrinés ont été martyrisés et sacrifiés. Si considérable et hystérique était le culte de ce roi-dieu que l'on craignait que le peuple japonais tout entier ne se suicide si sa personne était menacée à la fin de la guerre. Il fut donc décidé qu'il pourrait continuer à régner, mais seulement comme empereur, peut-être un peu divin, mais plus comme dieu à strictement parler. Cette déférence à la puissance de l'opinion religieuse implique nécessairement de reconnaître que la foi et l'adoration

peuvent amener les gens à se conduire vraiment très mal.

Ceux qui opposent la tyrannie « laïque » à la religion espèrent donc que nous allons oublier deux choses : le lien entre les Églises chrétiennes et le fascisme, et la capitulation des Églises devant le national-socialisme. Je ne suis pas le seul à l'affirmer : les autorités religieuses elles-mêmes l'ont reconnu. Leur mauvaise conscience à cet égard est illustrée par un exemple de mauvaise foi qu'il faut encore dénoncer aujourd'hui. Sur certains sites internet religieux et dans d'autres médias de propagande chrétienne, on tombe parfois sur une déclaration prétendument faite par Albert Einstein en 1940 :

Épris de liberté, quand la révolution est arrivée en Allemagne, j'ai compté sur les universités pour la défendre, sachant qu'elles s'étaient toujours vantées de leur dévouement à la cause de la vérité ; mais non, les universités ont été aussitôt réduites au silence. Je me suis alors tourné vers les grands rédacteurs des journaux dont les éditoriaux enflammés proclamaient jadis leur amour de la liberté ; mais eux aussi, comme les universités, ont été muselés en quelques brèves semaines. [...] Seule l'Église s'est mise fermement en travers de la campagne de Hitler pour abolir la vérité. Je ne m'étais jamais particulièrement intéressé à l'Église auparavant, mais j'éprouve aujourd'hui une grande affection et une grande admiration pour elle, parce que seule l'Église a eu le courage et la ténacité de protéger la vérité intellectuelle et la liberté morale. Je suis contraint d'avouer que je loue maintenant sans réserve ce que je méprisais auparavant.

Initialement publiée par le magazine *Time* (sans aucune référence vérifiable), cette proclamation supposée a été citée dans une émission de radio nationale par le célèbre porte-parole et religieux catholique américain Fulton Sheen, et continue de circuler. Ça ne ressemble pas du tout à Einstein, souligne l'analyste William Waterhouse. La rhétorique est trop fleurie, pour commencer. Il n'y est pas question de la persécution des Juifs. Et, loin de se montrer flegmatique et mesuré comme à son habitude, Einstein a l'air d'un imbécile, puisqu'il dit avoir « méprisé » quelque chose à quoi il ne s'était « jamais particulièrement intéressé ». Autre problème : cette déclaration ne figure dans aucune anthologie des écrits ou des propos rapportés d'Einstein. William Waterhouse a fini par trouver dans les archives Einstein de Jérusalem une lettre inédite de 1947 dans laquelle le savant, alors âgé de soixante-huit ans, se plaignait qu'un éloge qu'il avait fait en passant de quelques « ecclésiastiques » (et non pas de l'Église, donc) avait été exagéré hors de toute proportion.

Rien de plus simple que de trouver ce qu'Einstein a vraiment dit dans les premiers temps de la barbarie hitlérienne. Par exemple :

J'espère que de saines conditions vont bientôt s'instaurer en Allemagne, et que dans l'avenir ses grands hommes comme Kant et Goethe ne seront plus commémorés de temps à autre mais que les principes qu'ils ont enseignés s'imposeront aussi dans la vie publique et dans la conscience

générale.

On voit clairement qu'il situait sa « foi », comme toujours, dans la tradition des Lumières. Ceux qui cherchent à présenter une fausse image de l'homme qui nous a donné une théorie nouvelle sur l'univers (ainsi que ceux qui sont restés silencieux, ou pis, lorsque les autres Juifs étaient déportés et massacrés) trahissent leur mauvaise conscience.

Pour ce qui est du stalinisme, soviétique et chinois, avec son culte exorbitant de la personnalité et son indifférence dépravée à la vie et aux droits humains, on ne peut s'attendre à trouver beaucoup de points de contact avec les religions préexistantes. D'abord, l'Église orthodoxe russe avait été le principal soutien de l'autocratie tsariste, et le tsar lui-même était considéré comme le chef officiel de la foi, et comme un peu plus que simplement humain. En Chine, les Églises chrétiennes étaient très largement assimilées aux « concessions » arrachées par les puissances impériales étrangères, qui ont été parmi les causes principales de la révolution. Cela n'explique ni n'excuse le massacre de prêtres et de religieuses ou la profanation de sanctuaires – pas plus qu'on ne peut excuser l'incendie d'Églises et l'assassinat de religieux en Espagne pendant la lutte de la République espagnole contre le fascisme catholique –, mais la longue association de la religion avec un pouvoir séculier corrompu signifie que la plupart des nations sont passées par au moins une phase anticléricale – de Henri VIII à Cromwell, de la Révolution française au Risorgimento –, et dans les conditions de guerre civile et d'effondrement de la société qu'ont connues la Russie et la Chine, ces intermèdes ont été exceptionnellement brutaux. (J'ajouterais, cependant, qu'aucun chrétien sérieux ne devrait espérer le rétablissement de la religion telle qu'elle était dans l'un ou l'autre pays : en Russie l'Église soutenait le servage et organisait des pogroms antijuifs, tandis qu'en Chine le missionnaire et le concessionnaire avide étaient associés dans le crime.)

Lénine et Trotski étaient certainement athées convaincus, persuadés que les illusions de la religion pouvaient être détruites par des actes politiques, et qu'entre-temps les richesses indécentes de l'Église seraient confisquées et nationalisées. Parmi les bolcheviks, comme chez les jacobins de 1792, certains voyaient dans la révolution une sorte de religion de substitution, avec ses mythes de rédemption et de messianisme. Pour Joseph Staline, qui avait été séminariste en Géorgie, tout cela n'était en fin de compte qu'une question de pouvoir. On connaît sa célèbre, et stupide, question : « Combien de divisions a le pape ? » (La bonne réponse à son grossier sarcasme est bien sûr : « Plus que tu ne crois. ») Staline a, quant à lui, repris prétentieusement l'habitude papale

d'aligner la science sur le dogme en prétendant que le chaman et charlatan Trofim Lyssenko avait révélé la clef de la génétique et promis des récoltes mirifiques de légumes spécialement inspirés. (Conséquence de cette « révélation », des millions d'innocents sont morts de faim.) Ce César à qui tout était dûment rendu prit soin, à mesure que son régime devenait plus nationaliste et étatique, de conserver au moins une Église fantoche pouvant caler son influence traditionnelle sur la sienne. Ce fut particulièrement vrai pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque *L'Internationale* fut remplacée comme hymne national par le genre de propagande lyrique qui avait permis de vaincre Napoléon en 1812 (cela à un moment où des « volontaires » de divers pays fascistes européens envahissaient le territoire russe sous la bannière sacrée d'une croisade contre le communisme « impie »). Dans un passage insuffisamment remarqué de *La Ferme des animaux*, Orwell fait revenir à la ferme Moïse le corbeau, jadis chantre croassant d'un paradis par-delà le ciel, pour qu'il prêche les animaux les plus crédules après que Napoléon a vaincu Boule-de-Neige. Son analogie avec la manipulation de l'Église orthodoxe russe par Staline était, comme toujours, tout à fait exacte. (Les staliniens polonais de l'après-guerre ont eu recours à une tactique très semblable, en légalisant une organisation catholique fantoche baptisée Pax Christi, et en lui donnant quelques sièges au Parlement, au grand ravissement de catholiques compagnons de route du Parti communiste comme Graham Greene.) En Union soviétique, la propagande antireligieuse était de la variété matérialiste la plus triviale : alors que le mausolée de Lénine était orné de vitraux, le musée officiel de l'athéisme présentait le témoignage d'un astronaute russe qui n'avait vu aucun dieu dans l'espace. Cette niaiserie exprimait au moins autant de mépris pour les gogos crédules que n'importe quelle icône miraculeuse. Ainsi que l'écrivait en 1953 le grand poète polonais Czeslaw Milosz dans son ouvrage antitotalitariste, *La Pensée captive* :

J'ai connu beaucoup de chrétiens – polonais, français, espagnols – qui étaient de stricts staliniens dans le domaine politique, mais qui conservaient certaines réserves intérieures, en se disant que Dieu effectuerait des corrections après que les sentences sanglantes des tout-puissants de l'Histoire auraient été exécutées. Ils poussaient leur raisonnement assez loin : l'histoire, pensent-ils, se développe selon des lois immuables issues de la volonté de Dieu ; l'une de ces lois est la lutte des classes ; le XX^e siècle marque la victoire du prolétariat, qui est mené dans son combat par le Parti communiste ; Staline, le chef du Parti communiste, accomplit la loi de l'histoire, autrement dit agit selon la volonté de Dieu, par conséquent on doit lui obéir. L'humanité ne peut être régénérée que selon le modèle russe ; voilà pourquoi aucun chrétien ne peut s'opposer à l'idée – cruelle, il est vrai – qui créera une nouvelle sorte d'homme sur la planète tout entière. Les membres du clergé qui sont des instruments du Parti recourent volontiers à ce genre de raisonnement. « Le Christ est un homme nouveau. L'homme nouveau est l'homme soviétique. Le Christ est donc un soviétique ! » disait ainsi Justinien Marina, le patriarche roumain.

Nul doute que les Marina de cette Terre sont des gens à la fois haïssables et lamentables, mais leur attitude n'est pas pire en principe que les innombrables pactes conclus entre l'Église et l'empire, la monarchie, le fascisme et l'État, tous justifiés par la nécessité des croyants de passer des alliances temporelles au nom d'idéaux « supérieurs », tout en rendant à César (origine du mot « tsar »), fût-il « impie », ce qui prétendentument lui revient.

Un politologue ou un anthropologue n'aurait aucune difficulté à reconnaître ce que les éditeurs et les collaborateurs de *The God That Failed*, cité plus haut, ont formulé en une prose laïque si immortelle : les absolutistes communistes n'ont pas tant nié la religion, dans des sociétés qui, ils le comprenaient parfaitement, étaient saturées de foi et de superstition, que cherché à la remplacer. L'exaltation solennelle de dirigeants infaillibles, sources d'abondance et de bénédictions infinies ; la traque permanente des hérétiques et des schismatiques ; la momification des chefs morts transformés en icônes et en reliques ; les procès à grand spectacle arrachant d'incroyables confessions par la torture... rien de tout cela n'était très difficile à interpréter en termes traditionnels. Pas plus que l'hystérie pendant les périodes de catastrophes et de famines, quand les autorités déclenchaient une folle battue à la recherche de n'importe quel coupable sauf le vrai. (La grande Doris Lessing m'a dit avoir quitté le Parti communiste quand elle a découvert que les inquisiteurs de Staline avaient écumé les musées de l'orthodoxie et du tsarisme russes pour y récupérer les anciens instruments de torture.) Non plus que l'invocation incessante d'un « avenir radieux », dont l'arrivée justifierait un jour tous les crimes et anéantirait tous les doutes mesquins. « *Extra ecclesiam, nulla salus* », disait la foi ancienne. « Dans la révolution tout, hors de la révolution rien », aimait à répéter Fidel Castro. De fait, c'est dans la zone d'influence de Castro qu'est apparue une étrange mutation, qualifiée, par oxymore, de « théologie de la libération », dans laquelle des prêtres et même quelques évêques ont adopté des liturgies « alternatives » intégrant l'idée grotesque que Jésus de Nazareth était en fait un socialiste cotisant ! Pour un mélange de bonnes et de mauvaises raisons (l'archevêque Romero du Salvador était un homme de courage et de principes, ce que n'étaient pas certains religieux des « communautés de base » nicaraguayennes), la papauté a condamné cette initiative comme hérétique. On peut regretter qu'elle n'ait pas dénoncé le fascisme et le nazisme avec aussi peu d'hésitation et d'ambiguïté.

Dans de très rares cas, comme en Albanie, le communisme a tenté d'extirper complètement la religion et de proclamer un État entièrement athée. Cela n'a abouti qu'à des cultes encore plus extrêmes d'humains médiocres, tel le dictateur Enver Hodja, et à des cérémonies et à des baptêmes clandestins, preuve que le

peuple rejettait totalement le régime. Rien dans le laïcisme moderne ne suggère la moindre interdiction de la pratique religieuse. Sigmund Freud avait parfaitement raison de décrire, dans *L'Avenir d'une illusion*, la pulsion religieuse comme fondamentalement indéracinable, jusqu'à ce que – ou à moins que – l'espèce humaine parvienne à vaincre sa peur de la mort et sa tendance à prendre ses désirs pour la réalité. Ni l'un ni l'autre ne semble très probable. Tout ce que les totalitarismes ont démontré, c'est que la pulsion religieuse – le besoin d'adorer – peut prendre des formes encore plus monstrueuses si elle est réprimée. Ce n'est pas nécessairement un hommage à notre tendance à l'adoration.

Pendant les premiers mois de ce siècle, j'ai fait une visite en Corée du Nord. Ce pays rectangulaire hermétiquement clos par la mer ou par des frontières quasi infranchissables est entièrement voué à l'adulation. Dès qu'il sort du lit, le citoyen – le sujet – consacre chaque instant à louer l'Être suprême et le Père de celui-ci. Chaque salle de classe résonne de ces louanges, chaque émission de radio ou de télévision, chaque film, chaque opéra est dédié à ce culte. De même que tous les livres, magazines et journaux, tous les événements sportifs et tous les lieux de travail. Il m'arrivait de me demander quelle impression cela fait de chanter des louanges incessantes, maintenant je le sais. Le diable n'est pas oublié non plus : on exorcise le mal infatigable des étrangers et des incroyants avec une vigilance perpétuelle, et il y a, pendant la journée de travail, des moments quotidiens de rite pendant lesquels est inculquée la haine de « l'autre ». La Corée du Nord est née à peu près au moment de la publication de *1984*, et on pourrait presque croire que le saint-père de l'État, Kim Il-sung a reçu un exemplaire du livre avec instruction de le mettre en pratique. Mais même Orwell n'a pas osé prétendre que la naissance de « Big Brother » s'est accompagnée de signes et de présages miraculeux – comme celui des oiseaux saluant le glorieux événement en chantant des paroles humaines. Pas plus que le Parti intérieur de la Première Région aérienne d'Océania n'a dépensé des milliards de précieux dollars, lors d'une période de famine terrible, pour prouver que le grotesque Kim Il-sung et son pitoyable rejeton, Kim Jong-Il, étaient deux incarnations de la même personne. (Dans cette version de l'hérésie arienne si vigoureusement condamnée par Athanase, la Corée du Nord est l'exemple unique de pays ayant un mort pour chef d'État : Kim Jong-Il est le chef du parti et de l'armée, mais la présidence est confiée à perpétuité à feu son père, ce qui fait du pays une nécocratie ou une mausolocratie, ainsi qu'un régime en route vers la Trinité.) Si la vie après la mort n'est pas évoquée en Corée du Nord, parce que l'idée d'une déflection dans quelque direction que ce soit est très fortement découragée, il n'est pas dit non plus que les deux Kim continueront à dominer leurs sujets après que ceux-ci auront trépassé. De toute évidence, la Corée du Nord n'est pas tant sous

l'emprise d'une forme extrême de communisme – le terme surnage à peine parmi les flots d'adoration extatique – que d'un avatar dégradé mais raffiné de confucianisme et de culte des ancêtres.

C'est avec un mélange de soulagement, d'indignation et de compassion, sentiment si fort qu'il résonne encore en moi, que j'ai quitté ce pays à la fois totalitaire et religieux. J'ai parlé depuis avec nombre de personnes courageuses qui tentent de saper ce système atroce de l'intérieur et de l'extérieur. Je ne cacherai pas que parmi les plus intrépides de ces résistants figurent des intégristes chrétiens anticomunistes. Dans une récente interview, l'un d'eux a eu l'honnêteté de reconnaître qu'il lui était difficile de prêcher l'idée d'un sauveur aux rares malheureux, affamés et terrifiés, qui étaient parvenus à fuir leur État-prison. Cette conception d'un rédempteur infaillible et tout-puissant leur paraît un peu trop désagréablement familière. Un bol de riz, la fréquentation d'une culture plus diverse, et un peu de répit de l'abominable vacarme de l'enthousiasme obligatoire – ils n'en demandent pas davantage. Ceux qui ont la chance de gagner la Corée du Sud, ou même les États-Unis, risquent néanmoins d'avoir affaire à un autre messie. Le repris de justice et spécialiste de l'évasion fiscale Sun Myung Moon, chef incontesté de l'*« Église de l'Unification »* et l'un des principaux commanditaires de l'extrême droite américaine, patronne le racket du « dessein intelligent ». Jonathan Wells, l'une des grandes figures de ce présumé mouvement – qui ne manque jamais d'appeler « Père » son divin gourou – est l'auteur d'un pamphlet risible intitulé *The icons of Evolution*. Comme il le dit avec une touchante simplicité : « Les paroles de Père, mes études et mes prières m'ont convaincu que je devais consacrer ma vie à détruire le darwinisme, tout comme mes frères unificationnistes vouent déjà leur existence à détruire le marxisme. Quand Père m'a choisi en 1978 (avec une douzaine d'autres diplômés du séminaire) pour faire un doctorat, j'ai accueilli avec gratitude cette occasion de me battre. » Le livre de M. Wells a peu de chances d'obtenir ne serait-ce qu'une note de bas de page dans l'histoire de la bêtise, mais ayant vu sa « paternité » à l'œuvre dans les deux Corée, j'ai une idée de ce à quoi devait ressembler le « Territoire carbonisé » de l'État de New York quand les croyants y régnaient en maîtres.

La religion, même la plus douce, doit reconnaître qu'elle offre une solution « totale » : la foi doit y être dans une certaine mesure aveugle, et tous les aspects de la vie privée et publique doivent être soumis à une supervision permanente. Cette surveillance et cette soumission continues, généralement renforcées par la peur, sous forme d'une vengeance infinie, ne font pas ressortir les meilleurs aspects de l'être humain. Nul doute que l'émancipation de la religion ne produit pas toujours non plus les meilleurs effets. Pour prendre deux exemples

frappants : l'un des plus grands et des plus brillants scientifiques du siècle dernier, J. D. Bernai, était un répugnant séide de Staline, qui a gâché une bonne partie de sa vie à défendre les crimes de son idole. H. L. Mencken, l'un des meilleurs satiristes de la religion, était trop amateur de Nietzsche, et prônait une forme de « darwinisme social » comprenant l'eugénisme et un mépris des faibles et des malades. Il avait aussi un faible pour Hitler, et a rédigé un compte rendu de *Mein Kampf* d'une indulgence impardonnable. L'humanisme a beaucoup de crimes à se faire pardonner. Mais il peut s'en excuser, et également les rectifier, à ses propres conditions et sans avoir à remettre en cause les fondements d'un système de croyance inaltérable. Les systèmes totalitaires, quelle que soit leur forme extérieure, sont fondamentalistes et, nous l'avons montré, reposent sur la foi.

Dans sa magistrale étude du phénomène totalitaire, Hannah Arendt ne faisait pas seulement preuve de tribalisme en donnant une place particulière à l'antisémitisme. L'idée qu'un groupe humain – qu'il soit défini comme nation ou comme religion – puisse être condamné éternellement et sans appel possible était (et est) foncièrement totalitaire. Il est fascinant que Hitler ait commencé sa carrière en propageant ce préjugé démentiel et que Staline ait fini la sienne en étant à la fois victime et chantre. Mais le virus a été cultivé pendant des siècles par la religion. Saint Augustin se délectait littéralement du mythe du Juif errant, et de l'exil des Juifs en général, comme preuve de la justice divine. Les juifs orthodoxes ne sont pas innocents dans cette affaire. En se prétendant « élus » par une alliance exclusive spéciale avec le Tout-Puissant, ils invitaient à la haine et à la suspicion, et manifestaient leur propre forme de racisme. Néanmoins, ce sont par-dessus tout les Juifs laïques que haïssaient et haïssent les totalitaires ; on ne peut donc pas « accuser les victimes ». Jusqu'au XX^e siècle, les règlements de l'ordre des jésuites ne permettaient pas d'admettre un homme en son sein s'il ne pouvait pas prouver qu'il n'avait pas de « sang juif » depuis plusieurs générations. Le Vatican prêchait que tous les Juifs étaient coupables de déicide. L'Église française a soulevé les foules contre Dreyfus et les « intellectuels ». L'islam n'a jamais pardonné aux Juifs d'avoir rencontré Mahomet et décrété qu'il n'était pas l'authentique messager de dieu. Parce qu'elle insiste sur la tribu, la dynastie et l'origine raciale dans ses livres saints, la religion doit accepter la responsabilité d'avoir transmis de génération en génération l'une des illusions les plus primitives de l'humanité.

Le lien entre religion, racisme et totalitarisme se retrouve aussi dans l'une des dictatures les plus haïssables du XX^e siècle : le système de l'apartheid en Afrique du Sud. Il ne s'agissait pas seulement de l'idéologie d'une tribu néerlandophone qui réduisait au travail forcé les peuples d'une pigmentation

différente, c'était aussi une forme de calvinisme en action. L'Église réformée hollandaise tenait pour dogme que la Bible interdisait aux Noirs et aux Blancs de se mélanger, et *a fortiori* de coexister sur un pied d'égalité. Le racisme est totalitaire par définition : il stigmatise la victime à perpétuité et lui refuse le droit à un semblant de dignité ou d'intimité, y compris celui, élémentaire, de faire l'amour, de se marier ou d'avoir des enfants avec un être de la « mauvaise » tribu, sans que cet amour soit annulé par la loi... Et tel fut le sort de millions d'humains vivant à notre époque dans « l'Occident chrétien ». Le Parti national au pouvoir, qui était aussi très entaché d'antisémitisme et avait pris le parti des nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, s'en remettait aux délires de la chaire pour justifier son propre mythe racial d'un « Exode » boer lui valant les droits exclusifs à une « terre promise ». En conséquence, une mutation afrikaner du sionisme a créé un État rétrograde et despote, dans lequel les droits de tous les autres peuples étaient abolis, et où en fin de compte la survie des Afrikaners eux-mêmes était menacée par la corruption, le chaos et la brutalité. Le constatant, les responsables de l'Église ont eu une révélation qui a permis d'abandonner progressivement l'apartheid. Mais cet abandon progressif ne permettra jamais de pardonner le mal que la religion a fait lorsqu'elle se sentait assez forte pour l'infliger. C'est grâce à beaucoup de chrétiens et de Juifs laïques, et à nombre de militants athées et agnostiques du Congrès national africain que la société sud-africaine a été sauvée de la barbarie et de l'implosion complètes.

Le XX^e siècle a vu beaucoup d'autres improvisations sur le vieux thème de la dictature qui prend en charge bien plus que les problèmes temporels et quotidiens. Du moyennement choquant et insultant – l'Église orthodoxe grecque qualifiant la junte militaire usurpatrice de 1967, avec ses lunettes de soleil et ses casques d'acier, de « Grèce pour les Grecs chrétiens » – à l'« Angka » des Khmers rouges, réduisant toute la population cambodgienne en esclavage et fondant son autorité sur les temples et les légendes préhistoriques. (Tantôt leur ami et tantôt leur rival, le roi Sihanouk, qui obtint un asile pour jouer les play-boys sous la protection des staliniens chinois, aimait aussi jouer au roi-dieu quand ça l'arrangeait.) À mi-chemin trône le shah, autoproclamé « l'ombre de dieu » et « la lumière des Aryens », qui réprimait l'opposition laïque et se faisait très ostensiblement représenter comme le gardien des sanctuaires chiites. Une mégalomanie très étroitement apparentée succéda à la sienne : l'hérésie khoméiniste du *velayet-i-faqi*, ou contrôle total de la société iranienne par les mollahs (qui entretiennent aussi le culte de leur fondateur et chef mort, et affirment que ses paroles sacrées sont immuables). À l'extrémité de cet éventail figure le puritanisme primaire des talibans, qui s'attache à découvrir de nouvelles

choses à interdire (depuis la musique jusqu'au papier recyclé, lequel pourrait contenir un minuscule fragment d'un Coran mis au rebut) et de nouvelles méthodes de châtiment (comme enterrer vivants les homosexuels). Face à ces phénomènes sinistres et grotesques, la solution n'est pas la chimère de la dictature séculière, mais la défense du pluralisme laïque et du droit de *ne pas* croire ou de *ne pas* être obligé de croire. Cette défense est devenue aujourd'hui une responsabilité urgente et incontournable : il s'agit même d'une question de survie.

18

Une tradition supérieure : la résistance du rationnel

Je suis donc l'un des très rares exemples dans ce pays d'individu qui ait, non pas renoncé à la foi religieuse, mais qui n'en n'ait jamais eu une [...] Toutefois, cet élément de ma première éducation eut une conséquence néfaste qui vaut d'être notée. En me dispensant une opinion contraire à celle des gens, mon père avait jugé nécessaire de la déclarer inavouable à ces derniers. Ce conseil de garder mes pensées secrètes, à un âge aussi précoce, entraînait quelques désavantages moraux [...]

John Stuart MILL, *Autobiographie*

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.

Blaise PASCAL, *Pensées*

Le livre des Psaumes peut être troublant. Le fameux début du psaume 121, par exemple – « Je lève les yeux vers les monts : d'où viendra mon secours ? » Rassurez-vous : « Le secours me vient de Yahvé qui a fait le ciel et la terre. » (Il est vrai que la version anglaise de ce psaume est une affirmation et non une question comme dans l'original hébreu : tant mieux pour les nerfs des anglophones...) Mais quel qu'ait été réellement le psalmiste³⁵, il était manifestement assez satisfait du style et de l'attaque du psaume 14 pour le répéter quasiment mot pour mot au psaume 53. Les deux textes commencent en effet par la même proclamation : « L'insensé a dit en son cœur : “Non, plus de Dieu !” » Pour une raison quelconque cette remarque anodine est jugée suffisamment importante pour être recyclée dans toutes les apologies de la religion. Tout ce que nous pouvons déduire avec certitude, quant à nous, c'est que l'incroyance – pas simplement l'hérésie ou la rechute, mais l'incroyance pure et simple – devait déjà exister à cette époque lointaine. La religion étant

alors absolue, incontestée et brutalement punitive, il fallait assurément être insensé pour ne pas garder cette conclusion profondément enfouie au fond de soi-même ; on peut donc se demander comment le psalmiste avait eu vent de pareils doutes. (En Union soviétique, les dissidents étaient enfermés dans des hôpitaux psychiatriques pour « illusions réformistes », puisqu'on y estimait très naturellement et très raisonnablement que quelqu'un d'assez fou pour proposer des réformes avait perdu tout instinct de conservation.)

Notre espèce ne manquera jamais d'insensés, mais j'aurais tendance à croire qu'il y a eu au moins autant d'idiots crédules qui ont professé leur foi en dieu que de nigauds qui ont pensé le contraire. Il serait sans doute peu modeste de suggérer que les chances sont plutôt du côté de l'intelligence et de la curiosité des athées, mais il est de fait que certains humains ont toujours remarqué l'improbabilité de dieu, le mal fait en son nom, la vraisemblance de sa fabrication humaine, et la disponibilité de croyances et d'explications différentes et moins nuisibles. Nous ne pouvons connaître l'identité de tous ces hommes et de toutes ces femmes, parce qu'en tout temps et en tout lieu ils ont été impitoyablement persécutés. Pour la même raison, nous ne pouvons savoir combien de personnes ostensiblement dévotes étaient secrètement incroyantes. Encore aux XVIII^e et XIX^e siècles, dans des sociétés relativement libres comme la Grande-Bretagne et les États-Unis, des incroyants aussi établis et prospères que James Mill et Benjamin Franklin estimaient judicieux de garder leurs opinions pour eux. Ainsi, quand nous entendons parler des gloires de la peinture et de l'architecture religieuses « chrétiennes » ou de l'astronomie et de la médecine « islamiques », s'agit-il de progrès de la civilisation et de la culture – certains ayant été devancés par les Aztèques et les Chinois –, qui ont autant à voir avec la « foi » que leurs prédecesseurs avec les sacrifices humains et l'impérialisme ? Nous n'avons aucun moyen de savoir, sauf dans quelques cas très particuliers, combien de ces architectes, peintres et scientifiques dissimulaient leurs pensées les plus intimes à l'inquisition des croyants. Galilée n'aurait sans doute pas été dérangé dans ses recherches télescopiques s'il n'avait pas eu l'imprudence de reconnaître qu'elles avaient des implications cosmologiques.

Le doute, le scepticisme et la totale incroyance ont toujours pris essentiellement la même forme qu'aujourd'hui. Ont toujours existé des observations de l'ordre naturel qui ont noté l'absence ou l'inutilité d'un premier moteur. Il y a toujours eu des commentaires sagaces sur la façon dont la religion traduisait des souhaits ou des projets humains. Il n'a jamais été très difficile de voir qu'elle causait haine et conflits, et que son maintien dépendait de l'ignorance et de la superstition. Satiristes et poètes, philosophes et scientifiques

ont remarqué que si les triangles avaient des dieux, ceux-ci auraient trois côtés, tout comme les divinités thraces avaient les cheveux blonds et les yeux bleus.

La collision initiale entre nos facultés de raisonnement et n’importe quelle forme de foi organisée, si elle s’est certainement produite auparavant dans l’esprit de beaucoup, est parfaitement illustrée par le procès de Socrate en 399 avant Jésus-Christ. Peu m’importe que nous n’ayons aucune certitude absolue de l’existence même de Socrate. Les témoignages dont nous disposons sur sa vie et ses paroles sont de deuxième main, un peu comme les livres de la Bible juive et chrétienne et les hadiths de l’islam. La philosophie, néanmoins, n’a pas besoin de démonstrations de ce genre, parce qu’elle ne traite pas de sagesse « révélée ». Il se trouve que nous avons des récits plausibles de la vie en question (un soldat stoïque dont l’apparence évoque un peu Schweik ; une mégère en guise d’épouse ; une tendance aux crises de catalepsie), et cela suffit. En nous en remettant à Platon, qui fut peut-être un témoin oculaire, nous pouvons admettre que pendant une période de paranoïa et de tyrannie à Athènes, Socrate a été inculpé d’impiété et a compris que sa vie était menacée. Les nobles paroles de *L’Apologie* indiquent aussi clairement qu’il ne s’est pas soucié d’affirmer, comme tel autre homme accusé plus tard par l’Inquisition, quoi que ce soit qu’il ne croyait pas. Bien qu’il ne fût pas véritablement athée, il passait à juste titre pour malsain parce qu’il prônait la liberté de pensée, l’examen sans restriction, et qu’il refusait de consentir au dogme. Tout ce qu’il « savait » véritablement, disait-il, c’était l’étendue de sa propre ignorance. (C’est encore pour moi la définition d’une personne instruite.) Ce grand Athénien, raconte Platon, se contentait de respecter les rites coutumiers de la cité, témoignait que l’oracle de Delphes lui avait ordonné de devenir philosophe, et sur son lit de mort, condamné à boire la ciguë, a parlé d’un éventuel au-delà où ceux qui s’étaient affranchis du monde par l’exercice mental pourraient continuer à mener une existence purement spirituelle. Mais même alors, il s’est rappelé comme toujours de nuancer ses propos en ajoutant que ce pourrait fort bien ne pas être le cas. La question, comme toujours, méritait d’être approfondie. La philosophie commence où finit la religion, de même que, par analogie, la chimie commence où finit l’alchimie et l’astronomie remplace l’astrologie.

De Socrate aussi nous pouvons retenir deux notions fondamentales. La première est que la conscience morale est innée ; la seconde que les croyants dogmatiques peuvent aisément être débordés et ridiculisés par celui qui affecte de prendre leurs prédictions au pied de la lettre.

Socrate croyait avoir un *daimôn* – un guide ou oracle intérieur – dont les conseils méritaient d’être suivis. Tout le monde, à part les malades mentaux, a plus ou moins ce sentiment. Adam Smith parlait d’un partenaire permanent dans

une conversation inaudible, qui servait de frein et de scrutateur. Sigmund Freud disait que la voix de la raison était faible mais très insistant. C. S. Lewis essayait de trop prouver en estimant que la présence d'une conscience morale attestait l'étincelle divine. La sagesse populaire décrit – pas trop mal – la conscience morale comme ce qui nous fait bien nous conduire quand personne ne nous voit. Quoi qu'il en soit, Socrate refusait absolument de dire quoi que ce fût dont il n'était pas moralement sûr. Il lui arrivait parfois, quand il se soupçonnait de casuistique ou de démagogie, de s'interrompre au milieu de son discours. À aucun moment de sa plaidoirie finale, dit-il à ses juges, son « oracle » ne lui avait suggéré de se taire. Ceux qui croient que l'existence d'une conscience morale constitue la preuve d'un projet divin avancent un argument qui ne peut simplement pas être réfuté, parce qu'il n'y a aucune preuve pour ou contre. L'exemple de Socrate, néanmoins, démontre que des hommes et des femmes ayant une réelle conscience morale doivent souvent affirmer celle-ci contre la foi.

Il risquait la mort, mais il avait la possibilité, même s'il était condamné, de subir un châtiment moins lourd à condition d'en faire la demande. Sur un ton presque insultant, il proposa de payer une infime amende en échange. Ayant ainsi contraint ses juges furieux à lui infliger la peine capitale, il entreprit d'expliquer pourquoi le fait qu'ils allaient le tuer le laissait indifférent. La mort n'avait rien de redoutable : c'était ou un repos éternel ou la chance de l'immortalité – voire, de la communion avec de grands Grecs comme Orphée et Homère qui l'avaient précédé. Devant une éventualité aussi heureuse, fit-il remarquer ironiquement, on pourrait même souhaiter mourir et mourir encore. Peu nous importe que l'oracle de Delphes ait disparu, et qu'Orphée et Homère soient des personnages mythiques. L'important, c'est que Socrate se moquait de ses accusateurs selon leurs propres critères, en affirmant : je n'ai aucune certitude sur la mort et les dieux, mais je suis aussi certain qu'on peut l'être que vous n'en savez rien non plus.

On peut avoir une petite idée de l'effet antireligieux de Socrate et de son questionnement courtois mais implacable par une pièce écrite et jouée de son vivant. Dans *Les Nuages*, gens stupides et égocentriques imaginaient inspiré par la divinité ou visant leur petite personne :

Lequel [des dieux] serait capable de faire tourner ensemble tous les cieux, de verser les feux de l'éther sur toutes les terres fertilisées, de se trouver partout et toujours prêt à rassembler les nuages ténébreux, à ébranler par le tonnerre les espaces tranquilles du ciel et à lancer la foudre ? Cette foudre détruit parfois leurs temples, exerce sa vaine colère dans les déserts et prépare furieusement un trait qui est bien capable de passer à côté des coupables pour aller, justicier injuste, arracher la vie à des innocents³⁶.

L'atomisme a été cruellement persécuté pendant des siècles dans toute l'Europe chrétienne, et à juste titre, car il proposait une bien meilleure explication du monde naturel que la religion. Mais tel un fil ténu de pensée, l'œuvre de Lucrèce est parvenue à subsister dans quelques esprits érudits. Sir Isaac Newton pouvait bien être un croyant – en toutes sortes de pseudo-sciences en plus du christianisme –, mais quand il en vint à énoncer ses *Principia*, il inclut quatre-vingt-dix vers du *De natura rerum* dans les premières versions de sa somme. Dans son *Il Saggiatore (L'Essayeur)* de 1623, Galilée, sans mentionner Épicure, est si tributaire des théories atomistes de ce dernier que ses admirateurs comme ses critiques qualifiaient l'ouvrage d'épicurien.

Vu la terreur qu'imposait la religion à la science et à l'érudition pendant les premiers siècles du christianisme (Augustin soutenait que les dieux païens existaient effectivement, mais seulement comme démons, et que la terre avait moins de six mille ans), la plupart des gens intelligents avaient la prudence de manifester un conformisme extérieur, et on ne doit pas s'étonner que la renaissance de la philosophie se soit souvent initialement exprimée en termes quasi religieux. Les adeptes des diverses écoles de philosophie autorisées en Andalousie durant la brève floraison de sa civilisation – synthèse entre l'aristotélisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam – pouvaient spéculer sur la dualité de la vérité et sur un équilibre possible entre la raison et la révélation. Ce concept de « double vérité », avancé par les partisans d'Averroès, se heurta à la vigoureuse hostilité de l'Église pour des raisons évidentes. Francis Bacon, qui vivait sous le règne d'Elisabeth I^e, aimait à dire – suivant peut-être le *credo quia absurdum* de Tertullien – que la foi est la plus forte quand ses enseignements sont les moins conciliables avec la raison. Quelques dizaines d'années après, Pierre Bayle se plaisait à énumérer toutes les objections de la raison à une croyance donnée, pour conclure que plus grand était le triomphe de la foi à croire néanmoins. Nous pouvons être assez certains qu'il ne disait pas cela seulement pour échapper au châtiment. Le moment approchait où l'ironie allait punir et confondre les esprits littéraux et fanatiques.

Mais ces derniers ne s'avoueraient pas vaincus sans réactions ni combats d'arrière-garde. Pendant une brève mais magnifique période du XVII^e siècle, la loyale petite nation hollandaise accueillit avec tolérance nombre de libres penseurs comme Bayle et René Descartes (qui s'y installèrent pour être plus en sécurité). C'est là aussi que naquit, un an avant la mise en accusation de Galilée par l'Inquisition, le grand Baruch Spinoza, rejeton de Juifs espagnols et portugais, qui avaient émigré en Hollande pour fuir les persécutions. Le 27 juillet 1656, le conseil des rabbins d'Amsterdam lança contre lui le *tchérem* (ou

anathème, ou fatwa) suivant :

Avec le jugement des anges et des saints nous excommunions, excluons, maudissons et anathématisons Baruch de Espinoza, avec le consentement des anciens et de toute cette sainte congrégation, en la présence des livres saints : par les 613 préceptes qui y sont inscrits, avec l'anathème par lequel Josué maudit Jéricho, avec la malédiction qu'Élisée lança sur les enfants, et avec toutes les malédictions qui sont écrites dans la loi. Maudit soit-il le jour et maudit soit-il la nuit. Maudit soit-il dans son sommeil et maudit soit-il éveillé, maudit soit-il en sortant et maudit soit-il en entrant. Le Seigneur ne lui pardonnera pas, la colère et la furie du Seigneur seront désormais animées contre cet homme, et lanceront sur lui toutes les malédictions qui sont écrites dans le livre de la loi. Le Seigneur détruira son nom sous le soleil et le retranchera pour ses méfaits de toutes les tribus d'Israël, avec toutes les malédictions du firmament qui sont écrites dans le livre de la loi.

Cette imprécation multiple se concluait par un ordre commandant à tous les Juifs d'éviter tout contact avec Spinoza, et de s'abstenir sous peine de châtiment de lire « aucun texte composé ou écrit par lui ». (Incidentement, « la malédiction qu'Élisée lança sur les enfants » fait allusion à la très édifiante histoire biblique dans laquelle de jeunes garçons se moquant de sa calvitie, Élisée les maudit au nom de dieu : deux ourses sortent alors du bois et massacrent quarante-deux de ces enfants. Peut-être Thomas Paine n'avait-il pas tort de dire qu'il ne saurait croire à aucune religion qui pût choquer l'esprit d'un enfant.)

Le Vatican et les autorités calvinistes de Hollande s'empressèrent d'approuver cette condamnation juive hystérique, et se rallièrent à ce que les travaux de Spinoza soient interdits dans toute l'Europe. Celui-ci ne mettait-il pas en doute l'immortalité de l'âme et ne demandait-il pas la séparation de l'Église et de l'État ? Honte à lui ! On estime aujourd'hui que cet hérétique ainsi stigmatisé a produit l'œuvre philosophique la plus originale jamais composée sur la distinction entre le corps et l'esprit. Et ses réflexions sur la condition humaine ont procuré une plus grande consolation aux méditatifs que n'importe quelle religion. On discute encore pour savoir si Spinoza était athée : il semble étrange de se demander si le panthéisme constitue ou non un athéisme. Selon ses propres termes, il s'agit de théisme, mais la définition que donne Spinoza d'un dieu se manifestant au travers du monde naturel revient très largement à exclure l'existence d'un dieu religieux. Et s'il y a une divinité omniprésente et préexistante, qui fait partie de ce qu'elle crée, il n'y a plus de place pour un dieu qui intervient dans les affaires humaines, et encore moins pour un dieu qui prend parti dans de haineuses guerres locales entre différentes tribus de Juifs et d'Arabes. Aucun texte n'a pu être écrit ou inspiré par un tel dieu, ou ne peut être l'apanage d'une secte ou d'une tribu. (On se rappelle la question des Chinois aux premiers missionnaires chrétiens. Si dieu s'est révélé, comment a-t-il pu laisser s'écouler tant de siècles avant d'en informer les Chinois ? « Cherchez la

connaissance, même jusqu'en Chine », disait le prophète Mahomet, avouant inconsciemment que la plus grande civilisation mondiale de l'époque se situait sur la frange la plus extérieure de sa conscience.) De même que Newton et Galilée ont bâti sur Démocrite et Épicure, Spinoza se projette dans l'esprit d'Einstein, qui a répondu à une question d'un rabbin en déclarant fermement qu'il ne croyait qu'en « le dieu de Spinoza » et pas du tout en un dieu « qui s'intéresse au sort et aux actions d'êtres humains ».

Spinoza déjudaïsa son nom en Benedict, survécut de vingt ans à l'anathème des rabbins d'Amsterdam et mourut avec un grand stoïcisme des suites d'une pneumoconiose provoquée par la poudre de verre, en tenant jusqu'au bout des propos paisibles et rationnels. Il avait consacré sa vie professionnelle à polir des lentilles pour télescopes et lunettes – activité scientifique parfaitement appropriée à un homme qui enseignait à ses semblables à voir avec une plus grande acuité. « Tous nos philosophes modernes, disait Heinrich Heine, bien que peut-être inconsciemment, voient à travers les lunettes polies par Spinoza. » Par la suite, les poèmes de Heine allaient être jetés au bûcher par des voyous nazis qui ne croyaient pas qu'un Juif, même assimilé, pût être un véritable Allemand. Les juifs terrifiés et arriérés qui avaient ostracisé Spinoza avaient jeté une perle plus précieuse que leur tribu tout entière (le corps de leur plus courageux fils fut volé après sa mort et probablement soumis à d'autres rites de profanation).

Spinoza n'en aurait pas été tellement surpris. Dans sa correspondance, il écrivait le mot *Caute !* (« Prends garde », en latin) et dessinait juste en dessous une rose. Ce n'était pas le seul aspect de son œuvre qu'il plaçait *sub rosa*³⁷ : il publia son fameux *Tractatus* sous un faux nom d'éditeur, et sans nom d'auteur. Son œuvre interdite (dont une grande partie n'aurait peut-être pas survécu à sa mort sans le courage et l'initiative d'un ami) continua d'avoir une existence souterraine dans les écrits des autres. Il obtint ainsi le plus long article dans le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle (1695-1697). *L'Esprit des lois* (1748) fut considéré comme si inspiré de Spinoza que le clergé français obligea Montesquieu à désavouer ce monstre juif et à proclamer publiquement sa foi en un créateur (chrétien). La grande *Encyclopédie* française rédigée sous la direction de Denis Diderot et de d'Alembert, et qui est devenue l'emblème des Lumières, contient un article très détaillé sur Spinoza.

Je n'ai pas l'intention de répéter la grossière erreur des apologistes chrétiens, qui ont consacré une quantité impressionnante d'efforts inutiles pour montrer que les sages qui avaient précédé le Christ annonçaient et préfiguraient en fait son avènement. (Encore au XIX^e siècle, William Ewart Gladstone a gaspillé des kilomètres de papier à essayer d'annexer ainsi les Grecs de l'Antiquité.) Je n'ai aucun droit à revendiquer des philosophes du passé comme ancêtres présomptifs

de l'athéisme. J'ai, en revanche, celui de souligner qu'en raison de l'intolérance religieuse nous ne pouvons pas savoir ce qu'ils pensaient réellement, et que nous avons bien failli ne pas savoir ce qu'ils écrivaient publiquement. Jusqu'au relativement conformiste Descartes qui a jugé préférable de vivre dans l'atmosphère plus libre des Provinces-Unies, et qui a proposé cette épitaphe pour sa propre pierre tombale : « Qui s'est bien caché a bien vécu. »

En ce qui concerne Pierre Bayle et Voltaire, par exemple, il n'est pas facile de déterminer s'ils étaient véritablement non-religieux. Nul doute que leur méthode recourait à l'irrévérence et à la satire, et aucun lecteur doté d'une foi aveugle ne pouvait reposer leurs livres sans que ses croyances en soient sévèrement ébranlées. Après avoir lu ces œuvres, best-sellers de leur temps, les classes nouvellement instruites ne pouvaient plus continuer d'admettre comme étant la vérité le récit littéral des histoires bibliques. Bayle, en particulier, a provoqué un énorme mais salutaire tollé en montrant qu'à en juger par ses actes, David, le prétendu « psalmiste », était un bandit sans scrupules. Il prouva aussi qu'il était absurde de croire que la foi religieuse amenait les gens à mieux se conduire ou que l'incroyance les rendait plus mauvais. Toute une masse d'observations attestaient cette constatation de bon sens, et c'est en raison de cette démonstration que Bayle a été crédité ou accusé d'athéisme déguisé. Il accompagnait ou protégeait pourtant ces propos de nombreuses affirmations plus orthodoxes, ce qui permit sans doute à son œuvre si bien accueillie d'être rééditée. Voltaire, quant à lui, équilibrailt sa violente satire personnelle de la religion par quelques gestes de dévotion ; il proposait ainsi avec un sourire en coin que sa tombe (que ces gens aimaienr à délivrer sur leurs propres funérailles !) soit construite à moitié à l'intérieur et à moitié à l'extérieur de l'Église. Mais lors de l'une de ses plus célèbres plaidoiries en faveur des droits civiques et de la liberté de conscience, Voltaire avait aussi vu son protégé, le protestant Jean Calas, broyé vif sur la roue à coups de masse, puis pendu, pour le crime, qui ne fut jamais prouvé, d'avoir tué son fils (retrouvé pendu) afin, prétendument, de l'empêcher de se convertir au catholicisme. Voltaire lui-même avait été jeté deux fois à la Bastille, pendant plus d'un an au total... Gardons-nous bien de l'oublier.

Emmanuel Kant a cru un moment que toutes les planètes étaient peuplées, et que plus ces populations étaient éloignées du soleil, plus leur caractère s'améliorait. Mais bien qu'il partît d'une base cosmique aussi plaisamment limitée, il a su réfuter de façon convaincante toute proposition théiste dépendant de la raison. Il a montré que le vieil argument du plan divin, longtemps l'un des préférés des croyants, pouvait à la rigueur être étiré jusqu'à impliquer un architecte mais pas un créateur. Il a renversé la preuve cosmologique de l'existence de dieu – selon laquelle notre propre existence postule la nécessité

d'une autre existence –, en disant qu'elle ne faisait que reformuler l'argument ontologique. Et il a démolî l'argument ontologique en contestant l'idée simpliste que si dieu peut être conçu en tant que notion, ou énoncé comme prédicat, il doit par conséquent posséder la qualité de l'existence. Cette niaiserie traditionnelle est accidentellement balayée par Penelope Lively dans son roman *Serpent de lune*. La narratrice s'y délecte des questions gratuites mais pleines d'imagination de sa petite fille (dont elle dit pourtant que c'est une enfant à l'« esprit lent ») :

« Y a-t-il des dragons ? » demande-t-elle. Je réponds que non. « Y en a-t-il jamais eu ? » Je dis que tout témoigne du contraire. « Mais s'il y a un mot dragon, c'est qu'il a dû y avoir des dragons. »

Qui n'a pas protégé un innocent contre la réfutation d'une pareille ontologie ? Mais pour le plaisir de la discussion, et puisque vivre ne se réduit pas à simplement grandir, permettez-moi d'invoquer ici Bertrand Russell : « Kant objecte que l'existence n'est pas un prédicat. Cent thalers que je ne fais qu'imaginer, dit-il, ont tous les mêmes prédicats que cent vrais thalers. » Je cite la réfutation de Kant dans l'ordre inverse pour la rapprocher du cas, signalé par l'Inquisition à Venise en 1573, d'un certain Matteo de Vincenti qui disait de la « présence réelle » du Christ dans l'Eucharistie : « Il est absurde de devoir croire des choses pareilles – ce sont des histoires. Je croirais plus volontiers que j'ai de l'argent dans ma poche. » Kant n'avait pas entendu parler de son prédécesseur populaire, et quand il s'est tourné vers le sujet plus gratifiant de l'éthique il ne savait peut-être pas que son « impératif catégorique » était un écho de la « règle d'or » du rabbin Hillel. « Agis, nous enjoint Kant, de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse être érigée en loi universelle. » Ce résumé de la solidarité et de l'intérêt mutuels n'a nul besoin d'une autorité, surnaturelle ou non, pour s'imposer. À quoi bon, d'ailleurs ? Le savoir-vivre humain ne provient pas de la religion, il la précède.

Il est très intéressant de constater, au siècle des Lumières, combien de grands esprits partageaient les mêmes conceptions, étaient en relations, et prenaient aussi grand soin d'exprimer leurs opinions avec prudence ou de les restreindre autant que possible à un cercle de sympathisants cultivés. L'un de mes exemples préférés est Benjamin Franklin, qui, s'il n'a pas exactement découvert l'électricité, a certainement été l'un de ceux qui en ont révélé les principes et les applications pratiques. Et parmi celles-ci le paratonnerre, qui allait trancher une fois pour toutes la question de savoir si dieu intervenait pour nous punir par de soudains éclairs. Il n'est pas un clocher ou un minaret qui n'en soit aujourd'hui équipé. Franklin annonça son invention au public en ces termes :

Il a plu à Dieu, dans Sa Bienveillance envers l'Humanité, de lui révéler finalement le moyen de protéger ses habitations et autres bâtiments des méfaits du tonnerre et de la foudre. La méthode est la suivante [...]

Il énumère ensuite l'équipement très simple – du fil de laiton, une aiguille à tricoter, « quelques petites agrafes » – qui permet d'accomplir le miracle.

Extérieurement, cette formulation est en parfaite conformité avec l'opinion admise, bien qu'elle s'orne d'une petite pointe, petite mais évidente : « finalement ». Vous pouvez choisir de croire, bien entendu, que Franklin en pensait sincèrement chaque mot et souhaitait que les gens croient qu'il remerciait le Tout-Puissant de s'être laissé amadouer après tout ce temps pour finalement révéler son secret. Mais l'écho de Prométhée, volant le feu aux dieux, est trop patent. Et, en ce temps-là, les prométhéens avaient encore intérêt à se méfier. Joseph Priestley, qui découvrit pratiquement l'oxygène, vit son laboratoire de Birmingham détruit par une foule montée par les tories, aux cris de « Pour l'Église et le Roi », et dut faire traverser l'Atlantique à ses convictions unitariennes pour pouvoir reprendre ses recherches. (Rien n'est parfait dans ces histoires : Franklin s'intéressait vivement à la franc-maçonnerie, comme Newton à l'alchimie, et même Priestley était un farouche partisan de la théorie phlogistique. N'oublions pas que nous étudions l'enfance de notre espèce.)

Edward Gibbon, révolté par ce qu'il avait découvert sur le christianisme au cours de ses recherches pour son énorme *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, envoya un des premiers exemplaires de son livre à David Hume, qui lui prédit de graves ennuis. Il ne se trompait pas. Hume, quant à lui, hébergea Franklin à Édimbourg et se rendit à Paris pour rencontrer les auteurs de *l'Encyclopédie*. Ces personnages, souvent d'un agnosticisme flamboyant, furent quelque peu déçus d'entendre le circonspect Écossais dire qu'il n'existant pas d'athées et que, par conséquent, l'athéisme n'existant peut-être pas. Sans doute l'auraient-ils apprécié davantage s'ils avaient su qu'il écrirait une dizaine d'années plus tard les *Dialogues sur la religion naturelle*.

À partir d'un dialogue cicéronien, Hume endossant apparemment (mais prudemment) le rôle de Philon, les arguments traditionnels sur l'existence de dieu sont revus à la lumière des recherches et des raisonnements modernes. S'inspirant peut-être de Spinoza – dont la plus grande partie de l'œuvre n'était encore alors disponible que de seconde main –, Hume propose que professer sa foi en un être suprême parfaitement simple et omniprésent revient en fait à un aveu dissimulé d'athéisme, parce qu'un tel être ne peut rien posséder que nous puissions raisonnablement appeler un esprit ou une volonté. En outre, si par

hasard « il » possède de tels attributs, l'ancienne interrogation d'Épicure continuera de se poser :

Est-ce qu'il veut empêcher le mal mais ne le peut pas ? Alors il est impuissant. Est-ce qu'il le peut mais ne le veut pas ? Il est alors malveillant. Le peut-il et le veut-il ? D'où vient alors le mal ?

L'athéisme tranche dans ce pseudo-dilemme comme le rasoir d'Ockham. Il est absurde, même pour un croyant, d'imaginer que dieu lui doit une explication. Le croyant entreprend néanmoins la tâche impossible d'interpréter la volonté d'un inconnu, et assume donc ces questions foncièrement absurdes. Cela dit, voyons où nous en sommes et servons-nous de notre intelligence – c'est bien tout ce que nous avons. (À l'inévitable question – d'où viennent toutes les créatures ? –, Hume, anticipant Darwin, répond qu'elles évoluent : celles qui s'adaptent survivent, celles qui ne le peuvent pas s'éteignent.) En fin de compte, comme Cicéron, il choisit de renvoyer dos à dos le déiste Cléanthe et le sceptique Philon. Peut-être, selon sa tendance habituelle, Hume se montrait-il précautionneux, à moins qu'il n'attestât l'apparente séduction du déisme d'avant Darwin.

Même le grand Thomas Paine, ami anglais de Franklin et de Jefferson, réfutait l'accusation d'athéisme qu'il ne craignait pourtant pas de provoquer. N'avait-il pas entrepris, pour la défense de dieu, de dénoncer les crimes et les horreurs de l'Ancien Testament, ainsi que les mythes absurdes du Nouveau ? Aucune grande et noble divinité, disait-il, ne devrait être accusée d'atrocités et de stupidités pareilles. *Le Siècle de la raison* de Paine est presque la première œuvre où s'exprime ouvertement le franc mépris de la religion organisée. Il eut un immense retentissement dans le monde entier. Ses amis et contemporains américains, qu'il avait encouragés à proclamer leur indépendance des usurpateurs hanovriens et de l'Église anglicane à leur dévotion, réalisaient entre-temps une initiative extraordinaire et sans précédent : la rédaction d'une constitution démocratique et républicaine qui n'évoquait pas dieu et ne mentionnait la religion que pour garantir qu'elle serait toujours séparée de l'État. Presque tous les pères fondateurs des États-Unis sont morts sans prêtre à leur chevet, comme Paine, bien qu'il ait été harcelé à ses derniers moments par des voyous religieux qui le pressaient d'accepter le Christ comme sauveur. À l'instar de David Hume, il refusa toute consolation de ce genre, en dépit de la rumeur calomnieuse selon laquelle il aurait supplié de se réconcilier avec l'Église sur son lit de mort. (Le seul fait que les dévots quêtent ce genre de « repentir » ultime, ou pis l'invente *a posteriori*, en dit long sur la mauvaise foi des fidèles.)

Charles Darwin est né du vivant de Paine et de Jefferson, et son œuvre a

finalement permis de pulvériser les barrières de l'ignorance – concernant les origines des plantes, des animaux et d'autres phénomènes – dans laquelle devaient travailler ses prédecesseurs. Mais même Darwin, quand il a commencé ses recherches de botanique et d'histoire naturelle, était persuadé d'agir dans le respect du plan divin. Il voulait être pasteur. Et plus il multipliait les découvertes, plus il s'efforçait de les faire « cadrer » avec sa foi en une intelligence supérieure. Comme Edward Gibbon, il s'attendait à une controverse à la publication, et il inséra quelques remarques protectrices et défensives (un peu plus que Gibbon). En fait, il commença par discuter avec lui-même ainsi que le font certains tenants actuels du « dessein intelligent ». Face aux faits incontestables de l'évolution, pourquoi ne pas prétendre que ceux-ci prouvent à quel point dieu est encore plus grand que nous ne le pensions ? La découverte des lois naturelles « devrait exalter notre perception de la puissance du Créateur omniscient ». Pas entièrement convaincu en son for intérieur, Darwin craignait que ses premiers écrits sur la sélection naturelle ne détruisent sa réputation, un peu comme s'il « avouait un meurtre ». Il se rendait compte aussi, s'il devait mettre en évidence l'existence d'une adaptation des espèces, qu'il lui faudrait confesser quelque chose d'encore plus inquiétant : l'absence d'une cause première ou d'un grand dessein.

Dans toute la première édition de *L'Origine des espèces* abondent les exemples du vieux procédé de la dissimulation codée entre les lignes. Le terme « évolution » n'apparaît jamais, au contraire du mot « création », souvent employé. (Il est fascinant de constater que ses premiers carnets de 1837 portaient le titre provisoire de « La Transmutation des espèces », presque comme si Darwin recourrait au langage archaïque de l'alchimie.) Sur la page de titre du livre finalement publié figurait une citation de l'apparemment respectable Francis Bacon – choix révélateur – sur la nécessité d'étudier non seulement la parole de dieu mais aussi son « œuvre ». Si, dans *De la descendance de l'homme*, Darwin se sentit capable d'aller un peu plus loin, il accepta néanmoins quelques corrections éditoriales de sa femme, la pieuse et bien-aimée Emma. Ce n'est que dans son *Autobiographie*, dont il n'envisageait pas la publication, et dans quelques lettres à des amis, qu'il reconnaît n'avoir plus la foi. Sa fin « agnostique » s'explique autant par les vicissitudes de sa vie que par ses travaux : il avait subi de nombreux deuils et ne parvenait pas à les concilier avec un dieu d'amour, sans parler du châtiment éternel que prêchent les chrétiens. Comme beaucoup de gens brillants par ailleurs, il était enclin à ce subjectivisme qui fait ou défait la foi, et s'imagine que l'univers se soucie de notre destin individuel. Sa rigueur scientifique en est d'autant plus méritoire, et digne d'un Galilée, puisqu'elle ne procédait d'aucune autre intention que de découvrir la

vérité. Cela ne change rien que cette intention se soit accompagnée de l'espoir erroné et déçu de voir cette vérité finalement résonner *ad majorem dei gloriam*.

Après sa mort, Darwin subit lui aussi les avanies d'un chrétien hystérique, qui prétendit que le grand chercheur, honnête et tourmenté, louchait vers la Bible à la fin de ses jours. Il fallut un certain temps pour démasquer le pitoyable faussaire, persuadé d'avoir ainsi accompli une noble action.

Accusé de plagiat scientifique, probablement à juste titre, Sir Isaac Newton reconnut prudemment qu'il avait dans son travail l'avantage de « se tenir sur les épaules de géants » – formule qui était elle-même un plagiat. C'est le moins que je puisse dire à mon tour en cette première décennie du XXI^e siècle. Où et quand je le souhaite, il me suffit d'un ordinateur portable pour m'informer de la vie et de l'œuvre d'Anaxagore et d'Érasme, d'Épicure et de Wittgenstein. Pas pour moi, les longues veillées dans les bibliothèques à la lueur des bougies, la pénurie de textes ou les difficultés à dialoguer avec des gens d'autres époques et d'autres sociétés dont je partage les idées. Et pas pour moi non plus (sauf lorsque je décroche le téléphone pour entendre des voix rauques me vouer à la mort, à l'enfer ou aux deux), la crainte persistante que tel de mes écrits n'aboutisse à la destruction de mon œuvre, à l'exil ou, pire pour ma famille, à l'éternelle stigmatisation de mon nom par des imposteurs et des menteurs religieux, et au choix douloureux entre l'abjuration et la mort sous la torture. Je dispose d'une liberté et d'un accès à la connaissance inconcevables pour les pionniers. Je ne peux donc rétrospectivement que constater que les géants, dont je suis tributaire et sur les massives épaules desquels je suis juché, ont tous été contraints à une certaine lâcheté. Un seul représentant de la catégorie des géants et des génies a toujours dit ce qu'il pensait sans crainte apparente ni excès de prudence. J'invoque donc une fois de plus Albert Einstein, aux propos si déformés. Il répond à l'un de ses correspondants, troublé par une de ces nombreuses allégations inexactes :

C'est, naturellement, un mensonge que vous avez lu sur mes convictions religieuses, un mensonge qui est systématiquement répété. Je ne crois pas en un Dieu personnel, je ne l'ai jamais caché et l'ai toujours dit clairement. Si quelque chose en moi peut être qualifié de religieux, c'est mon admiration sans limites pour la structure du monde telle que notre science peut la révéler.

Des années après, il répondait ainsi à une autre question :

Je ne crois pas à l'immortalité de l'individu, et je considère l'éthique comme une préoccupation exclusivement humaine, sans aucune autorité supérieure à l'humanité derrière elle.

Ce sont les paroles d'un esprit, ou d'un homme, justement célèbre pour sa responsabilité, sa mesure et sa rigueur, et dont le pur génie a élaboré une théorie qui, entre de mauvaises mains, aurait pu annihiler non seulement ce monde mais aussi son passé tout entier et la possibilité même de son avenir. Il a consacré la plus grande partie de sa vie à un refus grandiose du rôle de prophète vengeur, préférant répandre le message des Lumières et de l'humanisme. Se reconnaissant comme Juif, et exilé, diffamé et persécuté en conséquence, il conserva ce qu'il put du judaïsme moral, et rejeta la mythologie barbare du Pentateuque. Nous avons plus de raisons de lui être reconnaissants qu'à tous les rabbins qui se sont jamais lamentés et se lamenteuront dans l'avenir. (Quand on lui proposa d'être le premier président de l'État d'Israël, Einstein refusa en raison de ses nombreux doutes sur les orientations du sionisme. Au grand soulagement de David Ben Gourion, qui avait demandé avec inquiétude à son gouvernement : « Qu'allons-nous faire s'il dit "oui" ? »)

On raconte que la reine Victoria, en grand deuil de son mari, demanda à son Premier ministre préféré de lui donner une seule preuve irréfutable de l'existence de dieu. Benjamin Disraeli hésita un instant devant sa souveraine – qu'il avait faite impératrice des Indes –, avant de répondre : « Les Juifs, Madame. » Ce génie politique laïque mais superstitieux estimait que la survie du peuple juif, et son adhésion admirablement opiniâtre à ses rites et à ses récits antiques, démontraient l'action de la main invisible. En fait, il volait au secours de la victoire. Au moment même où il faisait cette remarque, les Juifs étaient en train de sortir de deux formes différentes d'oppression. La première, et la plus évidente, était la ghettoïsation que leur avait imposée les autorités chrétiennes ignorantes et sectaires. L'histoire est trop connue pour que j'aie besoin de préciser davantage. La seconde, à l'inverse, était de leur propre fait. Napoléon Bonaparte, par exemple, avait, avec quelques restrictions³⁸, aboli les lois discriminatoires contre les Juifs. (Peut-être espérait-il leur appui financier, mais peu importe.) Pourtant, quand ses armées envahirent la Russie, les rabbins pressèrent leurs fidèles de se rallier au tsar qui les diffamait, leur donnait le knout, les tondait et les massacrait. Plutôt ce despotisme judéophobe, dirent-ils, que la moindre parcelle des lumières françaises impies. Voilà pourquoi l'absurde et grandiloquent mélodrame de la synagogue d'Amsterdam a été et demeure si important. Même dans un pays aussi tolérant que la Hollande, les rabbins avaient préféré faire cause commune avec les antisémites chrétiens et les autres obscurantistes, plutôt que de permettre au meilleur d'entre eux d'utiliser sa propre liberté de pensée.

Quand les murs des ghettos s'effondrèrent, ils libérèrent par conséquent les Juifs des rabbins autant que des « gentils ». S'ensuivit un épanouissement de

talents comme on en a rarement vu à aucune époque. Une population jusqu’alors maintenue dans l’abrutissement entreprit d’apporter une contribution immense à la médecine, à la science, au droit, à la politique et aux arts. L’onde de choc se fait encore sentir : il suffit de mentionner Marx, Freud, Kafka et Einstein ; ou encore Isaac Babel, Arthur Koestler, Billy Wilder, Lenny Bruce, Saul Bellow, Philip Roth, Joseph Heller et bien d’autres, qui sont aussi le produit de cette double émancipation.

Si l’on pouvait désigner une journée absolument tragique de l’histoire humaine, ce serait celle que commémore aujourd’hui la niaise et exaspérante « Hanoukka ». Pour une fois, au lieu que ce soit le christianisme qui plagie le judaïsme, les juifs ont impudemment emprunté aux chrétiens, dans le pitoyable espoir d’avoir une fête coïncidant avec « Noël », qui est lui-même une annexion pseudo-chrétienne – de la bûche au houx, sans oublier le gui – d’une célébration nordique païenne du solstice d’hiver illuminé par l’aurore boréale. C’est le couronnement du « multiculturalisme » le plus trivial. Mais Judas Maccabée était bien loin d’avoir des intentions multiculturelles en consacrant de nouveau le Temple de Jérusalem en 165 avant Jésus-Christ, épisode que commémorent aujourd’hui les mollassons adeptes de Hanoukka. Les Maccabées, fondateurs de la dynastie asmonéenne, rétablissaient de force l’intégrisme mosaïque contre les nombreux Juifs de Palestine et d’ailleurs qui s’étaient laissé séduire par l’hellénisme. Ces authentiques partisans du multiculturalisme étaient lassés de « la loi », choqués par la circoncision, intéressés par la littérature grecque, attirés par les exercices physiques et intellectuels du gymnase, et plutôt amateurs de philosophie. Ils ressentaient l’attraction d’Athènes, fût-ce par le biais de Rome et par le souvenir de l’époque alexandrine, et ne supportaient plus la peur et la superstition absolues imposées par le Pentateuque. Les dévots de l’ancien Temple les trouvaient évidemment trop cosmopolites – et nul doute qu’on les accusa de « double allégeance » quand ils acceptèrent la construction d’un temple de Zeus là où des autels fumants et sanglants tentaient d’apaiser la divinité sévère de jadis. Et lorsque le père de Judas Maccabée vit un Juif sur le point de faire une offrande hellénique sur l’ancien autel, il l’assassina sans autre forme de procès. Pendant les quelques années suivantes de la « révolte » des Maccabées, bien d’autres Juifs assimilés furent massacrés ou circoncis de force, ou les deux, et les femmes qui avaient flirté avec la nouvelle licence hellénique souffrissent encore davantage. Les Romains préférant en fin de compte les Maccabées brutaux et dogmatiques aux Juifs moins militarisés et moins violents qui se pavanaient dans leurs toges sous la lumière méditerranéenne, le décor était planté pour la collusion incertaine entre le sanhédrin réactionnaire ultra-orthodoxe et les gouverneurs romains. Cette sinistre relation allait déboucher sur

le christianisme (encore une hérésie juive) et ensuite, inéluctablement, sur la naissance de l'islam. On aurait pu nous épargner tout ça !

Nul doute qu'il y aurait quand même eu beaucoup de stupidité et de solipsisme. Mais le lien entre Athènes et l'histoire et l'humanité n'aurait pas été entièrement rompu ; le peuple juif aurait pu être le vecteur de la philosophie plutôt que du monothéisme aride ; et la sagesse des écoles antiques ne nous serait pas apparue comme préhistorique. Je me suis retrouvé un jour à la Knesset dans le bureau du rabbin Meir Kahane, aujourd'hui décédé, raciste et démagogue forcené qui comptait parmi ses partisans le médecin fou Baruch Goldstein et d'autres colons israéliens extrémistes. La campagne de Kahane contre les mariages mixtes et pour l'expulsion de tous les non-Juifs de Palestine lui avait valu le mépris de nombreux Israéliens et Juifs de la diaspora, qui comparaient son programme aux lois de Nuremberg de l'Allemagne nazie. Kahane commença par protester furieusement que n'importe quel Arabe pouvait rester s'il se convertissait au judaïsme par un examen strictement *halacha* (concession, il est vrai, que Hitler n'aurait pas acceptée), puis il se lassa et refusa toute discussion avec la racaille « hellénisée ». (Aujourd'hui encore, les juifs orthodoxes traitent un hérétique ou un apostat *d'apikoros*, « disciple d'Épicure ».) Kahane avait formellement raison : son sectarisme n'était pas tant affaire de « race » que de « foi ». En présence de ce barbare malsain, une violente bouffée de nostalgie m'a serré le cœur à la pensée du monde lumineux et coloré qu'avaient balayé il y a si longtemps les cauchemars en noir et blanc de ses sinistres ancêtres « vertueux ». La puanteur de Calvin, de Torquemada et de Ben Laden montait de cette silhouette glacée et courbée, dont les gorilles du parti Kach patrouillaient les rues à la recherche des violations du sabbat et des contacts sexuels non autorisés. Pour reprendre la métaphore des schistes de Burgess, voilà une branche toxique qui aurait dû être brisée net il y a bien longtemps, ou qu'on aurait dû laisser dépérir avant qu'elle puisse infecter de son ADN de pacotille les pousses saines. Au lieu de cela, nous vivons encore dans son ombre insalubre, mortifère. Et les petits enfants juifs célèbrent Hanoukka, pour ne pas se sentir à l'écart des mythes clinquants de Bethléem, lesquels sont désormais si violemment contestés par la propagande plus tapageuse de La Mecque et de Médine.

19

En conclusion : la nécessité de nouvelles Lumières

La valeur véritable d'un homme ne se détermine pas par sa possession, réelle ou supposée, de la Vérité, mais par son effort sincère pour atteindre la Vérité. Ce n'est pas la possession de la Vérité, mais la recherche de la Vérité qui lui permet d'étendre ses pouvoirs, et où il trouve une perfectibilité toujours croissante. La possession rend passif, indolent et vain. Si Dieu avait toute la Vérité cachée dans sa main droite, et dans sa gauche uniquement la quête soutenue et diligente de la Vérité, étant entendu que, dans cette poursuite, je me fourvoierais toujours et à jamais, s'il me donnait le choix, en toute humilité je prendrais la main gauche.

Gotthold LESSING, *Anti-Goeze* (1778)

« *Le Messie n'arrive pas – et il ne va même pas appeler !* »
Chanson à succès israélienne de 2001.

Gotthold Lessing s'exprimait avec une grande modération lors de sa polémique avec le prédicateur intégriste Goeze. Et son exquise modestie donnait l'impression qu'il avait, ou pouvait avoir, le choix en la matière. En réalité, nous n'avons pas la possibilité de « choisir » la vérité absolue ou la foi. Nous avons seulement le droit de dire à propos de ceux qui prétendent connaître la vérité de la révélation, qu'ils se trompent et essaient de tromper – ou d'intimider – les autres. Naturellement, il est préférable et plus sain pour l'esprit de « choisir » la voie du scepticisme et de l'examen en tout état de cause, parce que c'est seulement par l'exercice continual de ces facultés que nous pouvons espérer arriver à quelque chose. Tandis que les religions, selon la spirituelle définition de Simon Blackburn dans son étude de la *République* de Platon, ne sont que des « philosophies fossilisées », ou la philosophie expurgée de toute interrogation.

« Choisir » le dogme et la foi plutôt que le doute et l’expérimentation, c’est jeter la vendange en train de mûrir pour se précipiter avidement sur le tranquillissant.

Thomas d’Aquin a écrit un jour un essai sur la Trinité et, y voyant modestement l’une de ses productions les plus merveilleusement accomplies, l’a déposé sur l’autel de Notre-Dame pour que dieu lui-même puisse l’examiner et peut-être gratifier « le Docteur angélique » d’une opinion. (Thomas d’Aquin commettait ici la même erreur que ceux qui obligeaient les religieuses à recouvrir leurs baignoires d’un tissu pendant leurs ablutions : supposer que le regard de dieu serait intercepté par un si modeste dispositif c’était oublier qu’il pouvait censément tout « voir », partout et à tout instant, en vertu de son omniscience et de son omniprésence, et oublier aussi qu’il pouvait assurément « voir » à travers les murs et les plafonds du couvent, avant d’être mystifié par l’écran de tissu. Sans doute s’agissait-il en réalité d’empêcher les religieuses de regarder leur propre corps, ou plutôt de se reluquer les unes les autres.)

Quoi qu’il en soit, dieu dut faire un compte rendu favorable de son traité –

Thomas d’Aquin étant le seul auteur à avoir jamais revendiqué cette distinction – puisque des moines et des novices stupéfaits le découvrirent en train de léviter en état d’extase dans la nef de la cathédrale. Il va sans dire que nous avons des témoins oculaires de l’événement...

Au printemps 2006, le président iranien Ahmadinejad, accompagné de ses ministres, s’est rendu en pèlerinage à un puits entre Téhéran et la ville sainte de Qom. C’est l’emplacement de la citerne où le douzième imam, « occulté » ou « caché », s’est réfugié et a disparu en l’an 873, à l’âge de cinq ans. Sa réapparition tant attendue, objet de nombreuses supplications, marquera la rédemption de l’univers stupéfait. À son arrivée, Ahmadinejad a pris un rouleau de papier qu’il a jeté dans l’ouverture, pour informer l’imam caché des progrès de l’Iran dans la fission nucléaire et l’enrichissement de l’uranium. On aurait imaginé que l’imam pouvait se tenir au courant de ces événements où qu’il se trouvât, mais il faut croire que le puits lui sert de boîte aux lettres dormante. Ajoutons que le président Ahmadinejad venait de rentrer des Nations unies, où, en présence d’une nombreuse assistance, il avait prononcé un discours diffusé par les radios et les télévisions du monde entier. De retour en Iran, il raconta à ses partisans qu’il baignait dans une radieuse lueur verte – le vert étant la couleur préférée de l’islam – pendant toute son allocution, et que les émanations de cette lumière divine avaient plongé l’Assemblée générale tout entière dans le silence et l’immobilité. Bien qu’il ait apparemment été le seul à percevoir ce phénomène, il y voyait un nouveau signe du retour imminent du douzième imam, sans parler d’une caution renouvelée à son ambition de voir la République islamique d’Iran, enfoncée dans la mendicité, la répression, la stagnation et la

corruption, devenir néanmoins une puissance nucléaire. Mais comme Thomas d’Aquin, il ne croyait pas le douzième imam « caché » capable de déchiffrer un document, à moins qu’il ne soit, littéralement, collé sous son nez.

Pour avoir souvent assisté à des cérémonies et à des processions chiites, je n’ai pas été surpris d’apprendre que celles-ci sont en partie empruntées, dans leur forme et leur liturgie, au catholicisme : douze imams, dont l’un, actuellement « en occultation », attend sa réapparition ou son réveil. Un culte frénétique du martyre, en particulier de la mort atroce de Husseïn, abandonné dans la plaine aride de Kerbela. Des processions de flagellants, hurlant leur chagrin et leur remords devant la trahison de leur chef sacrifié. La fête chiite masochiste de l’Ashoura évoque irrésistiblement les cortèges de la *Semana Santa*, pendant laquelle des pénitents encapuchonnés promènent des croix, des châsses et des torches dans les rues des villes espagnoles. C’est la démonstration, une fois de plus, que la religion monothéiste est le plagiat d’un plagiat de l’écho d’un ouï-dire, l’illusion d’une illusion, remontant en fin de compte à la fabrication de quelques non-événements.

Une autre façon de le dire, c’est qu’au moment où j’écris, une nouvelle forme de l’Inquisition s’apprête à mettre la main sur l’arme nucléaire. Sous la férule brutale de la religion, la grande civilisation persane, inventive et raffinée, perd peu à peu sa vitalité. Ses écrivains, artistes et intellectuels sont pour la plupart en exil ou étouffés par la censure ; ses femmes ne sont plus que des meubles et des proies sexuelles ; sa jeunesse est largement sous-éduquée et au chômage. Au bout d’un quart de siècle de théocratie, l’Iran continue d’exporter ce qu’il exportait quand les théocrates ont pris le pouvoir : des pistaches et des tapis. La modernité et la technologie l’ont laissé de côté, à part l’unique réalisation du nucléaire.

Le conflit entre foi et civilisation se retrouve donc désormais dans une situation entièrement nouvelle. Il y a relativement peu de temps encore, les pays qui adoptaient la voie cléricale devaient payer le prix fort. Leurs sociétés entraient en décadence, leurs économies se contractaient, leurs meilleurs esprits gaspillaient leur talent ou s’expatriaient ; ces nations se voyaient régulièrement surpassées par celles qui avaient appris à dompter et confiner la pulsion religieuse. Un pays comme l’Afghanistan se décomposait purement et simplement. Tout se dégrada de plus belle le 11 septembre 2001, lorsque vint d’Afghanistan l’ordre sacré de confisquer deux célèbres réalisations du modernisme – la tour et l’avion à réaction – pour les consacrer à l’immolation et au sacrifice humain. L’étape suivante, très clairement annoncée par des sermons hystériques, devait être le moment où se rencontreraient les nihilistes apocalyptiques et les armements de fin du monde. Les fanatiques de la foi ne

peuvent rien construire d'aussi utile ou beau qu'un gratte-ciel ou un avion long-courrier, mais, poursuivant leur longue histoire de plagiat, ils peuvent les voler pour les utiliser comme négation.

Ce livre traite de la plus vieille discussion de l'histoire humaine, mais lorsque je l'écrivais il ne s'est pratiquement pas passé une semaine sans que je sois contraint de l'interrompre pour participer au débat tel qu'il se poursuit quotidiennement dans la réalité. Souvent sous des formes odieuses. Je quittais moins souvent mon bureau pour aller débattre à Georgetown avec un vieux jésuite subtil que pour me hâter de manifester ma solidarité à l'ambassade du Danemark, petit pays démocratique de l'Europe du Nord dont les autres légations partaient en fumée parce qu'un journal de Copenhague avait publié quelques caricatures. Ce dernier affrontement a été particulièrement déprimant. Alors que des foules islamistes violaient l'immunité diplomatique et menaçaient de mort des civils, Sa Sainteté le pape et l'archevêque de Canterbury condamnaient... les dessins ! Dans ma propre profession, c'était une course à qui capitulerait le plus vite, en évoquant les images contestées sans surtout les montrer. Et cela à un moment où les médias reposent presque exclusivement sur l'image. On parlait beaucoup, par euphémisme, de la nécessité de faire preuve de « respect », mais je connais beaucoup de journalistes concernés par cette affaire, et je peux affirmer que la raison principale de cette « retenue » était simplement la peur. Autrement dit, une poignée de grandes gueules et de tyranneaux religieux mettait en quelque sorte en minorité la tradition de la liberté d'expression au cœur même de sa patrie occidentale. En 2006 ! À l'ignoble raison de la peur, on peut ajouter la pratique moralement paresseuse du relativisme : aucun groupe non religieux, invoquant ou pratiquant la violence, n'aurait obtenu une victoire aussi facile, ou ne se serait vu pareillement disculper – sans que les islamistes aient pour autant présenté eux-mêmes la moindre excuse.

Un autre jour, on pouvait lire dans le journal que la plus grande étude sur la prière jamais réalisée avait constaté une nouvelle fois qu'il n'existe aucune corrélation d'aucune sorte entre la prière d'« intercession » et la guérison de patients. (Ou alors peut-être une *certaine* corrélation : les patients qui savaient qu'on priait pour eux avaient plus de complications postopératoires que ceux qui l'ignoraient ; je ne prétendrais pas néanmoins que cela prouve quoi que ce soit !) Ou encore, un groupe de scientifiques patients et consciencieux avaient découvert, dans une région écartée de l'Arctique canadien, plusieurs squelettes d'un grand poisson qui, il y a trois cent soixantequinze millions d'années, présentait des éléments précurseurs de doigts, protopoignets, coudes et épaules. Le tiktaalik, ainsi baptisé sur la proposition de la population locale, les Inuits du

Nunavut, a rejoint l'archéoptéryx, forme transitionnelle entre les dinosaures et les oiseaux, comme l'un des « chaînons manquants » longtemps recherchés qui nous aident à éclairer notre nature véritable. Entre-temps, les chantres enroués du « dessein intelligent » assiégeaient un autre conseil d'établissement, en exigeant que des niaiseries soient enseignées aux élèves. Dans mon esprit, ces événements opposés commençaient à ressembler à une course : un minuscule pas en avant de la science et de la raison ; un énorme bond menaçant des forces de la barbarie – les gens qui *savent* qu'ils ont raison et qui veulent instaurer, selon l'expression de Robert Lowell dans un autre contexte, « le règne de la piété et du fer ».

La religion se targue même d'une branche particulière, consacrée à l'étude de la fin : « l'eschatologie », qui rumine la disparition de toutes les choses terrestres. Ce culte de la mort refuse d'en rabattre, bien que nous ayons toutes les raisons de penser que les « choses terrestres » sont tout ce que nous avons et aurons jamais. Nous avons pourtant devant nous tout un univers de découvertes et d'éclaircissements, qui est un bonheur en soi à étudier, qui donne à chacun accès à des perspectives que n'avaient pas même Darwin ou Einstein, et qui offre la promesse de progrès quasi miraculeux dans la guérison, l'énergie et l'échange pacifique entre cultures différentes. Néanmoins, des millions de gens dans toutes les sociétés préfèrent encore les mythes des cavernes, des tribus et des sacrifices sanglants. Stephen Jay Gould écrivait généreusement que la science et la religion appartenaient à « des domaines qui ne se chevauchent pas ». Peut-être qu'ils ne se chevauchent pas, mais cela ne les empêche pas d'être rivaux.

La religion a épuisé ses justifications. Grâce au télescope et au microscope, elle n'explique plus rien d'important. Là où elle était jadis capable, par sa domination totale d'une vision du monde, d'*empêcher* l'émergence de contestataires, elle ne peut désormais qu'entraver et retarder – ou tenter de faire repartir en arrière – les progrès mesurables que nous avons faits. Parfois, il est vrai, elle les reconnaîtra adroitement. Mais c'est s'offrir le choix entre l'inadéquation et l'obstruction, l'impuissance et la réaction, et, ce choix obtenu, elle est programmée pour préférer le pire des deux. Entre-temps, face à ces aperçus inouïs à l'intérieur de notre propre cortex en évolution, dans les régions les plus lointaines de l'univers connu, et dans les protéines et acides qui constituent notre nature, la religion propose ou l'annihilation au nom de dieu, ou la fausse promesse que si nous tranchons notre prépuce, prions dans la bonne direction ou avalons des hosties, nous serons « sauvés ». C'est comme si on nous offrait un fruit hors saison, délicieux et parfumé, mûri avec plein d'efforts et d'amour dans une serre, et que nous en jetions la chair pour en ronger tristement

le noyau.

Avant tout, nous avons besoin d'un renouveau des Lumières, qui reposera sur la proposition que l'humanité doit s'attacher à étudier en priorité l'homme – et la femme. Ces Lumières n'auront pas à dépendre, comme les précédentes, des avancées héroïques de quelques personnes talentueuses et exceptionnellement courageuses. Elles sont à la portée de n'importe qui. L'étude de la littérature et de la poésie, pour elles-mêmes et pour les questions éthiques éternelles dont elles traitent, peut désormais aisément laisser de côté les textes sacrés, qui se sont révélés corrompus et fabriqués. La poursuite d'investigations scientifiques sans entraves, et l'accès aisé pour d'innombrables personnes aux nouvelles découvertes grâce aux outils électroniques vont révolutionner nos conceptions de la recherche et du développement. Aspect essentiel, on va enfin pouvoir affranchir la vie sexuelle de la peur, de la maladie et de la tyrannie, à la seule condition de bannir toutes les religions du discours. Et tout cela, et davantage encore, est, pour la première fois de notre histoire, à la portée de tous.

Mais seul l'utopiste le plus naïf peut croire que cette nouvelle civilisation humaniste se développera, comme certains rêves de « progrès », en ligne droite. Il nous faut d'abord transcender notre préhistoire, et échapper aux mains crochues qui s'efforcent de nous ramener vers les catacombes, les autels fétides et les plaisirs coupables de la soumission et de l'abjection. « Connais-toi toi-même », disaient les Grecs, en nous invitant doucement aux consolations de la philosophie. Pour libérer l'esprit en vue de ce projet, il est devenu nécessaire de connaître l'ennemi et de se préparer à le combattre.

REMERCIEMENTS

J'écris ce livre depuis toujours et j'entends bien continuer à l'écrire, mais il m'aurait été impossible d'en réaliser cette version sans l'extraordinaire collaboration entre mon agent littéraire, Steve Wasserman, et mon éditeur, Jonathan Karp. Tous les auteurs devraient avoir des amis et alliés aussi attentifs et cultivés. Tous les auteurs devraient aussi avoir des documentalistes aussi perspicaces et déterminés que Windsor Mann.

Mon ancien camarade d'école Michael Prest a été le premier à me faire comprendre que si les autorités pouvaient nous obliger à assister à la prière, elles ne pouvaient pas nous forcer à prier. Je n'oublierai jamais la façon dont il se tenait bien droit pendant que d'autres s'agenouillaient ou s'inclinaient hypocritement, ni le jour où j'ai décidé de faire comme lui. Toutes les postures de soumission et de reddition devraient être confinées à notre préhistoire.

J'ai eu la chance d'avoir de nombreux précepteurs moraux, officiels ou non, dont beaucoup ont dû affronter de considérables épreuves intellectuelles et mobiliser tout leur courage pour rompre avec la foi de leur tribu. Quelques-uns d'entre eux seraient encore en danger si je les nommais, mais je dois reconnaître ma dette envers le Dr. Israël Shahak, aujourd'hui décédé, qui m'a initié à Spinoza ; envers Salman Rushdie, qui a courageusement témoigné pour la raison, l'humour et le langage à une période très sombre ; envers Ibn Warraq et Irfan Khawaja, qui connaissent aussi le prix du billet ; et envers le Dr. Michael Shermer, modèle exemplaire de l'intégriste chrétien repenti et guéri. Parmi les nombreux autres qui montrent que la vie, l'humour et l'interrogation commencent à l'endroit même où la foi s'arrête, je dois saluer Penn et Teller, le remarquable démythificateur qu'est James Randi (l'Houdini de notre temps), Tom Flynn, Andrea Szalanski et tous les autres collaborateurs du magazine *Free Enquiry*. Mes remerciements vont aussi à mon amie Joy Bergmann qui a judicieusement attiré mon attention sur le scandale de la *péri'ah metsitsah*. J'ai une immense dette envers Jennifer Michael Hecht pour m'avoir envoyé son extraordinaire ouvrage *Doubt : A History*.

À tous ceux que je ne connais pas et qui vivent dans des mondes où la superstition et la barbarie dominant encore, et entre les mains desquels ce petit livre tombera peut-être, j'offre le modeste encouragement d'une sagesse plus ancienne. C'est en fait ceci, et non une quelconque prédication arrogante, qui sort de la tornade : *Die Stimme der Vernunft ist leise*. Oui, « la voix de la raison est douce ». *Et elle est très tenace*. En cela, et dans les vies et les esprits des combattants connus et inconnus, nous plaçons le plus clair de notre espérance.

Depuis des années, j'explore ces questions avec le romancier Ian McEwan, dont la fiction illustre une extraordinaire capacité à élucider le mystérieux sans rien concéder au surnaturel. Il ne cesse de démontrer subtilement que le naturel est assez merveilleux pour quiconque. C'est au cours de discussions avec Ian, d'abord sur cette lointaine côte uruguayenne où Darwin a si hardiment débarqué pour prélever des échantillons, et ensuite à Manhattan, que j'ai senti cet essai germer. Je suis très fier d'avoir demandé et obtenu de lui dédier ces pages.

RÉFÉRENCES

1

Le moins qu'on puisse dire

La citation de Marx est tirée des *Oeuvres* (Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982), t. III, p. 383. (C'est Marx qui souligne).

2

La religion tue

Mère Teresa est interviewée par Daphne Barak, et ses commentaires sur la princesse Diana figurent dans *Ladies's Home Journal*, avril 1996.

On trouvera les détails du meurtre de Yusra al-Azami à Bethléem dans « Gaza Taliban ? », éditorial, *New Humanist* 121 :1(janvier 2006),http://www.newhumanist.org.uk/volume121issuel_comments.php.id=1860

Voir aussi Isabel Kershner, « The Sheikh's Revenge », *Jerusalem Report*, 20 mars 2006.

Pour la lettre d'Abou Moussab al-Zarqaoui à Oussama Ben Laden, voir <http://www.state.gov/p/nea/rls/31694.htm>

Pour l'histoire des cadres « chrétiens » régénérés de l'École de l'air et celle de MeLinda Morton, voir Faye Fiore et Mark Mazetti, « School's Religious Intolerance Misguided, Pentagon Reports », *Los Angeles Times*, 23 juin 2005, p. 10 ; Laurie Goodstein, « Air Force Academy Staff Found Promoting Religion », *New York Times*, 23 juin 2005, p. A12 ; David Van Biema, « Whose God Is Their CoPilot ? », *Time*, 27 juin 2005, p. 61 ; et United States Air Force, *The Report of the Headquarters Review Group Concerning the Religious Climate at the U.S. Air Force Academy*, 22 juin 2005, <http://www.afmil/shared/media/document/AFD-051014-008.pdf>

Pour l'opinion de James Madison sur la constitutionnalité de l'établissement d'une religion dans les institutions politiques ou l'administration, voir Brooke

Allen, *Moral Minority : Our Skeptical Founding Fathers* (Chicago, Ivan R. Dee, 2006), pp. 116-117.

Pour Charles Stanley et Tim LaHaye, voir Charles Marsh, « Wayward Christian Soldiers », *New York Times*, 20 janvier 2006.

4

La religion peut être dangereuse pour la santé

Pour le sermon de Mgr Cifuentes, voir l'émission de la BBC-TV, *Panorama*, diffusée le 27 juin 2004.

La citation de *Foreign Policy* est extraite de Laura M. Kelley et Nicholas Eberstadt, « The Muslim Face of AIDS », *Foreign Policy*, juillet/août 2005, http://www.foreignpolicy.com/story/cms.php?story_id=301

Pour les critiques de la religion de Daniel Dennett, voir son *Breaking the Spell : Religion as a Natural Phenomenon* (New York, Viking Adult, 2006).

Pour la citation de Tim LaHaye et Jerry B. Jenkins, voir leur *Glorious Appearing : The End of Days* (Wheaton, IL, Tyndale House, 2004), pp. 250, 260.

Pour les commentaires de Pervez Hoodbhoy sur les expériences nucléaires pakistanaises, voir *Free Enquiry*, printemps 2002.

5

Les prétentions métaphysiques de la religion sont fausses

E. P. Thompson, *The Making of the English Working Class* (New York, Vintage, 1966), p. 12.

Le commentaire du père Coplestone est tiré de son *History of Philosophy*, vol. III (Kent, RU, Search Press, 1953).

6

Les arguments selon le plan divin

Sur l'évolution de l'œil et les raisons pour lesquelles elle contredit le dessein intelligent, voir Michael Shermer, *Why Darwin Matters : The Case Against Intelligent Design* (New York, Times Books, 2006), p. 17. C'est l'auteur qui souligne. Voir aussi *Climbing Mount Improbable*, de Richard Dawkins (New York, W. W. Norton, 1996), pp. 138-197.

Pour l'étude sur l'« irréductible complexité » de l'université de l'Oregon, voir Jamie T. Bridgman, Sean M. Carroll et Joseph W. Thornton, « Evolution of Hormone-Receptor Complexity by Molecular Exploitation », *Science*, 312 :5770

(7 avril 2006), pp. 97-101.

Pour la citation de Jay Gould sur les schistes de Burgess, voir son *Wonderful Life : The Burgess Shale and the Nature of History* (New York, W. W. Norton, 1989), p. 323.

Pour l'étude du génome humain par l'université de Chicago, voir Nicholas Wade, « Still Evolving, Human Genes Tell New Story », *New York Times*, 7 mars 2006.

La phrase de Voltaire : « Si Dieu n'existe pas, il faudrait l'inventer » est extraite de « À l'auteur du livre des trois imposteurs », *Épîtres* (1770).

La remarque de Sam Harris sur Jésus né d'une vierge se trouve dans son *The End of Faith : Religion, Terror, and the Future of Reason* (New York, W. W. Norton, 2005).

7

Révélation : le cauchemar de l'« Ancien » Testament

Pour les travaux de Finkelstein et de Silberman, voir Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, *The Bible Unearthed : Archaeology's New Vision of Ancient Israel and the Origin of Its Sacred Texts* (New York, Touchstone, 2002).

Pour la déficience incurable de la religion selon Sigmund Freud, voir *L'Avenir d'une illusion*.

La citation de Thomas Paine est extraite de *The Age of Reason*, dans Eric Foner, éd., *Collected Writings* (Library of America, 1995).

8

Le « Nouveau » Testament dépasse l'« Ancien » dans le mal

Pour l'appréciation du Nouveau Testament par H. L. Mencken, voir son *Treatise on the Gods* (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997), p. 176.

Pour la citation de C. S. Lewis : « Si ce n'est pas Dieu qui parle... », voir son *Mere Christianity* (New York, Harper-Collins, 2001), pp. 51-52.

Pour la citation de C. S. Lewis : « C'est la seule chose que nous ne puissions pas dire... », *ibid.*, p. 52. Pour sa citation : « Il me semble donc évident... », *ibid.*, p. 53.

Pour Bart Ehrman, voir son *Misquoting Jesus : The Story Behind Who Changed the Bible and Why* (New York, Harper-Collins, 2005).

9

Le Coran est emprunté aux mythes juifs et chrétiens

Sur les raisons pour lesquelles les musulmans doivent réciter le Coran en arabe, voir Ziauddin Sardar et Zafar Abbas Malik, *Introducing Mahomet* (Totem Books, 1994), p. 47.

La citation de Karen Armstrong est extraite de son *Islam : A Short History* (New York, Modem Library, 2000), p. 10.

10

Le clinquant du miraculeux et le déclin de l'enfer

Les anecdotes de Malcolm Muggeridge et de Ken Macmillan concernant mère Teresa figurent dans mon *Missionary Position : Mother Teresa in Theory and Practice* (Verso, 1995), pp. 25-26.

L'information sur la tumeur et la guérison de Monica Besra vient de Aroup Chatterjee, *Mother Teresa : The Final Verdict* (Calcutta, Meteor Books, 2003), pp. 403-406.

11

« La tache indélébile de leur humble origine » : les débuts corrompus de la religion

La formule de Mark Twain, « chloroforme imprimé », vient de son *Roughing It* (New York, Signet Classics, 1994), p. 102.

Sur la possible utilité de la religion pour guérir les maladies, voir Daniel Dennett, *Breaking the Spell : Religion as a Natural Phenomenon* (New York, Viking Adult, 2006).

Pour *The Golden Bough* (1922) de Sir James George Frazer, voir <http://www.bartleby.com/196/>

12

Comment finissent les religions

Pour l'histoire de Sabbataï Sevi, voir John Freely, *The Last Messiah* (New York, Viking Penguin, 2001).

13

La religion est-elle un gage de bonne conduite ?

L'information sur William Lloyd Garrison se trouve dans sa lettre au révérend

Samuel J. May du 17 juillet 1845, dans Walter M. Merrill, éd., *The Letters of William Lloyd Garrison* (1973), 3 :303, et dans *The Liberator*, 6 mai 1842.

L'information sur Lincoln vient de Susan Jacoby, *Freethinkers : A History of American Secularism* (New York, Metropolitan Books, 2004), p. 118.

La justification de l'esclavage par l'ambassadeur barbaresque Abdrahaman figure dans mon *Thomas Jefferson : Author of America* (New York, Harper-Collins, 2003), p. 128.

Les informations sur le génocide rwandais viennent essentiellement de Philip Gourevitch, *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles* (Paris, Denoël, « Impacts », 1999), pp. 75-166 ; (rééd. « Folio », 2002), pp. 87-201.

14

Il n'y a pas de solution « orientale »

La philosophie de « Gudo » et la déclaration de la secte Nichiren sont extraites de *Zen at War* de Brian Victoria (WeatherHill, 1997), respectivement pp. 41 et 84 ; les proclamations bouddhistes japonaises pendant la guerre se trouvent pp. 86-87.

16

La religion : prétexte à maltraiter les enfants ?

Mary McCarthy, *Mémoires d'une jeune catholique* (Paris, 10-18, « Domaine étranger », 1986).

Le modèle de « destruction créatrice » de Joseph Schumpeter se trouve dans son *Capitalism, Socialism, and Democracy* (Londres, George Allen & Unwin, 1976), pp. 81-86.

Pour la circoncision selon Maïmonide, voir Leonard B. Glick, *Marked in Your Flesh : Circumcision from Ancient Judea to Modern America* (New York, Oxford University Press, 2005), pp. 64-66. (C'est moi qui souligne.)

17

L'ultime « argument » contre la laïcité : une objection réfutée par avance

Sur la caution du Vatican à l'Allemagne nazie, voir John Corn well, *Hitler's Pope : The Secret History of Pius XII* (New York, Viking Adult, 1999).

Sur les présentations déformées d'Einstein, voir William Waterhouse, « Misquoting Einstein », dans *Skeptic*, vol. XII, n° 3, pp. 60-61.

Pour le darwinisme social de H. L. Mencken, voir son *Treatise on the Gods*, *op. cit.*, p. 176.

Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism* (New York, Harcourt, 1994).

18

Une tradition supérieure : la résistance du rationnel

On trouvera la déclaration d'Einstein sur le « dieu de Spinoza » dans Jennifer Michael Hecht, *Doubt : A History*, *op.cit.*, p. 447. Voir aussi Ronald W. Clark, *Einstein : The Life and Times* (New York, Avon, 1984), p. 502.

La citation de Heinrich Heine figure dans Jennifer Michael Hecht, *Doubt : A History*, *op. cit.*, p. 376. Voir aussi la citation de Heine dans l'introduction de Joseph Ratner à *The Philosophy of Spinoza : Selections from His Works* (New York, Modern Library, 1927).

Les informations sur Pierre Bayle sont tirées de Ruth Whelan, « Bayle, Pierre », dans Tom Flynn, éd., *The New Encyclopedia of Unbelief* (Amherst, NY, Prometheus Books, 2006).

On trouvera la citation de Matteo de Vincenti dans Jennifer Michael Hecht, *Doubt : A History*, *op. cit.*, p. 287. Voir aussi Nicholas Davidson, « Unbelief and Atheism in Italy, 1500-1700 », dans Michael Hunter et David Wootton, éds, *Atheism from the Reformation to the Enlightenment* (Oxford, RU, Clarendon, 1992), p. 63.

La citation de Benjamin Franklin sur le paratonnerre est extraite de *The Autobiography and Other Writings* (New York, Penguin, 1986), p. 213.

On trouvera la citation de Hume dans Jennifer Michael Hecht, *Doubt : A History*, *op. cit.*, p. 351.

Les informations sur Paine et ses conceptions religieuses sont tirées de Jennifer Michael Hecht, *Doubt : A History*, *op. cit.*, pp. 356-357.

La citation d'Albert Einstein : « C'est, naturellement, un mensonge... », est extraite de Jennifer Michael Hecht, *Doubt : A History*, *op. cit.*, p. 447. Voir aussi Helen Dukas et Banesh Hoffmann, éds, *Albert Einstein, the Human Side : New Glimpses from His Archives* (Princeton, NJ, Princeton University Press, 1979), p. 43. La citation : « Je ne crois pas à l'immortalité de l'individu... », est tirée de Jennifer Michael Hecht, *Doubt : A History*, *op. cit.*, p. 447. Voir aussi Helen Dukas et Banesh Hoffmann, *Albert Einstein, the Human Side*, *op. cit.*, p. 39.

19

En conclusion : la nécessité de nouvelles Lumières

Pour la citation de Robert Lowell, voir Walter Kirn, « The Passion of Robert Lowell », *New York Times*, 26 juin 2005, <http://www.nytimes.com/2005/06/26/books/review/26KIR-NL.html>

1) Gentleman anglais au service duquel se trouve le valet Reginald Jeeves, célèbre personnage du romancier britannique P. G. Wodehouse. (Toutes les notes sont du traducteur.) [←](#)

2) Nom aussi original en Angleterre que Mé dor chez nous. [4](#)

3) Philosophe américain, né à Boston en 1942. Spécialisé en philosophie des sciences et athée convaincu. ↪

4) *Pensées*, 418/233, le fameux « pari ». [◀](#)

5) Né chrétien orthodoxe, Aflak s'est ensuite converti à l'islam. [4](#)

6) Roman de William Golding (1954). [◀](#)

7) Voir chapitre 5 : « Les prétentions métaphysiques de la religion sont fausses ». ↵

8) Dans ces États, la « sodomie », qui inclut notamment la zoophilie, est un crime passible de lourdes peines. ↵

9) C'est le sens du latin d'Église d'origine grecque *apocalypse*. [↳](#)

10) Cf. Apocalypse de saint Jean, XIV, 20. [«](#)

11) Première épître aux Corinthiens, XIII, 11. [«](#)

12) En français dans le texte.

13) *Life is Wonderful* (*La vie est belle*), de Frank Capra, 1947. [←](#)

14) Ancêtre des « fils de Dieu », c'est-à-dire des justes (tandis que Caïn est l'aïeul des « fils des hommes », autrement dit des pécheurs)... ↫

15) Matthieu, XVI, 18 et XVIII, 17. ¶

16) Matthieu, XXVII, 25. [◀](#)

17) Joseph Ernest Renan (1823-1892), écrivain et historien français, est célèbre pour sa biographie de Jésus, qui déclenchera la colère de l'Église catholique. ↪

18) Murat, devenu roi de Naples, voyant que le « miracle » ne se produisait pas cette année-là, ce qui était censé annoncer une catastrophe, arma l'un de ses pistolets, l'approcha de la tête de l'officiant et lui ordonna de faire « bouillir » le sang de saint Janvier, lequel se mit en effet aussitôt à bouillonner comme jamais dans son ampoule. ↪

19) Le quartier de Londres où se trouvent la plupart des journaux et des agences de presse. [←](#)

20) Film réalisé par P. Cavara, G. Jacopetti et F. Prosperi, consistant en une série de documentaires sur les différentes pratiques culturelles à travers le monde. [↳](#)

21) À trente-neuf ans, lynché par la foule dans la prison où il avait été enfermé à la suite d'émeutes. ↵

22) Fils de Cham. [«](#)

23) Frontière entre la Pennsylvanie et le Maryland, en partie tracée par Charles Mason et Jeremiah Dixon entre 1763 et 1767, et considérée avant l'abolition de l'esclavage comme la ligne de démarcation entre les États esclavagistes et les autres. ↪

24) « Les dépouilles », qui ne compte pas moins de soixante-quinze versets. [◀](#)

25) Titre donné au Bouddha et à de nombreuses divinités hindoues (surtout à Vishnou). Voir Louis Frédéric, *Dictionnaire de la civilisation indienne*, Robert Laffont, « Bouquins », 1987. ↪

26) Communauté créée en Guyana par Jim Jones, gourou du Temple du Peuple, où neuf cent douze adeptes se sont « suicidés » collectivement le 18 novembre 1978. [«](#)

27) C'est le titre général donné aux Bouddha, en particulier à Gautama et à ses six prédecesseurs. Voir Louis Frédéric, *Dictionnaire de la civilisation indienne*, op. cit. ↪

28) Matthieu, XXVII, 25. [◀](#)

29) Roman de Charles Dickens, 1859. [4](#)

30) Rappelons que Dieu a précisé à Abraham : « Quand ils auront huit jours, tous vos mâles seront circoncis, de génération en génération. » (Genèse, XVII, 12.) [↳](#)

31) Pour Dostoïevski, *Les Frères Karamazov* étaient bien une apologie de la religion : « Si j'ai réussi, écrivait-il à son éditeur, j'aurai obligé à reconnaître que le chrétien pur, idéal, n'est pas une abstraction, mais bien une chose réelle, possible, évidente, et que le christianisme est le seul refuge de la terre russe contre tous les maux... C'est pour cela qu'est écrit tout le roman. » In Fiodor Dostoïevski, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, p. XVI. ↪

32) C'est l'auteur qui souligne. 4

33) N'oublions pas, cependant, que c'est dans le même *Times*, en septembre 1921, que Philip Graves a démontré que ce livre était un faux. ↫

34) Notons cependant que l’Église, y voyant une dangereuse concurrente auprès de l’opinion catholique, et surtout de la jeunesse, avait condamné cette organisation dès 1926, avec de graves sanctions – mise à l’index des œuvres de Maurras et interdiction du journal *L’Action française*. Cette condamnation sera abrogée en 1939 par le pape suivant, Pie XII. [←](#)

35) Censément le roi David. [4](#)

36) *De la nature*, Paris, Garnier, 1954, livre II, v. 1165-1172, trad. Henri Clouard. [«](#)

37) La rose est le symbole du secret, dont les anglophones ont conservé le souvenir dans l'expression (latine) *sub rosa* (« sous le sceau du secret »). ↫

38) Les Juifs portugais du Sud-Ouest avaient déjà obtenu la citoyenneté française en janvier 1790, et les autres Juifs de France en septembre 1791 (décret Duport). ↪